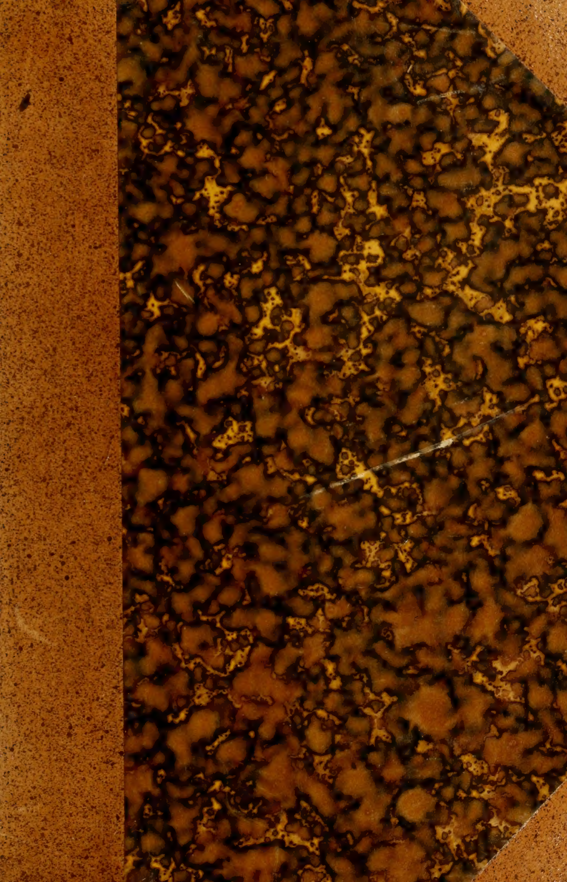


HUIT JOURS AU CHATEAU

EXTRAIT

DES MÉMOIRES D'UN JEUNE HOMME.

PAR

Frédéric Soulié.

TOME PREMIER.



Bruxelles et Leipzig.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1842



On cite presque toujours les Anglais comme le peuple où se rencontre le plus grand nombre d'exemples d'originalité ou, pour parler à la mode, d'excentricité. Il ne se fait pas dans les trois royaumes un testament par lequel une vieille femme lègue deux schellings par semaine à une servante pour la nourriture d'un chat ou d'un perroquet que cela ne soit immédiatement imprimé et publié. On ne manque pas d'ajouter au fait un commen-

taire où l'on démontre que l'excentricité de la Grande-Bretagne ne dégénère pas plus que sa puissance dans l'Inde. L'Anglais tient à ses ridicules, parce qu'il est parvenu à en faire des qualités aux yeux de l'univers, grâce à cette constante et furieuse admiration où il est de lui-même et de tout ce qui émane de lui, et grâce à cette manie de beaucoup de gens qui ne pouvant pas être de leur pays parce qu'ils n'en ont ni les grâces, ni l'esprit, ni le savoir-vivre, se font anglomanes pour être quelque chose.

Ces réflexions m'ont été suggérées je ne sais comment par le souvenir de l'histoire que je vais vous raconter. Le lecteur jugera s'il y a quelque analogie entre l'excentricité anglaise et la singularité qui fit écrire au vieux comte de Chevalaine les mots suivants sur un volumineux paquet ficelé, cacheté, scellé :

« Ceci est mon testament : il sera ouvert quarante et un jours après ma mort, en présence de tous mes héritiers dont la liste suit. Si l'un d'eux manque au jour dit, à l'heure de midi, pour autre cause que pour cause de mort, ce testament ne sera point ouvert, on

le brûlera immédiatement et le partage de mes biens sera fait selon la loi.

Liste de mes héritiers.

« 1° Bernardine de Chevalaine, comtesse de Fernic, ma sœur, âgée de soixante et quatorze ans, héritière directe ; 2° le comte Laurent de Chevalaine, mon neveu, et mademoiselle Lucie de Chevalaine, ma nièce, héritiers par représentation de M. le vicomte Lancelot de Chevalaine, mon frère cadet ; 3° le chevalier de Chevalaine, curé de Magname, mon frère, héritier direct ; 4° Louise Vermont, ma nièce, fille de Prospérine de Chevalaine, ma sœur cadette, mariée au sieur Louis Vermont ; ladite Louise Vermont mariée à son tour à M. Cros et Ce (textuel), banquier à Paris, héritière par représentation de sadite mère Prospérine de Chevalaine ; 5° enfin Charles de Chevalaine, mon petit-neveu, issu de minor de Chevalaine, lequel minor de Chevalaine était lui-même fils de major de Chevalaine, écuyer, mon frère ; ledit chevalier de Chevalaine, héritier par représentation de

son père et de son grand-père, tous deux décédés.

« C'est en présence de *tous* ces héritiers, et d'aucune autre personne, à l'exception du notaire chargé d'en faire lecture, que ledit testament sera ouvert comme il est dit plus haut, sinon... non. Signé : *le comte de Chevalaine.* En mon château de Chevalaine, commune de Martigny, le 3 avril 1839. »

En vertu d'autres dispositions écrites, ledit testament était placé dans une petite armoire fermée d'un carreau défendu par un grillage en cuivre. Il était posé sur un petit coussin de velours cramoisi, et tous les habitants du voisinage avaient été admis à venir visiter ce curieux autographe ; moi-même je déclare l'avoir vu, et je me rappelle avoir dit dans ma jeune inexpérience :

« Ce testament ne sera pas lu. »

— Pourquoi cela ? me dit le notaire, qui m'accompagnait.

— Parce qu'il doit y avoir parmi tous ces héritiers un individu au moins qui doit craindre que le testateur ne lui ait rien laissé, et cet individu, en refusant de venir et en anéantissant ainsi le testament, s'assure au moins

la portion que la loi lui réserve. Vous dites qu'il n'y a pas moins de quatre-vingt mille livres de rente à partager, n'y a-t-il pas un héritier pour lequel seize mille livres de rente assurées sont une fortune?

— Il y a, repartit le tabellion, dans le nombre des héritiers des individus pour qui seize mille livres de rente devraient être une fortune inespérée, il y en a qui sont assez riches pour que cela entre inaperçu dans l'océan de leurs spéculations, il y en a aussi pour qui cette augmentation de leurs revenus serait une bonne fortune raisonnable ; il y en a de vieux et de jeunes, il y en a de mâles et de femelles ; mais tous viendront, j'en suis sûr. C'est une loterie qu'on va tirer (chacun d'eux le pense, du moins), loterie où il peut gagner, et personne ne résistera à cet attrait.

— Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras, répondis-je, et il me semble que si j'étais un des élus...

— Vous viendriez, eussiez-vous été chassé et maudit par cet oncle bizarre. L'originalité de la suscription vous persuaderait que les dispositions testamentaires seront affectées du même caractère, et moins vous auriez de

droits à espérer, plus vous vous en croiriez, grâce à ce raisonnement. Je n'ai pas besoin de vous parler de ceux qui se savaient dans les bonnes grâces du testateur; ceux-là se trouveraient des niais d'abandonner les bonnes chances qu'ils ont. Je ne les connais pas personnellement. Je ne sais pas quels sont leurs défauts ou leurs qualités, leur caractère, ni leurs habitudes; mais je parierais avec confiance, dix contre un, que pas un ne manquera.

Du reste, si vous pouvez attendre quelques jours, vous verrez si je me trompe, car l'ouverture de ce testament a lieu le 14 de ce mois de mai, et nous sommes au 6.

— Et personne n'est encore arrivé, cependant.

— Je parie pour le 14, de minuit à midi.

Je refusai le pari. Je quittai Marigny, et je priai le notaire de me tenir au courant de ce qui se passerait. Il n'en fit rien. Mais, il y a peu de jours, je reçus avec un billet de faire part de la mort du notaire le manuscrit suivant.

Qui l'a écrit, je n'en sais rien; comment celui qui l'a écrit s'est-il procuré les actes

authentiques, les lettres originales qu'il rapporte, je ne le sais pas davantage. J'insère le manuscrit dans ces mémoires comme j'y ai déjà inséré le récit de M. P***, sous le titre de : *Malheur complet,* et je laisse à d'autres à découvrir comment on peut apprendre des choses comme celles qu'on va lire. Ce préambule a aussi pour but de dénommer les divers individus qui figurent dans cette histoire, et surtout de dire leurs divers degrés de parenté, qui ne me paraissent pas bien établis dans ledit manuscrit.


MANUSCRIT.

LETTRE

De madame Louise Cros à madame Mélanie Délantin.

Marigny, le 9 mai, au château de Chevalaine.

Tu sais, ma chère Mélanie, quel singulier testament m'a forcée à quitter Paris, ou plutôt tu sais comment mon mari m'a forcée à le suivre pour assister de ma personne et en ma qualité d'héritière à l'ouverture de ce fameux testament. Je t'ai promis le récit de mon voyage et je le commence sans te faire grâce de la plus légère circonstance. Nous sommes partis le 7, à trois heures du matin. Tu me

demandais comment je ferais pour me lever à pareille heure, j'ai trouvé un excellent moyen ; c'était de ne pas me coucher. Je suis allée au dernier jour de madame B***, où j'ai rencontré quelques personnes, je suis rentrée chez moi à deux heures et demie, à trois heures moins un quart j'étais déshabillée, à trois heures précises j'étais enveloppée d'une robe de chambre et d'une pelisse et j'attendais M. Cros dans ma berline. Il n'est arrivé que dix minutes après l'heure convenue :

— Je croyais, lui ai-je dit, que vous n'étiez en retard que lorsqu'il s'agissait de mes plaisirs, je suis ravie d'apprendre que c'est de même pour vos affaires ; voilà qui vous excuse à mes yeux pour bien des fautes passées.

— Vous pourriez être moins indulgente, m'a-t-il dit, car c'est de vos affaires que nous allons nous occuper. En attendant, permettez que je vous présente M. Camille Perrin.

Ceci tient à un arrangement que tu ne sais pas et que je n'ai su que le matin même de mon départ. M. Cros me dit, pendant le déjeuner, qu'il était désolé et qu'il ne pouvait partager mon coupé. J'avoue que cela m'allait à merveille ; la solitude, tu le sais, ma chère, est le besoin de toute âme qui n'est pas bien associée en ce monde, et ces vingt-quatre heures de rêverie en chaise de poste eussent été pour moi une bonne fortune. Mais je trouvai fort désobligeant à M. Cros de m'avoir forcée à ce voyage, de m'avoir imposé ses arrangements pour m'accompagner et de me laisser toute seule. Je lui déclarai donc que je ne partirais pas s'il ne venait dans mon coupé, à quoi il répondit :

— En ce cas, je vais écrire à M. Camille Perrin de prendre la malle-poste.

Tu as dû entendre parler quelquefois de M. Camille Perrin, il a une célébrité de Bourse qui a percé jusque dans les salons, quoiqu'il n'y vienne jamais. C'est, je crois, un ma-

thématicien qui s'occupe d'entreprises agricoles. Je ne puis bien t'expliquer cela, mais enfin c'est un homme qui passe pour savant.

— M. Camille Perrin prendra la diligence s'il veut, dis-je à mon mari, mais vous ne m'aviez pas dit que nous aurions l'honneur de sa compagnie.

— Je ne le savais pas moi-même, me dit M. Cros. Il ne devait être libre que dans deux jours, il l'est ce soir même et je m'étais arrangé pour vous suivre avec lui : vous, dans votre coupé, moi et lui dans la berline, car je n'aurais pas osé vous proposer de l'admettre en tiers dans notre voyage.

— Et vous avez fort bien fait.

— C'est, reprit M. Cros, un homme fort occupé de choses abstraites, de théories savantes, d'études spéciales auxquelles vous n'auriez rien compris.

— Vraiment...

— Et qui vous aurait fort ennuyée de dissertations très-lumineuses pour un homme

d'affaires mais fort obscures pour une femme du monde.

— En vérité, monsieur, ai-je dit à M. Cros, j'ai bien envie de vous prier de me permettre de monter dans votre berline, pour m'assurer que je suis aussi ignorante et aussi bornée que vous me le dites.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit... Mais je suis sûr que M. Camille Perrin vous ennuierait beaucoup, et que de votre côté, vous...

— J'ennuierais beaucoup M. Camille Perrin ?

— C'est un peu ce que je voulais dire, à l'exception du mot ennuyer. De même que vous ne comprendriez pas les calculs de M. Camille Perrin, de même je pense qu'il serait tout à fait désorienté si vous lui parliez monde, spectacles, modes, et il serait capable de traiter cela de frivolités.

— Il paraît que je ne suis bonne qu'à cela, monsieur, du moins d'après votre opinion sur mon compte ; eh bien ! je désire avoir un autre juge que vous, et si M. Camille Perrin

est assez intrépide pour braver l'ennui dont vous l'avez sans doute menacé à propos de moi, je me sens très-décidée à affronter celui que me promet sa science.

— Comme il vous plaira, me répondit M. Cros en me quittant.

Voilà pourquoi, ma chère Mélanie, on me présentait M. Camille Perrin au moment où nous allions partir et où j'étais déjà enfoncée dans le coin de la berline.

Je ne sais quelle folle idée m'avait pris de croire que mon mari avait joué le matin une petite comédie pour me faire faire ce qu'il voulait en ayant l'air de se le faire imposer; il en arriva que je ne répondis à la présentation que par une salutation, et que je me renfonçai dans mon coin; mon mari prit l'autre, ce monsieur se plaça en face de lui, et nous partîmes grand train.

J'avais assez mal vu M. Camille Perrin lorsqu'il était monté, à la lueur de la lanterne qu'on avait présentée à la portière de la voi-

ture; mais j'avais cru remarquer qu'il était assez jeune, et, autant qu'un regard rapide avait pu me permettre de l'apprécier, qu'il avait une mise convenable.

Je fis semblant de dormir pour pouvoir écouter la conversation de ces messieurs, et juger de ce que j'aurais à supporter pendant dix-huit ou vingt-heures; mais ces messieurs trouvèrent sans doute que mon exemple était bon à imiter, et au bout d'une demi-heure ils dormaient avec une tranquillité merveilleuse. M. Cros ronfla tout de suite; cela m'a rappelé les premiers temps de mon mariage. M. Camille Perrin ne ronflait pas, mais sa tête ballottait au gré des mouvements de la voiture, de la façon la plus grotesque: le brave savant luttait contre le sommeil; enfin, cet ennemi des veilles de la science l'emporta, M. Perrin s'enfonça dans son coussin et ronfla aussi.

— Cependant, le jour approchait, et je voulus examiner à sa première lueur le com-

pagnon que je devais à mon mari, mais il avait un manteau relevé jusqu'au-dessus des oreilles, et faut-il te le dire? un bonnet de coton enfoncé jusqu'au-dessous des yeux.

On n'est pas plus *volée* que je ne l'étais... il y avait de quoi faire arrêter la voiture, et s'en retourner à Paris... Mais le gros René était sur le siége, et je lui aurais crié mille fois d'arrêter, qu'il ne m'eût pas plus écoutée que si j'avais parlé à un Allemand. Tu connais ce René; ce valet de chambre ventru qui rit toujours et que je n'ai jamais pu forcer M. Cros à mettre à la porte.

J'eus envie de me mettre en fureur, mais je compris que j'étais en pays ennemi, et je m'endormis de rage.

Je m'endormis, ai-je dit? non, ma chère Mélanie, je me livrai corps et âme au plus affreux cauchemar que j'aie jamais éprouvé. Un horrible bourdonnement me roulait sans cesse dans le cerveau, et il me semblait à chaque instant étouffer sous un immense bonnet de

coton qu'une main invisible tenait suspendu sur ma tête ; une fois même, je ne pus échapper à cette terrible fantasmagorie, et je me sentis, je me vis coiffée de cette chose effroyable. Cette dernière péripétie de mon rève m'éveilla tout à fait, et je vis M. Camille Perrin, armé d'un petit peigne, rétablissant l'ordre de ses favoris un tant soit peu ébouriffés ; car il porte des favoris, des favoris, entends-tu... comme en porte... ma foi je ne connais plus personne au monde qui porte des favoris ; tu prieras ton mari, qui passe pour avoir été un des beaux de l'empire, de t'expliquer ce que c'est.

— Vous avez eu un sommeil fort agité, madame, dit M. Perrin en refermant son peigne et en le mettant paisiblement dans la poche de son gilet.

— Mais, monsieur, lui répondis-je... j'ai rêvé toute la nuit bonnet de coton.

— C'est une coiffure fort commode pour dormir, me dit-il de l'air le plus tranquille, et

sans qu'il semblât avoir aperçu l'ombre d'une épigramme dans mes paroles.

Je voulus lui faire comprendre mon intention et je lui dis :

— J'aurais sans doute mieux dormi avec un bonnet de coton.

— C'est certain, me répondit-il d'un ton imperturbable, mais c'eût été fort laid...

Il s'arrêta, et reprit avec la même impassibilité. Fort laid, à ce qu'on dit, car je n'ai jamais vu de femme en bonnet de coton.

Après cette confidence M. Camille Perrin tira d'une des poches de la voiture un flacon, l'appliqua sur ses lèvres, et avala une douzaine de gorgées de la liqueur qu'il contenait ; une forte odeur de rhum se répandit dans la voiture.

— Hum ! hum ! hum, fit M. Camille, voilà qui réchauffe un peu, et qui chasse les humeurs.

Avant de reboucher son flacon, il me re-

garda ; je crus qu'il allait m'offrir d'y goûter, mais il se ravisa, et se mit à regarder au dehors.

— Et ils appellent ça courir la poste. Dixhuit lieues en six heures. Dix-huit lieues en une heure, voilà ce qui s'appellera marcher.

— Mais non pas voyager, lui dis-je.

— Voyager, marcher, arriver... je sais ce prétendu joli mot d'un homme d'esprit : Avec les chemins de fer on arrive, mais on ne voyage pas. Si le mot est vrai pour les chemins de fer, il est vrai pour les malles-postes, les diligences, les voitures, il n'y a que le piéton qui voyage. Par exemple, madame, où allez-vous ? A Marigny ! Supposons que vous y soyez, comme cela devrait être, vous seriez ravie, donc le chemin de fer est bon. Est-ce que vous vouliez voir la route ? Alors il ne fallait pas partir à trois heures du matin, et il ne fallait pas dormir.

— Vous avez parfaitement raison, lui dis-

je, et je vois que vous comprenez à merveille la poésie des voyages.

— Eh, me répondit-il en tirant des cigares de sa poche, en en choisissant un, et en le roulant sur ses lèvres pour le lisser, je m'y entends assez bien.

L'exhibition du cigare m'avait épouvantée, mais je n'en avais rien montré, pour voir jusqu'où irait le sans-façon de M. Camille. Mais il remit son cigare dans sa boîte, en tira un autre, et lui fit la même opération. Après le second vint un troisième, qu'il prépara toujours avec le même sang-froid, et sans qu'il daignât faire attention qu'il y avait une femme dans la voiture. Je le regardais pour voir si ma surprise et mon attention l'avertiraient de son inconvenance ; il ne jeta pas les yeux sur moi, mit la tête à la portière, et dit tout haut :

— Voilà...

Aussitôt il ouvrit, sauta à terre, et il resta en arrière. Trois minutes après la voiture ra-

lentit sa marche et je vis que nous étions arrivés à une montée très-longue et très-droite. Le changement d'allure réveilla mon mari qui s'écria :

— Ma foi, je suis rajeuni de vingt ans ; j'ai dormi comme dans mon printemps... Tiens ! où est donc Perrin ?

— Mais il est descendu pour fumer, à ce que je crois.

— Hé !... hé ! lui cria mon mari par la portière, vous avez des provisions de bouche, à ce qu'il paraît : je suis à vous.

M. Cros descendit : seulement, il fit arrêter la voiture, baisser le marchepied, et faillit tomber.

— Diable, diable, je suis considérablement engourdi, fit-il en se secouant.

Mon Arthur alluma un cigare (quand un homme a passé quarante ans, il ne devrait plus s'appeler Arthur, et le mien en a cinquante-deux), et ces messieurs montèrent en avant.

Quelle aimable compagnie! quel charmant voyage! quel avenir de huit jours cela me préparait; car mon mari, au lieu d'arriver un quart d'heure avant le délai fatal, s'est mis en tête de passer huit jours dans ce désert. Que veux-tu! j'avais promis.

Je profitai de ce petit moment pour faire descendre ma femme de chambre et arranger mes cheveux. Corinne essaya de me faire jolie, c'est une vieille habitude; je me trouvai affreuse, j'en fus ravie. Être jolie pour M. Cros ou pour M. Perrin, quel abus!

La montée s'acheva, et j'eus l'honneur de revoir ces messieurs. Je fis ouvrir toutes les glaces pour me dispenser de l'horrible odeur de leur fumée.

— Eh bien! me dit M. Cros, vous ne vous sentez pas un peu en appétit?

— Je meurs de faim, lui dis-je, mais je redoute encore plus le déjeuner que nous sommes destinés à rencontrer.

— Je vous ferai déjeuner mieux qu'au

Rocher de Cancale, dit M. Camille Perrin.

— Où ça? dit mon mari.

— A la prochaine poste. Nous y sommes dans dix minutes.

— C'est donc une bonne auberge? fit M. Cros.

— Hé ! cria M. Perrin à ce cruel Gros-René, tu as mis la valise aux comestibles en lieu de sûreté?

— C'est soigné avec respect, repartit le digne valet de chambre de mon digne époux.

— Vous êtes un homme admirable, fit M. Cros, vous n'oubliez jamais rien.

— Napoléon n'a perdu l'empire du monde que pour avoir oublié, en allant en Russie, la valise aux comestibles.

Cette phrase fut prononcée avec une parfaite indifférence ; M. Perrin se comparait, que dis-je ! se mettait au-dessus de Napoléon, comme je me mettrais au-dessus de ma couturière.

— Où sommes-nous ici?

— A Montfort ; voilà le château là-haut, sur la colline.

— Est-ce le château du fameux Montfort ? dis-je d'un air de curiosité timide à M. Perrin.

— On le dit, me répondit-il en ratissant ses ongles avec une pointe de canif.

— Qu'en pensez-vous ? repris-je pour apprendre jusqu'à quel point M. Perrin pouvait causer de quelque chose.

— Je n'en crois rien ; il était Anglais par sa mère, à qui il devait le titre de comte de Leicester, et lors même qu'il eût été Français, s'il avait possédé quelque chose d'aussi bien posé, il ne serait pas allé faire cette abominable guerre stupide pour y gagner une seigneurie.

— Ne comptez-vous pour rien l'enthousiasme religieux ?

— C'est une sottise inventée après coup ; Simon était trop ambitieux pour avoir de la foi, et...

Il mit la tête à la portière et reprit :

— Nous voilà arrivés.

Puis il cria d'une voix de stentor :

— M. Gros-René, à la valise !

En effet, nous arrivâmes devant la porte d'une espèce de cabaret, et M. Camille Perrin sauta une seconde fois à terre pour recevoir un énorme panier des mains de Gros-René ; M. Cros descendit avec sa lourdeur ordinaire, et moi je descendis comme je pus, sans que personne pensât à m'offrir la main.

Je trouvai ces façons très-amusantes et je me décidai à faire comme ces messieurs ; je fis défaire ma malle par Adrien, je montai dans une chambre avec Corinne et je m'y établis pour faire une toilette complète. J'y demeurai une demi-heure entière sans entendre parler de personne ; au bout de cette demi-heure, M. Gros-René vint m'avertir de la part de son maître que le déjeuner était servi. Je ne répondis pas et je continuai à ne rien faire, car j'étais tout à fait habillée.

Un quart d'heure après on vint m'avertir,

cette fois de la part de ces messieurs, que le déjeuner refroidissait.

Je me dispensai encore de répondre et je me mis à une fenêtre, d'où je voyais dans la cour intérieure de la poste ; il y avait là tous les animaux de la création, et je me pris si bien à les examiner et à les admirer que tout à coup on frappa à ma porte avec assez d'impatience.

— Qui est là ? fit Corinne.

— Est-ce que votre maîtresse ne va pas descendre ? dit mon mari d'un ton bourru.

— Je ne sais pas.

— Que fait-elle ?

— Je ne sais pas.

— Demandez-le-lui.

Corinne me demanda ma réponse d'un regard.

— Vous voyez bien ce que je fais, lui dis-je.

— Madame s'amuse à regarder des petits cochons et des petits canards, répondit

Corinne de sa voix piaillarde et insolente.

Corinne me venge de Gros-René, M. Cros la déteste.

— Priez madame, répondit-il d'une voix tonnante, de me faire l'honneur de me répondre elle-même.

— Madame, monsieur m'ordonne, se mit à crier Corinne, de vous prier de lui répondre vous-même.

Je me remis à regarder dans la cour.

— Eh bien? dit M. Cros.

J'étais sourde.

— Louise... madame Cros... voulez-vous déjeuner, oui ou non?

— Oui, lui dis-je, si c'est ici et toute seule; non, si c'est avec vous et M. Camille Perrin.

M. Camille Perrin était près d'une fenêtre, juste au-dessous de la mienne; probablement il m'entendit, car il se mit à dire :

— Gros-René, sers le fricot.

Oui, ma chère, il se servit de ce mot, mot si affreux, que lorsque Adrien vint me de-

mander ce que je voulais, il me sembla que ce mot m'avait ôté tout appétit, et je demandai deux œufs frais.

Pendant qu'on me dressait une table, j'entendis mes deux aimables compagnons déjeuner au-dessous de moi.

— Encore une aile de ce perdreau, disait M. Perrin. Un autre morceau de cette hure. Quelques écrevisses. Un verre de madère. Maintenant, que pensez-vous de cette salade de homard ?

On m'apporta mes deux œufs et un verre d'eau. Je ne sais par quelle insolence combinée sans doute par M. Cros, ce fut Gros-René qui me les apporta... Le drôle était en costume de cuisinier.

— Madame ne désire pas autre chose ? me dit-il d'un air sournois.

Comprends-tu, ma chère Mélanie, qu'on ait faim, mais faim au point de se repentir de ne pas être descendue, faim au point de recevoir ces deux œufs frais et de les garder?

Je ne répondis pas à Gros-René et je restai en présence de mes deux œufs et de Corinne, qui, après m'avoir servi, eut la lâcheté de me demander la permission d'aller déjeuner ; elle désertait ma cause. C'est un trait que je lui ferai payer plus tard.

En attendant, j'appelai un postillon par la fenêtre et je lui dis d'atteler sur-le-champ, que nous allions repartir.

Avant qu'il ne m'eût répondu, la voix de M. Camille Perrin se fit entendre.

— Allons, allons, Gros-René, le café et le rhum.

L'arome d'un moka délicieux monta jusqu'à moi. Je ne sais, je ne puis te dire jusqu'à quel point l'air vif de la campagne avait agi sur mes nerfs ; mais je me sentis devenir véritablement en colère, et je pris un parti violent, décisif, celui de retourner à Paris et d'apprendre à ces messieurs la politesse qu'ils devaient à une femme. Je descendis rapidement ; je me jetai dans la voiture en disant

au postillon de se hâter, et en lui promettant deux louis s'il me faisait partir avant que ces messieurs eussent fini de déjeuner. Mais l'implacable Gros-René était là, et comme on attachait la dernière boucle, il s'établissait sur le siége avec la valise. Qu'aurait servi en ce moment de dire au postillon de prendre la route de Paris? Gros-René eût résisté, il eût appelé mon mari, il l'eût fait intervenir et il en fût résulté, en présence de M. Camille Perrin, une scène et des explications odieuses. Je me résignai donc, bien décidée à leur échapper à la première occasion. Jusque-là je me promis de garder un silence obstiné envers tous les deux. Mais je fus amenée à me manquer de parole par une circonstance à laquelle je ne m'attendais pas. Mon mari monta seul dans la voiture et M. Camille Perrin s'assit sur le siége du cocher, à côté de Gros-René.

— En vérité, dis-je à M. Cros, je suis ravie de voir que ce monsieur comprend l'in-

convenance de sa présence dans ma voiture.

M. Cros, qui se léchait encore les lèvres du gras déjeuner qu'il venait de faire, me regarda d'un air stupéfait.

— Et quelle a été, s'il vous plaît, l'inconvenance de la conduite de ce monsieur?

— Si vous ne le comprenez pas, je ne puis vous l'expliquer, lui répondis-je ; le sentiment des égards qu'on doit à une femme est une chose qui ne s'enseigne pas, on le porte en soi comme le sentiment des arts.

— Voyons... voyons... voyons, me dit M. Cros en m'interrompant, nous allons faire un voyage d'affaires. M. Camille Perrin est un homme qui s'occupe d'entreprises et point du tout de galanteries... ne vous mettez pas à cheval sur vos prétentions de jolie femme pour vous emporter à vous figurer qu'il vous a manqué d'égards. M. Camille Perrin, quand vous avez dit que vous aviez faim, vous a promis un bon déjeuner et s'est occupé à vous le faire préparer. Vous n'avez pas voulu des-

cendre, ce n'est pas sa faute. Nous avons déjeuné sans vous, et, quand il vous a plu de partir, nous avons avalé notre café au galop pour ne pas vous faire attendre : de quoi vous plaignez-vous ?

— De ce que vous m'avez amené ce monsieur.

— Vous l'avez voulu.

— Eh bien, je me plains de ce que vous m'avez forcée à ce stupide voyage ; et, pour vous prouver combien il me déplaît, je vous déclare qu'au premier relais je prends une voiture, quelle qu'elle soit, et je m'en retourne.

— Ah ! fit M. Cros, très-bien, comme il vous plaira...

— Eh bien, monsieur, puisque vous êtes si aimable pour moi, faites que ce soit tout de suite.

— Très-volontiers, dit M. Cros. Postillon ! se mit-il à crier par la portière, allons, retourne du côté de Paris...

— Peux pas, dit le postillon, je dois faire le relais pour aller et celui pour revenir appartient à l'autre poste... Je peux pas... Quand vous serez arrivé vous pourrez vous en retourner.

— Mais, m'écriai-je, très-persuadée que M. Cros savait ce qu'on lui répondrait et que c'était pour cela qu'il y avait mis tant de complaisance, je ne veux pas aller plus loin.

— En ce cas, dit le postillon, qui était descendu de cheval, je peux dételer et vous laisser là. Je pousserai jusqu'au relais et j'enverrai des chevaux pour vous prendre.

— Cela vous va-t-il? me dit M. Cros.

Je trépignais de colère, quand M. Camille Perrin se mit à crier :

— Hé! M. Cros... une décision s'il vous plaît : avançons-nous ou retournons-nous?... Si nous avançons je reste sur mon siége, attendu que j'ai le soleil au dos, ce qui me va... tandis que si nous retournons je l'ai dans le

nez, ce qui ne me va pas, et je reprends ma place dans la voiture.

— Avançons ! m'écriai-je à la pensée d'avoir ce monsieur en face de moi.

Nous arrivâmes au relais sans que M. Cros daignât m'adresser la parole. On changea les chevaux et l'on continua la route. Je n'avais rien voulu dire, fort décidée que j'étais à m'en retourner, mais à m'en retourner seule. M. Cros ne parut pas se rappeler que j'eusse manifesté l'intention de repartir et se remit à dormir. La chaleur du jour était devenue extrême. Je me laissai gagner à mon tour par une sorte de somnolence qui n'était pas sans charme, et, quoique je me fusse aperçue que M. Camille Perrin avait repris sa place dans la voiture, je ne voulus pas me déranger, pour lui montrer combien cela m'était déplaisant.

Il était près de quatre heures du soir lorsque je sortis de mon engourdissement, éveillée par une voix criarde. Nous étions à une

montée, et un mendiant aveugle, conduit par un enfant, nous demandait l'aumône.

J'entr'ouvris les yeux, et je vis M. Perrin tirer gravement sa bourse de sa poche, y chercher avec un soin extrême une pièce de dix sous, et la mettre dans l'écuelle qu'on lui tendait.

— Comment se fait-il, lui dit M. Cros, que vous, qui avez écrit que la mendicité était une des plaies de la société, et qui avez proposé des mesures pour la supprimer, vous l'encouragiez en faisant l'aumône à des mendiants ? Est-ce ainsi que vous faites application de vos principes ?

— Quand le gouvernement aura assuré, comme il le doit, l'existence des individus qui ne peuvent pas travailler, faire l'aumône sera un crime. Mais jusque-là, refuser un sou à un vieux aveugle qui, certainement, ne peut pas gagner sa vie, ce serait par trop dur.

— Gros-René, cria mon mari, jette cent sous à ce pauvre aveugle !

Je trouvai les dix sous de M. Camille mieux donnés : il ne parut pas s'apercevoir de la sotte générosité de M. Cros, et remit paisiblement sa bourse dans sa poche. En ce moment il me regarda, et vit que j'avais les yeux ouverts.

— Vous ne dormez plus, me dit-il, madame ?

— Il y a quelques minutes que la voix de ce mendiant m'a tout à fait éveillée, lui disje. Mais je n'ai pas voulu me mêler à cet acte de charité, ne voulant pas faire plus que M. Cros, et n'espérant pas faire mieux que vous.

M. Camille Perrin reçut mon compliment comme il avait reçu mes épigrammes, avec la plus complète indifférence. Je commençai à croire que ce brave homme ne comprenait rien, et je me tins pour avertie que je n'en pourrais rien arracher.

— Voyagerons-nous la nuit ? dit-il à mon mari.

— J'y compte bien, repartit M. Cros.

— Quant à moi, j'en suis parfaitement incapable; je suis abîmée de fatigue, et certes je ne passerai pas une autre nuit en voiture.

— Vous ne savez pas, à ce qu'il paraît, me dit mon mari, ce que c'est que les lits d'auberge.

— Il y a des hôtels à Alençon, reprit M. Perrin, et si vous aviez fait comme moi, si vous aviez apporté des draps blancs et sains, on peut encore dormir, à condition qu'on ne sera pas habitué à avoir d'excellents matelas.

— Mais nous sommes donc dans un pays de sauvages? dis-je à M. Perrin.

— Nous sommes dans un excellent pays, madame, où on est mieux que dans toutes les auberges de l'Europe, mais où on n'est pas si bien couché que chez soi.

Je voulus mettre M. Perrin à l'épreuve, et lui donner une responsabilité quelconque, et je lui dis :

— Quel est votre avis en cette circonstance? Pensez-vous que nous devons voyager toute la nuit ou bien nous arrêter à Alençon?

— Personnellement, me dit M. Perrin, cela m'est fort égal. J'ai promis huit jours à M. Cros; que je les passe au lit, en voiture, à cheval, à la chasse, ou à table, je ne m'en occupe point; ainsi, séjournons ou courons, je n'y vois point d'inconvénient.

— C'est être d'une humeur fort accommodante, monsieur, mais je vous demande un conseil pour moi. Ferai-je bien de m'arrêter dans un hôtel, ou de passer la nuit en voiture?

— C'est selon, madame, et la solution de cette question dépend de beaucoup trop de choses que j'ignore, pour que je puisse vous répondre.

— Comment un si simple conseil vous semble-t-il si difficile à donner?

— Par mille raisons dont en voici quelques-unes : Êtes-vous difficile ou ne l'êtes-

vous pas? Êtes-vous ce qu'on appelle douillette ou ne l'êtes-vous pas? Si vous n'êtes pas difficile, passez la nuit à Alençon; si vous êtes douillette, ne l'y passez pas. J'ajouterai encore...

— Ah! monsieur, lui dis-je en l'arrêtant, avec ce système-là on peut toujours se dispenser de donner un conseil, et je vous en demande un.

— Ne pas donner un conseil est une action sage.

— Vous appelez sage de ne pas faire une action si simple?

— Énorme, madame. L'esprit de chacun est tellement enclin à substituer sa sagesse à celle des autres, que, ne point céder à cette tentation est, à mon sens, une action pleine de force. Connaissez-vous quelqu'un au monde, depuis votre femme de chambre jusqu'à M. Cros, votre époux et maître, qui, de façon ou d'autre, ne se soit permis de vous donner des conseils?

— Conseils qu'elle n'a guère suivis, dit M. Cros d'un gros ton badin.

— Les vôtres ou ceux de ma femme de chambre ? lui dis-je.

— Les miens, fit M. Cros.

— Et comme les miens, reprit M. Camille Perrin, auraient sans doute le même sort, je crois inutile...

— Mais ce conseil, je vous le demande, monsieur.

— Et vous le suivrez ?...

— Mais oui, s'il me convient.

— En ce cas, c'est comme si je ne vous le donnais pas.

— Vous avez raison, lui répondis-je en riant. Je vous promets de le suivre.

— En ce cas, voyagez toute la nuit.

— C'est convenu, monsieur, lui répondis-je ; mais maintenant que je vous ai montré que je sais suivre un bon conseil, pourriez-vous me dire la raison de celui que vous venez de me donner ?

— Très-volontiers, me dit M. Perrin. La raison générale est celle-ci : Il vaut mieux souffrir dans une position qui est dans nos habitudes, que d'être à moitié à son aise dans une position qu'on ne connaît pas. Je m'explique : il vaut mieux, pour une femme élégante, une nuit fatigante dans une bonne et confortable voiture, qu'une nuit reposée dans une auberge sale et un lit malpropre.

— Je suis ravie de votre raison générale ; mais la raison particulière ?

— C'est que lorsqu'on fait une route qui n'est point amusante, il vaut mieux en finir le plus tôt possible.

— Cette raison particulière vous est toute personnelle, sans doute, monsieur ; sans cela ce serait me dire que je m'ennuie de votre compagnie.

— Si ce n'est pas cela que j'ai dit, j'aurais donc voulu dire que c'est moi qui ne trouve pas la vôtre amusante, et je n'en ai pas le droit. J'ai dit que lorsqu'on fait une route qui

n'est pas amusante, il vaut mieux en finir tout de suite, et je le maintiens. Mais je croyais m'être expliqué sur mon indifférence à être ici plutôt qu'ailleurs; j'ai donc voulu parler de vous ou de M. Cros.

— Ou de tous les deux à la fois, peut-être, lui dis-je; car un voyage conjugal doit être toujours un ennui légitime.

— Cela peut être, mais cela ne devrait pas être, madame; et c'est à la fois la faute des hommes et des femmes.

— Veuillez me dire d'abord en quoi les hommes peuvent avoir un tort quelconque; ce sera tout nouveau pour moi.

— Le tort que j'impute aux hommes, madame, n'est pas de ceux que vous imaginez; leur vrai tort, à mon sens, c'est d'écarter beaucoup trop leurs femmes des intérêts sérieux de la vie commune. Un homme, qui épouse une femme qui lui apporte une belle dot, le lendemain du jour où il est marié, dispose de cette fortune qui n'est pas à lui, la

gouverne, l'emploie, la compromet quelquefois sans daigner consulter la femme à ce sujet : afin de prévenir une réclamation ou un conseil, il la pousse dans des besoins d'amusements frivoles, de dépenses inutiles, si elle est jeune et belle ; plus tard il la restreint aux soins de la maternité et du ménage, et s'arme de l'incapacité qu'il a créée pour la repousser lorsque la tendresse maternelle ou l'âge les forcent à calculer l'avenir.

— Voilà des torts, dit M. Cros, dont nos femmes nous savent un gré infini.

—Vous croyez ? lui dis-je ; mais je voudrais bien savoir quels sont les torts des femmes.

— Ceux-là, madame, répondit-il, sont d'une nature encore plus générale que les autres. Cette position dont je viens de vous parler déplaît aux femmes, et elles en veulent sortir ; et elles ont raison, mais, au lieu de vouloir être ce qu'elles peuvent et doivent être, les compagnes, les associées légales du mari dans le ménage, elles veulent être les

égales de l'homme dans le monde physique et moral. Fortes de quelques exceptions qui ont écrit d'un style assez ferme sur ces questions à jamais insolubles, elles s'étonnent déjà de ne pas participer au barreau, à la magistrature, à la députation. Elles pervertissent leur bon droit d'épouse et de mère de famille, qui exige qu'elles soient plus qu'elles ne sont dans nos mœurs domestiques, pour demander aux mœurs politiques le titre de citoyennes et le partage de tout ce que la nature réserve à l'homme. Si elles avaient employé à reprendre leur vraie place la moitié des efforts qu'elles ont usés depuis quinze ans à vouloir prendre une place impossible, elles seraient bien plus avancées, etc., etc...

M. Perrin se mit à rire et ajouta :

—Et le voyage que vous faites ne vous semblerait pas si ennuyeux.

— Oh ! oh ! s'écria M. Cros en riant à rompre les essieux ; voilà une conclusion bien digne de l'idéologie vaporeuse des principes...

(Tu sais, ma chère belle, avec quel aplomb mon mari se sert de mots qui n'ont aucun sens.) Ah! l'application est délicieuse.

A vrai dire, la conclusion m'avait un peu étourdie, et je voulus savoir le fond de la pensée de M. Perrin.

— J'avoue, lui dis-je en prenant un ton de discussion professorale, que je comprends très-bien les choses générales qu'a dites M. Perrin, mais j'aurais désiré un exemple mieux choisi, et plus probable surtout, pour m'en faire comprendre toute la portée.

— Peut-être, me dit M. Perrin, qui causait toujours comme un homme que rien ne passionne, peut-être ai-je franchi trop vite deux ou trois propositions intermédiaires, mais la conséquence n'en est pas moins juste. Oui, madame, si la femme avait cherché à reconquérir dans la maison conjugale la position qu'elle cherche dehors, un voyage comme le vôtre aurait un tout autre caractère. Si depuis longtemps, pour parler net, vous étiez dans

le secret des affaires de M. Cros, si vous étiez habituée à savoir comment se gagne et comment peut se perdre la fortune d'un banquier; si vous aviez calculé que quatre cent mille francs assurés, si vous annulez le testament en n'assistant pas à la lecture, peuvent se réduire à zéro, ou monter à deux millions et demi en y assistant; et si vous aviez pu calculer ce qu'il faut de travaux, de patience, de talents pour gagner quatre cent mille francs, peut-être ce voyage ne se serait-il pas fait, et, dans tous les cas, il se fût fait autrement.

— Ah çà! mon cher Perrin, dit M. Cros en s'efforçant de cacher sous un gros rire l'humeur visible qu'il éprouvait, est-ce que vous comptez prêcher à madame Cros les principes du saint-simonisme et de la femme libre?

Je ne me vante pas d'une grande science philosophique, mais je trouvai l'observation de M. Cros si ignorante et si niaise que je ne pus m'empêcher de dire :

— Mon Dieu ! monsieur, il y a des choses qui ne s'adressent qu'au bon sens et qui sont du domaine de tout le monde. Je n'ai point étudié les principes du saint-simonisme ou de la femme libre ; mais tout ce que je puis vous dire, c'est que ceux que M. Perrin met en avant sont ceux qui doivent faire la véritable mère de famille.

M. Cros, étonné de ma brusque sortie, regardait M. Perrin d'un air stupéfait, tandis que celui-ci balançait sa tête en signe d'assentiment et en murmurant d'un air goguenard :

— Madame Cros a raison, madame Cros a parfaitement compris... C'est ça, tout à fait ça...

— En ce cas, dit M. Cros avec une humeur qu'il ne se donna pas la peine de cacher cette fois, c'est encore pis que le saint-simonisme où c'est chacun pour soi, à ce qu'il me semble. Ce serait une belle gabgie si les femmes mettaient le nez dans les bureaux de leurs

maris et se mêlaient de leurs affaires... Ça ferait un beau désordre... Et puis est-ce qu'elles y comprendraient un mot?

— M. Cros, dit M. Perrin d'un ton formellement sentencieux, M. Cros, je n'affirmerai pas qu'une femme, même après une étude suivie des affaires, puisse en saisir aussi complétement qu'un homme le mécanisme, l'organisation, la partie d'action enfin; mais ce que je dis, je le crois et je l'ai vu, il y a bien peu de femmes qui n'aient un bon conseil à donner dans une affaire, et c'est précisément parce qu'elles ne se laissent pas étourdir par tous ces détails d'action, avec lesquels on se leurre, qu'elles saisissent, mieux que nous l'ensemble, la portée et la moralité d'une opération.

Te dirai-je comment cela se fit, mais je fus plus flattée de cette appréciation des femmes en général que je ne l'avais été depuis longtemps d'un compliment qui m'avait personnellement été adressé.

— Êtes-vous marié ? dis-je vivement à M. Perrin.

— Je l'ai été, et j'ai deux enfants.

— Votre femme devait être heureuse, lui dis-je avec sincérité.

— Elle méritait de l'être longtemps, madame, mais Dieu ne l'a pas voulu. C'était une nature faible, maladive, minée de pensées désastreuses, que j'ai détournées le plus que j'ai pu. Elle a été la compagne de tous mes travaux, elle les savait et les suivait par conséquent avec plaisir et intérêt. Elle a vécu de l'espoir d'une fortune considérable, en voyant, par elle-même, ce que l'ordre et l'économie peuvent produire : puis, quand la maladie l'a frappée assez vivement, elle s'est résignée et a quitté ce monde avec regret, mais sans crainte. Le jour où il nous était né un héritier, son avenir avait été assuré par moi, contre les mauvaises chances de la fortune et même contre ma volonté, si jamais elle lui devenait ennemie. La mère de mes enfants

est morte, madame, en se disant : Quoi qu'il arrive, ceux que je laisse après moi auront une honnête aisance ; et cela lui a donné beaucoup de courage, cela lui a ôté une douleur ou plutôt une inquiétude grave, et c'est la meilleure spéculation que j'aie faite de ma vie.

Le ton dont M. Perrin me dit tout cela avait une gravité naturelle et une émotion qu'on sentait quoique rien ne la manifestât, ni le trouble de la voix, ni l'expression de la physionomie.

— Diable ! dit M. Cros, je ne vous croyais pas si sentimental, mon cher Perrin ; laissons ces pénibles souvenirs et occupons-nous un peu du dîner, auquel vous avez probablement pensé comme au déjeuner ?

— Gros-René a reçu mes instructions à ce sujet, repartit froidement M. Perrin, et dans une demi-heure nous serons au gîte destiné à cette opération.

Après ces paroles, M. Camille Perrin en-

fonça sa casquette sur ses yeux, se posa dans le coin de la voiture comme un homme qui ne veut plus répondre. J'en fis autant que lui et M. Cros garda le silence de son côté.

Faut-il te le dire, ma chère Mélanie ? jamais peut-être, dans ma vie, les paroles d'un homme ne m'avaient si profondément préoccupée que celles de M. Perrin. Était-ce un avertissement qu'il me voulait donner, et dans une affaire qui regardait ma fortune personnelle voulait-il me conseiller de regarder plus attentivement à la démarche qu'on voulait me faire faire? L'humeur de M. Cros me donnait tout lieu de le croire, et je me résolus à avoir à ce sujet une conférence avec M. Perrin... L'heure de nous arrêter pour dîner arriva.

. . . .

J'interromps ma lettre, ma chère Mélanie, Corinne vient de m'avertir que mon cousin Laurent, sa sœur, M. Perrin, le curé et le fameux Maricou m'attendent pour aller aux

huttes... Je pars, mais j'envoie cependant cette lettre à la poste tout incomplète qu'elle est; à mon retour je la reprendrai et je te dirai ce que c'est que les divers personnages dont je viens de te parler, ainsi que quelques autres que j'ai rencontrés ici.

Signé Louise Cros.

Avant de faire connaître la seconde partie de cette lettre, ou plutôt la lettre qui fait suite à celle-ci, il est nécessaire de dire quels étaient les personnages dont il est question dans ces dernières lignes.

Madame Louise Cros se hâta de descendre, vêtue avec une élégance parfaite, portant un chapeau de paille de riz et un voile de mousseline des Indes, chaussée comme une femme qui ne marche jamais; elle entra dans une vaste salle, où se trouvaient en ce moment une vieille femme longue, sèche, au nez crochu, aux yeux bleus et miroitants, au parler sec et impérieux. C'était madame Ber-

nardine de Fernic, sœur du défunt. A quelques pas, il y avait une grande femme de vingt-cinq ans, tenant dans ses bras un gros enfant joufflu, lequel était le jeune Charles de Chevalaine, petit-neveu du testateur, orphelin, et qui avait près de lui un oncle maternel, en habit noir, que la famille lui avait donné pour tuteur, et qu'on nommait M. Blanchet. Il causait dans l'angle d'une croisée avec monsieur de Chevalaine le curé, qui prenait gravement une prise de tabac, les sourcils froncés et l'air mécontent; dans un autre angle opposé, deux jeunes gens d'un âge à peu près pareil : l'un d'une taille presque colossale, d'une apparence herculéenne, en veste de chasse, en guêtres de cuir montant au genou, tenant un fusil et écoutant son interlocuteur d'un air de supériorité bienveillante; il avait une belle figure ouverte, rose, de grosses lèvres vermeilles, de beaux cheveux blonds assez mal tenus, et portait en lui un air de bonhomie

charmante; celui-là était le vicomte de Chevalaine; l'autre, petit, maigre, le teint olivâtre, les cheveux noirs, les lèvres minces et couvertes d'une épaisse moustache, l'écoutait avec une sorte de dédain qui cependant n'avait rien d'offensant. Il tenait également un fusil, quoique son costume, assez ordinaire, n'annonçât pas un chasseur aussi savamment équipé que celui de M. Laurent de Chevalaine. Ce jeune homme était M. France de Fernic, petit-fils de la vieille comtesse, lieutenant de frégate.

Enfin, M. Camille Perrin, devant une croisée ouverte, prenait des notes au crayon, tandis que, près de lui, se tenait immobile une jeune fille de vingt-cinq ans, d'une taille, d'une tournure, d'un visage qui dénotaient qu'elle était, physiquement du moins, de la même nature que le vicomte de Chevalaine. C'était Lucie, la sœur de Laurent. Mais, sans qu'il fût besoin de la connaître beaucoup, il était facile de voir que la ressemblance s'ar-

rêtait à ces signes extérieurs. Au lieu de l'expression bienveillante qui adoucissait la rudesse des traits de son frère, le visage de Lucie affectait un air de hauteur et de résolution très-prononcé. Son regard rapide semblait animé d'un soupçon constant, et on l'eût dit sans cesse en quête de dépister un ennemi.

Lorsque madame Cros entra elle lui jeta, sans se retourner, un de ces coups d'œil rapides et inquiets, et continua à parler à une personne qui était dans la cour.

Si maintenant on veut savoir ce qui préoccupait chacun de ces personnages, nous allons le dire à nos lecteurs.

La vieille comtesse de Fernic *pinçait le bec* à la pensée qu'on allait la laisser seule pendant toute la journée, et se disait que ce n'est pas ainsi qu'étaient faits les jeunes gens de son temps, et que pas un d'eux n'eût osé abandonner ainsi à son propre ennui une tante aussi respectable qu'elle. Cependant

elle n'avait fait aucune observation à son petit-fils France de Fernic, parce que celui-ci l'eût sans doute écoutée avec un profond respect, mais ne s'y fût point conformé avec la plus entière liberté. M. Blanchet disait au curé:

— On dirait que vous souffrez.

— Oui, je souffre à la pensée d'aller contempler des malheurs auxquels je ne puis apporter aucun secours.

— Oh ! dit M. Blanchet, les gens que vous allez voir sont assez misérables pour qu'une charité, si minime qu'elle soit, compte pour beaucoup dans leur existence.

— Oui ! fit le curé, je sais que, si je leur donnais de l'argent, ils pourraient, avec quelques sous, se passer de travailler un jour ou deux, mais ce serait encourager la paresse qui les ronge; les secours que je ne peux leur apporter, parce qu'ils ne comprendraient pas... c'est la voix de la religion, qui console et encourage.

M. Blanchet courba la tête en signe d'as-

sentiment, et le curé entreprit une dissertation sur la charité chrétienne.

Pendant ce temps, l'énorme vicomte de Chevalaine disait au comte de Fernic :

— Peut-être, mon cher cousin, vous qui avez vu l'Afrique et les Indes, serez-vous fort surpris de trouver dans votre propre pays des hommes plus sauvages que tous ceux que vous avez pu rencontrer dans vos voyages. C'est une population plus éloignée de toute civilisation, de toute idée d'industrie, de bien-être et de luxe que les Madécasses ou les Samoïèdes. Peut-être la fable de la Fontaine est-elle aussi vraie pour les choses curieuses que pour le bonheur. On va chercher bien loin ce qui se trouve bien près.

A cela, M. de Fernic ne répondait que par ce sourire dédaigneux qui voulait dire : « Pauvre ignorant garçon, qui n'a rien vu ! »

M. Perrin écrivait comme nous l'avons dit, et les notes qu'il recueillait se composaient de ces mots : « Dix kilomètres de distance ;

chemin viable aux huttes... six kilomètres... chemin de traverse, quatre kilomètres. Sables, rocs, sédiments de fougères... genêts... ajoncs. »

Si on veut savoir l'origine de ces notes, il suffira d'écouter la conversation de mademoiselle Lucie de Chevalaine avec un individu qui tenait deux chevaux par la bride.

— Est-ce que tu crois, Maricou, que nous aurons de l'orage?

Une voix sonore, grave, et d'un accent pénétrant, répondit :

— La rosée blanchissait ce matin comme une robe de mariée. Le soleil en a dépouillé la lande en quelques minutes et la tient en l'air ; que le vent tourne au clocher de Villa... et l'orage s'assemblera.

— Eh bien ! nous passerons par le bas chemin.

— Impossible, les ajoncs épinent, et les Parisiens y laisseraient leurs habits et leurs robes.

— Ils les y laisseront ! dit mademoiselle Lucie d'un ton sec.

— Vaut mieux prendre le détour des grandes pierres, nous ferons un bout de route de là aux huttes à travers les genêts ; ça cingle, mais ça ne déchire pas.

— Que ce soient les ajoncs ou l'orage, peu importe? dit mademoiselle de Chevalaine, comme si elle se parlait à elle-même.

M. Camille Perrin regarda la belle demoiselle et inscrivit sur son carnet :

— Haine constante de la province contre Paris.

Puis, il réfléchit et ajouta :

— Ou bien, haine d'héritier à héritier.

Une nouvelle réflexion empêcha M. Camille Perrin de fermer son carnet et il écrivit encore :

— Ou bien, haine de belle femme à jolie femme, et, ce qui est très-probable, combinaison de ces trois haines.

C'est à ce moment que madame Cros en-

trait. Elle alla, en nièce bien apprise, présenter le bonjour à madame de Fernic, puis à M. le curé, qui lui dit :

— Aurons-nous la compagnie de M. Cros dans notre excursion ?

— Je ne puis vous le dire, je ne l'ai pas vu aujourd'hui.

— Il est parti ce matin avant le jour, dit madame de Fernic, accompagné de l'inspecteur pour mesurer la lande. On dirait que M. Cros est déjà le possesseur de l'héritage. On dirait qu'il a eu des renseignements sur le testament.

— Je crois que s'il en avait eu, dit madame Cros, il se dispenserait de mesurer. M. de Chevalaine n'a jamais pensé qu'un homme de finances pût valoir le dernier gentilhomme de la plus petite bourgade ; et du reste, si mon mari me croyait, il repartirait dès ce soir, et le testament deviendrait ce qu'il pourrait.

Cette menace, articulée avec une netteté

très-précise, fit naître sur le visage de madame de Fernic une fort laide grimace de colère, et presque aussitôt un sourire encore plus laid, tant il y avait de gaucherie dans l'affectation avec laquelle elle reprit :

— Et vous nous priveriez sans regret de votre chère présence, ma chère Louise? ce serait mal, bien mal à vous !

Sans répondre à ce gracieux appel, madame Cros, après avoir rendu, avec un sourire, à MM. de Chevalaine et de Fernic le salut qu'ils lui firent de loin, fit une révérence cérémonieuse à sa cousine Lucie, et alla familièrement tendre la main à M. Perrin, en lui disant :

— Vous êtes bon de ne m'avoir pas abandonnée, comme mon mari, dans cette société de sauvages.

— Nous n'attendons plus que vous pour partir, madame, dit mademoiselle de Chevalaine.

— Il y a deux heures que je suis prête, et

si quelqu'un avait eu l'obligeance de me faire prévenir, je serais à vos ordres depuis longtemps.

— On craignait de vous déranger, dit M. de Fernic en s'approchant.

— Et chacun de nous est descendu sans qu'on l'ait averti, dit mademoiselle Lucie.

— Il me semble, ma belle cousine, reprit madame Cros en minaudant, que vous étiez tout à l'heure chez vous, et que si j'étais descendue aussitôt que j'ai été prête, j'aurais pu attendre deux heures.

— De la façon dont tout ceci s'est arrangé, dit M. Perrin en jetant son imperturbable sang-froid entre les deux amazones, comme un héraut d'armes son bâton entre deux chevaliers, personne n'a attendu. Les voitures et les chevaux sont prêts, nous pouvons partir.

On descendit : madame Cros, le curé, M. Camille Perrin et M. Blanchet se mirent dans la voiture, tandis que M. de Chevalaine et sa sœur et M. de Fernic montaient à che-

val. Gros-René, conduit par un enfant, partit en avant : trois ou quatre domestiques suivaient. Un homme guidait cette petite caravane; cet homme c'était Maricou. Qu'était-ce que Maricou? Un paysan tout simplement, dont la vie, les occupations et les habitudes ne semblaient pas différer essentiellement de celles des gens de son espèce, mais dont le seul aspect vous disait cependant que vous étiez en face d'un homme remarquable. Maricou avait alors vingt-cinq ans; la beauté de sa tête avait quelque chose de si exact qu'elle eût pu paraître froide, sans la gravité mélancolique empreinte sur ses traits et l'éclat vibrant de ses yeux. Sa taille était haute, bien développée, et la vigueur n'en excluait pas la grâce. Il était vêtu d'un gros pantalon de toile, d'une veste d'étoffe pareille à basques pendantes sur les hanches, et était coiffé d'un chapeau de paille dont la forme était entourée d'un vieux ruban rose fané. Il tenait un bâton de six pieds, armé de fer

aux deux bouts, et se découvrit gravement lorsque l'on entra dans la cour. Il tenait les chevaux de M. et de mademoiselle de Chevalaine, et dès qu'ils furent en selle, il se mit à marcher sans regarder si d'autres qu'eux pouvaient avoir besoin de ses services. Les Chevalaine frère et sœur, qui connaissaient la réputation traditionnelle qu'ont les marins de ne pas savoir monter à cheval, proposèrent à leur cousin France un train de galop en avant, afin de le rendre ridicule, si cela leur était possible; mais, comme ils s'aperçurent que M. de Fernic en savait autant qu'eux en fait d'équitation, on abandonna la partie, et Laurent, voulant tenter son cousin sur un autre point, lui proposa de continuer la route en chassant. M. de Fernic accepta. On laissa les chevaux au domestique de M. de Fernic; de façon que mademoiselle Lucie de Chevalaine demeura seule avec Maricou. A peine son frère et son cousin étaient-ils éloignés qu'elle lui dit :

— Pierre... Pierre...

— Mademoiselle ?

— Que penses-tu de mon cousin, M. France de Fernic ?

— C'est un homme heureux, dit Pierre en marchant près du cheval de Lucie.

La fière demoiselle sourit orgueilleusement, car elle s'imagina que la phrase voulait dire :

Il est heureux de vous plaire.

— Crois-tu qu'il se trouve heureux ?

— Peut-être non. Ce qu'il est, il l'est depuis son enfance ; c'est un état habituel pour lui, et dont il n'apprécie peut-être pas l'avantage.

— En quoi donc, fit mademoiselle de Chevalaine d'un air piqué que Maricou ne put voir, car il marchait la tête basse, en quoi donc le trouves-tu si heureux ?

— Parce qu'il n'est en prison ni de son corps ni de son cœur ; en ce qu'il a le monde devant lui pour aller à l'aventure de son vais-

seau; parce qu'il est orphelin et que rien ne l'attache à la terre.

— Tu es de mauvaise humeur ce matin, Maricou, qui est-ce qui t'a fait quelque chose?

— Je ne suis pas de mauvaise humeur, mademoiselle, je suis triste. Personne ne m'a rien fait... Mais je souffre par la faute de tout le monde.

— Allons, allons, te voilà dans tes idées noires, et il n'en faut pas avoir aujourd'hui. Voilà que nous approchons de la Croix-de-Fer... La voiture de notre Parisienne va se mettre à cahoter de façon à ce que cette mijaurée aura une peur horrible. Si la voiture pouvait se casser et qu'elle fût forcée de faire la route à pied avec ses souliers de peau d'agneau, nous ririons bien.

— Vous souvenez-vous de la dernière fois que vous m'avez vu rire? dit Maricou en regardant mademoiselle de Chevalaine en face.

— Tais-toi, dit celle-ci en devenant pâle et

tremblante et en jetant autour d'elle un regard épouvanté.

— Vous pouvez rire, vous... Je ne le puis plus, moi... Mais pourquoi, dites-moi, en voulez-vous à cette Parisienne? Elle ne vous a pas fait de mal. Voilà la première fois que vous la voyez... Elle est mariée et ne peut pas aller sur vos brisées si par hasard... il était dans le pays. Pourquoi la haïssez-vous ?

— Je ne la hais pas, Maricou, dit mademoiselle Lucie, elle me déplaît, c'est tout. Je ne puis supporter ces ombres de femmes qui ne sauraient poser le pied à terre, qui poussent des cris à l'aspect d'un fusil, qui s'évanouissent à l'idée d'un lièvre tué, qui ont des sels, des parfums, je ne sais quoi enfin, des spasmes nerveux... C'est d'un ridicule à faire hausser les épaules. Ce ne sont pas des femmes, ce sont de vraies poupées.

Maricou souleva lentement la tête et repar-

tit, après un assez long silence, et comme s'il eût réfléchi tout haut :

— La faiblesse sied bien aux femmes, la peur du sang est une vertu pour elles...

— Maricou, Maricou ! s'écria vivement mademoiselle Chevalaine... Dors-tu et rêves-tu en marchant maintenant ?

— Oh ! je ne dors plus... et je rêve toujours maintenant ; que voulez-vous que je fasse dans cette lande sinon que je rêve ?... J'ai voulu avoir un chien... on me l'a tué...

— Et tu ne t'es pas vengé ?

— Pour un chien tué, dit Maricou. Que feront donc ceux à qui on tue...?

— Tu es fou aujourd'hui, Pierre, dit mademoiselle de Chevalaine d'une voix plus douce... Qu'est-ce qui t'a rendu comme ça ?... Il s'est passé quelque chose que tu ne veux pas me dire...

— Oui, répondit-il, il a passé quelque chose dans l'air cette nuit... une voix...

Comme il disait cela, on entendit pousser

un cri dans la voiture qui suivait, et Maricou se retourna vivement... Une des roues était tombée dans un trou assez profond, et les chevaux ne pouvaient l'en arracher... Madame Cros, à une des portières, criait qu'elle voulait descendre, tandis que le domestique qui conduisait criait, de son côté, qu'il n'y avait plus moyen de mener une voiture dans cet abominable pays.

— Ce paysan le fait exprès... il doit y avoir une autre route... il a envie de nous faire rompre les os...

— Ce paysan, lui dit Maricou, t'a bien conduit, et si tu avais suivi juste le chemin par où j'ai passé, tu ne serais pas où tu es.

— Je t'ai suivi, animal, dit le cocher.

Le paysan jeta un regard perçant sur le cocher, et répondit froidement :

— Regarde bien... j'ai passé près de ce genêt, puis j'ai tourné à gauche jusqu'à cette motte de terre, puis j'ai retourné encore à droite et j'ai fait comme si je m'en retournais

en arrière, puis j'ai repris à gauche de ce tronc de bouleau mort, et puis voilà... Tu as trouvé que c'était trop long et tu as coupé droit... c'est ta faute...

Puis, sans s'arrêter au murmure et aux grognements du cocher, il s'adressa à madame Cros, et lui dit :

— Ordonnez à cet homme de faire passer la voiture par où je passerai, et vous n'éprouverez aucun accident, vous ne courrez aucun danger.

— Suivez exactement cet homme, Adrien, et ne faites pas l'entendu, je vous prie, dit madame Cros de façon à ce qu'il n'y eût pas besoin d'articuler une menace expresse pour se faire obéir.

— C'est très-bien, fit M. Perrin, mais en attendant nous sommes dans l'ornière.

Maricou prit le moyeu de la roue dans ses mains, et cria à Adrien :

— Allons, un coup de fouet à vos chevaux !

Et il enleva la voiture, qui se dégagea.

— Décidément, dit madame Cros, je préfère descendre et marcher...

— Vous aurez assez de mauvais chemin à faire, lui dit le paysan, sans vous presser ; restez tranquille, la lande n'est pas méchante pour ceux qui la connaissent... mais ceux qui veulent jouer avec elle comme avec une grande route, peuvent bien y laisser leurs os.

Mademoiselle de Chevalaine s'était approchée, et son air mécontent prouvait que la façon dont Maricou prenait soin de rassurer madame Cros ne lui convenait pas ; elle parut vouloir se contraindre, mais après quelques moments de silence :

— C'est ta faute, Maricou ; si tu avais pris le chemin de la Croix-de-Fer cela n'arriverait pas, il est facile à suivre.

Maricou jeta un regard de colère et de désespoir sur Lucie, et répondit d'une voix sourde :

— Vous le connaissez aussi bien que moi,

et d'ici vous pouvez le rejoindre ; quant à moi, je n'y conduirai personne.

Et il s'éloigna tout aussitôt.

— Adrien, reprit madame Cros avec vivacité, suivez cet homme ; suivez-le pas à pas.

Le cocher obéit et le voyage continua assez rapidement, tant Maricou marchait avec vitesse. Quant à mademoiselle Lucie de Chevalaine, elle laissa passer la voiture, puis elle prit le sentier que Maricou avait désigné comme rejoignant le chemin de la Croix-de-Fer et s'éloigna au galop. Maricou la regarda un moment, puis après avoir murmuré tout bas ces mots : Elle y passera... il reprit sa marche et ne s'arrêta qu'à un endroit où commençait un immense champ de genêts.

— Maintenant, madame, dit-il à madame Cros, il faut marcher.

— Mais, mon Dieu, comment voulez-vous que je passe à travers ce fourré ?

— Suivez-moi, madame, je vous ferai un chemin. Quant à ces messieurs, ils apprendront en quelques minutes comment on marche là dedans.

Maricou passa le premier en posant son bâton diagonalement, de façon qu'il écartait les genêts devant lui et les maintenait en arrière. Madame Cros était donc obligée de le suivre pas à pas ; et comme les genêts, qui avaient de six à sept pieds de haut, se redressaient dès qu'ils échappaient à la pression du bâton, elle se trouvait seule avec cet homme, car ses compagnons ne venaient qu'à une certaine distance. Dans les premiers moments, madame Cros suivit la marche rapide de Maricou, et comme ceux qui venaient à la suite avançaient très-lentement, elle se trouva, au bout d'un quart d'heure, tellement éloignée d'eux, qu'elle n'entendit plus le bruit de leurs voix. Sans qu'elle pût s'en rendre compte, une sorte de frayeur la saisit ; cependant elle ne voulut rien témoigner pour

ne pas donner occasion à ce paysan de le raconter à Lucie et de lui jeter un ridicule, et elle continua à s'avancer.

Mais quoi qu'elle fît, cet effroi la gagna si vivement qu'elle sentit le cœur lui battre avec violence, et qu'elle fut forcée de s'arrêter en disant :

— Vous allez trop vite pour moi, monsieur.

Maricou s'arrêta aussitôt et se retourna. En voyant la pâleur de madame Cros il tressaillit et, ôtant son chapeau de cette façon lente qui fait de ce geste un témoignage de respect et non point un signe de servitude, il dit avec un accent plein d'émotion :

— Je suis un brutal, madame, j'oublie la délicatesse de vos pieds et je marche comme si je montrais le chemin à une vachère.

Madame Cros éprouva quelque surprise de la façon dont s'exprimait Maricou et répondit :

— C'est moi qui suis fort ridicule de ne pas savoir mieux marcher.

Pierre secoua doucement la tête en disant :

— Il n'y a pas de mal à ça.

Sans trop réfléchir à ce qu'elle disait, et pour ne pas rester sans parler en présence de cet homme dont le regard la contemplait, madame Cros ajouta :

— Si c'eût été ma cousine qui vous eût suivi, vous n'eussiez pas été obligé de vous arrêter.

Le visage de Maricou prit un air sombre, et il repartit d'un ton presque menaçant :

— Ah! votre cousine, la demoiselle de Chevalaine, n'a besoin de personne pour la conduire dans la lande. Elle l'a parcourue dans tous les sens et à toutes les heures, et elle y passe encore plus tranquillement que moi.

— Y a-t-il donc quelque danger à courir?

— Il y en a qui l'ont cherché et qui l'ont trouvé. Mais, tenez madame, nous ferons mieux de ne pas nous arrêter plus longtemps.

Le visage de Maricou était en ce moment d'une pâleur mortelle, et madame Cros sentit redoubler son effroi.

— Mais, fit-elle en se reculant, si nous attendions ces messieurs ? Ils nous ont perdu de vue et ils peuvent s'égarer.

— M. le curé les conduit, dit Maricou, et je crois qu'ils auront pris le ravin, qui les mènera sur le clocher.

— Pourquoi ne l'avons-nous pas suivi comme eux ?

— Parce que avec des bottes et des pantalons on peut marcher à travers les ajoncs, et que si vous y aviez passé, il ne vous serait pas resté un brin de vos fins brodequins et de votre blanche robe.

Cette précaution que le paysan avait eue pour elle rassura madame Cros, et elle dit à Maricou :

— Eh bien, continuons.

Maricou ne bougea pas et regarda madame Cros avec anxiété. Sa frayeur la reprit.

— Et puis, madame, je voulais être seul avec vous.

— Et pourquoi cela? dit madame Cros en se reculant avec une nouvelle terreur.

— Pour vous demander un service.

— Avez-vous besoin d'argent?

— Non... oh... non... je n'en ai pas besoin; j'en aurais, si j'en voulais : la lande est bonne quand on veut lui demander du pain. Ce que j'ai à vous demander, madame, c'est un conseil... c'est un avis... c'est... je ne peux pas vous dire le mot; mais il y a cinq ans que je cherche une grande dame à qui je puisse demander une chose pareille... Il faut, pour que je sache si je suis un fou, et si je dois mourir, que ce soit une dame du haut monde qui m'entende.

— Eh bien! si je le peux, je vous le donnerai ce conseil, dites-moi ce que vous voulez savoir.

— Ah! pour ça, madame, il faudrait m'écouter pendant plusieurs heures, et dans un

endroit où personne ne pourrait nous entendre ; c'est vous demander beaucoup, madame, mais je ne vous demande pas ça pour rien : je puis vous payer cette complaisance d'un bien haut prix. Je puis vous dire ce qu'il y a dans le testament de votre oncle, car je le connais.

Le premier mouvement de madame Cros fut d'être blessée de cette espèce de marché, et elle répliqua vivement :

— Quand je rends un service, j'ai l'habitude de ne pas me le faire payer.

— Merci, madame ; vous venez de me dire là une bonne chose, et comme je voudrais que d'autres me l'eussent dite. Écoutez-moi donc, car il faut que nous repartions, j'entends M. de Chevalaine qui fait tourner les chiens du côté des huttes, les autres y seront bientôt. Promettez-moi de m'entendre cette nuit, et vous n'aurez pas de regret de m'avoir accordé cet entretien.

La curiosité de madame Cros était singuliè-

rement excitée, et d'un autre côté elle avait réfléchi que la connaissance du testament pourrait être pour elle une spéculation excellente.

Elle répondit donc à Pierre :

— Je vous écouterai quand vous voudrez, monsieur.

A ce mot de madame Cros : « Je vous écouterai, monsieur, » Maricou devint triste et reprit :

— Pourquoi m'appelez-vous monsieur ? ce n'est pas pour vous moquer, n'est-ce pas ?

— Pourquoi voudrais-je me moquer de vous ? Je vous appelle monsieur, parce que c'est une habitude de politesse parisienne parmi les personnes qu'on ne connaît pas.

Maricou baissa la tête d'un air triste ; madame Cros crut le comprendre, mais elle ne crut pas devoir lui dire que le vrai motif qui faisait qu'elle appelait ce paysan monsieur, c'est qu'il lui imposait, non pas comme un homme de son rang, mais comme un homme puissant et redoutable.

— Venez donc, madame, dit-il en reprenant son chemin.

— Je vous suis.

Ils continuèrent à marcher pendant quelque temps en silence ; puis le paysan s'arrêta tout à coup :

— Pas un mot de ceci à personne, n'est-ce pas, madame? pas un mot à votre mari, ni à l'autre monsieur... Et autre chose encore... ne me parlez pas devant mademoiselle de Chevalaine.

— Je vous le promets, dit madame Cros, dont cette recommandation redoubla la curiosité.

Ils firent encore quelques pas et se trouvèrent au milieu d'une plaine découverte et entourée presque de tous côtés de vastes champs de genêts. Cette plaine, ou plutôt cet espace découvert, était séparé en petits champs çà et là semés de blé noir et de pommes de terre. Pas un arbre fruitier n'y croissait, et l'on y voyait pour tout feuillage un long peuplier au

pied duquel était une source de quelques pieds carrés.

A quelques pas un ramas de huttes en terre, couvertes de genêts superposés dans tous les sens et cimentées de glaise, s'étendait sur une longueur d'un demi-quart de lieue.

— Nous voici arrivés ! dit Maricou. Nous avons bien fait, voici M. de Fernic et M. de Chevalaine qui débouchent en face ; j'entends le curé qui appelle M. Blanchet, et je vois là-bas le cheval de mademoiselle Lucie attaché au poteau de ma maison.

En effet, à l'extrémité opposée de cette rue on voyait une maison couverte en tuile et recrépie de chaux. Elle était close de fenêtres garnies de vitres et paraissait un palais au milieu de la hideuse misère et de la malpropreté des autres habitations.

Dès que M. Camille Perrin se fut dégagé de la route qu'il venait de parcourir et qu'il aperçut madame Cros, il courut à elle et lui cria :

— Brava... brava... voilà du courage et de la force... c'est bien.

— Pourquoi donc, lui dit madame Cros, ne nous avez-vous pas suivis ?

— Parce que vous alliez trop vite ; mais enfin nous voilà tous arrivés à bon port ; examinons un peu la localité.

Pendant qu'ils parlaient ainsi, quelques enfants au visage vermeil et rebondi se montrèrent à la porte des huttes : c'étaient des marmots de trois ou quatre ans ; puis quelques autres plus âgés, mais déjà pâles et étiolés ; puis des jeunes gens, des jeunes filles, des femmes et des hommes aux traits flétris, au visage livide, et qui jetaient sur les voyageurs des regards curieux et hébétés.

— C'est affreux, s'écria M. Cros, et voilà ce qui existe au milieu de la France, dans un pays qui se dit civilisé et administré.

— Ah ! la pensée de M. Cros est admirable, et pour peu qu'il y ait moyen de la mettre en œuvre, je le ferai, dussé-je venir passer

dix ans de ma vie au milieu de cette population abandonnée et perdue.

— Cela ne croit à rien, dit le curé, cela est perdu pour le monde comme pour le ciel.

— Parce que cela est abandonné, reprit vivement M. Camille Perrin.

— Mais, dit doucement madame Cros qui jetait autour d'elle des regards timides, il me semble que vous m'avez parlé du clocher du village, M. Maricou.

— Le voilà, dit Pierre en montrant le peuplier solitaire près de la fontaine. Voilà ce que par dérision j'appelle le clocher du village.

— Pourquoi cette dérision dans votre bouche ? dit madame Cros.

— Pourquoi ?... fit Maricou.

Il hésita et reprit :

— Eh ! quel autre qu'un homme maudit eût voulu jamais consentir à venir s'enfermer avec cette bande d'idiots ?

— Vous y demeurez cependant, lui dit M. Perrin.

— Qui vous a dit, repartit Maricou d'un ton farouche, que je ne fusse pas maudit?

— Tu es un impie, Maricou, dit le curé, et tu finiras mal.

— Fasse Dieu, en ce cas, dit Maricou, que ce soit plus tôt que plus tard.

Cependant MM. de Fernic et de Chevalaine avaient traversé les misérables champs qui les séparaient encore du reste des voyageurs, et ils s'avançaient vers le village.

Les enfants étaient accourus et marchaient le long de la route en regardant tout ce monde avec la curiosité de sauvages. L'un d'eux, plus hardi que les autres, s'approcha de madame Cros et la toucha presque.

— Au large! cria Maricou, et toute cette troupe s'enfuit et disparut, les uns se jetant dans de petites haies de broussailles et de ronces, les autres s'enfonçant dans les fossés.

— Pourquoi épouvanter ainsi ces enfants? dit madame Cros à Maricou.

— Voulez-vous que cette vermine hideuse

vous touche, madame! dit Maricou d'un ton sombre. Tout ça est une race empestée et perdue; du reste, ajouta-t-il avec un sourire dédaigneux, vous voyez que ce n'est pas moi qui les repousse le plus rudement.

En effet, mademoiselle de Chevalaine venait de sortir de la Maison blanche, et quelques enfants ayant voulu aussi s'approcher, elle les avait chassés à coups de cravache. Ces enfants se mirent à hurler, et une centaine de femmes se montrèrent aussitôt hors des huttes et se mirent à injurier mademoiselle de Chevalaine avec des cris rauques et effrayants.

— Fouaille, fouaille tout ça! cria M. de Chevalaine à sa sœur, et s'ils recommencent je vais les saler un peu, ajouta-t-il en levant son fusil en l'air.

Cette menace fit son effet, les femmes rentrèrent en emmenant leurs enfants; mais lorsque les voyageurs entrèrent dans la rue, ils aperçurent sur le seuil des portes des hom-

mes qui les considéraient d'un regard sombre...

Maricou s'arrêta devant l'un d'eux et lui dit doucement :

— Farrenc, comment va ta femme?

— Il n'y a plus de femme à la hutte.

— Morte?... lui dit Maricou.

— C'est fait, repartit Farrenc, il est inutile de s'en souvenir.

Maricou tressaillit et s'éloigna en murmurant :

— Cela devait être, il n'y avait que cette malheureuse qui avait quelque chose de bon dans cette abominable race.

En ce moment, mademoiselle Lucie de Chevalaine rejoignit ses compagnons de route :

— Tu n'as rien oublié, Maricou, dit-elle, et ta mère a été exacte.

— Que fait-elle ?

— Elle se tait, répondit Lucie.

— Dieu soit loué, dit Maricou en continuant à avancer.

Madame Cros qui éprouvait un serrement de cœur invincible, s'approcha de M. Camille Perrin et lui dit d'une voix tremblante :

— Auriez-vous cru cela possible ?

— C'est affreux, lui dit M. Perrin, mais il y a des faubourgs de Paris où la misère est presque aussi hideuse et plus dépravée peut-être.

Maricou avait entendu, et il repartit :

— Aucun vice ne manque à cette population, monsieur; cet homme que je viens d'interroger a tué sa femme, j'en suis sûr.

— Et ce crime restera-t-il impuni ?

— Envoyez donc ici un juge de paix et six gendarmes, qu'y feront-ils ? reprit Maricou. Ils demanderont où est Alix. Qui sait, hors d'ici, qu'il y avait dans cette hutte une femme qui s'appelait Alix ? Tout ça naît, tout ça meurt, sans que personne tienne compte de ce qui vient et de ce qui s'en va.

— Mais tu le sais toi, dit M. Perrin, et tu pourrais le dire.

Maricou jeta un regard sinistre sur lui et repartit :

— Et quand je le dirais, où trouveriez-vous la preuve de cette assertion? Pas un témoignage ne viendrait confirmer le mien.

— On peut retrouver un cadavre et sur ce cadavre les traces du meurtre.

— Et vous retournerez donc cette lande entière, car Dieu seul sait où cet homme a porté ce cadavre, et par quels moyens il a déguisé la place où il est enterré ; peut-être avons-nous passé dessus sans que rien nous ait avertis.

Madame Cros pâlit et M. Perrin regarda autour de lui, comme pour compter à son tour combien ils étaient contre cette affreuse population. Maricou le comprit sans doute, car il lui dit :

— Vous êtes entrés ici sous ma garde, vous en sortirez tranquilles comme vous y êtes entrés ; mais, croyez-moi, le meilleur est encore de ne pas trop parler ici de ce qui s'y passe.

— Nous en parlerons à notre aise, si cela nous va, dit M. de Chevalaine en montrant son fusil.

— S'exposer à une collision avec de telles gens, pour rien, dit M. Camille, serait assez imprudent.

— Oh ! vous pouvez avoir peur à votre aise, dit M. de Chevalaine, nous sommes habitués, nous autres, à ne rien craindre.

M. Camille Perrin reçut froidement cette grossièreté et se contenta de répondre :

— Je pensais qu'il y a des dames avec nous.

— En effet, reprit Lucie, voilà ma belle cousine de Paris qui est toute pâle.

— Cela n'a rien d'étonnant, dit M. de Fernic, ceci n'est pas une demeure très-rassurante pour une femme.

Il vint à l'esprit de M. Laurent de Chevalaine de demander à France s'il avait peur aussi, mais sans doute il réfléchit qu'une telle plaisanterie d'un homme à un homme pour-

rait être mal accueillie, et il lança à sa sœur un regard qu'elle comprit, car elle s'empressa de dire :

— Est-ce que vous êtes de moitié dans les sentiments de terreur de notre cousine, M. France?... Est-ce que vous auriez peur?

Le marin s'inclina en souriant :

— Cela m'est arrivé assez de fois, dit-il, pour être sûr que dans ce moment je ne suis pas sous l'empire de ce sentiment.

— Comment, monsieur, s'écria M. Camille Perrin avec une sorte d'admiration, vous osez avouer que vous avez eu peur!

— Oui, monsieur, repartit M. de Fernic, la première fois que j'ai vu un orage en pleine mer, quand je sentis notre vaisseau vibrer sous mes pieds, et que je vis les voiles s'échapper en lambeaux, et la vague balayer les ponts, j'ai eu peur. A Saint-Jean d'Ulloa, la première fois que j'ai entendu les boulets siffler dans les cordages et couper les vergues et les hommes... j'ai eu peur.

— C'est cependant là que vous avez gagné votre croix, lui dit Lucie.

— C'est que cela m'a passé un peu quelques moments après.

— Vous êtes un galant homme, monsieur, lui dit M. Camille Perrin... Celui qui a eu peur sait ce que vaut le courage.

Tout cela se disait en marchant. Madame Cros entendait à peine, tant elle était occupée à regarder les habitants de cet endroit qui restaient debout devant leurs portes, et dont les regards s'attachaient plus particulièrement sur elle.

— Pourquoi me regardent-ils donc ainsi ? demanda-t-elle tout bas à Maricou.

Un nuage passa sur les traits du paysan ; mais il répondit aussitôt :

— Votre toilette les étonne, et ils n'ont jamais rien vu de pareil.

Cette raison était suffisante, mais peut-être n'était-ce pas la véritable raison de cette curiosité, car Maricou reprit :

— Cependant, remettez-vous, madame... ne craignez rien... absolument rien... Nous sommes nombreux et armés.

Cette assurance, qui attestait un danger, causa une nouvelle frayeur à madame Cros ; mais elle ne voulut pas le témoigner et elle marcha en avant.

— Quel est le nombre d'habitants ? dit M. Perrin en s'approchant de Maricou.

— Il y a ici trois cent cinquante personnes de tout âge et de tout sexe.

— Mais combien peut-il y avoir d'hommes en état de travailler ?

— Une centaine à peu près, si la volonté n'était pas la moitié de la force.

— Vous vous exprimez d'une façon bien remarquable, dit M. Perrin qui avait déjà été frappé de la façon dont Maricou lui avait répondu. Avez-vous étudié ?

— Je sais lire et écrire, dit Maricou avec un contentement modeste, et véritablement flatté de l'observation de M. Perrin. Je lis

quelquefois des livres quand j'en trouve.

— Eh bien! mon garçon, je vous en donnerai... et si vous voulez nous causerons un peu... Vous êtes peut-être le seul homme capable de conduire notre entreprise à bonne fin.

Maricou secoua la tête.

— Je n'ai cœur à rien entreprendre, monsieur, dit Maricou, et quoique je méprise l'état où je reste, j'y resterai; à moins que quelqu'un que je dois consulter ne me donne le conseil d'essayer.

— Mais vous ne pouvez vouloir rester ici? lui dit M. Perrin.

— Il faut que j'y reste, monsieur, et vous allez voir qu'il le faut bien.

En ce moment, ils arrivèrent devant la maison de Maricou, et une femme d'une cinquantaine d'années leur ouvrit la porte. Cette femme avait dû être fort belle, et sa ressemblance avec Pierre prouvait que c'était sa mère.

— Tout est-il prêt? lui dit son fils d'une voix rude.

Elle le regarda un moment pendant qu'il se posait à côté de la porte, le chapeau à la main, pour donner passage à madame Cros et à mademoiselle de Chevalaine, et se retira en marmottant dans ses dents :

— Elle me l'avait bien dit!

On pénétra dans une chambre spacieuse, soigneusement badigeonnée à l'intérieur, et madame Cros remarqua que les croisées en étaient garnies d'épais barreaux de fer; les volets étaient d'un bois solide, et des espèces de meurtrières y étaient pratiquées. Plusieurs fusils de chasse étaient pendus au-dessus d'une vaste cheminée. Quelques gravures sans cadre étaient collées au mur; c'étaient des sujets de sainteté, pour la plupart. Une seule représentait, en quatre petits sujets, une de ces histoires qui séduisent si aisément les imaginations : c'était le départ d'un conscrit quittant son village, ses aventures, et

son retour avec des épaulettes de colonel. Que de fois, pensa madame Cros, cet homme a dû rêver devant cette misérable lithographie, et quel homme eût été mieux fait pour réaliser un pareil roman, s'il eût vécu à l'époque où cela était possible !

Comme elle se laissait aller à ces réflexions, elle fut très-surprise de voir entrer Gros-René, le bonnet de coton sur l'oreille, qui annonça que le déjeuner était servi.

— C'est moi qui l'ai expédié ce matin de bonne heure, avec un cheval, dit M. Perrin, sous la conduite d'un enfant que m'a donné Maricou.

— Jamais je ne pourrai manger dans cet horrible lieu, dit madame Cros.

— Mangez toujours, lui dit M. Perrin. Quand l'estomac est plein, les idées vont moins vite, et comme la peur s'accroît surtout par les folles idées qu'on se met en tête, il vous faut prévenir ce danger.

On passa dans une seconde chambre d'une

propreté égale, meublée avec une sorte de coquetterie, et dans laquelle une table servie était toute dressée. Le linge et l'argenterie de madame Cros en avaient fait les frais, et elle ne put s'empêcher de dire à M. Perrin :

— Comment avez-vous pu envoyer ici un homme seul avec de telles valeurs ?

— Aucun de ceux que vous craignez n'en connaît le prix, madame, répondit Maricou qui entendit l'observation ; d'ailleurs, le danger n'est venu qu'avec moi.

— Que voulez-vous dire ? dit madame Cros, qui ne s'expliquait pas le sens de ces dernières paroles.

— Quand je n'y suis pas, madame, reprit Maricou, l'idée de mon retour les épouvante. Ainsi, je puis laisser ici ma mère toute seule sans crainte, et elle pourrait y dormir les portes ouvertes ; car s'ils la touchaient, ils savent bien que je les exterminerais de façon ou d'autre; mais, quand j'y suis, il faut que je me barricade, si je veux dormir en paix ;

car, s'ils parvenaient à me tuer, ils savent aussi que personne ne se remuerait pour me venger.

— Vous leur avez donc fait du mal ? dit madame Cros.

— Je leur fais peur, et je leur fais envie. Cette maison, que j'ai construite avec des ouvriers étrangers, leur semble un palais qu'ils voudraient tous avoir ; et ils ne l'auraient pas plutôt qu'ils la laisseraient se délabrer et se pourrir.

Comme il disait cela, mademoiselle de Chevalaine dit assez haut :

— Marianne (c'était le nom de la mère de Maricou), allez dire à madame Cros qu'elle peut nous offrir à déjeuner.

Celle-ci, comme si elle n'eût pas entendu la nouvelle impertinence de sa cousine, prit place et fit les honneurs de la table avec une aisance parfaite, du moins en apparence. Elle était si préoccupée de cacher sa terreur, qu'elle ne fit pas attention à une chose

qui n'échappa point à M. Perrin. C'est que Marianne, qui était demeurée pour servir à table, s'acquitta de ce soin avec une habileté qui prouvait que ce n'était pas un service nouveau pour elle. Il est même possible que si elle s'en fût aperçue, madame Cros n'en eût pas fait l'objet d'une sérieuse réflexion, comme M. Perrin. Le déjeuner se passa au milieu des intarissables éloges du curé et de M. de Chevalaine sur la cuisine improvisée de Gros-René. Mademoiselle Lucie mangea beaucoup, but à l'avenant, en faisant la grimace à propos de tout. Quant à M. de Fernic et à M. Blanchet, ils furent très-convenables. Ils semblaient, chacun de son côté, avoir des préoccupations avec lesquelles ils n'étaient pas partis le matin. Ce fut à la fin du déjeuner seulement qu'on parla de visiter quelques huttes, et de pousser jusqu'à l'importante curiosité de cette lande, le Saut-du-Cerf.

Personne ne voulant paraître se repentir de cette excursion, on se décida à se remettre

en marche. D'ailleurs, la voiture avait dû tourner le genêt et se retrouver à peu de distance de cet endroit. On quitta la table et l'on sortit de la chambre. Maricou était resté dans la première pièce; un morceau de pain noir, des oignons crus, étaient posés à côté de lui sur une petite table, et l'on voyait qu'il avait déjeuné avec ces aliments.

Madame Cros se repentit de ne pas avoir pensé à ce pauvre garçon, et fut sur le point de lui dire de prendre les restes du déjeuner; mais ce misérable paysan avait une figure qui n'admettait pas des offres pareilles. Lorsque madame Cros entra, il se leva, mais comme un homme se lève devant une femme, et non point comme un valet devant sa maitresse.

— Nous allons au Saut-du-Cerf, Pierre, dit mademoiselle Lucie; est-ce vous qui nous accompagnez?

— C'est moi, dit-il; et vous faites bien de vous presser: le temps peut devenir mauvais.

Aussitôt il passa un fusil sur son épaule et reprit son bâton.

— Si je reviens, mère, dit-il à Marianne, n'ouvre que quand j'aurai parlé.

— Reviendras-tu donc après le jour? dit sa mère.

— Je ne sais pas.

— Les nuits sont dures à passer quand on est seule.

— Elles sont courtes dans ce temps-ci, dit Pierre, quand il n'y a que les ténèbres qui font peur.

Marianne baissa la tête et ne répliqua pas. Maricou sortit sans dire adieu à sa mère, comme il était entré sans dire bonjour.

Cette circonstance donna à madame Cros une sorte de regret. Elle fut fâchée d'avoir à mal penser de ce singulier jeune homme. Mais cette impression s'effaça presque aussitôt, en voyant de quel regard irrité il considérait Lucie pendant qu'il causait avec Marianne. Il devait y avoir entre cette mère et ce fils un

secret terrible, auquel mademoiselle de Chevalaine n'était pas étrangère.

Occupée de cette pensée. pressée d'une curiosité qui devenait plus vive à chaque instant, madame Cros eût désiré être au moment de recevoir la confidence de Maricou ; elle se hâta de le suivre, et ne s'aperçut pas que M. Camille Perrin n'était pas avec elle : le curé, les Chevalaine et M. Blanchet venaient ensuite. M. de Fernic, que les façons de mademoiselle de Chevalaine n'avaient point séduit, s'approcha de madame Cros, et se mit à causer de choses assez indifférentes ; mais madame Cros amena la conversation sur la singulière partie de plaisir qu'ils avaient faite. M. de Fernic lui répondit :

— Je conçois que cela n'ait rien de bien amusant ; mais c'est une chose qui ne mérite pas moins d'être méditée, car, il ne faut pas s'y tromper, cette population est d'un type tout à fait étranger à nos races primitives : ce seraient les restes de cette invasion de bohé-

miens qu'on dit perdus, que je n'en serais pas surpris : ce teint hâve et brûlé, ces cheveux noirs, ce profil nettement dessiné me le feraient croire, d'autant que leurs principales communautés ont toujours habité le Maine, l'Anjou et la Bretagne, et que les derniers jugements historiques où il est parlé des bohémiens ont été rendus par le parlement de Rennes.

— Mais, lui dit madame Cros, croyez-vous que notre guide soit de cette famille?

M. de Fernic posa aussitôt son doigt sur ses lèvres avec un regard expressif, et baissant tout à fait la voix, il lui dit :

— Silence sur cet homme...

Madame Cros fut étonnée de la prudence de M. de Fernic, et elle se sentit d'autant plus curieuse de connaître l'histoire de Maricou. Ce fut quelques moments après qu'ils arrivèrent au Saut-du-Cerf. Ce n'était autre chose qu'un trou énorme, et de près de deux cents pieds de large; il était presque d'une

égale profondeur. L'histoire raconte qu'un certain comte de Chevalaine ayant poursuivi un cerf jusqu'au bord de ce trou, le cerf le franchit d'un bond, et que, le chasseur furieux, voulant l'imiter, tomba au milieu du trou. La chronique ajoute que le cerf ayant entendu cette chute se retourna et descendit dans le trou pour achever son ennemi qui poussait des gémissements. Mais le comte se releva et retrouva assez de force pour plonger son couteau dans la gorge du cerf qu'il étendit à ses pieds. En effet, sur un monticule qui s'élève au fond de ce trou, au-dessus de l'eau fétide dont il est plein, on voit assez exactement l'apparence d'un homme qui tient un cerf abattu à ses pieds.

— Ce jeu de la nature est en effet bien remarquable, dit madame Cros, et je ne m'étonne pas qu'il ait donné naissance à cette singulière histoire.

Cependant Maricou tournait autour du trou d'un air inquiet ; il se coucha par terre, se

pencha quelque temps sur le bord, au point que madame Cros, qui l'aperçut, poussa un cri d'effroi. Maricou se releva, mais il tenait un lambeau d'étoffe qu'il avait détaché avec son bâton d'une ronce; il revint vers les curieux après avoir examiné cette étoffe, et en disant :

— Elle est là !

Puis il mit l'étoffe dans sa poche, et dit aux voyageurs :

— Maintenant il est temps de partir.

— Tu as raison, dit mademoiselle de Chevalaine qui semblait très-préoccupée.

Tout à coup, Maricou s'écria avec une colère épouvantée :

— Mais où est donc M. Perrin ?

Madame Cros, M. Blanchet, le curé, France de Fernic, le chevalier de Chevalaine lui-même, se retournèrent avec étonnement.

M. Perrin n'était pas là.

— Il sera peut-être resté aux huttes, dit M. de Fernic.

— Ou peut-être s'en sera-t-il retourné avec

Gros-René qui a repris le chemin par lequel il est venu.

— Non, madame, non, j'ai vu Gros-René passer à la hauteur de la Croix-de-Fer, au grand trot de son cheval, car je le veillais; et il était seul. Aucun homme n'eût pu le suivre à pied.

— Alors, c'est que M. Perrin est aux huttes, dit M. Blanchet.

Maricou regarda Lucie qui devint pâle et parut sur le point de l'interpeller; mais un autre sentiment l'emporta, et il dit à son frère :

— Vous êtes quatre hommes; vous allez ramener madame au château, mademoiselle de Chevalaine sait le chemin et vous guidera; moi, je retournerai au village pour découvrir M. Perrin et je vous le ramènerai ce soir.

— Je pense que M. de Chevalaine et Blanchet suffiront pour ramener ces dames et monsieur le curé, dit M. de Fernic, et je resterai avec vous, Maricou.

Celui-ci parut hésiter ; il considéra un moment M. Blanchet qui tremblait de tous ses membres, et il reprit d'un ton sombre :

— Non, il faut que vous y soyez, M. de Fernic.

— Est-ce nécessaire quand mon frère est là ? dit Lucie.

— C'est nécessaire, dit sèchement Maricou.

— Venez-y donc aussi, dit mademoiselle de Chevalaine, ce M. Perrin se retrouvera bien tout seul.

— Il y a un meilleur moyen, dit madame Cros, retournons tous ensemble aux huttes, et nous ne repartirons qu'après avoir retrouvé M. Perrin.

— Avant une heure, madame, la pluie commencera, et vous n'êtes pas vêtue de manière à la supporter.

— Que cela ne vous inquiète pas, dit madame Cros, je ne suis pas si délicate, ni si craintive qu'on a l'air de le croire. Quant à moi, je vous déclare que je ne partirai

pas que nous n'ayons retrouvé. M. Perrin.

— C'est peut-être le meilleur moyen, dit Maricou. En ce cas, il faut prendre nos mesures. Visitez votre fusil, M. de Fernic, et mettez-y des balles.

France fit ce que désirait Maricou.

— C'est étrange, s'écria-t-il, les capsules en ont été enlevées.

Maricou se pressa le front avec rage.

— Hâtons, hâtons-nous !... Madame, dit-il à madame Cros, prenez mon bras, car il nous faut arriver vite. Mon Dieu! s'écria-t-il encore avec un accent désolé, à qui se fier !

Il parut oublier la prière qu'il venait d'adresser à madame Cros, et se mit à marcher rapidement. M. de Fernic, M. Blanchet, le curé et madame Cros le suivirent immédiatement; mais Lucie de Chevalaine retint un moment son frère, et une vive contestation parut s'élever entre eux. On le devinait à la violence de leurs gestes, quoiqu'ils parlas-

sent si bas que l'on ne pouvait les entendre.

Lucie paraissait irritée au dernier point, et voulait sans doute obtenir de son frère une concession que celui-ci lui refusait obstinément. Enfin, ne voulant point sans doute avoir à supporter ou les reproches ou les menaces de sa sœur, il la quitta brusquement et s'avança vers Maricou en s'écriant :

— Pierre, nous retrouverons ce monsieur, ou j'y perdrai mon nom.

— A la bonne heure, lui répondit Maricou, et puisque vous êtes de bonne volonté, appuyez vers la gauche pour qu'on ne puisse gagner le Saut-du-Cerf pendant que nous traverserons les premiers genêts : M. le curé vous suivra, car il me paraît déjà trop fatigué pour venir avec nous.

Laurent accepta cette proposition avec empressement, tandis que sa sœur le regardant s'éloigner hésitait à l'accompagner ; mais Maricou s'arrêta aussi, et laissa passer les autres personnes ; il semblait dire à made-

moiselle de Chevalaine : J'agirai comme vous agirez.

On ne se comprend guère si aisément, sans qu'on se connaisse dans ses plus intimes pensées ; il fallait donc que mademoiselle Lucie de Chevalaine et le paysan Maricou n'eussent point de secret l'un pour l'autre, que le moindre geste leur servît à se deviner.

Aussi mademoiselle de Chevalaine eut-elle à peine vu l'attitude que prenait Maricou, qu'elle laissa son frère s'éloigner, et qu'elle rejoignit madame Cros, mais sans parler à Pierre, à qui elle lança un regard de colère.

On hâta la marche, et en peu d'instants on atteignit les premières maisons du village. Mais toutes les portes étaient closes, comme si on eût été au milieu de la nuit. Maricou s'élança rapidement, et, après avoir examiné ainsi une vingtaine de huttes, il s'arrêta et parut profondément consterné.

Madame Cros, que cette solitude épouvan-

tait, se hâta de le rejoindre et lui demanda ce que signifiait ce silence.

— Oh ! les misérables ! s'écria Maricou, qu'en ont-ils fait? Où est-il ? Pourvu...

— Grand Dieu ! s'écria madame Cros en pâlissant :

— Non... dit Maricou, ils n'ont pas osé, ce n'est pas possible, et cependant... ils se sont enfermés...

— En effet, dit M. Blanchet en arrivant : pourquoi ne voit-on personne ?

— Ne le comprenez-vous pas ? Ils veulent que nous allions de porte en porte demander à chaque maison, si on a vu l'étranger ; et chacun répondra qu'on n'en a pas entendu parler. Et, supposant que nous allions visiter, fouiller chaque hutte, nous en aurions pour deux jours.

— Mais que faire alors? dit madame Cros.

— Revenons chez moi, nous allons voir.

Il fit quelques pas, et s'arrêta tout à coup en s'écriant :

— Non, forcer ma mère à parler, si elle sait quelque chose, ce serait la dévouer à la mort.

— Eh bien ! s'écria madame Cros, nous l'emmènerons, et je vous promets d'assurer son existence.

— Ma mère est bien ici et n'en sortira plus, dit Maricou d'un air farouche, et puisqu'elle l'a voulu...

Il s'arrêta encore : une incertitude cruelle l'agitait; il se passait en lui un violent et terrible combat. Lucie semblait triompher : enfin, il murmura tout à coup d'un air désespéré :

— Il le faut.

Puis sans rien dire, il se mit à marcher vivement du côté de sa maison. Madame Cros, M. de Fernic et M. Blanchet le suivirent, mais, presque au même instant, Lucie, qui ne se vit plus surveillée, retourna rapidement sur ses pas et alla rejoindre son frère. On arriva en quelques minutes devant la mai-

son de Maricou, mais celui-ci entra rapidement et referma immédiatement la porte, de façon que madame Cros et ses deux compagnons demeurèrent seuls. M. de Fernic était seul armé, et, jetant un rapide regard autour de lui, il dit à M. Blanchet :

— Mettez-vous d'un côté de madame et moi de l'autre, et attendons ; car tout ceci est bien extraordinaire.

— Mais, monsieur, lui dit M. Blanchet, je suis précisément en face des fenêtres de ce misérable qui nous a amenés ici, et vous savez qu'elles sont percées de meurtrières comme une citadelle, et je suis sans armes.

— Croyez-vous que mon fusil puisse me protéger d'un coup de feu tiré derrière un volet ? lui dit M. de Fernic. N'importe, prenez ma place...

— Mais, reprit M. Blanchet après avoir tourné autour de madame Cros, on peut tirer de ces huttes sur nous comme sur une cible.

— En ce cas, monsieur, dit France avec mépris, couchez-vous par terre, le danger sera moins grand.

— Mais pourquoi, dit madame Cros, ne pas frapper à la maison de Maricou ?

— Pourquoi se serait-il enfermé chez lui s'il avait voulu nous être en aide?

— Je crois qu'il n'a pas voulu nous rendre témoins de son explication avec sa mère.

— En ce cas, le meilleur parti est d'attendre ici pour ne pas avoir l'air d'écouter, en nous approchant de chez lui ; si dans cinq minutes il n'a pas reparu, nous prendrons un autre parti.

— Cinq minutes ! dit M. Blanchet ; mais, en cinq minutes, on peut tous nous massacrer.

— Non, monsieur, non, on ne nous massacrera pas ! dit Fernic ; mais ceci aura des suites plus graves que ne pensent les auteurs de cette plaisanterie.

— Si vous regardiez cela comme une plai-

santerie, monsieur, lui dit madame Cros, vous n'armeriez pas votre fusil.

Comme ils parlaient ainsi, ils entendirent dans la maison de Maricou les éclats de sa voix, puis celle de sa mère. Il y avait entre eux une discussion violente; mais l'on ne pouvait saisir aucune parole; l'accent de Maricou était menaçant et semblait s'exalter sans cesse, Marianne ne semblait plus répondre, quoique Pierre continuât à parler avec violence. Enfin, madame Cros entendit tout à coup un bruit sourd comme celui d'un coup violemment frappé; le silence reprit, et Maricou sortit à l'instant même de la maison. Il avait le visage bouleversé. Il tenait deux fusils et en donna un à M. Blanchet, et lui dit :

— Puisque vous avez tant de peur, prenez le courage de vous défendre, car je n'ai pu rien apprendre là dedans.

Il regarda autour de lui, et reprit avec une sorte de terreur :

— Mais où donc est mademoiselle de Chevalaine ?

— Elle nous a quittés, dit M. de Fernic, quand vous avez pris les devants pour entrer chez vous.

Maricou ne répondit pas et tira un coup de fusil en l'air ; il écouta, mais rien ne se fit entendre ; il tira un second coup, le village resta muet, et Laurent de Chevalaine, auquel ce signal s'adressait sans doute, ne répondit pas. Toutes les hésitations de Maricou parurent cesser à ce silence.

— Tant mieux, murmura-t-il, c'est fini maintenant. Venez, nous aurons M. Perrin dans cinq minutes.

Il reprit sa marche et se dirigea vers la demeure des Farrenc. La porte était fermée, Maricou y frappa avec violence. On ne bougea pas à l'intérieur ; ce morne silence en plein jour, au milieu de ce ramas de maisons, avait quelque chose de plus sinistre et de plus effrayant que dans la nuit. La pensée qu'on

était au milieu d'ennemis, qui pouvaient surgir de tous côtés sans qu'on sût où les prendre, s'empara de M. de Fernic lui-même, et il dit à Maricou :

— Ne vaudrait-il pas mieux enfermer d'abord madame dans votre maison ? Et nous continuerions ensuite notre recherche.

— Je n'ai pas de maison ici ? répondit Maricou ; cette maison est celle de ma mère, et il a été dit tout à l'heure entre elle et moi que je n'y remettrais plus le pied.

— Finissons-en donc ! dit vivement M. de Fernic ; c'est assez nous faire attendre ce prétendu secours que vous nous offrez sans cesse.

— Chacun fait ce qu'il peut en ce monde ! répondit brusquement Maricou, et si M. de Fernic veut nous montrer ce qu'il peut faire ici, je lui serai bien obligé.

— Je puis au moins vous tenir en joue de manière à ce que votre vie paye votre trahison si le moindre malheur arrive. Faites ouvrir

cette porte, ou je croirai que vous êtes d'intelligence avec les misérables enfermés dans cette maison.

— Et ces misérables qui sont derrière cette porte, repartit Maricou, doivent bien rire de vous voir menacer le seul homme qui puisse vous sauver.

— Oui! oui! s'écria madame Cros, baissez votre fusil, mon cousin, je vous réponds de la probité, de l'honneur de ce jeune homme.

— S'il en est ainsi, dit M. de Fernic, honteux du soupçon qu'il avait montré et qui n'était pas fâché de revenir à un autre sentiment sans paraître céder, s'il en est ainsi, j'aurai en ce garçon toute la confiance possible; mais il me semble que, s'il voulait bien nous faire part de ses projets, nous pourrions le seconder plus activement.

— Mes projets s'expliqueront d'eux-mêmes, reprit Maricou, et vous allez le voir.

Aussitôt il frappa à la porte avec une nou-

velle violence sans autre résultat. Cette fois, il n'attendit pas la réponse ; et, s'armant de son bâton , il en glissa le bout ferré entre la porte et le poteau qui lui servait d'huis, mais la porte ne tenait point par une serrure, elle était consolidée par des objets pesants accumulés derrière.

— Poussez toujours ! cria Maricou et tandis que M. Blanchet et M. de Fernic faisaient de nouveaux efforts, il grimpa sur le toit et eut bientôt pratiqué un trou.

— Ah ! se mit-il à dire en passant le bout de son fusil, tu dors, Farrenc, je vais t'éveiller. Je viens du Saut-du-Cerf et j'ai dans ma poche un chiffon que j'en ai apporté.

— Pourquoi viens-tu briser ma maison, et que me veux-tu ?...

— Si tu n'ouvres pas la porte pour que je te le dise tout bas, il faudra que je fasse parler mon fusil.

Farrenc qui était paisiblement assis dans un coin de sa hutte se leva et alla déranger

le coffre de bois et les énormes pierres qui maintenaient la porte.

Maricou ne descendit pas de son toit, et dès que la porte fut ouverte, il dit à M. de Fernic :

— Ne touchez pas à cet homme, mais cassez-lui la tête s'il ne sort pas de sa hutte ou s'il pousse un cri.

Farrenc sortit aussi impassible que s'il n'avait pas entendu cette menace.

Maricou grimpa au sommet du toit et regarda au loin.

— Ah ! vous attendez la fin de l'histoire pour vous en mêler !... murmura-t-il. Nous verrons, nous verrons.

Alors il se mit à crier de toutes ses forces.

— Hé ! vous pouvez partir, M. de Chevalaine, et vous aussi, mademoiselle. Nous avons retrouvé M. Perrin, Farrenc nous l'a rendu. Je vous prie de faire avancer la voiture et les chevaux le plus près possible.

Gros-René avait emmené avec lui les che-

vaux de M. de Chevalaine, de sa sœur et de Fernic, et les avait conduits jusqu'au rendez-vous de la voiture.

En ce moment Farrenc se démena, mais Fernic lui montra le bout de son fusil. Maricou descendit du toit et dit à Farrenc :

— Maintenant, où est ce monsieur qui est venu avec nous ?

— Quel monsieur? Je ne l'ai pas vu.

— Tu étais sur ta porte, lui dit M. de Fernic, quand nous avons passé par ici.

— J'ai vu passer bien du monde aujourd'hui.

— Ne vous donnez pas la peine de discuter avec cet homme, dit Maricou. Tu sais bien ce que je demande, reprit-il. Je n'ai qu'un mot à te dire. Ce monsieur sera retrouvé dans cinq minutes, ou tu vas marcher avec nous, et c'est moi qui me charge de te présenter au brigadier de gendarmerie.

— Comme tu voudras, répondit Farrenc, alors je rendrai le même service à ta mère.

— Ma mère n'a plus rien à craindre de toi ni de personne ; elle est partie pour toujours.

Cette nouvelle parut ébranler l'obstination de Farrenc, qui lui dit cependant :

— Quand j'aurai vu ta maison vide, je te croirai.

— Viens-y, et ce que tu verras te fera parler, je l'espère.

On se remit en route ; Maricou marchait en avant avec Farrenc. Les autres les suivaient ; mais les dernières paroles de Pierre, le ton sinistre dont il les avait prononcées, ce mot : Ma mère est partie pour toujours, et cet autre : Ce que tu verras te fera parler, avaient glacé d'effroi les voyageurs. Ces paroles pouvaient avoir une horrible signification. Fernic, M. Blanchet et madame Cros se regardèrent d'un air épouvanté, et frémissaient à l'idée du spectacle qui allait peut-être s'offrir à eux ; mais quand ils furent près de la maison, Maricou et Farrenc y pénétrè-

rent seuls et en ressortirent presque aussitôt.

— Venez, dit Maricou, on va vous rendre M. Perrin.

En effet, Farrenc conduisit immédiatement les voyageurs vers une des huttes qui s'ouvrit à la voix de Farrenc. On découvrit un vaste trou creusé en terre et caché par des planches recouvertes en paille, et on en fit sortir M. Camille Perrin dont le premier mouvement fut pour madame Cros.

— Je ne m'étais pas trompé, j'avais compté sur vous et...

Il regarda successivement ceux de ses compagnons qui étaient venus à sa recherche.

Il fit un petit signe de tête à Maricou et à M. de Fernic, cela voulait dire suffisamment qu'il était sûr d'eux ; mais il tendit la main à M. Blanchet en lui disant :

— Vous aussi, M. Blanchet, ah ! je vous remercie.

Puis il regarda encore et il reprit : Je ne m'étais pas trompé. Ce mot frappa madame

Cros, il voulait dire clairement que M. Perrin ne s'étonnait point de ne pas voir les Chevalaine parmi ceux qui avaient songé à le retrouver. Il avait donc pour cela des raisons particulières dont elle se proposa de lui demander compte. Tout ceci s'était passé en quelques secondes, et M. Perrin reprit, en s'adressant aux habitants de la hutte :

— Quant à vous autres, vous savez ce que je vous ai promis, je vous tiendrai parole ; et, à moins qu'il n'y ait plus un gendarme et un procureur du roi en France, vous aurez de mes nouvelles.

— Vous ne ferez pas cela, monsieur, dit Maricou, nous n'avons pu vous sauver qu'à la condition de ne pas donner de suite à cette affaire.

— C'est une condition que vous n'étiez pas les maîtres de faire ou d'accepter ; il n'y a pas de société possible là où la loi recule devant la violence et la faiblesse de quelques-uns.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, dit

brusquement Maricou, mais si nous n'avions pas accepté cette condition, vous auriez pu dire adieu au soleil pour aujourd'hui et pour toujours.

— Et si j'avais su ce que cela devait coûter au bon ordre, je ne serais pas sorti de mon trou, et j'aime mieux y rentrer si M. de Fernic me promet d'envoyer ici les magistrats pour me retrouver ou me venger.

— A votre aise, dit Maricou. Farrenc, je ne t'ai rien promis, tu peux disposer de cet homme.

— Qu'il s'en aille, dit Farrenc, je ne le crains pas.

— Je ne veux pas te prendre en traître, lui dit Perrin, je déposerai une plainte et je te poursuivrai si tu me laisses partir.

Farrenc haussa les épaules.

— Faites, si vous l'osez, dit-il, j'ai mon gage, ça regarde Maricou.

— La vie de ma mère répond de la sienne, M. Perrin, dit Maricou.

— M. Perrin, ajoute madame Cros, éloignons-nous, et moi je m'engage aussi vis-à-vis de ces hommes qu'on ne les poursuivra pas.

M. Perrin secoua la tête, et les voyageurs reprirent leur marche.

Elle fut silencieuse, car en partant Maricou dit assez bas :

— Filons vite, la nuit approche et nous ne sommes pas hors de la lande.

Malgré la rapidité de leur pas, ils furent près d'une demi-heure avant d'atteindre la voiture. Lorsqu'ils y arrivèrent, M. de Chevalaine dormait sur la terre, et sa sœur était assise sur un tertre, la tête dans ses mains.

A peine entendit-elle les autres personnes s'approcher qu'elle s'écria en affectant une gaieté que sa préoccupation démentait :

— Eh bien, M. Perrin, cette plaisanterie a été poursuivie plus loin que je ne voulais?

— Ah! dit M. Perrin d'un ton sec, vous appelez cela une plaisanterie?

En ce moment M. de Chevalaine se réveilla

et se releva subitement en disant d'un ton sérieux :

— Ah ! vous voilà ; tant mieux... tant mieux...

— Un peu effrayés de notre épreuve, dit Lucie en regardant son frère.

— C'est vrai... c'est vrai, dit M. de Chevalaine, c'était une plaisanterie.

— Une plaisanterie ! et à quel sujet ? dit sérieusement M. de Fernic.

— Mais pour savoir si cela ne vous ferait pas un peu peur.

— Ah ! c'est pour cela ! dit M. de Fernic. Eh bien, quant à moi je veux bien accepter cela comme une plaisanterie... mais dans notre état, mon cher cousin, on demande raison d'une plaisanterie comme d'une insulte.

M. de Chevalaine regarda sa sœur d'un air de reproche et repartit aussitôt :

— Ce sera comme vous voudrez, mon cher cousin, je suis à vos ordres et à ceux de ces messieurs.

— C'est ce que nous aurons à décider, dit M. Perrin d'une voix sévère, quand nous serons assurés que ceci n'est qu'une plaisanterie.

— Et que croyez-vous donc que ce puisse être?

— Nous ne sommes pas hors de la lande, dit Maricou d'une voix sombre, montez en voiture, madame, avec M. le curé, M. Perrin et M. Blanchet; M. de Fernic, ne quittez pas la voiture d'un pas; quant à moi, avec votre permission, je monterai près du cocher.

On obéit en silence, et une heure et demie après on était au château. C'était le moment probable des explications. Mais M. Blanchet et le curé se retirèrent immédiatement; M. de Chevalaine en fit autant, et l'on dit à madame Cros que son mari était rentré, depuis deux heures, si harassé, qu'il s'était couché sans souper.

Cette circonstance avait été mentionnée par Gros-René d'un accent si railleur qu'il

semblait révéler quelque grave événement ; mais madame Cros ne jugea pas à propos de l'interroger, elle avait trop à faire de son côté ; M. Camille Perrin ne fut pas de cet avis, et pendant que madame Cros se retirait chez elle, il demeura dans le salon avec M. de Fernic et Gros-René, qui leur raconta ce qui s'était passé. Quant à nous, suivons madame Cros dans sa chambre où, à peine arrivée, elle se fit déshabiller sans répondre un mot aux questions de Corinne, et se mit immédiatement à continuer sa lettre.

SUITE DE LA LETTRE.

« Ma chère Émilie, que d'événements, que d'aventures depuis que je t'ai quittée ou plutôt depuis ce matin où j'ai cessé de t'écrire jusqu'à ce moment où je reprends le récit que je t'ai promis ! Mais comment faire pour repartir de l'endroit où je me suis arrêtée, pour reprendre les événements un à un ? C'est bon

pour les romanciers qui inventent ; mais tout ce qui sépare mon voyage des derniers événements de cette journée est si peu de chose que je me décide à le franchir : tout ce que je puis dire seulement pour que tu me comprennes, c'est que le soir même du jour où j'étais très-décidée à retourner à Paris, j'avais reconnu que M. Camille Perrin était tout simplement un bon homme très-complaisant, très-facile, spirituel à sa manière, plein d'instruction. C'est qu'avec son bonnet de coton et ses favoris, ce n'en est pas moins un fort beau garçon qui ne s'en doute pas ou qui ne veut pas le montrer. C'est qu'avec ce qu'il a vu, ce qu'il sait, ce qu'il possède d'avantages personnels, un autre serait très-remarqué partout, et qu'il n'a aucun souci de ce genre de succès.

« Cela bien établi, je me hâte de te dire que nous sommes arrivés au château de Chevalaine le lendemain à midi. Notre appartement était prêt, et le reste de la famille était

arrivé. Je t'ai promis des portraits; mais les événements me pressent, et je ne puis me résoudre à les ajourner. D'ailleurs, cette famille tu la connais, puisque je t'ai montré une copie de cette singulière nomenclature d'héritiers où je suis comprise comme la femme de M. Cros et Ce; ce qui a fait tant rire mon mari.

« Seulement, ajoute à madame de Fernic un fils, officier de marine, beau jeune homme de vingt-cinq ans, très-pâle, très-réservé, très-froid, mais brave et plein de bons sentiments. Quant au numéro 5, au dernier des Chevalaine, c'est un marmot de deux ans, représenté par un M. Blanchet, qui ressemble singulièrement à tout homme qui peut s'appeler Blanchet. C'est un nom qui désigne l'impuissance dans toute son étendue. Maintenant je continue :

« J'en suis demeurée au moment où nous allions pour faire une visite à ce qu'on appelle ici les huttes. Cette visite n'avait pas seule-

ment un motif de curiosité. C'était le résultat d'une combinaison, comme dit M. Cros, et M. Perrin était chargé de prendre là des renseignements relatifs à cette combinaison, tandis que mon mari allait d'un autre côté vérifier l'étendue des domaines incultes laissés par mon oncle. Tu sais de quelle façon M. Cros mène les affaires. Il a persuadé à tous nos cohéritiers d'entrer dans une spéculation qu'il veut tenter dans ce pays, et pour cela il leur a offert des avantages assez considérables pour les séduire. Mais je ne puis non plus t'expliquer cette combinaison, car le temps me presse et l'heure de mon rendez-vous approche. Car j'ai un rendez-vous au milieu de la nuit, un rendez-vous avec un jeune homme, avec un véritable héros de roman, au regard d'aigle, au visage passionné, à la tournure fière; esprit sauvage, âme ulcérée de remords ou de douleur, mais assurément noble et grande; avec un véritable héros de roman à la voix impérieuse, aux paroles pleines

de mystère, avec l'illustre Maricou enfin.

« Mais voilà deux fois que j'écris ce nom de Maricou en y ajoutant celui d'illustre, et assurément tu me demanderas à quel titre mon beau héros l'a mérité. Je le sais déjà un peu, et bientôt j'espère le savoir tout à fait, car, ma chère Émilie, dans tout ce roman, je ne remplis que le rôle très-secondaire de confidente, et j'ai bien peur que l'héroïne n'en soit une grande, énorme demoiselle, annoncée dans la nomenclature de mon oncle sous le nom de mademoiselle Lucie de Chevalaine. C'est un colosse de brin de fille, belle, après tout, pour poser en guise de ville sur la place de la Concorde, mais dans des proportions faites pour épouvanter tout autre que le rude et ambitieux paysan dont j'ai à te parler.

« Et quand je me sers du mot paysan, ne t'imagine pas que je veuille parler de quelque gentilhomme campagnard, qui tient assez du rustre pour qu'il soit nécessaire de son nom afin de ne pas le confondre avec quelque fils de

fermier. Le paysan dont je te parle est un véritable paysan, fils d'une paysanne, portant la blouse, n'ayant pas un centime de revenu, travaillant pour vivre, et c'est là mon héros. Mais je te le jure (et il faut que tu me croies), tu auras beau faire, tu auras beau chercher au bois, chercher aux courses, chercher partout, tu n'en trouveras pas un plus admirable. Mon héros réunit tout, beauté, jeunesse, courage, amour, misère, ambition; c'est un prodige, aussi je l'aime et je le crains peut-être aussi un peu; il va venir, ma chère enfant, il va escalader ma fenêtre, comme un véritable amant, car les femmes de Paris n'ont pas des amants. Chez nous l'amour entre et sort par la porte avec toutes sortes de politesses et de sécurité... Mais comprends-tu? au milieu de la nuit, dans un vaste château gothique où il y a des salons de cinquante pieds de long et de trente pieds de large, couverts de chêne sculpté, où les corridors gémissent au moindre vent, où les pas re-

tentissent sur les dalles, répétés par les voûtes de pierre, dans un château où il y a encore une galerie de portraits de toute la famille des Chevalaine, depuis celui qui accompagna saint Louis à la croisade jusqu'à celui qui vient de mourir; dans un château où l'on prétend qu'il y a des souterrains où ont péri, dans des cachots humides, quatre filles de cette noble race, pour avoir manqué à leurs devoirs, comprends-tu qu'une descendante de ce noble sang attende, à minuit, un jeune homme de rien... et que pour monter jusqu'à moi ce jeune homme va gravir les vieux murs gothiques d'une chapelle au-dessus de laquelle se trouve ma chambre, au risque de sa vie?... Mais, en vérité, sais-tu, ma chère, que si je n'étais pas mariée, j'aurais peur de moi, et que toute mariée que je suis, je ne sais pas ce qui en arriverait s'il venait me parler d'amour! Mais, hélas! c'est pour me parler de son amour pour une autre qu'il vient. N'est-ce pas être bien complaisante de

s'exposer ainsi pour si peu? Car, je te le jure, elle n'en vaut pas la peine.

« Une autre qu'elle eût fait déjà de ce jeune homme quelque chose de distingué et de grand ; mais cette grande Chevalaine ne comprend rien. Je ne sais même si elle se doute de l'amour qu'elle a inspiré à ce garçon, et cependant elle en abuse... et tout en abusant elle a peur de lui... L'horloge du château, car il y a une horloge, fait retentir les douze coups solennels, l'écho des voûtes le répète... et mon héros va paraître... N'est-ce pas une aventure singulière... Je l'entends, ce me semble... C'est lui... mon cœur bat... C'est vrai ce que je te dis, je suis tout oppressée... J'ai véritablement peur... C'est lui, enfin... c'est lui. »

Au moment où madame Cros finissait cette phrase, Maricou parut à la fenêtre de sa chambre et entra. Deux bougies allumées sur la vaste table devant laquelle écrivait madame Cros, éclairaient faiblement la vaste pièce

où elle se trouvait. Comme elle l'avait écrit, un singulier effroi s'empara d'elle à la vue de ce jeune homme, et elle se repentit de l'imprudence qu'elle avait faite. Ce sentiment s'accrut encore lorsque Maricou lui dit :

— Il eût peut-être mieux valu que vous eussiez éteint cette lumière, avant que je n'entre chez vous, madame, car on a pu voir mon ombre se dessiner dans le cadre éclairé de cette croisée, et qui sait ce qui peut m'arriver si je suis reconnu ?

— Mais, fasse le ciel qu'on vous ait reconnu, si quelqu'un a pu vous voir entrer ici ! dit madame Cros effrayée de la supposition de Maricou.

— Et pourquoi cela, madame ?

— Pourquoi cela ?... C'est que tout autre homme que vous pourrait donner matière à des propos...

— Qui sont impossibles avec un homme comme moi ! dit Pierre d'un ton triste... N'est-ce pas cela que vous voulez dire, madame ?...

C'était précisément là ce que voulait dire madame Cros, mais elle ne se sentit pas le courage de jeter à cet homme, qui semblait tellement souffrir de son infériorité, une vérité qui la lui ferait sentir trop cruellement, et elle lui dit :

— Non, monsieur ; mais, après ce qui s'est passé aujourd'hui, on peut concevoir aisément que vous ayez à me dire des choses, à me donner des éclaircissements qui exigent le plus profond secret... Et quand on a besoin d'un secret, on l'assure comme on peut, quoique vous ayez maintenant l'air de douter de l'excellence du moyen que vous m'avez indiqué vous-même.

— Sous ce point de vue, madame, repartit Maricou, votre justification sera facile, car j'ai à vous dire des choses qui prouveront dans quel but vous avez consenti à m'entendre.

— Eh bien! dit madame Cros, restez où vous êtes, dans l'angle de cette chambre, je vous écouterai de la place où je suis et d'où

l'on peut me voir s'il y a des yeux intéressés à m'observer. J'attends ce que vous avez à me dire, et je suis prête à vous donner le conseil que vous m'avez demandé.

— Ce que j'ai à vous dire, madame, reprit Maricou, est peut-être bien long pour la patience que vous pouvez m'accorder, et, d'après ce qui vous est échappé, je dois prévoir le conseil que vous me donnerez.

Madame Cros comprit, avec la sagacité particulière aux femmes dans toutes les choses où il est question de sentiments d'amour, ce que voulait dire cette crainte que témoignait Maricou. Ce devait être un amour qui s'adressait trop haut, et auquel il craignait qu'on ne lui conseillât de renoncer, ainsi qu'à toute espérance, puisque madame Cros avait semblé se croire à l'abri de tout soupçon, par cela seul que l'on reconnaîtrait quel homme s'était introduit dans sa chambre. Mais, de même que madame Cros possédait la sagacité de son sexe, elle en avait l'extrême curiosité; cu-

riosité qui est bien moins générale qu'on ne pense, en ce sens qu'elle ne s'applique pas indifféremment à toutes sortes d'objets, mais qui est, pour ainsi dire, implacable envers les choses où une autre femme est en jeu, surtout lorsque cette femme est jeune, belle comme Lucie, et semble compromise dans une mystérieuse relation avec un homme comme Maricou. Ce sentiment domina toutes les appréhensions de madame Cros, et elle répondit à Maricou une phrase où se trouvait une singulière flatterie pour cet homme.

— Je ne sais pourquoi vous semblez redouter le conseil que j'ai à vous donner; il sera dicté probablement par ce que vous allez m'apprendre, et si, comme je le crois, ce sont des actions dignes de la générosité et du courage que vous avez montrés aujourd'hui, peut-être sera-t-il plus consolant que vous ne le pensez. Nous vivons à une époque où les rangs sont comptés pour bien peu de chose dans les relations sociales, et, désormais,

une naissance obscure ne saurait être un obstacle aux projets d'un homme qui a la volonté et le pouvoir d'arriver.

— Vous m'avez donc compris, madame, que vous m'encouragez ainsi, lui dit Maricou; cependant vous ne savez ni qui je suis, ni la fatalité qui pèse sur moi, puisque vous me parlez comme vous le faites : vous êtes trop jeune pour avoir appris en leur temps les événements qui ont influé sur ma vie, et peut-être n'en avez-vous jamais entendu parler.

Je ne le pense pas, dit madame Cros ; votre nom ne me rappelle aucun souvenir.

— Ni celui de Marianne Maricou?

— Aucun.

— Et lorsqu'on vous a parlé de moi ici, votre mari, ou madame de Fernic, ou l'abbé ne vous ont rien dit de relatif à moi?

— Rien, sinon que vous êtes comme le roi absolu de cette espèce de peuplade de sauvages où vous nous avez conduits.

— Pas un mot de plus?

— Non, monsieur.

— Ah! le pacte du silence est bien gardé entre eux! et ils ont eu peur que vous seule, en dehors peut-être de leurs préjugés ou de leur haine, vous n'ayez pensé qu'il n'était pas juste de m'abandonner ainsi.

— Mais expliquez-vous plus clairement, car je ne vous comprends pas.

— Écoutez-moi donc, madame, et ne vous étonnez pas si je vous parle si franchement de choses qui ne se disent guère; mais je suis arrivé à une heure où il faut que ma vie se décide. C'est vous qui prononcerez. J'attendais depuis longtemps une occasion, car dans ce pays où je suis un objet de réprobation, personne n'eût daigné m'écouter. Lorsque vous êtes arrivée, j'ai d'abord pensé à M. Cros; mais il estime trop haut chaque instant de sa vie pour en perdre une minute avec un misérable comme moi. Quant à M. Perrin, il eût compris peut-être le chagrin que j'éprouve à être ce que je suis; il eût encou-

ragé mon ambition, mais non pas dans les voies que je rêve et pour le but que je me propose. M. de Fernic dépend trop de sa mère pour consentir à m'entendre ; il ne restait que vous, et à ma première demande, vous n'avez pas hésité. Je vous remercie, madame, et vous verrez que je ne suis pas ingrat.

— Je vous écoute, monsieur, dit madame Cros avec une légère impatience ; et s'il est important pour vous qu'on ne sache pas que vous êtes entré chez moi, je vous ferai observer que l'heure se passe et qu'une nouvelle entrevue, pareille à celle-ci, serait peut-être impossible.

— Je commence donc, dit Pierre en faisant un violent effort sur lui-même.

Un profond soupir s'échappa de sa poitrine et il commença ainsi :

« Si j'avais pu prévoir, madame, dans quel but vous vouliez visiter les huttes, je ne vous y aurais pas menés. Mademoiselle de Chevalaine n'aurait pu prévenir ma mère et les ha-

bitants, et ce qui s'est passé ne serait pas arrivé. Du reste, madame, en faisant remonter mon récit à une époque fort éloignée, peut-être y verrez-vous des raisons qui empêcheront ces messieurs de persévérer dans leur dessein.

« M. Camille Perrin, madame, n'est pas le premier qui ait rêvé qu'on pouvait arracher la race maudite que vous avez visitée aujourd'hui à la misère, à la fainéantise et à la lèpre qui la ronge. Un fameux médecin dont la renommée a dépassé les limites de notre province, le docteur Buq... voulut le persuader, il y a de longues années, à l'intendant du Maine; et pour le prouver, il fit enlever de ce misérable village, alors plus considérable qu'aujourd'hui (car cette race se meurt), il fit enlever par la force deux jeunes gens, un jeune homme et une jeune fille. Au bout d'un an de soins, les scrofules héréditaires dont tous les habitants de ce pays sont dévorés, disparurent presque complète-

ment. Le docteur maria ces deux malheureux, et c'est de ce mariage qu'est née ma mère qui, grâce aux soins qui lui furent prodigués par le docteur, ne fut jamais atteinte de ce mal hideux qui détruit cette race.

« L'intendant de la province avait promis de s'occuper de cette expérience ; mais la révolution arriva, on ne pensa plus à ce projet, et mon grand-père et ma grand'mère emportés par cet instinct particulier à ceux de leur sang, échappèrent à la surveillance du docteur, abandonnant leur enfant qu'ils n'avaient pu emporter. Ma mère demeura donc avec M. Buq... qui prit soin d'elle, et qui crut faire beaucoup en lui faisant apprendre à lire et à écrire, et en la rendant une très-bonne cuisinière. »

Le rouge monta au front de Maricou en prononçant ce mot. Sans doute il lui avait coûté beaucoup à dire : mais il l'aborda comme un homme qui ne veut pas s'y repren-

dre à deux fois pour faire un aveu pénible.

« Le docteur Buq... avait voulu prouver que cette race était tout aussi apte que les autres à faire des domestiques, et il y était parvenu. Ma mère était encore au service du docteur lorsque celui-ci mourut subitement, sans laisser à ma mère le modeste héritage qu'il lui avait cent fois promis. Il fallait que ma mère travaillât pour vivre, et, je dois vous l'avouer, elle préféra la vie de paresse des bohèmes au travail, et retourna aux huttes. Vous savez sans doute, madame, que ces huttes sont élevées sur la lande dont la propriété est à M. de Chevalaine, et quoique l'origine de cet établissement remonte à plusieurs siècles, jamais la prescription n'a pu rendre les bohèmes propriétaires du sol ingrat qu'ils habitent. La prévision des seigneurs de Chevalaine les a forcés à reconnaître en temps utile que c'était par tolérance qu'ils habitaient en cet endroit. D'ordinaire les seigneurs se rendaient aux huttes à des époques détermi-

nées, accompagnés de beaucoup de leurs vassaux. C'était d'abord pour leur sûreté, mais c'était encore une sorte de partie de plaisir où tous ceux qui venaient avaient le droit de pourchasser ces misérables comme des bêtes fauves, de les piller, si quelque chose leur convenait dans leurs misérables huttes ; et peut-être, madame, n'était-ce pas une injustice si révoltante que vous le pensez, car il y avait bien peu d'habitants de ce pays qui n'eussent à se plaindre de quelque vol exercé sur leurs personnes et sur leurs propriétés. La révolution, qui avait détruit tous les priviléges, sans que la nouvelle de ce changement eût, pour ainsi dire, pénétré jusque dans ce lieu sauvage, avait enlevé à M. de Chevalaine le pouvoir d'effrayer ces malheureux. Aussi se résolut-il à s'y rendre seul, et cachant son impuissance sous un air de protection, il leur dit qu'il n'avait pas voulu les exposer aux mauvais traitements dont ils étaient accablés en pareille occasion, et il

leur demanda amiablement les reconnaissances qu'il voulait avoir.

« Mais ma mère était déjà parmi eux, ma mère qui avait cent fois entendu dire au docteur que c'en était fait des droits des Chevalaine, si les bohèmes voulaient résister (car c'étaient cent procès à intenter en expulsion, et aucun huissier du pays n'aurait osé s'exposer à aller porter les actes nécessaires). Or, sans comprendre précisément ce qui pouvait faire leur force, elle les avait poussés à refuser cette reconnaissance, et ils s'y étaient résolus, sans savoir davantage comment ils réussiraient.

« Lorsque M. de Chevalaine vit la tournure que prenaient ses affaires, il s'imagina d'abord que c'était l'esprit de l'époque qui dictait leurs refus aux habitants des huttes, mais peu à peu, et en discutant avec eux, il reconnut qu'ils étaient poussés par des conseils dont, comme je vous l'ai dit, ils n'appréciaient pas la portée et la valeur. Il voulut savoir qui

les influençait ainsi, et il apprit que c'était ma mère. M. de Chevalaine la connaissait pour l'avoir vue chez le docteur Buq..., où elle avait été, pendant son enfance, un objet de curiosité, comme le serait une jeune louve apprivoisée; elle était d'une grande beauté, et il l'avait souvent complimentée à ce sujet. Il voulut la voir, et sut si bien faire qu'il la détermina à parler contre sa première opinion.

« Il obtint ce résultat grâce à la promesse qu'il lui fit de lui donner une partie de cette propriété, qu'il ne voulait pas laisser usurper par les autres. Ainsi elle est la seule qui possède véritablement le sol sur lequel notre maison est bâtie. Mais ce qui n'avait été qu'une démarche d'affaires changea de caractère au bout de quelques heures; la beauté de ma mère, son esprit hardi, entreprenant, séduisirent M. de Chevalaine; il lui proposa de le suivre au château, et, pour la séduire, il lui promit de lui donner un jour la propriété de cette partie de la lande occupée par les huttes,

de façon à ce qu'elle serait véritablement la reine et la maîtresse des siens.

« Ma mère, dont la nature est ambitieuse, se laissa tromper à ces fausses promesses et suivit M. de Chevalaine. »

Ici, Pierre suspendit un moment son récit, et, semblable à un homme qui ramasse en un seul tas tous les lambeaux éparpillés dans une chambre pour les jeter d'un coup en dehors, il reprit :

« Elle était jeune et belle, ambitieuse et ardente. M. de Chevalaine était jeune encore, pouvant tenir tout ce qu'il promettait, et il promettait tout ce qu'on osait lui demander. Au bout de quelques mois, Marianne était la maîtresse de M. de Chevalaine, avec la promesse de devenir sa femme. »

Les regards de madame Cros s'attachèrent avec une curiosité particulière sur Maricou qui, baissant la tête en signe d'assentiment, lui dit :

— Oui, madame, je naquis à cette épo-

que. Mais rassurez-vous, aucun acte, aucun écrit, excepté peut-être le testament pour lequel vous êtes venue, n'atteste et ne prouve cette naissance. Je suis seulement le fils de la bohémienne Marianne, et je ne veux pas être autre chose ; et si je vous ai parlé de cette circonstance, c'est qu'elle est nécessaire à vous faire comprendre ce qui s'est passé et ce qui pèse éternellement sur ma vie.

— Comme je vous disais tout à l'heure qu'une naissance obscure n'était point un obstacle à la fortune, de même le préjugé qui condamnait les enfants naturels...

Maricou éleva la main comme pour imposer silence à madame Cros, et lui dit :

— Je sais, madame, ce qu'on peut dire en pareil cas ; mais, croyez-moi, de pareilles banalités (pardonnez-moi l'expression) sont au-dessous de vous. Une naissance pareille est un obstacle moins invincible qu'il ne l'était autrefois, mais elle en est un encore. Toutefois, soyez-en sûre, madame, ce ne serait pas ce

qui m'eût réduit en l'état où je suis. Je me sens la force de surmonter ce qu'une telle position peut mettre d'entraves à ma vie ; mais ce que je vous ai dit n'est que le préambule de l'histoire fatale que j'ai à vous conter. Ne vous étonnez pas de la naïve audace de mes aveux, je ne crains pas une dénonciation de votre part, et j'en suis arrivé à ce point extrême où il faut que je décide de ma vie. Vos conseils seront pour moi un jugement sans appel. Vous ne me connaissez pas, vous ne me connaîtrez que par moi-même. Je ne puis donc croire que vous ayez contre moi des préventions qui vous rendent trop sévère, et, si j'ai voulu tenter cet entretien, c'est pour que vous puissiez m'entendre avant que personne vous eût dit rien qui pût vous faire une opinion favorable ou défavorable sur mon compte.

Madame Cros, à qui ce qu'elle venait d'apprendre expliquait en partie les manières de Maricou, lui fit un signe d'assentiment, comme pour l'engager à continuer.

Maricou reprit :

« J'étais encore un enfant au berceau lorsque arrivèrent les événements de 1814. M. de Chevalaine, demeuré fidèle à la cause des Bourbons, alla à Paris pour en obtenir la récompense qu'il croyait avoir méritée par sa silencieuse opposition, et promit à ma mère de réaliser à son retour les promesses qu'il lui avait faites, et qui n'avaient encore reçu aucun commencement d'exécution, car ma mère était toujours au château dans le même état de domesticité où elle y était entrée, elle était encore la cuisinière de M. de Chevalaine. Cependant, elle se croyait si sûre d'obtenir à la longue ce qu'elle avait espéré, qu'elle le vit partir sans crainte. Elle prévoyait qu'il rapporterait de Paris une déception comme avaient fait tant d'autres, et elle comptait sur la colère chagrine qu'il en éprouverait pour le déterminer au mariage qu'il lui avait promis.

« Les prévisions de ma mère s'accompli-

rent; M. de Chevalaine fut renié et écarté fort lestement; mais ma mère n'avait pas pensé que peut-être il rencontrerait à Paris les consolations qu'elle croyait qu'il viendrait chercher près d'elle. En effet, il retrouva durant son voyage un de ses anciens compagnons d'armes de la Vendée, dont la fille était une charmante personne. M. de Gamby était pauvre, et mademoiselle de Gamby accueillit avec reconnaissance la proposition que M. de Chevalaine lui fit de sa main et de sa fortune.

« Ce ne fut qu'au moment où il lui fallut ramener sa femme dans son château, que M. le comte pensa à l'inconvenance de la présence de ma mère dans sa maison. Ce fut M. de Chevalaine, le curé, qui fut chargé d'apporter à ma mère la fatale nouvelle, et de lui offrir, comme compensation de son départ, le droit de propriété sur les landes, avantage qui était si peu de chose après ce qu'elle avait espéré.

« A cette nouvelle, je ne puis vous dire quelle fut la colère de ma mère. Le curé frémit de ses menaces, mais il fut sans pitié pour sa douleur. Ma mère, demeurée seule, resta vingt-quatre heures enfermée sans prononcer une parole, sans voir qui que ce fût, sans prendre aucune nourriture, sans sommeil. Elle m'a bien des fois raconté, depuis, l'histoire de ces vingt-quatre heures, madame, et ce serait une histoire merveilleuse. Je pourrais vous dire tous les projets qui passèrent dans son esprit, rapidement conçus, plus rapidement détruits et abandonnés; ce serait un horrible plaidoyer contre la société, que les réflexions que lui suggéra l'abandon de M. de Chevalaine et qui déterminèrent la conduite qu'elle tint.

« Le lendemain elle alla retrouver le curé, et parut devant lui aussi résolue, aussi résignée, qu'il l'avait vue la veille furieuse et désespérée.

« M. de Chevalaine le curé est un pauvre

homme, madame ; il se laissa aisément persuader que l'influence des quelques paroles insignifiantes qu'il avait opposées la veille aux violentes réclamations de ma mère, avaient suffi à la ramener à des sentiments de repentir. Aussi, lorsqu'elle lui dit qu'elle consentait à m'éloigner du château, mais que la seule grâce qu'elle demandait, était qu'on ne lui fît pas perdre sa place ; lorsqu'elle lui remontra qu'elle ne pouvait plus se retirer aux huttes où sa trahison l'exposerait aux plus grands dangers ; lorsqu'elle dit combien elle comprenait qu'elle avait été folle, et que du moment que M. de Chevalaine consentirait à la garder avec lui, et à m'assurer la plus modique existence, elle deviendrait une servante soumise et dévouée, il fut ravi de son succès.

« La terreur que le pauvre curé avait éprouvée la veille, la crainte des scandales qui eussent résulté de la résistance de Marianne, de ses clameurs, de ses accusations,

tout cela lui fit accepter avec empressement les propositions de ma mère, et il se porta fort de les faire approuver par son frère. Le jour même je fus renvoyé aux huttes, où je fus confié à une pauvre femme qui avait une fille de mon âge. Cette fille était celle qui est devenue la femme de Farrenc ; c'était Albine, celle dont le cadavre repose sans doute au fond de l'abîme que nous sommes allés visiter.

« Pauvre femme, qui a payé de sa vie le malheur d'avoir aimé qui ne l'aimait pas ! Oh ! quelle effroyable histoire que la mienne ! Quelle malédiction Dieu a jetée sur moi !... et pourtant... j'aurais voulu être bon... mais j'étais marqué pour le malheur... »

Maricou pressa un moment sa tête dans ses mains, puis se redressant tout à coup :

« Ce n'est pas cela cependant qui me rend indigne d'être entendu de vous. Les crimes qui pèsent sur moi ne m'appartiennent pas, car il y a des crimes dans tout ce qui me tou-

che. Vous verrez, je vous les dirai tous, et vous serez épouvantée.

« Huit jours après celui où le curé accepta les propositions de ma mère, M. de Chevalaine arriva avec sa femme. Malgré les protestations de son frère, malgré l'assurance qu'il lui avait donnée de la soumission de ma mère, M. de Chevalaine redoutait le moment de son arrivée. Ma mère était d'un caractère trop décidé pour rien montrer quand elle était résolue à tout cacher ; elle fut présentée à sa nouvelle maîtresse avec tous les domestiques de la maison, et si madame de Chevalaine la remarqua, ce n'est pas que ma mère ne se fût convenablement tenue à sa place, c'est que la jeune comtesse ne put s'empêcher d'être frappée de la beauté de ma mère, et de sa jeunesse ; et qu'elle put s'étonner qu'une pareille femme fût depuis deux ans au service d'un homme non marié. Cependant elle n'osa croire que M. de Chevalaine lui eût fait dans sa maison une position si inconvenante ;

elle ne témoigna rien du soupçon qui s'était glissé dans son esprit, et la conduite de ma mère l'eut bientôt entièrement effacé. Jamais une parole, un regard, un soupir, ne purent avertir madame de Chevalaine qu'elle avait dans sa maison une rivale, ou plutôt une ennemie. »

Madame Cros montra quelque surprise d'entendre un fils parler avec cette liberté des sentiments de sa mère, et le regard qu'elle attacha sur Pierre fut assez significatif pour qu'il comprît ce sentiment. Aussi, y répondit-il comme s'il avait été formellement exprimé.

« Je vous ai dit que c'était une chose grave que j'avais à vous révéler, madame, je parlerai donc sans ménagement. Le secret que je vais vous confier doit vous être assez indifférent pour que vous n'ayez aucune volonté de vous en armer contre personne. Quant à la façon dont je parle de ma mère, elle est blâmable peut-être, mais je suis arrivé à une

extrémité où ce serait une faute de vous cacher aucun de mes sentiments, puisque je vous ai prise pour juge de ma vie. Si je vous dissimulais le ressentiment et la rage que j'éprouve, vous pourriez me donner de ces conseils qui n'apportent qu'un vain palliatif à des positions désespérées ; quand je vous aurai montré le mal dans toute son horreur, vous jugerez qu'il faut me dire franchement si je dois vivre ou mourir. »

Malgré les choses bizarres dont madame Cros avait été témoin dans la journée, elle s'imagina qu'il y avait plus d'exaltation que de vérité dans les paroles de Maricou. Fort accoutumée à lire des romans qui la faisaient frémir en lui racontant des drames qu'elle traitait de billevesées dès que l'émotion était passée, elle pensa qu'elle écoutait au lieu de lire, et elle engagea Maricou à continuer, plutôt pour observer jusqu'où pourrait aller une imagination active et malade, que pour se persuader et éclairer la singulière autorité

qu'on lui avait déléguée et qu'elle avait acceptée.

« Pendant une année entière, dit Maricou, rien ne vint troubler le bonheur des deux époux. M. de Chevalaine avait, pour ainsi dire, complétement oublié ma mère; volontaire et changeant, désirant avec violence et se détachant avec facilité, il ne pouvait comprendre qu'une âme pût garder patiemment une pensée unique et attendre l'occasion sans la précipiter. Le bonheur de M. de Chevalaine lui semblait assuré par la charmante douceur et la distinction de sa femme, et bientôt il conçut un espoir qui flattait à la fois son cœur et son orgueil. On sut bientôt, dans tout le pays, que l'aîné des Chevalaine espérait transmettre son nom à un héritier, car le noble gentilhomme ne doutait pas que ce ne fût un fils qui devait lui naître.

« Par une assez triste ostentation, M. de Chevalaine fit une solennité de cette nou-

velle ; et ne pouvant en faire une annonce officielle, ce fut devant tous ses gens assemblés par ses ordres, qu'il publia l'état de grossesse de madame de Chevalaine. Ma mère avait été appelée comme les autres ; ma mère parut ravie comme les autres. Elle savait ce secret avant M. de Chevalaine lui-même, et avait su cacher à tous les yeux le désespoir qu'il lui avait inspiré.

« Cependant madame de Chevalaine avait appris mon existence ; et quoiqu'on ne lui eût pas dit toute la vérité, elle l'avait devinée. C'était une femme d'un grand cœur et d'un esprit élevé. Elle tint compte à ma mère de son admirable résignation, et, avec ce tact si difficile de bien faire le bien, elle voulut que l'enfant exilé et la pauvre délaissée eussent une part de la joie qui arrivait à l'auteur de leur malheur. Elle annonça publiquement qu'elle entendait marquer ce jour par une libéralité envers tout le monde, et lorsqu'elle eut satisfait à la cupidité des uns, à la vanité

des autres, elle essaya d'arriver au cœur de ma mère.

« — Vous avez un fils, lui dit-elle, je le sais, un fils que vous ne voyez que quelques moments à la dérobée ; je vous aurais donné de l'argent pour le faire mieux soigner si je n'avais su que tout ce que vous gagnez lui est donné et qu'une mère est jalouse d'être la seule protectrice de son enfant. Je ne vous offre donc aucun présent pour lui ni pour vous ; mais, si vous le voulez, le fermier du château, qui est assez près d'ici, le prendra à ma recommandation, et vous pourrez le voir tous les jours.

« Ma mère, à ce qu'il paraît, regarda madame de Chevalaine avec une stupéfaction inouïe, elle paraissait douter de la possibilité d'un sentiment si délicat et si généreux... si bien que madame de Chevalaine, pour donner à cette pauvre femme toute la joie qu'elle pouvait encore espérer, ajouta :

« — Plus tard nous ferons mieux, et si le

ciel m'accorde un fils... je demanderai à mon mari que le vôtre vienne avec lui au château.

« Cette proposition détruisit tout l'effet de la première, et ma mère répondit d'un ton respectueux, mais décidé :

« —Je vous remercie, madame, mais mon fils ne sera point le valet du vôtre.

« —Ce n'est pas ainsi que je l'entendais, reprit madame de Chevalaine, qui crut comprendre alors qu'un profond ressentiment couvait au fond de cette âme en apparence si calme. Mais, puisque ce que je vous ai proposé ne vous convient pas, voici une somme égale à celle que j'ai donnée à tous vos camarades.

« C'était une nature de fer que celle de ma mère, car, à ce mot, à cette horrible insulte qui la rejetait si bas et qui la blessa comme si on l'eût frappée d'un fouet ignominieux, elle prit un air satisfait, tendit la main, reçut l'argent, et répondit :

« —Merci, madame, c'est de quoi l'habiller à neuf... merci.

« Il y eut dans cette réponse un accent si simple, si naïf, que madame de Chevalaine crut s'être trompée sur le compte de ma mère ; elle lui parut de ces natures grossières qui réduisent tous les bienfaits à la quantité de l'argent donné ; elle traduisit l'expression de surprise que ma mère avait montrée par un sentiment de cupidité déçue, et elle s'estima heureuse de pouvoir faire tout ce qu'elle avait rêvé pour ma mère et pour moi, avec un peu d'argent.

« Peut-être que si madame de Chevalaine avait fait part de cette scène à son mari, il l'eût autrement commentée : il savait mieux que personne que ma mère n'était point avide d'argent, et il eût cherché quelle pensée l'avait guidée lorsqu'elle avait refusé de faire venir son fils au château. Mais madame de Chevalaine ne pouvait faire une pareille confidence à son mari sans aborder un sujet pé-

nible pour tous deux ; personne n'en fut instruit, et ma mère passa pour avoir reçu les libéralités de madame de Chevalaine, comme les autres domestiques de la maison.

« Cependant, madame, la grossesse de madame de Chevalaine avançait et rien n'était changé autour d'elle. Ma mère, reléguée dans sa cuisine, recevait les ordres de chaque jour par l'intermédiaire d'une femme de chambre, de façon qu'il est littéralement vrai que madame de Chevalaine ne l'avait pas vue depuis trois mois, lorsqu'un médecin vint s'établir au château, dans l'attente très-prochaine de la délivrance de madame de Chevalaine. L'accouchement fut heureux ; mais l'attente de M. de Chevalaine fut trompée jusqu'à un certain point : il lui naquit une fille. On lui donna, comme à sa mère, le nom de Marie.

— C'est elle qui est morte si malheureusement il y a trois ans, n'est-ce pas ? dit madame Cros.

— Ah ! madame, reprit Maricou, ne m'in-

terrompez pas ; en vous faisant ce récit, je vais de jour en jour, de circonstance en circonstance, comme si je récitais un livre que je sais par cœur ; mais s'il me fallait détacher cet événement des autres, je n'oserais plus parler... écoutez-moi, par grâce écoutez-moi.

« La naissance de Marie fut célébrée par des fêtes et de nouvelles libéralités : ma mère y fut comprise ; ma mère les accepta comme une servante ; rien ne pouvait avertir personne. Enfin, au bout d'une nouvelle année, une seconde grossesse se déclara ; mais cette fois on la tint cachée, car on avait trop raillé M. de Chevalaine sur son espoir d'avoir un héritier de son nom pour qu'il s'exposât une seconde fois à la moquerie de ses voisins.

« L'événement arriva, et cette fois le bonheur de M. de Chevalaine fut complet : ce fut un fils que lui donna sa femme. Le bonheur de M. de Chevalaine ne put se contenir ; une

fête splendide fut annoncée pour le jour du baptême qui devait avoir lieu dans le château même; tout le pays était convié. La maison fut envahie dès la veille par tous ceux qu'on avait appelés au festin, au bal, à tous les plaisirs que l'argent peut donner. Le médecin était encore au château, et il couchait dans une chambre contiguë à celle de madame de Chevalaine; la nourrice de l'enfant couchait de même dans un cabinet de toilette qui n'était séparé de cette chambre que par une cloison vitrée; la garde de madame de Chevalaine passait la nuit dans cette chambre même, et cependant le matin même du jour de la cérémonie, madame de Chevalaine fut trouvée morte dans son lit et son fils étouffé dans son berceau. Il y avait eu un crime de commis. »

Madame Cros qui était une enfant quand ces événements étaient arrivés, les avait entendu raconter, mais sans en garder un souvenir précis, et surtout sans en comprendre

l'horrible secret. Elle tressaillit et pâlit à ces derniers mots de Maricou.

— Quoi ! lui dit-elle d'une voix altérée, ce fut un crime, et celui qui l'a commis...

— Ce fut un crime ! dit Maricou, mais la nourrice et la garde-malade ne purent être convaincues ; le médecin n'avait rien entendu, et la seule porte par où on eût pu pénétrer dans la chambre de madame de Chevalaine ouvrait sur la chambre de son mari, par laquelle il eût nécessairement fallu passer.

— Mais, dit madame Cros en hésitant, on n'accusa que la garde-malade et la nourrice ?

— Ma mère, madame, dit Maricou avec un sourire amer, demeurait à une autre extrémité du château ; ma mère était remontée à minuit dans sa chambre, située dans un couloir où logeaient les autres domestiques qui l'avaient vue rentrer chez elle, et en sortir comme à l'ordinaire.

— Mais quel était donc l'auteur de ce crime ?

— Écoutez-moi, madame, reprit Maricou

d'un ton sombre, et vous saurez peut-être alors ce que c'est que les passions. Vous croyez vivre à Paris... dans ce Paris si plein de bruits, et qui est si vide de réflexions. Vous donnez les forces les plus vives de votre existence au monde, aux plaisirs, à des luttes de vanité, à des triomphes de parure, à des intrigues de coquetterie, et vous ne pouvez rien comprendre à ces tristes tragédies qui se jouent dans nos solitudes, ici où l'âme se resserre, se concentre sur une seule pensée, où rien ne la distrait, ne l'arrache à d'horribles préoccupations. Dans votre vie dissipée, la colère, un mouvement de délire pourraient enfanter un crime pareil à celui qui fut commis dans cette fatale nuit; mais il n'y a pas d'âme assez forte pour y garder la pensée et en assurer l'exécution durant trois années. Mille choses fussent venues l'arracher à cette funeste préoccupation : il n'en fut pas de même ici; ce projet enfanté le jour où ma mère accepta sa position de

servante résignée, s'accomplit au jour et à l'heure où il devait s'accomplir.

— C'était donc elle? fit madame Cros d'une voix altérée.

— C'est mon histoire et non pas la sienne que je vous raconte, reprit Maricou, dont les idées semblaient s'égarer... Écoutez-moi, je vous en supplie. Laissez mon récit comme je le ferai. Ce crime fut-il l'œuvre de ma mère? Qui le sait? Mais cette œuvre infernale fut couverte d'un si sombre mystère, que la justice n'y put pénétrer; car ma mère fut mise en accusation; toutes les probabilités morales l'accusaient; mais aucune preuve matérielle ne put être invoquée contre elle, et elle sortit acquittée par les juges, mais condamnée par l'opinion. Comme vous pouvez bien le penser, le château lui fut fermé, et l'horreur qu'elle inspirait était si grande, que ce ne fut qu'aux huttes qu'elle put échapper à l'animadversion universelle qui la poursuivait de toutes parts. Cet événement, cependant, ne

me rendit pas ma mère. A peine fut-elle revenue parmi ceux de sa race, qu'elle me fit partir. J'étais déjà en âge de comprendre ce qui se passait autour de moi, et de peser à leur juste valeur les horribles félicitations de ceux qui l'accueillaient comme un vengeur. Je partis ; et ce fut alors que ma mère m'envoya au collége des Jésuites qui venait de se reconstituer aux environs de L***. Par quel secret, par quelle protection, elle qui était sans fortune, parvint-elle à me faire recevoir dans cette maison ? c'est ce qui étonnait tout le monde ; et lorsque chacun se rappelait avec quelle modération M. de Chevalaine avait témoigné contre ma mère, on se disait que c'était lui qui m'avait protégé. C'est là que j'ai reçu cette instruction inachevée qui vous a si fort étonnée. Il semblait qu'une transaction eût eu lieu entre ma mère et M. de Chevalaine. Celui-ci avait consenti à fournir aux frais de mon éducation, à la condition, sans doute, que j'entrerais dans les ordres. Mais

j'avais encore trop de sang proscrit dans les veines pour me résoudre à cet esclavage, j'avais trop vu l'indépendance des huttes pour m'asservir à une règle si étroite, et un jour, au risque d'encourir la colère de ma mère, je m'échappai de la maison et je retournai à notre village, sans guide, sans avis, au hasard de ma liberté, comme l'oiseau retourne à son nid, emmené par une sorte d'instinct surnaturel.

« Le premier cri de ma mère fut celui d'une joie cruelle ; elle venait de reconnaître son sang dans cet acte de désobéissance, et dans ce retour à la race maudite. Le village m'accueillit comme un prisonnier qui avait enfin recouvré sa liberté : mais les habitudes d'ordre, de travail, de prévoyance que j'avais contractées chez les jésuites, et qui me pesaient quand elles étaient une obligation, me dominèrent assez pour que l'aspect de cette fainéantise, de cette saleté, de cette existence de misère et de honte me révol-

tât malgré moi. Je ne pus ni ne voulus la reprendre. J'essayai d'y arracher les misérables qui pourrissaient dans cette fange. Je devins alors l'ennemi général ; mais à mesure qu'on me haïssait, on apprenait à me craindre. Dix de ces hommes énervés par la misère et la maladie avaient voulu m'attaquer, et je les avais renversés comme des enfants. Je compris que je ne vivrais, dans ce monde, que par la terreur, et c'est alors que j'armai ma maison, et que je marchai toujours avec un fusil.

« Mes journées entières se passaient à battre les landes, à chasser ou plutôt à braconner ; et telle fut bientôt ma réputation d'habile tireur, que quelques jeunes gens des environs désirèrent être témoins de mon adresse, et que je fus bientôt le pourvoyeur de gibier de plusieurs riches maisons du pays. Cet état me mit en hostilité avec les gardes champêtres et la gendarmerie, de façon que partout je vivais sous une crainte ; je dormais dans

les bruyères, l'œil ouvert, et je comprenais que j'étais au monde mon seul appui et mon seul refuge. Quant à ma mère, elle ne m'avait rien appris de ma naissance. En voyant dans notre village tant d'enfants orphelins, je n'avais pas songé à demander ce qu'avait été mon père. Je le croyais un de ces malheureux qui était mort comme tant d'autres dans ce qui est ailleurs la force de l'âge et parmi nous la décrépitude, et je tâchais d'étouffer, dans une vie de fatigues excessives et de périls sans cesse renouvelés, la vague inquiétude qui me tourmentait. Je dois vous dire que parmi les jeunes gens qui avaient désiré me connaître, et qui avaient voulu éprouver mon adresse, se trouvait M. Laurent de Chevalaine, et que plus tard, invité par lui aux parties de chasse qu'il faisait de compagnie avec ses voisins, j'avais vu sa sœur, mademoiselle Louise de Chevalaine.

« Par un de ces raisonnements qui trompent le cœur, je me pris à admirer cette

femme ; son intrépidité, sa force, son adresse à tous les exercices, le mépris qu'elle faisait de la mollesse des autres femmes, me faisaient dire en moi-même que telle devrait être la femme d'un homme comme moi ; capable de lutter aussi avec le danger, de vivre sous le ciel, d'emporter avec elle ses foyers et sa demeure ; et bientôt mademoiselle de Chevalaine devint pour moi le type idéal de la beauté, de la perfection, et je l'aimai.

« Pendant ce temps, une pauvre fille avec qui j'avais passé ma première enfance, et que j'avais retrouvée au village, Francine, m'aimait en secret ; seule de tous les habitants des huttes, elle avait été docile à mes leçons, je lui avais enseigné les soucis de la vie, le travail ; son amour lui apprit la pudeur et la coquetterie. Car, madame, ce que vous avez vu de hideuse misère physique dans ce lieu maudit, n'est rien à côté de la hideuse démoralisation de notre race. Je ne puis croire qu'il y ait vice ou crime dans ce

qu'ils font, car ils n'ont pas l'idée qu'on puisse faire autrement. Francine m'aimait, madame, sans que je m'en doutasse ; malgré la distinction que je faisais entre elle et les autres, elle ne pouvait échapper au dégoût et à l'exécration que m'inspirait toute cette race abjecte à laquelle je croyais appartenir tout entier. Ma mère ne s'y trompait point ; mais ma mère contribuait à me tenir dans l'ignorance, et lorsque je lui parlais de mademoiselle de Chevalaine, elle excitait en moi des espérances que je n'eusse osé concevoir de moi-même ; et lorsque je les repoussais avec terreur, elle me disait toujours : Dans quelque temps je te dirai un secret qui te montrera que tu peux aimer aussi haut que tu le voudras. Ces paroles, plusieurs fois répétées. avaient fait travailler mon imagination ; mais j'avais beau me torturer en suppositions de toute espèce, je n'arrivais à rien qui pût me satisfaire. Je savais vaguement que ma mère avait vécu hors de notre vil-

lage, et qu'elle y était revenue proscrite ; mais j'ignorais tout le reste. Quant à ceux du dehors qui eussent pu m'instruire, ils gardaient sans doute mon secret par crainte que je ne voulusse en profiter. Enfin, je me croyais encore le fils d'un des bohèmes des huttes, lorsque arriva l'événement suivant :

« Un soir, par un beau clair de lune, je revenais chez moi après avoir été vendre quelque gibier dans un château éloigné, lorsque je vis venir par une route presque impraticable, deux personnes à cheval, et qui s'avançaient avec une extrême circonspection. Je jugeai qu'elles s'étaient égarées, et je les attendis à l'endroit où leur chemin devait couper celui que je suivais. Caché par une touffe de genêts, je reconnus que c'était un homme et une femme, et à la tendresse inquiète avec laquelle cet homme parlait, je vis que c'était un père et sa fille. Ils ne m'aperçurent que lorsqu'ils furent près de moi. La frayeur de la jeune fille fut si grande

qu'elle poussa un cri, et son père saisit un pistolet, et, dans son effroi, il tira sans savoir quelles pouvaient être mes intentions. Du reste, madame, ceci n'a rien d'extraordinaire ; une rencontre pareille, à cette heure et à cet endroit, devait alarmer un homme qui savait mieux que personne la mauvaise réputation des habitants de la lande.

« Cependant je ne pus résister à un premier mouvement de colère, je mis cet homme en joue, qui s'écria aussitôt :

« — Sauve-toi, Marie, sauve-toi !

« Ce cri d'un père qui oubliait son danger pour ne penser qu'au salut de sa fille, me rappela à moi-même, et je dis à cet homme :

« — Ne serais-je pas en droit de vous étendre à mes pieds, pour m'avoir voulu tuer?

« — Que faites-vous ici, et à cette heure? me dit le cavalier en se plaçant entre moi et sa fille.

« — Je pourrais vous faire la même question.

« — Et si je ne trouvais pas bon d'y répondre? me dit-il en m'observant.

« — En ce cas, vous trouveriez bon que je ne répondisse pas à la vôtre ?

« — Eh bien ! passez votre chemin.

« — C'est ce que vous auriez pu faire vous-même, au lieu de tirer sur moi.

« L'étranger allait répliquer, lorsqu'une voix d'une douceur angélique dit avec un léger effroi :

« — Pardon, monsieur, nous sommes égarés depuis une heure, et mon père, emporté par ses craintes pour moi, a commis une imprudence qu'il regrette, j'en suis sûr, mais dont vous ne devez pas vous étonner, puisque vous-même ne traversez cette terrible lande que les armes à la main.

« Je ne puis vous dire ce que le son de cette voix si douce et si émue m'inspira de pitié pour cette femme qui avait dû avoir peur, et de honte pour moi qui l'avais épouvantée.

« — Si vous pouviez, lui dis-je, en croire la parole d'un homme qui vous est inconnu, je vous dirais qu'en vous voyant je me suis douté de ce qui vous arrive; que j'ai pensé que je pourrais vous aider à retrouver votre chemin, et que j'étais prêt à vous offrir mes services lorsque l'injuste agression de votre père m'a forcé à me défendre.

« — Je vous fais mes excuses, mon ami, me dit l'étranger, mais vous vous étonnerez moins de ma frayeur lorsque vous saurez que nous avons été avertis, à un quart de lieue d'ici, par un homme qui allait le jour parmi les genêts, que ce mauvais garnement de Maricou bat la lande.

« Mon nom accolé à cette épithète qu'on me jetait comme une chose notoire et hors de discussion, me fit tressaillir.

« — Ah! dis-je à cet homme, Maricou vous a-t-il donc fait du mal?

« — Eh! n'est-ce pas, me répondit la jeune

fille avec un accent d'horreur, n'est-ce pas le fils de Marianne l'empoisonneuse ?

« — Qui dit cela ? m'écriai-je avec une épouvante inouïe.

« — Excusez-la, dit tout à coup M. de Chevalaine, elle répète les propos que des méchants tiennent sur cette malheureuse femme.

« — Mon père, n'est-ce pas elle qui a tué ma mère et son fils ?

« A la première accusation, j'avais poussé un cri d'indignation et d'épouvante auquel avait succédé un anéantissement provenant de je ne sais quelle conviction foudroyante qui sembla me crier aux oreilles : C'est la vérité. Je ne puis non plus vous dire comment il se fit que sur l'heure, sans me rendre compte du but de cette démarche, je proposai à cet étranger et à sa fille de les remettre dans leur chemin. Je leur demandai où ils se rendaient, et quand le père m'eut nommé le château de Chevalaine, ce nom me frappa comme une révélation, quoique je le connusse parfaite-

ment. Toutefois, je n'avais jamais mis les pieds au château, attendu que le braconnage auquel je me livrais s'exerçant particulièrement sur les terres de M. de Chevalaine, je ne me souciais nullement d'avoir aucun rapport avec lui. Mais à ce moment, je me rappelai certain chuchotement de M. Laurent et de mademoiselle Lucie à mon sujet, et dans lequel ils avaient parlé de leur oncle. Ce qui m'avait déterminé à offrir mes services à M. de Chevalaine me poussa à les suivre jusque dans le château. Ce n'était pas, à vrai dire, un sentiment déterminé, c'était un vague instinct qui me disait que je marchais vers un point important de mon existence; mille souvenirs épars contribuèrent sans doute à créer ce sentiment en moi. Quelque discrétion que ma mère eût mise à ne me rien révéler de sa vie passée, bien des mots m'avaient appris qu'elle n'avait pas toujours vécu aux huttes, et que ce château de Chevalaine avait compté pour beaucoup dans son

existence ; mais rien ne se dessinait dans mon esprit avec assez de netteté pour que je pusse dire qu'une pensée particulière me guidait. Enfin, nous arrivâmes à la porte du château où tout le monde était en éveil.

« — Vous ne retournerez pas ce soir à votre demeure, me dit M. de Chevalaine ; entrez, on vous fera servir à souper ; et, d'abord, voici pour votre peine.

« Il me présenta une pièce de cent sous que je refusai silencieusement en le regardant attentivement, ainsi que sa fille. Pendant qu'il me parlait, les domestiques avaient apporté des flambeaux et le questionnaient sur la cause de son retard.

« — Ma foi, répondit-il, sans ce brave garçon, qui ne veut pas que je le paye de ses peines, nous courions risque avec ma pauvre Marie de passer la nuit dans la lande.

« Le palefrenier qui emmenait alors les chevaux fit attention à moi et il s'écria :

« — Ah ! c'est ce gueux de Maricou !

« A ce nom, Marie poussa un cri d'effroi, et M. de Chevalaine demeura stupéfait.

« — Oui, monsieur, je suis Maricou que vous avez failli tuer, dont votre fille a traité la mère d'empoisonneuse, et qui vous a cependant servi de guide sans colère ni ressentiment.

« — Mon père!... mon père! s'écria Marie, cet homme a de méchants projets, faites-le chasser d'ici...

« Je regardai Marie, il y avait sur ses traits une si profonde terreur que je dus attribuer à ce sentiment la dureté de ses paroles. En tout autre lieu, de toute autre personne, elles m'eussent exaspéré; de cette voix si douce, de cette jeune fille si frêle et si belle, elles m'anéantirent. Je courbai la tête pour cacher les larmes qui me venaient aux yeux, et je dis à M. de Chevalaine :

« — Adieu, monsieur, je n'ai besoin ni de repos ni d'argent pour un service rendu; et vous, mademoiselle, ne soyez pas si

dure pour ceux que vous ne connaissez pas.

« — Vous ne partirez pas ainsi, monsieur, me dit M. de Chevalaine d'un ton presque effaré, nous devions avoir une explication ensemble, je le prévoyais depuis longtemps. Puisque l'occasion s'en présente, qu'elle soit due au hasard ou que vous l'ayez fait naître, il faut en finir. Suivez-moi, monsieur, je vous l'ordonne, j'en ai le droit.

« Depuis que je sais la vérité, je me suis expliqué l'accent particulier de ce commandement. Ce n'était pas celui d'un maître à un valet, d'un homme si haut placé à un misérable comme moi. J'obéis à l'ordre de M. de Chevalaine et je le suivis. A peine fûmes-nous arrivés dans une vaste chambre toute tendue de vieilles tapisseries, qu'il en ferma soigneusement toutes les portes et qu'il me dit, comme un homme que son émotion emporte :

« — J'ai fait pour vous ce que je pouvais, j'ai voulu vous assurer une fortune en vous

faisant entrer dans les ordres, vous avez fui. Mon indulgence vous a suivi dans la vie de paresse et de désordre que vous menez, car j'ai fait supprimer toutes les plaintes que mes gardes ont pu porter contre vous pour vos nombreux délits de braconnage; l'impunité vous engage-t-elle à me braver davantage? Songez que l'on ne m'épouvante pas aisément, que ce que j'aurais pu accorder à une bonne conduite, je ne le donnerai jamais à d'insolentes réclamations. Mais enfin, vous êtes pauvre, la misère conduit quelquefois au crime, je veux bien vous aider à sortir de la mauvaise voie; que vous faut-il? que demandez-vous?... Mais n'oubliez pas que je ne vous accorderai rien qu'à la condition expresse que vous quitterez le pays.

« Ce flux de paroles, de menaces, de reproches, cette espèce de reconnaissance implicite d'un droit que j'ignorais et qu'on me contestait, tout cela me confondit, et je cherchais ma réponse, quand M. de Chevalaine

prenant une bougie s'approcha de moi, écarta vivement mes cheveux, et me regardant en face, s'écria :

« — C'est effrayant !

« Ce mouvement, ce geste, ces mots, me confondirent encore plus ; et jugez quelle dut être ma surprise, lorsque le regard que M. de Chevalaine attachait sur moi s'adoucit peu à peu et finit par prendre l'expression d'une pitié douloureuse. Quelques larmes vinrent à ses yeux, et il me dit d'une voix sombre :

« — Tu n'as donc pas l'âme infernale de ta mère, que tu ne m'as pas tué ma fille ?

« Ceci me rappela à moi, et je répondis alors :

« — Votre fille a accusé ma mère, monsieur, elle l'a appelée empoisonneuse ; c'est une calomnie et une injure...

« — Une calomnie et une injure ! s'écria M. de Chevalaine avec fureur, mais tu dois savoir, toi pour qui ce crime a été com-

mis, que c'est elle qui a empoisonné ma femme et tué mon fils.

« — Ma mère ! m'écriai-je... c'est impossible... ce n'est pas vrai.

« Il y avait un tel accent de conviction dans mes paroles, que M. de Chevalaine me regarda encore attentivement.

« — Tu ne sais donc rien ? me dit-il.

« — Rien de pareil à ce que vous me dites.

« — Tu ne sais pas même qu'elle a été accusée et traduite devant le jury pour ce double crime ?

« — Jamais on n'a osé me le dire. Mais elle est libre ?

« — Oui, elle a été acquittée.

« — Elle est donc innocente, monsieur, et vous l'avez calomniée.

« — Oh ! murmura-t-il en posant son front dans ses mains, c'est donc toujours le même cœur de fer, capable de garder le secret de sa pensée jusqu'à la tombe.

« Puis, il se mit à réfléchir longtemps,

pendant que de mon côté je cherchais le mot de cette singulière énigme. La seule pensée qui s'offrit à moi, c'est qu'il y avait un crime réel entre ma mère et M. de Chevalaine, et qu'ils étaient complices. Dans cette confusion d'idées, je m'oubliais entièrement, lorsque M. de Chevalaine me dit d'une voix assez émue :

« — Puisqu'elle ne t'a pas dit la vérité, c'est que tu es digne de ne pas l'entendre... Eh bien ! réponds-moi avec franchise, Pierre, que t'a-t-elle dit de moi ?

« — De vous ? Jamais elle ne m'en a parlé.

« — Jamais elle ne t'a parlé de moi ! me dit-il avec une surprise indicible.

« — Jamais votre nom n'a été prononcé entre nous, et c'est vous qui m'apprenez que je vous dois l'éducation que j'ai reçue et la protection qui laisse mes braconnages impunis.

« Il semblait que M. de Chevalaine ne pût croire à ce que je lui disais, et il reprit :

« — Mais d'autres ne t'ont rien dit, rien appris ?

« — Je vis seul, lui répondis-je, méprisant ceux de ma race perdus dans la fainéantise et la fange, méprisé de ceux qui n'en sont pas, ne permettant à personne de pénétrer dans mon cœur, et fort peu curieux de pénétrer dans celui des autres.

« — C'est impossible ! reprit à son tour M. de Chevalaine. Tu joues une comédie dont je ne comprends pas le but. Pourquoi donc ce calme quand j'ai tiré sur toi ? Pourquoi, lorsqu'en pardonnant même à la frayeur que j'ai pu éprouver pour ma fille, ce mouvement imprudent, pourquoi, dis-je, as-tu fait ce que nul autre homme n'eût fait à ta place ? Pourquoi m'as-tu guidé avec tant de soin ? Pourquoi, si tu ne savais rien, repousser l'argent que je t'offrais et l'hospitalité de cette nuit ?

« — M. de Chevalaine, lui répondis-je, de bien vagues indices m'avaient quelquefois averti que vous étiez pour quelque chose

dans le malheur de ma mère. Souvent on a prononcé votre nom en me regardant. Mais je ne faisais nulle attention à tout cela, lorsque l'accusation de votre fille contre ma mère m'a frappé d'un horrible soupçon. Vos paroles ne font que confirmer en moi cette pensée. Maintenant, moi, je vous demande la vérité, car il faut que je la sache.

« M. de Chevalaine secoua la tête et se tut.

« — N'oubliez pas, lui dis-je, que ma mère me la dira dès que je la lui demanderai; et que cette révélation qu'elle m'annonce comme si importante, et qu'elle a fixée à un âge que j'atteindrai avant un mois, je puis la hâter en lui racontant ce qui m'est arrivé ce soir.

« — Ah! me dit M. de Chevalaine, elle t'a promis la révélation d'un secret important? Et dans quels termes te l'a-t-elle annoncé?

« — Comme un secret qui pouvait changer ma vie... et j'ai besoin qu'elle change.

Voyez si vous préférez que ce soit d'elle ou de vous que j'apprenne ce mystère.

« — Qu'elle te le dise, la misérable, s'écria-t-il avec violence, qu'elle te le dise si elle veut ; quant à moi, je ne pourrais pas... je ne voudrais pas faire cet aveu.

« Il marchait à grands pas en parlant ainsi, de l'air d'un homme dont la raison est prête à lui échapper ; il s'arrêta tout d'un coup devant l'alcôve où était son lit, et me la désignant du doigt:

« — Mais quand elle te racontera le jour où ma femme et mon fils ont été trouvés morts, qu'elle ne te dise pas que ce n'est pas elle qui a commis le crime, car voilà la porte secrète par où elle a pénétré de sa chambre dans la mienne ; voilà le lit qu'elle a partagé avec moi et où elle m'a laissé endormi, pendant qu'elle assassinait la mère et l'enfant... tu lui diras que tu l'as vue et qu'elle est une infâme... et s'il y a un peu de mon sang dans tes veines... si elle ne t'a pas transmis le crime comme un

héritage, tu la maudiras !... et tu la laisseras à sa misère et à ses remords.

— Ainsi donc, s'écria tout à coup madame Cros, M. de Chevalaine avait continué, depuis son mariage, ses relations avec votre mère ?

— Je vous raconte des événements, madame, dit sourdement Maricou, et non pas des passions. M. de Chevalaine ne pensait plus depuis longtemps à ma mère... mais elle pensait sans cesse à sa vengeance !... Elle sut le rencontrer en secret, elle sut ranimer en lui un amour que sa beauté merveilleuse justifiait, et lorsque le crime fut commis, il y avait déjà un mois que cette porte, condamnée depuis deux ans, était ouverte de nouveau aux rendez-vous nocturnes des deux coupables. Vous comprenez pourquoi on ne la découvrit pas, et pourquoi elle resta cachée, vous comprenez aussi pourquoi ma mère ne put être convaincue.

— C'est affreux ! s'écria madame Cros.

— « Le récit que je vous fais vous épouvante, madame, jugez donc de quels sentiments violents et contraires je dus être saisi en apprenant coup sur coup et le crime et le secret de ma naissance. Devant celui qui venait de s'avouer mon père dans l'incohérence de ses paroles, je restais immobile, stupide, anéanti; je ne me croyais pas le jouet d'un rêve, car je ne me sentais pas vivre... je n'avais plus la conscience de mon être, et cet état d'affaissement dura si longtemps, que M. de Chevalaine eut le temps de se calmer et de s'épouvanter de l'imbécillité de mes regards fixés sur lui; il me secoua rudement, et il me dit :

« — Eh bien ! Pierre, es-tu fou ?...

« Mon malheureux père me l'a raconté bien des fois depuis... Alors moi Maricou, le terrible Maricou qu'on redoutait à dix lieues à la ronde, je me mis à joindre les mains et à pleurer comme un enfant en criant :

« — Laissez-moi m'en aller... je veux m'en aller.

« Larmes, prières, menaces, rien ne put m'arracher à cette idée de fuir la maison qui m'épouvantait. A tout ce que me disait M. de Chevalaine, je ne répondais que par ces mots :

« — Je veux m'en aller.

« Enfin, désespérant de me ramener à la raison, mon père me conduisit, par un escalier dérobé, jusqu'à son parc. Une fois à l'air libre, je m'échappai comme un insensé... les chiens de garde me poursuivirent et m'eussent déchiré si une force inconnue ne m'avait fait franchir plus rapidement les allées, les halliers et jusqu'aux murs. Puis je courus tant que la force du corps put supporter l'égarement furieux de mon âme. Enfin, tombé haletant sur la terre, j'essayai de me rouler pour fuir encore, je me tordis de tous mes membres pour me traîner à quelques pas, jusqu'à ce que, tout à fait vaincu par la

lutte, je sentis s'éteindre en moi toute force, et je restai évanoui sur le sol.

Ce fut pour moi un bonheur, puisque je ne pus mourir en ce moment, de rester ainsi privé de tout sentiment. Dans la frénésie qui me dominait, si j'avais retrouvé le chemin des huttes, si j'étais arrivé jusqu'en présence de ma mère, je ne puis dire jusqu'où mon désespoir m'eût poussé.

Je ne repris connaissance que lorsque le jour était déjà très-avancé. J'étais au milieu des ajoncs aux aiguilles desquels je m'étais déchiré le visage et les mains. Jamais aucune lutte, aucune marche, aucun travail (et j'avais en ce genre fait des choses qui eussent accablé les hommes les plus vigoureux), jamais effort d'aucune espèce ne m'avait laissé aussi brisé, aussi faible que cette révélation de la vérité. Quoique triste, dans ma pensée j'avais souvent ri de cette prétention à la fatigue que les riches disent éprouver quand le chagrin les domine. Cette fois, je devinai

ce qu'est la force de l'âme comparée à celle du corps et combien celui-ci est faible pour supporter les atteintes qui frappent au cœur. J'étais incapable de me traîner et je restai plus de deux heures à la même place sans pouvoir me lever pour reconnaître l'endroit où j'étais. Durant ces deux heures, madame, je repassai parole à parole tout ce qui m'était arrivé la veille; je classai dans ma tête tout ce qui était jusque-là demeuré sans ordre et sans connexité dans mes souvenirs, et lorsque, tout près de maudire ma mère, je me demandai ce qui avait pu la pousser à cet horrible crime, je me rappelai ce mot de M. de Chevalaine :

« — Toi, pour qui elle l'a fait !

« Ce fut une nouvelle douleur, madame, et la plus cruelle de toutes peut-être. Cette pensée d'un assassinat commis pour moi me dégrada à mes propres yeux. Il me sembla que pour en avoir été le prétexte, j'en pouvais être considéré comme le complice, et,

dès ce moment, une seule pensée me domina, c'est que je ne pouvais me laver qu'à la condition de n'en jamais profiter. Cependant le jour avançait et je ne me sentais pas la force de m'arracher de la place où j'étais tombé. Je croyais mourir et je n'en éprouvais ni crainte ni regret, lorsque j'entendis les ajoncs s'agiter vivement autour de moi et presque aussitôt un chien de haute taille se posa en arrêt devant moi en grondant avec fureur. A l'instant même, une voix d'homme se fit entendre et cria :

« — Arrêtez, mademoiselle Marie : c'est quelque mauvaise bête que le chien a rencontrée, un renard sans doute. Je vais tirer un coup au-devant du chien, ça la fera partir si ça ne l'attrape pas.

« — Non... non, s'écria tout à coup Marie ; voyez ce lambeau de linge ensanglanté, il y a là peut-être un malheureux blessé.

« — Vous avez peut-être raison, cria le garde ; ce gueux de Maricou était ici hier,

il y a du malheur partout où il passe.

« En parlant ainsi, cet homme arriva jusqu'à moi, suivi de Marie qui tremblait de tout son corps. J'étais sur mon séant ; j'avais entendu tout ce qui avait été dit, et lorsque le garde avait parlé de tirer, j'avais mis ma tête dans mes mains, résigné à me laisser tuer, et lorsqu'on s'était approché de moi je n'avais pas changé de position, de façon que ni le garde, ni mademoiselle Marie ne purent me reconnaître quand ils m'aperçurent. »

« — C'est ça, dit le garde, vous avez raison, c'est un pauvre diable que cette canaille de scélérat que votre père protége aura pillé et assommé.

« — Mon ami, dit mademoiselle de Chevalaine en me touchant légèrement l'épaule, qu'avez-vous et qui vous a mis dans cet état ?

« Je vous ai déjà dit le charme de cette voix angélique qui n'avait pu m'irriter même lorsqu'elle m'avait accusé et insulté ; sa dou-

ceur me tordit le cœur quand elle me parla avec cet accent de pitié, quand je me dis que c'était la voix d'une sœur pour qui j'étais le dernier des misérables. J'écartai tristement mes mains de mon visage et je regardai Marie en face. Elle poussa un cri horrible en m'apercevant, et le garde abaissa son fusil.

« — Ah ! ah ! dit celui-ci d'un air de triomphe, tu as donc trouvé plus fort que toi, mauvais drôle. C'est dommage que celui qui a si bien commencé la besogne ne l'ait pas achevée. C'eût été un bon débarras pour le pays, et personne n'eût songé à lui en demander compte.

« Depuis longtemps je m'estimais au-dessus du mépris de tous ces lâches qui se fussent mis à genoux devant moi s'ils m'avaient rencontré seul. Leurs injures, quand ils se croyaient en sûreté, me donnaient une juste mesure de la terreur que je leur inspirais. Mais cette fois l'insulte de cet homme, l'atrocité

de son vœu, me réjouirent le cœur. J'étais fier d'être frappé quand j'étais si faible et si battu; il me semblait que je venais de conquérir une excuse à toutes mes vengeances en me voyant si bassement accusé pour avoir si cruellement souffert.

« Cela me donna la force de me relever, et je m'aperçus que j'étais à une petite distance du château de Chevalaine que j'avais cru fuir.

« — Hier, dis-je à Marie, je vous ai trouvée égarée dans la lande. Sans me connaître, vous m'avez appelé un misérable; je ne vous ai rien dit, et vous êtes rentrée sans accident ni crainte dans votre demeure, d'où vous avez demandé qu'on me chassât. Voilà comment j'en suis sorti, moi, le misérable, l'assassin, l'infâme!

« Marie me regardait les larmes aux yeux.

« — Mademoiselle, s'écria le garde en me saisissant au collet, avez-vous vu votre père ce matin?

« — Je le quitte à l'instant même, répondit Marie.

« — Et il ne lui est rien arrivé? Car il a eu l'imprudence de faire entrer ce gueux-là chez lui.

« — Laissez cet homme, reprit Marie ; mon père n'a rien à lui reprocher, je le sais ; car, lorsque je me suis informé de ce qui s'était passé, il ne s'est point plaint de lui.

« — Comme il vous plaira, dit le garde avec humeur; mais, tenez, ça finira mal si on n'en débarrasse pas le pays.

« C'est à peine si j'écoutais le garde, tant j'étais fasciné par le regard que Marie attachait sur moi. Ah ! madame, que j'enviais à ce moment la place du chien qui s'était couché à ses pieds, entre elle et moi, comme pour la défendre ! Que, si elle l'eût permis, je lui aurais dit :

« — Sœur, je serai votre chien qui veillera sur vous, qui viendra quand vous l'appelle-

rez, et qui suivra votre trace quand vous l'aurez oublié !

« La faiblesse qui m'avait anéanti la veille s'empara encore de mon cœur, je me mis à pleurer. Marie continuait à me regarder et me dit de sa voix d'ange :

« — Vous n'êtes donc pas méchant, vous ?

« Ce mot m'inonda d'une joie si vive que je m'avançai vers Marie pour tomber à ses pieds et lui baiser les mains ; mais le chien se dressa entre nous, le garde me repoussa rudement.

— « Ne touche pas à mademoiselle, canaille ! me dit-il pâle de colère, ne la touche pas, fils d'empoisonneuse.

« On ne passe pas plus rapidement d'une joie et d'une espérance ineffables à une plus horrible douleur. Je sentis ma raison prête encore à me quitter ; mais j'éprouvai en même temps je ne sais quelle froide volonté de vivre qui me soutint. Je ramassai mon fusil, et saluant

mademoiselle Marie, je lui dis alors en la quittant :

« — Marie, dites à votre père où vous m'avez trouvé et comment vous m'avez trouvé.

« Je m'éloignai, tandis que le garde m'accablait des noms les plus insultants. Je les entendais et j'en étais heureux. « Oh ! me di-
« sais-je, quand elle saura qui je suis, quand
« elle saura que jamais je n'ai fait de mal à
« personne, elle me plaindra peut-être un
« peu pour m'avoir laissé si cruellement
« maltraiter. »

« Ce ne fut que lorsque je me crus hors de leur vue que je m'arrêtai, car la force me manquait. Il fallait prendre un parti ; il fallait aller quelque part, et je n'avais qu'un asile : c'était la maison de ma mère. Jusqu'à ce jour, madame, j'attribuais à la différence de mes idées la froideur que j'éprouvais pour elle. Ambitieuse pour moi, elle l'était d'une façon qui me répugnait. Elle me voulait riche, et me disait toujours de traiter en en-

nemis ceux à qui j'avais affaire. Elle m'avait promis un bel avenir quand elle m'aurait révélé le secret de ma vie ; mais cet avenir, il me fallait, disait-elle, du courage pour le réaliser. Son courage consistait à savoir menacer de honte qui me résisterait, et c'était là ce qui m'avait rendu si peu soucieux de connaître ce secret. Maintenant que je le savais, tout s'expliquait pour moi, si ce n'est que je ne l'eusse pas appris plus tôt. Ce ne fut que lorsqu'un nouveau malheur vint me frapper que j'appris la raison pour laquelle ce terrible secret avait été si bien gardé. Cependant, comme je vous l'ai dit, il me fallait aller quelque part, et cette maison qui m'était déjà odieuse quand je ne savais rien, il fallait y retourner maintenant que j'étais instruit du crime qui l'habitait.

« J'en savais trop et pas assez de la vie pour prendre le parti qui seul eût pu me sauver. En effet, l'idée me vint de m'éloigner à jamais de ce pays. Mais ailleurs on me de-

manderait compte de mon nom, de mon état, et je n'avais rien à répondre ; cela m'épouvantait. Avec plus de science de la société, j'aurais compris que l'on peut se passer de tout cela. Mais à vrai dire, madame, un sentiment singulier dominait toutes mes craintes et toutes mes appréhensions. Cette fatale histoire qui était la mienne, je l'avais apprise par quelques mots qui m'en avaient assez dit pour m'accabler, mais qui m'avaient laissé dans l'ignorance de tout ce qui pouvait m'éclairer. Cet abîme où je devais périr, je voulais y pénétrer, en sonder les cavités les plus sombres, en parcourir les plus ténébreux sentiers ; je voulais enfin tout apprendre, tout savoir, tout juger. Et quelle autre que ma mère pouvait me dire toute la vérité, ou me la faire deviner si elle voulait me la cacher? Cette résolution prise, je ramassai ce qui me restait de forces, et je revins à la maison de ma mère. Je ne pus y arriver qu'à la nuit close, mais tellement épuisé de fatigue et de faim, que je ne pus

ni répondre aux questions de ma mère, ni lui en adresser une seule. Si vous saviez, madame, comme le malheur rend déraisonnable; le lendemain quand je m'éveillai, je me trouvai coupable d'avoir dormi d'un profond sommeil dans cette maison maudite. Ma conscience me reprochait ce repos que j'avais goûté, comme elle m'eût reproché un pardon du meurtre qui avait été commis par celle à qui appartenait cette maison. On devient injuste aussi, madame, quand on souffre; ma mère que j'avais accoutumée au vagabondage de ma vie, et qui restait quelquefois des semaines entières sans me revoir, me parut manquer de cœur et de tendresse envers moi, pour ne pas s'être assez alarmée de mon absence. Cependant, dès le matin, elle entra dans ma chambre, et s'informa de ce qui m'était arrivé.

« J'eus un moment l'idée de mentir, et de lui dire que je m'étais pris de querelle avec quelqu'un qui l'avait accusée devant moi;

j'eus honte de ce vain subterfuge, et cependant je ne pus me décider à lui révéler la vérité.

« — Ma mère, lui dis-je, vous m'avez promis un secret d'où dépend le destin du reste de ma vie; il est temps que je le sache.

« — Ah! me dit-elle avec une joie mal contenue, tu comprends donc enfin le besoin de te venger? On t'a insulté, n'est-ce pas?

« — Si l'on m'a dit la vérité, on ne m'a pas insulté, et Dieu sait de qui je me vengerai.

« A cette réponse ma mère pâlit, tant mon regard avait sans doute ajouté de signification à la menace qui y était enfermée. Elle s'écria alors avec autant de colère que de désespoir :

« — Et ta première pensée a été pour accuser ta mère?

« — Dites-moi, lui dis-je, que M. de Chevalaine a menti, et je vous en croirai.

« — M. de Chevalaine, reprit-elle acca-

blée par l'autorité de ce nom, c'est lui qui t'a dit ce que tu sais...

« — C'est lui.

« — Et que t'a-t-il dit? reprit-elle en me dévorant des yeux.

« — Tout... à quelle heure, et par quel moyen le crime avait été commis.

« Ma mère baissa la tête en murmurant tout bas ces mots :

« — Le lâche !

Puis elle reprit en se relevant :

« — Eh bien, Pierre, dis-moi tout ce qu'il t'a raconté, et moi je te dirai toute la vérité.

« — L'oseriez-vous?...

« — Je te la dirai sans crainte, sans ménagement, comme je l'eusse dite à mes juges, s'il ne m'eût suppliée à deux genoux de cacher mon crime et le sien.

« Cette fière assurance de ma mère ébranla la conviction où j'étais qu'il n'y avait pas d'excuse à son crime, et je lui dis alors tout

ce qui s'était passé. Mais par une précaution qui partait peut-être autant de la défiance qu'elle m'inspirait que du charme inexplicable de Marie, je supprimai tout ce qu'il y avait eu de cruel pour moi et d'injurieux pour ma mère dans les paroles de la jeune fille. Elle m'écouta avec un calme et une patience que rien ne put troubler.

« Lorsque j'en arrivai à la scène où M. de Chevalaine avait laissé échapper notre secret, dans la persuasion où il était que je le savais, elle sourit seulement, mais avec un air de mépris profond pour la faiblesse de cet homme. J'achevai mon récit sans avoir pu saisir sur le visage de ma mère ou un signe de repentir ou une marque de terreur ; et ce fut alors, madame, que j'eus à supporter le plus rude combat qui puisse ébranler le courage d'un homme. La vie ne m'était encore connue que par les choses extérieures. En écoutant ma mère, il me sembla découvrir tout un nouveau monde. J'appris, pour ainsi

dire, la vie des passions, et leurs droits et leurs prétentions. Si vous eussiez entendu ma mère, madame, elle vous eût glacée d'admiration et de terreur. Elle me raconta, à son tour, sa vie perdue, les promesses trahies de M. de Chevalaine; elle me dit comment il avait, sans pitié, sans repentir, abandonné la femme qu'il avait séduite; puis elle arriva à moi, à moi son enfant, pour lequel elle avait rêvé un nom, une fortune, un avenir!

« Elle me raconta ce qu'elle avait souffert dans la domesticité, tandis qu'une autre tenait la place à laquelle elle eût dû s'asseoir; enfin, elle arriva à cette nuit fatale où M. de Chevalaine, cet homme sans cœur, sans honneur, ce brutal esclave de ses désirs, partageait avec sa servante la couche d'où la maladie de l'enfantement avait éloigné sa femme. Ivre d'avoir un héritier de son nom, il insultait celle qui lui avait donné ce bonheur dans les bras d'une autre, et celle-là,

il l'insultait encore plus peut-être, car il lui disait que son enfant, à elle, ne serait pas oublié dans sa munificence, c'est-à-dire qu'il lui ferait une part dans l'avenir. Et cela à l'instant où il se réjouissait de la naissance de l'héritier qui prenait celle qui lui appartenait.

« Écoute, Pierre, me dit ma mère, depuis deux ans, je vivais avec la pensée d'une vengeance et peut-être avec l'espoir d'un malheur. La naissance de Marie m'avait laissée impassible ; c'était une fille, elle n'était pas ce que désirait si ardemment le comte de Chevalaine, elle ne pouvait faire survivre son nom ; d'ailleurs, elle était née si faible, si maladive, que j'espérais que la mort m'épargnerait d'ôter cet obstacle à ta fortune.

« Mais quand vint ce fils si ardemment désiré, ce futur comte de Chevalaine ; quand je compris que tu n'étais plus rien que l'enfant bâtard d'une servante perdue, oh ! je n'attendis plus une vengeance que de

moi-même. Et cependant, si cet homme n'avait pas, pour ainsi dire, ouvert la porte à mon crime, comme il l'avait ouverte à mon déshonneur, s'il m'eût laissée dans mon désespoir sans l'aiguillonner de sa joie, peut-être eussé-je pardonné à madame de Chevalaine, car elle avait eu la grandeur de ne pas m'humilier; mais la tentation fut trop forte.

« De cette place que je volais honteusement et qui avait dû être la mienne, j'entendais les vagissements de cet enfant, puis enfin, lorsque cet homme s'endormit à mes côtés, ce tranquille sommeil de celui qui m'avait tant fait de mal m'exaspéra; je me demandai s'il n'était pas juste qu'un réveil terrible vînt le punir de ce calme impudent... dans l'ombre de la nuit, il me sembla qu'une main invisible m'attirait. J'entrai dans cette chambre et j'étouffai l'enfant; je ne sais pas comment la mère est morte; car je ne me rappelle plus ce qui se passa quand j'eus ap-

puyé un oreiller sur la face de l'enfant. Je m'enfuis, et le lendemain, décidée à mourir, je repris ma tranquillité. Mais sais-tu qui me supplia de vivre? Sais-tu qui se mit à mes genoux pour que je ne révélasse pas mon crime? Sais-tu qui m'a fait mentir et qui a menti à ses juges? C'est M. de Chevalaine. Car dénoncer mon crime c'était dénoncer le sien. Certes, on m'eût condamnée, mais il était déshonoré. Voilà la vérité sur le passé. Quant au présent, regarde. Il est heureux, riche, on le plaint, et sa fille l'honore et l'aime; moi, je suis proscrite, accusée, je suis pour tous un objet de haine et de mépris, même pour toi... Trouves-tu cela juste?

« Je ne pus répondre à ma mère, madame; je ne me rendais plus un compte exact de ce qui est le bien et le mal. Et encore n'ai-je pu vous exprimer cette éloquence passionnée avec laquelle elle faisait vibrer en moi des sentiments que je n'y avais pas soup-

çonnés, ou plutôt que je n'avais pas encore nommés. Ainsi, lorsqu'elle me parlait de cette madame de Chevalaine, à qui, au milieu des meilleurs sentiments, manquait la puissance, l'énergie, la beauté, la passion, et qu'elle me dépeignait cette rage jalouse qui tord le cœur, à se voir préférer un être auquel on se sent si supérieur, je compris enfin ce qui me rendait si malheureux, quand je voyais d'Astorc obtenir tous les regards, tous les sourires, toutes les prévenances de Lucie; M. d'Astorc, bellâtre ignorant, maladroit, ayant à peine le courage de suivre les dangers d'une chasse, mais si content de lui-même, si prompt à faire valoir tout le peu qu'il valait, que mademoiselle Lucie de Chevalaine demeurait en extase devant lui lorsqu'il parlait. Aux sombres tableaux de ma mère, je reconnus un reflet des agitations de mon cœur; à la haine qu'elle éprouvait pour madame de Chevalaine, je reconnus celle que m'inspirait M. d'Astorc. Ce qui surtout m'é-

claira d'un jour funeste, c'est ce mépris qu'elle avait pour son séducteur et cet esclavage qui l'eût encore soumise à son moindre désir, s'il eût daigné l'exprimer. C'était bien ainsi que j'aimais mademoiselle de Chevalaine : elle n'était pas pour moi un être parfait, idéal à qui je prêtais en aveugle toutes les belles qualités qui lui manquaient; non, madame, non, je la jugeais sévèrement, cruellement même; elle ne faisait rien de mal que je ne fusse prêt à l'en accuser, et cependant je ne comprenais pas que je pusse résister à son regard. Je trouvais M. d'Astorc un niais d'aimer une pareille femme; et moi, je l'aimais avec la fureur d'un insensé.

« Cet amour me fit peur quand je le compris; mais cette terreur devint encore plus grande quand je vis que ma mère l'avait deviné.

« — Il y a lontemps, me dit-elle, que je sais ce que tu souffres, et c'est parce que j'ai vu où tu prétendais, que j'ai tant reculé l'heure de ma confidence. J'ai voulu que tu

eusses éprouvé le désespoir qu'il y a dans un cœur qui aime plus haut que soi. J'ai voulu que l'on t'eût repoussé et méprisé comme je l'ai été ; et cependant, on n'est pas venu te chercher dans ta retraite, on ne t'a rien offert, rien promis, rien juré ; c'est toi qui as cherché ton malheur. Et dis-moi : n'as-tu pas déjà rêvé la vengeance ?...

« — Une vengeance noble, ma mère ! m'écriai-je, une vengeance comme on l'obtient entre hommes.

« Ces mots firent pâlir ma mère.

« — Entre hommes, murmura-t-elle sourdement. Ainsi tu peux ou tu crois pouvoir obtenir une vengeance noble parce que tu es un homme ; qu'entends-tu par là, en duel ? Mais moi qui ne suis qu'une femme, je ne pouvais pas aller insulter celle qui me volait ma place, et je ne pouvais pas la tuer loyalement. Malheureux qui me parle d'une vengeance noble, comme pour flétrir la mienne ! Mais, que t'a-t-on fait ? Quels droits as-tu ?

Mademoiselle Lucie est-elle à toi ? Lucie t'a-t-elle juré que tu étais son seul bien ; t'es-tu perdu de réputation pour l'avoir aimée... et t'abandonne-t-elle, toi, homme, sans ressource, sans fortune, déshonoré, et avec un enfant qui crie et demande du pain ? Homme qui veux une vengeance noble, tu auras ce que mérite ton lâche orgueil ; on t'insultera, on te souflettera devant celle que tu aimes, et quand tu parleras d'une vengeance noble, on chargera un valet de te corriger... et alors, ou tu seras le dernier des lâches... ou si tu es un homme, tu tueras celui qui t'aura insulté... Tu le tueras, et, plus criminel que moi, tu n'auras pas pour excuse de l'avoir tué pour ton enfant ; et plus heureux que moi, tu ne verras pas un jour cet enfant te reprocher avec horreur le crime que tu auras commis pour lui !

« Je dois l'avouer, madame, à ce moment ma mère me fit peur et honte de moi-même. C'est un si noble parti que celui du pauvre

contre le riche, du proscrit contre le proscripteur, que je me trouvais un lâche d'avoir pris pitié de M. de Chevalaine et d'avoir accusé ma mère. Je comparai mon désespoir, ma faiblesse, avec cette fière énergie qui n'avait pas reculé devant l'horreur d'une lutte si cruelle, je me trouvai petit en comparaison de cette sauvage grandeur. Je me méprisai d'être si soumis, en voyant cet orgueil qui égalait ses droits à ceux des plus puissants, et je voulus demander pardon à ma mère, lui offrir le dévouement, l'appui que j'aurais dû lui donner depuis longtemps; mais je ne pus vaincre cette froideur glaciale qui existait entre elle et moi. Ses sentiments m'étonnaient, m'exaltaient; je les enviais, mais à l'instant où ils agissaient le plus sur moi, quelque chose d'invincible me retenait, me serrait le cœur, séchait mes larmes. Que vous dirai-je enfin, je n'aimais pas ma mère, et la force de ce caractère qui l'avait soutenue toute la vie m'empêchait de la plaindre. Elle

me comprit mieux que moi-même ; elle devina mes efforts impuissants pour me rapprocher d'elle, et me dit avec un sourire de mépris :

« — Tu as vu Marie, n'est-ce pas?

« — Oui, ma mère.

« — Elle aime son père, n'est-il pas vrai ?

« — Je le crois.

« — Et toi, tu es tout prêt à aimer cette belle jeune fille, cet ange de douceur?

« — Je ne la connais pas et je ne la connaîtrai jamais. Il m'importe peu qu'elle soit bonne et douce.

« — Allons... allons, me dit ma mère, tu l'aimes déjà... tu es pour ces gens-là, tu ne connais plus la main qui t'a nourri ; tu es bien le digne fils du comte de Chevalaine, tout entier à ce qui est riche et puissant. Retourne avec eux, vis avec eux, je ne t'en empêcherai pas. Tu peux me laisser ici toute seule, je t'y attendrai jusqu'au jour où on t'aura chassé et insulté. Va, Pierre... va...

ceux que tu me préfères se chargeront du soin de me venger.

« Elle me quitta sans que je pusse trouver une parole pour la consoler et la plaindre. C'est mal, n'est-ce pas, madame, c'est bien mal, et quelque excuse que j'aie cherchée et trouvée en moi, elle ne peut effacer l'horrible ingratitude que je montrais. Mais, malgré moi, il me semblait que j'avais été plutôt le prétexte que le motif du crime de ma mère. Jamais je n'avais senti près de moi quelque chose qui eût l'air de me plaindre, sans me sentir attiré vers lui. D'où venait donc cette antipathie étrange? C'est que ma mère ne m'aimait pas pour moi... elle m'avait aimé pour elle, et je ne pouvais dominer cette pensée. Je cherchais aussi une excuse dans son insensibilité envers moi. Ce que j'éprouvais de douleur, elle ne le plaignait pas, elle l'aiguillonnait au contraire pour me pousser à la vengeance. Elle ne me voulait pas heureux, elle me voulait misérable pour que je

devinsse haineux; elle me prédisait l'outrage pour m'inspirer la vengeance. »

Madame Cros écoutait Maricou sans se rendre un compte exact de ce qu'il lui disait éprouver. Quelque horreur qu'elle pût avoir pour le crime de Marianne, elle était trop de son sexe, elle avait trop éprouvé cette colère qui prend le cœur d'une femme lorsqu'elle est associée à un homme dont elle trouve le cœur et les idées au-dessus d'elle, et que cependant il lui faut obéir parce qu'il est homme, pour ne pas avoir une bonne part d'indulgence pour la mère de Maricou. Celui-ci devina, à la façon dont madame Cros l'écoutait, qu'elle trouvait cette antipathie coupable, malgré toutes les excuses dont il s'entourait, aussi reprit-il avec un violent sentiment d'amertume :

— Vous aussi, madame, vous m'accusez, vous me condamnez. Eh bien, soit, j'ai tort, mais je ne suis coupable que dans mon cœur. Plus j'ai senti que mes sentiments étaient en opposition avec mes devoirs, plus j'ai rendu

ces devoirs rigoureux. J'enviais le sort, madame, de ces fils qui *aiment*, et qui avec ce mot se croient autorisés à donner à leurs parents tous les chagrins possibles ; qui, sous prétexte qu'ils doivent être sûrs de leur cœur, s'affranchissent de toutes les obligations. Ceux-là sont heureux, madame, et on leur pardonne tout.

— C'est que l'amour d'un fils pour sa mère est le premier bien de celle-ci, monsieur, c'est qu'avant de le vouloir respectueux et soumis, elle le veut aimant.

— Je le sais, reprit Maricou d'un air sombre. Mais je pourrais vous répondre que le premier besoin d'un fils est aussi d'être aimé. Mais laissons cela, madame, et si votre patience n'est pas lassée de m'entendre, je continuerai ce récit. Je le continuerai avec d'autant plus de confiance, que je n'aurai pas à craindre que le conseil que vous me donnerez parte d'un esprit prévenu en ma faveur par la bizarrerie de mon existence et l'abandon de ma vie.

— Je vous ai promis de vous entendre, monsieur, dit madame Cros, et je tiendrai ma parole. Je vous l'avais promis avant d'être témoin de votre conduite pour sauver M. Perrin ; c'est une raison de plus pour que je vous écoute.

— Ah ! si vous saviez ce que le salut de M. Perrin me coûte, madame, peut-être vous trouveriez qu'il y a quelque raison dans ce que vous appelez en vous-même une coupable indifférence. Mais vous le saurez tôt ou tard sans que je vous le dise, vous saurez...

Il s'arrêta et reprit tout à coup avec vivacité :

— Vous vous croyez bien étrangère sans doute à tout ce qui se passe. Vous ne comprenez pas comment vous, dont les relations avec votre famille n'existaient plus, vous êtes liée à cette épouvantable histoire. Eh bien, madame, je vous dirai tout, car enfin j'ai assez de mépris du monde entier depuis que le seul cœur qui m'ait aimé et compris n'est plus là pour me soutenir et me consoler.

— Parlez, parlez, dit madame Cros, à qui

l'accent de Maricou inspira un mouvement de pitié et d'intérêt.

« — A partir du jour où il n'y eut plus de secret entre ma mère et moi, ma vie changea complétement. Toutes les choses prirent un sens nouveau à mes yeux. La curiosité des jeunes gens qui m'avaient invité à leurs chasses ne fut plus pour moi une espèce d'hommage rendu à la supériorité de mon adresse ; car ils n'avaient pas un chien rebelle que je n'eusse dressé en quelques semaines, pas un cheval indomptable que je n'eusse soumis après quelques épreuves. Souvent, tandis qu'ils organisaient des battues pour détruire les bêtes féroces qui épouvantaient le pays, je partais seul la nuit, je les poursuivais, je les attaquais, et je les attachais à un arbre de leur route, pour leur montrer qu'un homme avait fait seul ce qu'ils voulaient tenter à dix. Ces triomphes avaient été jusque-là ma vie, mon bonheur, ma gloire.

« Le lendemain du jour fatal, il me sem-

bla qu'on ne m'appelait que parce qu'on voulait regarder curieusement en moi le fils de l'empoisonneuse. Je me rappelai que nul homme ne s'était jamais risqué seul avec moi dans nos courses aventureuses, et qu'on avait joué avec moi comme avec un tigre muselé; car deux ou trois piqueurs armés marchaient toujours à mes côtés. Cette horreur que j'avais inspirée à Marie, n'était que le reflet de l'effroi que j'inspirais à tout le monde. Je le désirai, madame, je m'en assurai et je me résignai.

« Oh! certes, j'ai assez vu les hommes et les femmes pour être sûr que ce n'est pas ainsi qu'on gagne leur estime et leur admiration : une révolte ouverte, une lutte désespérée, eussent fait de moi un héros, ils m'eussent d'autant plus estimé que je les eusse bravés davantage. Je ne le voulus pas, madame. A l'instant même où j'appris qu'il y avait un crime entre le monde et moi, je me retirai. Ce ne fut pas sans combats, sans

efforts, sans colère. Mais je ne voulus pas accroître l'héritage de mal qui m'avait été légué. Et cependant, madame, ne vous étonnez pas si alors je laissai grandir dans mon cœur un amour que j'aurais dû en chasser. C'est que Lucie fut la seule qui ne tourna pas en mépris la curiosité qu'elle avait eue de me connaître. C'est que seule, confiante en elle et en moi, elle ne trembla pas de me prendre pour guide dans ce désert dont je connaissais seul tous les détours. D'ailleurs, madame, je voyais bien qu'elle savait que je l'aimais, et moi je lui étais reconnaissant de ne pas insulter à cet amour. Elle s'en parait même avec une sorte d'orgueil ; elle était fière d'avoir soumis le lion indompté. Cet amour n'était donc pas si méprisable !

« Elle seule me resta, madame, car je ne compte pas son frère qui, aux yeux de tous, était celui qui m'appelait, mais qui, comme vous l'avez pu voir, n'est qu'un pauvre esclave idiot qu'elle fait marcher à sa guise.

comme elle fait de moi. Mais, madame, j'aurais beau vous expliquer mes sentiments, que vous ne les comprendriez pas assez bien, si je ne vous disais ce qui établit entre Lucie de Chevalaine et moi une intimité qui devait devenir plus tard une complicité.

« Parmi les jeunes gens qui demeuraient dans ce pays, je vous en ai nommé un, c'est M. d'Astore. La manière dont ma mère m'en avait parlé, et que je vous ai racontée, a dû suffisamment vous apprendre que M. d'Astore était aimé de Lucie, et que je le haïssais avec tout ce que la jalousie et le mépris peuvent inspirer de haine. M. d'Astore était parfaitement beau ; il arrivait de Paris, et grâce à une suffisance immense, il était parvenu à ériger en qualités les ridicules et les défauts de sa personne. A voir quel empressement tous les hommes mettaient à l'imiter dans sa tenue, dans son langage, on pouvait pardonner à une femme de préférer cet homme à tous ceux qui la recherchaient. Car il était le maî-

tre d'une douzaine de mauvais élèves, le soleil d'une suite de satellites fort vulgaires et fort maladroits. Une chose qui est vraie, madame, c'est que l'humanité méprise en action les vertus qu'elle recommande en théorie. L'homme qui s'estime peu par modestie, ne trouvera jamais personne empressé de rehausser sa valeur. Celui qui se pose comme un homme supérieur peut rencontrer des gens qui contestent le prix auquel il se met, et qui tentent de le réduire à sa juste mesure; mais jamais aucun n'ose aller jusqu'à la vérité. L'admiration de cet homme pour lui-même, l'admiration des sots pour lui, arrêteront en chemin le plus intrépide, et il accordera à cette vanité nulle et vantarde plus de droits qu'elle n'en donnerait au mérite le plus éminent s'il garde le silence. C'est mon histoire, madame. Avec le plus profond mépris pour M. d'Astorc, j'aurais craint de l'exprimer en voyant à sa suite tant de gens à qui je reconnaissais quelques qualités. Je préférais attri-

buer à ma jalousie les sentiments malveillants que j'éprouvais pour lui.

« Je préférais croire à l'aveuglement de ma haine, qu'à la prévention générale. Je consentis à accepter tacitement la supériorité de cet homme. Ce n'est pas que j'aie eu à m'en repentir, madame ; cet homme a pris un tel soin de se dévoiler, que jamais je n'eusse pu le montrer aussi hideux qu'il l'était.

« M. d'Astorc était, disait-il, gentilhomme, et l'immense fortune de sa famille avait péri dans la révolution. Ce conte qui a servi tant d'intrigants, eût dû paraître impossible à faire croire, depuis qu'une loi avait indemnisé ceux qui avaient pu prouver qu'ils avaient été véritablement dépouillés. Il n'en fut pourtant pas ainsi, et il s'est trouvé des hommes assez habiles pour se faire victimes de la restauration après s'être faits victimes de la révolution. C'est surtout dans nos provinces que de pareilles histoires pouvaient et devaient rencontrer des hommes crédules.

M. de Chevalaine, à qui la révolution n'avait enlevé à vrai dire que quelques droits féodaux, était de très-bonne foi lorsqu'il accusait Louis XVIII d'ingratitude pour ne pas l'avoir dédommagé du silence prudent qu'il avait gardé sous la république et sous l'empire ; et, lorsque, dans une visite qu'il fit à son neveu et à sa nièce, il trouva un homme qui avait les mêmes griefs que lui, il ne fut pas un des moins ardents à croire aux mensonges de M. d'Astorc, à leur donner crédit, à les appuyer de son propre exemple.

« Cette première rencontre avait eu lieu précisément le jour où j'avais rencontré M. de Chevalaine. A partir de ce jour, M. d'Astorc devint un commensal assidu du château. Il avait offert ses hommages à Lucie qui possédait une fortune fort peu en rapport avec les trésors précieux dont M. Jules d'Astorc avait été dépouillé, mais dont son indigence actuelle s'accommodait très-raisonnablement. La facilité avec laquelle ce monsieur avait vu se

promettre à lui la beauté, la jeunesse de Lucie et ses huit ou dix mille francs de rente, lui persuada aisément qu'il obtiendrait mieux. Et, dès qu'il eut vu Marie, qu'il eut appris qu'elle était l'unique héritière des millions du comte, tous ses efforts se tournèrent de ce côté.

« Ce fut au dépit que Lucie en éprouva, que je dus de la voir rester pour moi ce qu'elle avait toujours été. Je le crois maintenant ; mais alors je ne me doutais pas que les démarches de M. d'Astorc fussent si habilement et si secrètement conduites, que je ne les soupçonnai qu'au moment où elles allaient être couronnées de succès.

« Cependant, j'avais rencontré plusieurs fois M. de Chevalaine, qui venait plus souvent dans la lande, comme pour m'y chercher. Par un accord tacite, il n'avait jamais été question entre nous de ce qui s'était passé lors de notre première entrevue, mais nous nous comprenions cependant. Quand il m'abordait,

son visage était à la fois si triste et si heureux, que je voyais bien qu'il m'aimait et qu'il n'osait me le dire. Nous causions ensemble bien longtemps. De quoi causions-nous ? De tout et de rien. De tout, en ce sens que nous acceptions le premier sujet de conversation que le hasard nous donnait; de rien, car notre cœur n'était pour rien dans nos paroles. Il y avait entre nous un entretien muet qui n'avait d'autre expression qu'un regard, un soupir, jeté au milieu de la phrase la plus insignifiante.

« Lorsqu'il me quittait, jamais il ne me disait quand il reviendrait, mais il avait trouvé moyen de m'avertir à quel jour et à quelle heure il passerait dans les environs; et il me remerciait si doucement d'un coup d'œil, quand il ne pouvait s'arrêter, que j'eusse fait vingt lieues pour me trouver sur son passage; car lorsqu'il n'était pas seul, il n'eût pas voulu me parler. Lorsqu'il était avec Marie surtout, c'est à peine s'il osait me regarder; et, si quelqu'un avait su nos entre-

tiens secrets, nos mystérieuses intelligences, que n'aurait-on pas reproché à ce père qui parlait au fils de l'empoisonneuse de sa femme et de la meurtrière de son enfant?

« Sans qu'il me l'eût dit, j'avais compris les efforts qu'il avait faits pour me rendre Marie plus favorable, mais rien n'avait pu vaincre cette horreur dans laquelle elle avait été élevée. Marie avait peur de moi, comme les enfants, qu'on tourmente de craintes ridicules, ont peur des revenants. La raison a beau, plus tard, leur démontrer leur folie de ces craintes, ils les désavouent, mais il les gardent sans cesse. Ainsi Marie, qui ne m'avait connu que pour lui avoir rendu un service, que pour avoir souffert ses injures sans me plaindre, ne pouvait m'apercevoir sans tressaillir de tout son corps. Ce mouvement de pitié qu'elle avait éprouvé le jour où elle m'avait trouvé sanglant sur la terre, n'avait été qu'une de ces émotions physiques qu'on éprouve à la vue des blessures d'une bête

fauve, lorsque, prise dans un piége, elle est incapable de mordre.

« Eh bien, madame, malgré tout cela, je l'aimais cette Marie. J'aurais payé de je ne sais quoi un mot de pitié fraternelle de sa bouche. Elle était si innocente, si pure, qu'il me semblait que son amitié devait porter avec elle l'absolution de toutes les fautes et de tous les malheurs. Oui, madame, je l'aimais, et d'une si sainte affection que lorsque j'appris que M. d'Astorc l'aimait et recherchait sa main, je fus saisi de plus de colère et d'indignation que lorsque je l'avais vu attacher sur lui les regards de l'amoureuse Lucie. J'étais jaloux cependant, mais si grand que fût mon amour, il n'était pas complétement aveugle. Que Lucie, séduite par la suffisance de M. d'Astorc, se donnât à lui, c'était un danger sans doute, mais un danger où elle se jetait bien volontairement, un danger d'ailleurs avec lequel elle était capable de lutter. J'aurais été seul à souffrir de ce choix. Mais Marie, Marie,

cette frêle créature, dont la vie était agitée par la moindre émotion, au point d'alarmer son père, Marie devenir la femme, la proie de cet homme! A ce cœur qu'il ne fallait aborder qu'avec la plus tendre délicatesse, attacher pour jamais cette furieuse vanité qui maîtrisait impitoyablement tout ce qui l'entourait! C'était un meurtre, un crime que je ne pouvais pas permettre. Qu'il m'eût pris Lucie que j'aimais et qui était le seul être qui daignât m'écouter, et qu'il ne m'enlevât pas Marie qui me haïssait et me méprisait, voilà ce que je demandais à Dieu. Voilà ce que j'aurais voulu pouvoir faire.

« Comme vous le devez croire, d'après ce que je vous ai dit de mes entretiens avec M. de Chevalaine, jamais il n'avait pu être question, entre nous, ni de ses affaires ni de Marie. Ce fut à l'occasion de la demande de M. d'Astorc que nous franchîmes cette barrière demeurée entre nous.

« Un matin je reçus de M. Laurent de

Chevalaine un billet qui me demandait instamment de venir au château. Au mot qui terminait ce billet je reconnus que Lucie l'avait dicté. Venez, Pierre, on vous attend ; cela voulait dire : Lucie a un service à vous demander. J'avais été absent de chez ma mère plusieurs jours et je crus devoir m'excuser de la quitter presque aussitôt après mon arrivée.

« — Va, me dit-elle, va jusqu'au jour où tu reviendras ici assez malheureux ou assez coupable pour ne plus en sortir.

« Je ne fis pas attention à ce mot qui n'était que l'expression des menaces et des souhaits habituels de ma mère. A quelque distance de la maison, et comme je commençais à traverser les genêts, une voix m'appela, et je reconnus Albine.

« — Pierre, me dit-elle, je t'attendais ici.

« — Pourquoi ?

« — Ne va pas, me dit-elle, ne va pas chercher M. Laurent de Chevalaine : il y

aura un malheur, et Dieu sait si l'on ne t'accusera pas d'y avoir pris part.

« — Qui te fait penser cela?

« — Écoute, Pierre; hier j'étais près de la maison de ta mère, où j'espérais te voir.

« Depuis que j'aimais, madame, j'avais compris l'amour d'Albine, et à l'émotion, à la rougeur de cette pauvre fille, quand elle laissa échapper cet aveu, je me sentis pris de pitié; et puis, madame, rien ne peut vous donner une idée d'un malheur pareil au sien. Elle savait que j'en aimais une autre, qui était belle, qui était riche, et dont, pour la misère d'Albine, la parure était une chose magnifique. La pauvre enfant s'imaginait, elle qui était belle aussi, elle qui m'aimait, que tout l'avantage de sa rivale était dans l'élégance de sa toilette, et, pour combattre cet avantage, si vous saviez quel soin elle se donnait! C'était douloureux à voir quel art elle employait à se parer de ses haillons, à se couronner des tristes fleurs de nos bruyères.

à se faire belle. Je fis comme j'avais fait jusqu'à ce jour, je ne remarquai pas sa parure, je ne voulus pas comprendre ses paroles, et je répondis :

« — Qu'avais-tu donc à me dire?

« — Hier... fit-elle avec un soupir... rien... mais aujourd'hui, j'ai à te parler pour toi, et aujourd'hui j'oserai te parler. J'étais donc près de ta maison, et la nuit venait déjà, lorsque je vis ta mère sortir et se diriger furtivement du côté du Saut-du-Cerf. Je suis désespérée, Pierre, car je me sens mourir, et j'ai peur... Je pris tout mon courage, et je me résolus à parler à ta mère... Pour cela... je la suivis... mais au moment où j'étais près de l'atteindre, au moment où j'aurais pu l'appeler pour lui dire de m'attendre, je sentais la force me manquer, et dès qu'elle faisait un mouvement pour se retourner, je me cachais aussitôt sous les genêts pour échapper à ses regards; car ta mère est cruelle, et je me disais que si ma

folie faisait obstacle à ses projets sur toi, elle ne m'épargnerait pas plus qu'une autre.

« — Ma mère n'a fait de mal à personne, dis-je sévèrement à Albine.

« Elle sourit tristement sans me répondre sur ce sujet : elle ne voulait pas combattre un sentiment de respect qu'elle savait bien n'être qu'apparent, puis elle reprit :

« — Je la suivis ainsi longtemps, car à peine la frayeur qu'elle m'inspirait était passée, que je retrouvais dans mon cœur un tel désespoir que je me croyais la force de tout braver. Une dernière fois je me suis dit : mourir ainsi ou mourir de chagrin, qu'importe ! Et je cherchais à la retrouver, car elle avait disparu à mes yeux. Je me croyais encore bien loin d'elle, lorsque tout à coup j'entendis sa voix à quelques pas de moi, et bientôt une autre voix lui répondit. Je me serais retirée, si cette voix je ne l'avais pas reconnue : c'était celle de mademoiselle Lucie de Chevalaine, de celle que tu aimes, de

celle pour qui tu oublies tout le reste. Tu comprends que j'ai voulu savoir ce qu'elle disait, car ton nom avait été prononcé.

« — Je vous le jure, Marianne, disait mademoiselle de Chevalaine, faites ce que vous me promettez, et moi je forcerai M. de Chevalaine à cet acte de justice envers Pierre.

« — Oui, oui, dit ta mère, il faut que cet obstacle disparaisse entre lui et vous, car alors vous l'épouserez.

« — Je te l'ai promis, Marianne, le comte de Chevalaine sera mon mari.

« — Le comte de Chevalaine ! m'écriai-je.

« — C'est toi que Lucie nommait ainsi.

« — Et c'est moi qu'elle veut épouser ?

« — Oui me répondit Albine, mais cette union te coûtera du sang.

« — Quel sang ? dis-je avec épouvante.

« — Bien des choses avaient été dites avant mon arrivée, de façon que je ne puis te dire précisément tout ce qui a été convenu, mais Lucie a ajouté :

« — Je n'aurais qu'un signe à lui faire pour qu'il répondît à l'impertinence de M. d'Astorc, et si celui-ci allait refuser une réparation à Pierre, je lui dirais tout haut quel est le droit de Maricou à se croire digne de se mesurer avec lui. Je l'avouerai pour mon cousin, pour le fils de M. de Chevalaine; je le proclamerais devant mille personnes si elles étaient là... Mais toi, Marianne, tu n'oublieras pas...

« — Farrenc n'attend que mon ordre, a repris ta mère, faites seulement ce qui est convenu.

« — Je n'y manquerai pas, a répondu mademoiselle Lucie.

« Je n'écoutais déjà plus Albine ; l'idée de me mesurer avec M. d'Astorc et de le faire, pour ainsi dire, par l'ordre et sous la protection de Lucie, m'avait mis hors de moi. Cet homme que je détestais, à qui celle qui l'aimait et que j'aimais me livrait, était devant mes yeux comme une proie qui m'appar-

tenait désormais. Cet espoir me fascinait.

« — Pierre, reprit Albine, iras-tu chez mademoiselle Lucie pour être l'instrument de sa vengeance ?

« — Oui, répondis-je, j'irai, et malheur à cet homme s'il ose encore jeter sur moi ce regard insultant dont il m'accablait autrefois !

« — Mais sais-tu pourquoi on veut te le faire tuer ? reprit Albine avec un léger mouvement de colère ; tu crois peut-être que c'est parce qu'elle t'aime ?

« Je ne répondis pas par pitié pour Albine ; car dans ce moment de délire, je crus (que voulez-vous ! si le malheur n'avait pas ses heures de folles espérances, il briserait trop vite le cœur de l'homme), oui je crus que, touchée de mon amour, Lucie voulait me créer un droit à m'avouer le sien.

« Albine me regarda longtemps sans parler, cette lueur de colère s'éteignit ; à son tour elle eut pitié de moi, trop de pitié sans

doute, car peut-être si elle m'eût averti dans ce moment, je n'eusse pas été à ce rendez-vous. Mais elle craignit de me blesser, elle craignit qu'en retour d'un salutaire avertissement je ne la maudisse ; et elle se contenta d'ajouter :

« — Avant d'obéir à celle qui est tout pour toi, sache au moins ce qui la pousse à se venger.

« — C'est ma vengeance et non la sienne que je vais chercher, dis-je à Albine en m'éloignant.

« — Pierre ! Pierre ! me cria-t-elle, tu vas à un malheur, prends garde !

« Je ne l'entendais plus, ou même je ne l'écoutais plus. Je m'éloignai et j'arrivai au château de Lucie. Elle m'attendait, car je l'avais vue de loin d'une chambre haute, d'où elle découvrait au loin la route par où je devais venir.

« Son frère était absent, et pour la première fois de ma vie je fus introduit dans son

appartement. Jamais, madame, je n'avais franchi le seuil de la chambre d'une femme, jamais cette élégance qui pare le réduit d'une jeune fille n'avait frappé mes regards ; et bien que l'appartement de Lucie n'eût pas sans doute cette grâce chaste dont j'avais lu des descriptions si séduisantes, je me sentis fier et embarrassé d'avoir pénétré dans ce sanctuaire.

« — Que me voulez-vous ? lui dis-je.

« — Pierre, me répondit-elle en attachant sur moi des regards où je crus voir de l'amour, Pierre, j'ai un grand et terrible secret à vous apprendre.

« Je me souvenais de ce que m'avait dit Albine et je lui répondis, croyant qu'il s'agissait de moi :

« — Ce secret je le sais, et je sais aussi que vous voulez le proclamer tout haut.

Lucie resta stupéfaite et me dit :

« — Le proclamer tout haut… Proclamer tout haut ce qui doit rester éternellement

caché... Tu ne me comprends pas, Pierre.

« — Je croyais vous avoir devinée, dis-je en rougissant, et je n'aurais souhaité voir mon sort changer que pour pouvoir vous montrer davantage tout ce que vous pouvez obtenir de moi ; mais je resterai le misérable Maricou, si vous le voulez, et je vous obéirai comme si vous m'aviez reconnu pour le fils de M. de Chevalaine.

« — Oh ! pour cela, Pierre, s'écria Lucie, je le ferai ; ta mère te l'a dit, sans doute, car je le lui ai promis, et je tiendrai ma parole ; mais si je le fais, c'est pour que tu puisses me venger.

« — De M. d'Astorc ? lui dis-je.

« — De lui, me répondit-elle.

« — De lui ? répétai-je, de lui que vous aimiez ?

« — Et qui me trahit, entends-tu ?

« — Je laissai échapper un cri de joie à cette nouvelle. Lucie pâlit, mais elle se reprit aussitôt à sourire.

« — Allons, me dit-elle, tu m'aimes bien…

« — Lucie! m'écriai-je, oui, je vous aime!

« — Comme je veux être aimée, je le sais; comme il faut aimer une femme quand on veut la venger. Aujourd'hui, Maricou, tu viendras à la chasse à laquelle tous nos voisins, et parmi eux ton père et ta sœur, doivent prendre part. Mêle-toi à nos chasseurs, agis, parle en maître, et fais si bien que M. d'Astorc te dise quelque mot dont tu puisses lui demander compte.

« — Oui, lui dis-je, et s'il me refuse… ?

« — Alors…

« — Je sais ce que vous ferez, et s'il refuse encore…

« — Tu seras mon parent, mon ami, tu pourras souffleter le lâche qui m'outrage.

« — Réussirai-je ainsi à pouvoir prendre votre cause en main?

« — Si tu ne réussis pas ainsi, tu me vengeras autrement; car il ne peut pas épouser Marie.

« Ce nom me fit reculer.

« — Lui ! m'écriai-je, épouser Marie !

« Le sentiment qui me dicta ces paroles venait surtout de l'indignité d'un pareil époux, destiné à un ange comme Marie. Lucie, qui ne savait pas de quelle chaste affection je pouvais aimer une femme qui se montrait en tout mon ennemie, se trompa sur le sens de mon exclamation, et reprit d'une voix sombre :

« — N'est-ce pas que c'est une lâcheté ?

« C'était une singulière position que la mienne, madame, mais elle n'est pas neuve, et peut-être, placé comme Oreste en présence d'une femme qu'il aime et d'un rival qui est aimé, ai-je subi, comme lui, cette fatalité qui n'est autre chose que la soif de plaire à celle qui nous dédaigne.

« — Oui, m'écriai-je, c'est indigne et infâme ! et je vous vengerai, Lucie. Mais alors, quand j'aurai fait tout ce que vous aurez voulu?

« — Alors je t'aimerai, Pierre, me dit-elle.

« — Vous me le jurez ? lui dis-je.

« Insensé qui demandait à une femme d'éprouver de l'amour !

« — Oui, je te le jure, et ce que tu me demanderas, je te l'accorderai.

« — Qu'il vienne donc, et vous serez à moi.

« Lucie me regarda comme étonnée de mon audace.

« — Tout ce que tu voudras, quand je serai vengée, car il m'a trahie, plus trahie que tu ne crois.

« — Grand Dieu !

« — Ah ! ne comprends-tu pas que si je n'étais pas plus que trahie, ce n'est pas à toi, mais à mon frère, que j'eusse demandé ma vengeance ?

« — Ainsi...? lui dis-je.

« — Je ne veux tromper personne, me dit-elle, tu peux m'abandonner, maintenant que tu sais mon secret.

« — Oh ! lui dis-je, je tuerai cet homme. Je le tuerai !

« Le reste est inutile à vous dire ; elle m'avoua tout.

« L'heure fixée pour le rendez-vous de chasse arriva, et chacun fut surpris de me revoir à l'une de ces fêtes où je ne paraissais plus depuis longtemps. Quant à M. d'Astorc, il ne se rendit pas chez mademoiselle de Chevalaine, et devait se trouver dans la forêt qui borde la lande, avec le comte et Marie. Nous partîmes, mais nous manquâmes le rendez-vous, et la chasse commença. Tout cela avait-il été combiné d'avance ? je ne le sais pas encore ; mais voici ce qui arriva. Après une heure de chasse, et comme je débusquais par le fourré sur une route où passait Lucie à cheval et seule, nous nous trouvâmes face à face avec M. d'Astorc, Marie et son père, qui cheminaient tranquillement à cheval. On s'arrêta pour se parler, et je me mis à regarder M. d'Astorc avec une fixité qui devait

finir par lui déplaire. Lucie s'approcha de Marie, et lui dit avec une rage concentrée :

« — Le bonheur vous rend paresseuse, chère cousine ; vous n'êtes pas arrivée à l'heure indiquée. Mais je conçois que lorsqu'on cause avec un fiancé si aimable que M. d'Astorc, on soit peu pressée d'arriver.

« — C'est peut-être vrai, ce que vous dites là, dit naïvement Marie, mais c'est M. d'Astorc qui est le coupable, car nous étions au rendez-vous avant l'heure, et c'est lui qui nous l'a fait quitter.

« — Ça ne m'étonne pas, dis-je aussitôt. Quand on craint de rencontrer certaines personnes, on retarde le plus possible le moment de les voir face à face.

« M. d'Astorc me jeta un regard de mépris du haut de son cheval, et dit d'une voix insultante :

« — Qui a donc amené ce maraud ici ?

« Je vis mon père tressaillir de colère à cette insulte, et Marie pâlir. La promesse que

j'avais faite à Lucie, la haine que j'avais pour cet homme, le désir de montrer à M. de Chevalaine que son sang n'avait pas dégénéré en moi, furent sur le point de céder à la crainte que j'eus d'épouvanter Marie ; mais la pensée qui me vint, que c'était elle que je sauvais aussi, me rendit ma colère.

« — Voilà un mot qui veut une réparation, monsieur, dis-je à M. d'Astorc.

« — Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-il en tournant son cheval vers moi, et en s'avançant le fouet levé.

« — Ne bougez pas, m'écriai-je, ou je vous étends à mes pieds... Vous me rendrez raison du mot que vous m'avez dit ou je vous déclare un lâche.

« Lucie me regardait avec des yeux pleins d'une sombre joie. M. d'Astorc la regarda et la comprit.

« — Ah ! ce sont là les chevaliers errants des dulcinées de ce pays, dit-il en ricanant.

« — Taisez-vous ! M. de Chevalaine, dit

Lucie en s'adressant à moi, vous convient-il à vous, mon cousin, de me laisser insulter en l'absence de mon frère ?

« — Votre cousin ? dit M. d'Astorc.

« — Sans doute, reprit Lucie, et mon oncle peut vous l'attester mieux que personne.

« — Quoi ! dit Marie... lui, le fils de Marianne... il serait...

« — Votre frère, ma chère Marie, dit Lucie.

« Marie regardait son père d'un air éperdu.

« M. de Chevalaine, anéanti par cette scène si imprévue, s'écria :

« — Lucie, quel est votre projet ? Pourquoi ces paroles imprudentes ?

« — Pierre vous les expliquera, répondit Lucie ; mais il est des choses que Marie ne doit pas entendre... Venez... venez, Marie, lui dit Lucie, il le faut.

« M. de Chevalaine me jeta un regard comme pour me consulter, et je lui fis signe qu'il devait faire éloigner Marie.

« — Va, ma fille, va, lui dit-il, va et ne crains rien ; nous sommes deux à veiller à ton bonheur.

« Je remerciai mon père de ce mot qui massociait à sa cause.

« — Maintenant, explique-toi, Pierre, me dit-il, explique-toi.

« — Ce n'est pas difficile, et monsieur doit me comprendre ; il a promis à mademoiselle Lucie son nom et sa main ; et maintenant, qu'il a rencontré Marie, sans l'aimer, car cet homme n'aime rien, il l'a recherchée parce qu'elle est riche.

« — Je n'appelle pas séduire une femme, reprit avec arrogance M. d'Astorc, accepter les faveurs d'une femme qui vous les jette à la tête.

« — Pierre vous a nommé de votre vrai nom, lui dit M. de Chevalaine, vous êtes un lâche !

« — Monsieur, lui dit M. d'Astorc, ce mot veut du sang.

« — Vous m'oubliez, lui dis-je.

« — Je ne vous connais pas, s'écria-t-il.

« — M. d'Astorc, je vous traînerai devant vos amis et je vous souffletterai devant eux.

« M. d'Astorc prit son fusil en m'ajustant :

« — Voilà comme je me mesure avec des brigands, me répondit-il ; et sur-le-champ il tira sur moi et me traversa le bras d'une balle. A peine le coup était-il parti que je vis Marie ramener son cheval de notre côté. Mais ce que je pus voir seul, c'est que Lucie la gagna de vitesse en quelques secondes, et, appuyant sur la bride du cheval, le fit tourner dans une allée latérale. Des cris se firent entendre : M. d'Astorc était resté devant moi, et M. de Chevalaine semblait prêt à le punir lorsque je lui criai :

« — Laissez cet homme; à Marie ! à Marie !

« — A moi ! disait Marie, tandis que Lucie criait : Arrêtez ! arrêtez ! Nous les vîmes passer au bout d'une allée qui gagnait les genêts. Marie était emportée par son cheval

et Lucie la suivait de près. M. de Chevalaine s'élança de ce côté, et M. d'Astorc le suivit. Je restai seul, et fis quelques pas pour gagner les genêts dans une autre direction ; mais la douleur et la perte de sang m'arrêtèrent ; déjà je n'entendais plus le galop des chevaux, lorsqu'un cri perçant se fit entendre. C'était la voix de Marie. Je m'évanouis. Quand je revins à moi, j'étais dans le château de M. de Chevalaine. Un domestique, placé près de moi, me raconta que c'était Lucie qui m'avait fait transporter au château. Je demandai des nouvelles de Marie. Hélas ! madame, son cheval s'était abattu ; elle avait été lancée à terre, et lorsque son père était arrivé, il l'avait trouvée morte !

« Une horrible idée me prit, je ne pus croire au hasard de cet accident et je demandai à voir le corps de Marie. On me considéra comme un fou, mais moi, je me rappelai ce qu'Albine avait entendu : « Farrenc sera prêt ; » j'avais vu Lucie détourner la tête du

cheval de Marie... Enfin, madame, je croyais à un crime prémédité.

« — Et vous avouerez que je puisse trouver surprenant que c'est à moi que vous veniez le dire, fit madame Cros.

« — Oh ! madame, vous verrez bientôt que cela ne vous est pas si indifférent que vous le croyez.

« Je ne pus voir le corps de Marie ; mais je sus qu'il avait deux fractures au crâne. Je ne dis rien, mais je demandai la permission de descendre aux écuries pour voir le cheval que montait Marie, on me le permit. La croupe était encore labourée de coups de cravache. Qui avait excité la course de ce cheval, et qui avait pu les frapper, si ce n'était Lucie qui courait à côté d'elle ? Je voulus tout dire à M. de Chevalaine, mais il était presque fou de douleur, et je ne pus le voir. Lui-même refusa de m'écouter en s'écriant :

« — Oh ! ma fille me le disait bien qu'un jour il lui porterait malheur.

« Que faire? que devenir? Porter une accusation basée sur de si faibles indices, et contre qui? contre Lucie? Je quittai le château, mais je ne voulus pas laisser le crime impuni, car c'en était un. Je me rendis chez Lucie, mais avant, je passai à l'endroit où avait été commis le meurtre. Je savais trop bien l'infernale adresse avec laquelle les habitants des huttes faisaient trébucher et tomber les voyageurs qui passaient dans la lande, quand ils voulaient les dépouiller, pour ne pas reconnaître quel moyen avait été employé. Une corde double avait été jetée d'un bord à l'autre de la route, et une main accoutumée à ce piége l'avait tendue au moment où le cheval, lancé dans toute sa vitesse, ne pourrait la voir assez tôt pour la franchir. A l'empreinte laissée sur l'écorce d'un énorme pied de genêt, il n'y avait pas moyen d'en douter, la chute avait pu être mortelle ; mais ces deux fractures à la tête m'étonnaient encore. Je passai le reste de la journée à quêter

comme un chien chaque trou, chaque touffe d'herbe, et enfin, à plus de cent pas de l'endroit où avait eu lieu la chute, je trouvai une pierre anguleuse et sanglante qui avait été jetée là et qui avait servi à achever la victime !... Le crime était patent pour moi... la participation de Farrenc m'était expliquée ; mais cette participation de Farrenc entraînait celle de ma mère. Toujours ma mère... toujours... C'était à en devenir fou. Dans un premier mouvement de colère je voulais aller à elle et la punir... mais j'entendais par avance ces mots horribles sortir de sa bouche :

« — C'est pour toi que j'ai commis ce crime comme les autres. L'obstacle qui existait entre toi et la fortune, je l'ai détruit.

« Je reculai devant l'horreur d'une pareille explication, et cherchant alors quelqu'un à qui faire payer ce crime, j'allai chez Lucie... »

Comme Maricou prononçait ces mots, un

coup discret fut frappé à la porte de madame Cros qui fut très-stupéfaite d'être ainsi surprise, au milieu de la nuit, seule avec Maricou.

Elle lui fit signe de se taire, et tout aussitôt la voix discrète de M. Camille Perrin se fit entendre :

« — Vous veillez, je le sais, et je sais avec qui vous êtes ; ouvrez-moi ; il faut que je vous parle tout de suite, il y va de notre salut à tous. »

Après l'étrange récit que madame Cros venait d'entendre, une pareille éventualité ne lui parut pas impossible. Elle ouvrit, et M. Camille Perrin entra.

FIN DU PREMIER VOLUME.

HUIT JOURS AU CHATEAU

EXTRAIT

DES MÉMOIRES D'UN JEUNE HOMME.

PAR

Frédéric Soulié.

TOME SECOND.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1843

II

Il faut que nous racontions d'abord à nos lecteurs quelle était la cause de cette interruption. Lorsque ceux de nos personnages qui avaient été visiter la lande furent rentrés au château, il fut dit à madame Cros que son mari était rentré tellement fatigué qu'il s'était immédiatement couché. Nous avons ajouté à cela que madame Cros, fort curieuse

d'écouter l'histoire de Maricou, ne s'était pas informée de ce qui était arrivé à son mari; mais que MM. Camille Perrin et de Fernic n'en avaient pas jugé ainsi, et qu'ils étaient demeurés dans les salons du château pour interroger Gros-René qui, revenu de la lande avant les autres visiteurs, avait vu M. Cros et appris de lui ce qui lui était arrivé.

— Voyons ça, mon garçon, avait dit M. Camille Perrin à Gros-René, l'air gouailleur dont tu nous as parlé de la fatigue et de l'empressement de M. Cros à se retirer dans sa chambre, semble annoncer quelque mystère, et il nous est arrivé aujourd'hui d'assez étranges aventures pour que nous soyons bien aises de connaître la vérité.

— La vérité, reprit Gros-René, est une chose qui est difficile à dire, mais je puis vous apprendre ce que je sais.

— Point de mensonges, surtout, dit M. Camille Perrin, c'est ce que je te demande.

— Eh! fit Gros-René en ricanant, si M. Cros

m'en a fait des mensonges, il faut bien que je vous les répète.

— Et pourquoi, puisqu'il te choisissait pour confident, t'aurait-il fait des mensonges ? car il était bien le maître de ne te rien dire !

— D'abord il m'a dit, repartit Gros-René, qu'il n'avait pas eu peur, et je suis assuré qu'il en a la colique, et la preuve c'est qu'il n'a pas soupé.

— Ah! dit France de Fernic, on a sans doute cherché à l'épouvanter de son côté.

— Voyons, pas tant de préambules, reprit M. Perrin, que t'a-t-il dit, que s'est-il passé ? Il faut que nous prenions une résolution.

— Bien! fit Gros-René, vous avez peur aussi, c'est drôle, des hommes de sens. Ça ne me regarde pas, mais si j'avais affaire à tous ces gueusards de paysans, et que je fusse un personnage comme vous autres, j'écrirais un mot au préfet de police de l'endroit, il enverrait une douzaine de sergents de ville ou de municipaux là-bas, et je ferais empoi-

gner tous ces fainéants, et nous verrions…

— Maître René, reprit M. Perrin, nous n'avons pas besoin de vos avis, mais de vos renseignements.

— C'est que je suis Parisien, moi, dit Gros-René, et quand j'ai affaire à des garnements, je ne tergiverse jamais ; je n'ai point de vos ménagements philanthropiques : en avant le commissaire de police, les sergents de ville et les municipaux, et voilà… Vous voulez faire des travailleurs de toutes ces canailles, c'est bon à faire des galériens, voilà tout.

— Mais, animal, lui dit M. Perrin, il n'y a ici ni préfet de police, ni sergents de ville ; et pour tous municipaux il y a au Ribay une escouade de six gendarmes, à quatre lieues d'ici, et s'il plaisait à ces misérables d'attaquer le château, de le prendre d'assaut et de nous égorger, ils le pourraient tout aussi aisément que tu coupes le cou à un poulet.

A ces paroles que M. Perrin prononça d'un air fort sérieux pour en finir avec les obser-

vations de Gros-René, celui-ci devint pâle comme un mort et s'écria :

— Mais alors c'est fait, voilà leur plan, nous allons tous être massacrés, c'est sûr... Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

— Mais explique-toi donc, scélérat, dit M. Perrin avec rage, ou plutôt allons voir M. Cros qui nous apprendra la vérité.

— Non, non... fit Gros-René, il m'a menacé de me chasser si je vous disais un mot de tout ça.

— Dis-le donc, fit M. de Fernic, car tu sais bien qu'il t'en arrivera encore plus si tu ne le dis pas.

Gros-René regarde à la pendule en gaîne, qui était à côté de l'immense cheminée du salon, et dit :

— Il n'est que onze heures et demie, et nous avons le temps de prendre nos précautions.

— Mais pourquoi? dit M. de Fernic avec impatience.

— Voici, voici dit Gros-René... voici. Je vas vous dire les choses comme il me les a contées. Je n'y ajouterai rien.

Gros-René poussa un énorme soupir, jeta autour de lui un regard alarmé, tandis que M. Camille Perrin disait tout bas à M. de Fernic :

— Ne l'interrompez point ; ne vous moquez pas de lui surtout. Je connais le drôle, et s'il était le moins du monde rassuré, nous n'en pourrions rien arracher.

Alors Gros-René commença son récit de la façon suivante :

« Je suis arrivé au château un moment avant M. Cros. J'étais dans le grand vestibule lorsqu'il entra ; il était pâle et suait à grosses gouttes. On ne le voit jamais dans cet état que lorsqu'il se donne une indigestion, et je le crus malade.

« — Suis-moi, Gros-René, me dit-il brusquement et d'une voix altérée.

« Je pris une bouilloire, la théière et la

boîte à thé, et je montai au galop dans sa chambre. Je le trouvai qui se démenait à tort et à travers.

« — Qu'est-ce que ça ? me fit-il en me regardant avec des yeux furieux.

« — C'est pour le trop plein, lui dis-je en riant.

« C'est une plaisanterie que je lui avais dite vingt fois, parce qu'étant dans les secrets de l'estomac de monsieur, il me permettait quelquefois de plaisanter. Pas du tout ; voilà qu'il se fâche, et qu'il me dit :

« — Va-t'en, drôle !

« Je vas pour m'en aller.

« — Reste.

« Je reste ; et il recommence ses arpentages en se disant à part soi :

« — Enfin, enfin, je l'ai promis.

« Puis il me regarda, et me dit :

« — Au fait, tu as raison. Tu diras que je me suis trouvé malade, que je suis couché, que je dors. Si je voyais quelqu'un, j'en au-

rais à entendre ou à raconter jusqu'à deux heures du matin, et c'est à minuit qu'il faut que l'affaire se fasse.

« — Quelle affaire? lui dis-je en posant tout mon bataclan sur une table.

« — Écoute, me dit-il; il doit y avoir dans le parc une petite porte qui ouvre sur la campagne.

« — Il y a des petites portes à tous les parcs, que je lui dis.

« — Tu te la feras enseigner, et lorsque tu auras reconnu où elle se trouve, tu en demanderas la clef et tu l'apporteras.

« — Pourquoi faire?

« — Cela ne te regarde pas.

« — C'est que le concierge, qui est en même temps le gardien des scellés, n'est pas homme à me donner comme ça une clef du dehors, si je ne lui dis pas pourquoi j'en ai besoin.

« — C'est vrai, c'est vrai, fit M. Cros.

« — Mais, au fait, je lui dirai que c'est pour vous.

« — Garde-t'en bien, me dit tout à coup monsieur.

« Puis il réfléchit, puis il se mit à réarpenter, puis il me dit encore tout à coup, mais à voix basse :

« — Voyons, arrange-toi, ingénie-toi, attrape cette clef, et si l'affaire réussit, tu auras mille écus.

« Mille écus ! Vous comprenez que, quand on n'a que huit cents francs d'appointements[1], et qu'en cinq ans de temps on n'a pu mettre que six mille francs à la caisse d'épargne, mille écus à gagner en un quart d'heure, c'est bien tentant, et je répondis aussitôt :

« — Comment, monsieur, j'aurai mille écus si je puis attraper la clef ?

[1] Tout le monde sait que les domestiques n'ont plus de gages ni de maîtres : ils ont des *appointements* et des *patrons*..

« — Hein ! fit M. Cros ; je t'ai dit si l'affaire réussit.

« — Eh bien ! quelle affaire ?

« Et, pour la troisième fois, il se remet à aller et venir en réfléchissant et en marmottant.

« — Je ferais mieux d'en parler à Perrin (c'est comme ça qu'il a dit), puis il a ajouté : Bah ! il se moquerait de moi.

« Comme si je ne m'en moquais pas aussi, moi !

— Plaît-il, fit M. de Fernic, à qui la réflexion du valet de chambre parut de trop.

Un signe de M. Perrin le fit taire, et Gros-René ajouta d'un ton presque impertinent :

— Si ma manière de raconter ne vous va pas, je ne vous force pas à m'écouter.

Un nouveau signe fit taire M. de Fernic, et René continua, mais rassuré, et en jetant ces paroles comme un homme qui ne veut plus rien dire :

« — Je t'ai promis mille écus si l'affaire

réussit, mais je te chasse si tu dis un mot à personne.

« — De quoi ?

« Vlan! il me requitte pour recommencer ses tournées ; ma foi, ça *m'embête*[1] et je lui dis alors :

« — Voulez-vous une tasse de thé, peut-être ça vous fera sortir la chose.

« Ça recommence encore et puis : Va-t'en me chercher Perrin. Non n'y va pas. Si, vas-y. Non, reste... *et cœtera*. Enfin, il avait l'air d'un fou.

« — Ah ça ! lui dis-je d'un air de prière, je voudrais bien gagner mes mille écus.

« — Oui, si l'affaire réussit.

— Mais quelle affaire? s'écria M. Perrin, dont l'impatience amassée depuis qu'il écoutait le prolixe récit de Gros-René, éclata tout à coup.

— C'est précisément, répliqua celui-ci, ce

[1] Textuel.

que je dis à M. Cros, et le voilà qui recommence à se promener en marmottant... Quelle affaire, quelle affaire?...

— Eh bien! s'écria M. Perrin, a-t-il dit de quoi il s'agissait.

— Il ne me l'a pas dit; mais je l'ai deviné.

— Enfin, dit M. Perrin, qu'as-tu deviné, mon bon Gros-René?

Gros-René prit un air majestueux, et, secouant la tête, il dit en montrant M. de Fernic :

— Je ne puis pas dire ça devant monsieur.

— Pourquoi cela? dit France.

— Parce que c'est le secret de mon maître.

— Vous le vendez bien à M. Perrin.

— M. Perrin est l'ami de mon maître...

— M. de Fernic, fit M. Perrin, d'après ce qui nous est arrivé aujourd'hui, il nous est permis de penser que tout ceci peut devenir fort grave, et que nous avons des précautions à prendre.

— Je vous comprends. Je me retire, dit

France ; je vous attends chez moi, ou bien je vous prie de me faire avertir que vous êtes libre, car il est nécessaire que nous convenions de nos faits, relativement à la visite que je vous ai prié de faire à mon cousin M. de Chevalaine.

— Bien, bien, fit M. Perrin ; c'est une chose à discuter encore ; mais à tout à l'heure...

Fernic sortit; et dès qu'il fut parti, M. Perrin se retourna vers Gros-René et lui dit :

— Eh bien! voyons maintenant, qu'y a-t-il?

— Il y a, dit Gros-René, que la peur m'a d'abord fait parler comme une bête, et que j'ai réfléchi que je ferais mieux de me taire...

— M. Gros-René, vous êtes un drôle, lui dit M. Perrin, et je vais aller trouver votre maître...

Gros-René se gratta l'oreille et reprit :

— De me taire devant M. de Fernic... car enfin, il paraît qu'il s'agit d'un trésor qui est caché dans les caves du château, et dont on

doit montrer la place à monsieur ; oui... oui... voilà l'affaire.

— Un trésor caché, et c'est M. Cros qu'on a choisi pour lui apprendre ce secret... Tu mens...

— C'est M. Cros qui me l'a dit ; et alors c'est lui qui ment...

— Et il t'a choisi pour cette confidence ?

— Ah ! voilà où le bât le blesse. Il faut aller ouvrir la porte à ceux qui doivent le lui montrer, et monsieur n'a pas le courage d'y aller tout seul, d'autant qu'il paraît qu'il y a des opérations de magie dans tout ce qui va se passer.

—De par tous les diables de l'enfer ! s'écria M. Perrin avec colère, il y a un complot contre quelqu'un dans cette maison.

Cette exclamation poussée tout à coup, et les expressions dont se servit M. Perrin, firent un effet prodigieux sur Gros-René, qui se mit à dire en tremblant :

— Tenez, monsieur, ne jurez pas par le

diable dans cet horrible château ; ça me fait l'effet qu'il va sortir tout à coup de dessous terre.

— Imbécile, murmura M. Perrin. Va dire à M. de Fernic que je vais aller le retrouver. Je monte chez M. Cros.

— Mais, monsieur, il me chassera...

— Que le diable t'emporte! lui dit M. Perrin, fais ce que je te dis... Tu ne sais donc pas ce qui nous est arrivé à la lande après ton départ ?

— Rien de rien...

— Tu ne sais donc pas qu'on a voulu m'enterrer tout vif ?

— Hein ? fit Gros-René.

— Et que j'y restais sans ce Maricou, le fils de cette femme chez qui nous avons dîné...

— Fameuse cuisinière! dit Gros-René ; c'est drôle qu'une femme de ce talent se soit retirée.

— Mais, à propos, toi qui es arrivé chez elle avant nous, tu n'as rien remarqué ?

— Rien. si ce n'est un tas de mendiants qui

sont venus dans la maison, et à qui elle parlait en jargon de l'autre monde...

— C'est un coup monté, et M. Cros a eu sa part... Prie M. de Fernic de ne pas se coucher et de visiter ses armes.

—De visiter ses armes?.. s'écria Gros-René. Mais il y a donc du danger?

M. Perrin sortit sans répondre à Gros-René, et celui-ci demeura seul dans l'immense salon, et fut saisi d'une telle peur qu'ayant pris un flambeau d'une main, il s'empara de l'énorme pincette de la cheminée et sortit bien décidé à assommer le premier qui se présenterait à lui.

Or, voici ce qui était arrivé à M. Cros, parti avec un arpenteur pour parcourir la lande, non point qu'il voulût en connaître la contenance exacte, mais pour en avoir, à vue d'œil, une approximation qui lui permît d'établir les calculs de l'opération qu'il voulait faire. Cette opération dont il avait entretenu ses cohéritiers était simplement un projet de mettre en actions la terre de Chevalaine. Si,

comme on le lui avait dit, la lande avait à peu près deux lieues et demie de diamètre, il calculait que cela devait lui représenter sept à huit mille hectares, lesquels, transformés en arpents de Paris, lui donneraient de vingt à vingt-cinq mille arpents. Or, en créant vingt ou vingt-cinq mille actions à un capital de cent francs, c'était évaluer la valeur de la propriété à deux millions cinq cent mille francs. Le prix était énorme, mais on avait un arpent de terre pour cent francs, et quel est le Parisien qui se refuserait à devenir propriétaire foncier pour une somme de cent francs, lorsqu'il entend évaluer dans sa rue une toise de terrain quatre mille francs, et dans la banlieue, qui pour lui est la campagne, un arpent de terre quatre, cinq et six mille francs.

Or, la lande, avec les quelques portions de terre cultivée qu'elle renfermait, les misérables fermages qui s'y trouvaient disséminés, pouvait valoir une centaine de mille francs. Dans ce cas, M. Cros, qui était, par sa femme,

héritier pour un cinquième des biens de M. de Chevalaine, portait son cinquième à cinq cent mille francs. Pour cette partie de l'héritage, cela valait la peine de faire un petit voyage et de tenter une combinaison.

On n'a pas oublié que l'absence d'un seul des héritiers de M. de Chevalaine, au jour fixé pour l'ouverture du testament, annulait cet acte de dernière volonté, et M. Cros se proposait bien d'user de cette faculté, toujours par le moyen de sa femme, pour que le partage se faisant alors selon la loi, ladite lande devînt la propriété des héritiers naturels, qu'il aurait, au préalable, engagés vis-à-vis de lui.

On nous fera peut-être observer qu'il eût été plus facile au banquier d'acheter la lande et de faire l'opération tout seul. Mais notre spéculateur savait le bon effet que ferait sur le public parisien une association où se trouveraient les noms de M. Laurent de Chevalaine, qui serait devenu un agronome de

première science, de M. le chevalier de Chevalaine, curé de Magname, pasteur philanthrope et ami du progrès, et de madame la comtesse de Fernic, vertueuse douairière, patronesse de toutes les entreprises religieuses et bienfaisantes; tous animés d'un puissant amour de l'humanité et du désir d'établir, ou plutôt de laisser exister en France, une de ces vastes exploitations rurales qui ont fait de l'agriculture anglaise une richesse nationale avec laquelle l'étendue et la fécondité de notre sol ne peuvent lutter, etc., etc.

Le prospectus de M. Cros était tout composé, et il avait besoin de tous les éléments dont nous venons de parler.

L'association une fois créée, il se promettait d'émettre tout doucement les cinq mille actions dont il serait porteur ; et s'il arrivait que l'affaire réussît et que les actions fussent cotées à la bourse au-dessus du taux de la création, il se promettait bien encore de négocier la meilleure partie de celles de ses

coassociés, qui ne demanderaient pas mieux que de lui céder les leurs à cent francs, et même à quatre-vingts francs, et même à soixante, car ils y feraient encore un énorme bénéfice.

C'était là le côté le plus honorable de la combinaison de M. Cros. Il s'était réservé une ressource d'une bien autre portée, mais qu'il n'avait confiée à personne. La voici :

Dans l'acte d'association, il était dit que la moitié du capital devait être employée à bâtir des fermes, usines, fabriques, huileries, féculeries, etc., et cela au fur et à mesure des progrès. Pour accomplir ce magnifique établissement, l'acte projeté portait que chaque *souscripteur* d'action verserait à la caisse sociale une somme de dix francs par action et par année pour les frais d'exploitation, cela durant cinq ans, ce qui ferait la somme d'un million deux cent cinquante mille francs, dépensée en améliorations, constructions, amendements, etc.

M. Cros avait compté sur la confusion que

feraient les provinciaux entre les *souscripteurs* d'actions et les *porteurs*, et il avait arrangé les choses de la façon suivante :

Pour prévenir toute contestation au moment du transfert d'une action de cent francs, le *souscripteur* primitif devait laisser dans la caisse sociale le montant total des annuités qu'il aurait à verser autrement en cinq ans. Le *porteur* était donc dégagé de toute obligation. Mais si le souscripteur gardait, il était obligé audit versement annuel. Cela posé, M. Cros se disait : Si l'affaire est enlevée, je vends mes actions, je les fais vendre à mes coassociés ; je fais un bénéfice énorme ; et qui sait si, en dépensant un million deux cent cinquante mille francs sur cette lande, on n'en fera pas une affaire qui aura au bout du compte une tournure assez honorable ?

Si, au contraire, les actions n'ont aucun cours... et si nous les gardons les uns et les autres, je verse mon premier cinquième, et je force mes associés à verser de même. Ce

sera pour chacun cinquante mille francs par an, et lorsqu'ils calculeront qu'en cinq ans ce sera deux cent cinquante mille francs pour chacun à prendre sur sa fortune, je serai bien malheureux si on ne transige pas avec moi pour obtenir la résiliation de l'acte de société en m'abandonnant d'abord toutes les actions, et en me donnant ensuite des dommages-intérêts que nous aurons à débattre.

Voilà quels étaient les plans de M. Cros, et il nous faut dire comment M. Perrin, qui était un honnête homme, avait pu s'y trouver mêlé.

Il n'avait vu d'abord dans tout cela qu'un immense établissement agricole, et c'était un des rêves de M. Perrin de donner à l'agriculture une impulsion puissante, et de prouver que le système d'association pouvait heureusement s'appliquer à cette mère industrie, dont toutes les autres ne sont que les corollaires.

Mais c'est trop nous occuper des détails des affaires de M. Cros, revenons à notre récit.

Nous prendrons la liberté de raconter nous-même ce qui était arrivé à l'honorable banquier; sa façon de dire nous ayant paru, comme celle de Gros-René, manquer de la clarté nécessaire.

M. Cros avait quitté le château de fort bonne heure, en compagnie d'un arpenteur qui avait jadis levé un plan de la lande pour M. de Chevalaine, et qui voulait en faire reconnaître les points principaux à M. Cros.

Il est nécessaire que nous fassions connaître ce nouveau venu à nos lecteurs.

C'était un homme assez ignorant, parce que la misère l'avait obligé de mettre en pratique le peu de savoir qu'il avait acquis, dès que ce savoir avait pu lui rapporter quelque chose.

Du jour qu'il avait su assez de géométrie pour lever un plan, il s'était employé à ce travail pour vivre, et, comme les besoins de la vie avaient été incessants, il s'était arrêté où il avait commencé, et n'en savait pas plus après trente ans d'exercice que le jour de son

début ; seulement il s'y était tellement rompu qu'il opérait avec une merveilleuse rapidité, et qu'il faisait d'énormes calculs sans le secours de la plume. Cet homme avait un singulier nom, il s'appelait Burlaudas, et je me rappelle que la première fois que je le vis, il me frappa par la singularité de sa personne : il avait plus de six pieds de haut ; il était fort maigre, mais d'une structure osseuse si puissante qu'il paraissait fort et carré. Ses membres étaient d'une longueur démesurée, ses pieds larges et plats, ses mains énormes, sa tête monstrueuse, illuminée par des yeux fauves, et sa bouche d'une ouverture à y faire passer beaucoup mieux qu'une aile de poulet en une bouchée.

Avec cette féroce apparence, Burlaudas était l'homme le plus doux et le plus docile qu'on pût imaginer. Infatigable, complaisant, rien ne le rebutait et ne pouvait lasser son angélique patience. Il s'était marié assez tard et n'en avait pas moins onze enfants,

dont l'aîné n'avait guère que quinze ans. Il avait fallu nourrir et élever tout cela, avec le faible revenu de son industrie, et cependant jamais le courage de cet homme n'avait failli à cette lourde tâche. Bien des fois, en terminant le soir de rudes travaux qui l'avaient tenu toute la journée sous la pluie ou le soleil, s'il rencontrait un voyageur embarrassé de sa route, il lui avait offert de le conduire, et si, au but, le voyageur lui donnait une petite pièce de monnaie, il la recevait sans rien dire, mais non sans verser quelquefois une larme bien amère sur la pauvreté qui lui rendait cette aumône précieuse.

Je l'ai connu, ce pauvre Burlaudas; j'ai travaillé longtemps avec lui, moi tout jeune homme, lui déjà vieux à cinquante ans. Dans nos longues tournées, je lui donnais souvent à dîner dans quelque auberge que nous rencontrions sur notre route. Le premier moment de la faim était admirable, il dévorait; mais lorsqu'il arrivait un second plat, puis

un troisième, quelquefois un quatrième, il devenait triste et pensif, et ne mangeait plus... Il attachait un regard douloureux sur ces mets, que je renvoyais quelquefois sans y avoir touché; il les suivait des yeux, il pensait que cela eût pu nourrir sa famille, et moi, avec cette insouciance de la jeunesse qui ne comprend rien, je brisais le cœur à ce pauvre homme; je lui criais :

— Mangez donc, Burlaudas; buvez donc, Burlaudas... A quoi diable pensez-vous, Burlaudas?

— A rien, me disait-il d'une voix sourde et tremblante. Et alors il se faisait apporter un grand verre d'eau-de-vie, il le buvait d'un trait... Puis, il devenait d'une gaieté singulière et me racontait toutes les histoires de la contrée, car il les savait toutes. Il en amusait ses enfants, et ce fut à ce propos qu'il répondit une fois au curé qui lui reprochait de leur faire des contes de sorcières et de revenants :

— Que voulez-vous, M. le curé, quand je leur ai donné tout le pain de la maison, je les endors avec ça pour qu'ils ne m'en demandent pas davantage.

Voilà quel était le compagnon de M. Cros, le riche banquier, le fin gourmand, le spéculateur sans pitié.

Ils étaient partis ensemble de grand matin, M. Cros à cheval, Burlaudas à pied. Les difficultés de la route n'eussent pas rendu l'allure du bidet de M. Cros assez lente que Burlaudas l'eût suivi également bien ; il avait adopté le pas métrique, de façon qu'il arpentait véritablement en marchant. C'était là une des singularités de Burlaudas ; il avait deux pas : le grand, ouvert de trois pieds ; le petit, qui n'avait exactement que deux pieds ; il ne pouvait plus marcher autrement. Cela lui servait de mesure, et cette mesure était d'une exactitude surprenante. Il était lui-même un de ses instruments. Cet homme s'était fait compas pour accélérer son travail et gagner

quelques sous de plus par jour à sa famille. C'était un digne et brave homme.

M. Cros jugea que Burlaudas pouvait lui fournir les renseignements nécessaires, non point pour accomplir son opération, mais pour pouvoir en parler en homme qui l'a profondément étudiée. M. Cros avait fait la partie morale de son entreprise, il voulait en faire aussi le prospectus technique. Ainsi il apprit que la lande était traversée par deux sentiers qui se croisaient au milieu et qui aboutissaient l'un à une forêt traversée par une route allant au Mans, l'autre à un chemin menant à la grande route d'Alençon. Cela se traduisait par M. Cros en deux magnifiques voies de communication qui *reliaient* la propriété qu'il voulait entreprendre à deux des villes les plus commerciales de la France. Un ravin, où se ramassaient les eaux pluviales qui glissaient sur cette terre stérile, devenait un lac; quelques monticules, semés çà et là dans la lande, étaient destinés

à faire des collines boisées ; ainsi de suite.

Burlaudas répondait avec la plus touchante bonne foi aux questions de M. Cros, et ne cessait de l'encourager dans ses dispositions bienfaisantes.

— Oui, disait-il, monsieur, il y a encore dans la lande quelques bons quartiers de terre qu'on pourrait mettre en rapport, et ce serait peut-être facile si les gens des huttes n'étaient pas là. Mais comment voulez-vous qu'un laboureur vienne semer son blé noir ou ses pommes de terre dans ce désert, pour trouver un beau matin son champ récolté, sans qu'il sache où la récolte a passé ?

— Nous y mettrons bon ordre, nous bâtirons des fermes, nous aurons des clôtures, nous planterons des haies [1].

— Eh! mais, il faudra d'abord garder les haies pour qu'elles puissent pousser ; sans ça

[1] Dans cette partie du Maine, chaque champ, si petit qu'il soit, est entouré de haies.

les gens des huttes viendront les arracher pour se chauffer.

A cela, M. Cros répondait qu'il se ferait donner deux ou trois brigades de gendarmerie par le ministre de l'intérieur ; puis il passait à d'autres projets. Mais à tous ces projets il y avait toujours un obstacle, et cet obstacle était toujours les gens des huttes.

— Mais enfin, dit M. Cros à Burlaudas, ce ne sont pas des diables, et on en aura raison.

— Pour être précisément des diables, reprit Burlaudas avec un sourire modeste, je ne le crois pas... Le peu d'éducation que j'ai reçue ne me permet pas de croire à de pareilles niaiseries... Mais pour être voués à l'esprit malin, pour être des sorciers malfaisants, pour cela, monsieur, je n'en jurerais point.

M. Cros regarda Burlaudas avec cette suffisance insupportablement insolente de l'homme qui ne croit à rien, bien plus détestable, assu-

rément, que l'ignorante crédulité qui croit à des chimères.

— Qu'est-ce que vous dites là, mon cher? fit M. Cros; des hommes voués au diable, des sorciers! vous moquez-vous de moi?

— Je ne me moque de personne, répondit humblement Burlaudas, mais j'ai vu des choses que les plus savants de Paris ne pourraient expliquer autrement que par l'intervention d'un pouvoir surnaturel.

— Qu'avez-vous donc vu? dit M. Cros.

— Cela est inutile à vous dire, monsieur. Il y a des choses qu'il ne fait pas bon de dire dans un lieu pareil à celui-ci où nous sommes, car nous voilà presque au milieu de la lande et près de la maison rouge.

— La maison rouge? dit M. Cros; pardieu! je comprends que vous ayez vu des choses surnaturelles, si vous voyez par ici une maison rouge.

— Vous ne me comprenez pas, monsieur, dit l'arpenteur, toujours du même ton humble

et soumis; la maison rouge n'est pas une maison. C'est une pierre qui recouvre la fosse d'un homme des huttes, qui a été guillotiné, il y a trente ans, à Alençon, pour avoir tué un voyageur.

— Et c'était justice.

— Certainement c'était justice, reprit Burlaudas ; mais il eût mieux valu ne pas tuer cet homme.

— Hein ! fit M. Cros.

— Savez-vous ce qui est arrivé ? reprit Burlaudas : les gens des huttes ont été chercher le cadavre du supplicié au cimetière d'Alençon, ils l'ont rapporté, ils l'ont enterré à cette place, et ont mis sur la fosse une pierre rouge que vingt hommes ne pourraient remuer. D'où vient-elle ? où l'ont-ils prise? voilà ce que personne ne sait ; car il n'y a point de pierres de cette dimension ou de cette couleur dans la lande.

— Eh bien ! puisqu'elle y est, qu'elle y reste, dit M. Cros, avec l'humeur d'un homme

qui se sent saisi malgré lui d'un sentiment de gêne en se sachant si près d'une tombe.

— Mais ce n'est rien, monsieur; il paraît que le bourreau avait vendu la tête du condamné à un chirurgien, de façon que les gens des huttes ne purent rapporter que le corps, et voilà ce qui fait que l'on rencontre quelquefois dans la lande le malheureux, allant tout droit devant lui, et qui arrête ceux qui passent en leur disant : « Rends-moi ma tête. »

A ces mots, que Burlaudas prononça d'une voix sépulcrale, et avec un effroi visible, M. Cros pâlit.

On était en plein jour, et aucune des lueurs trompeuses de la nuit ou du crépuscule ne pouvait prêter à ce récit le prestige de son mystère; cependant, ce désert immense et borné, dont l'œil n'atteignait pas les limites lointaines, mais qui était presque tout occupé par des genêts d'où pouvait à tout instant surgir quelque apparition menaçante ; ce

désert avait une autre sorte de terreur, et M. Cros, qui se croyait très-heureusement au-dessus de tous les préjugés vulgaires de la plèbe ignorante, éprouva un effroi dont il ne fut pas le maître, et qui se changea en une terreur véritable lorsqu'en se détournant de son compagnon pour lui cacher sa pâleur, il se vit en face d'un homme dont la cape cachait entièrement la figure, et ne laissait voir que le sommet du bonnet rouge dont sont coiffés les habitants de ce pays. Cet arrangement que M. Cros eût reconnu du premier coup d'œil un moment avant, lui parut, sous l'empire du récit qu'il venait d'entendre, comme l'apparition d'un homme sans tête dont le tronc du cou dégoutte de sang. L'impression fut si violente que M. Cros poussa un cri horrible, et que sans l'appui de Burlaudas, qui, à pied, était aussi grand que M. Cros à cheval, le banquier fût tombé à la renverse.

La rencontre qui avait si fort épouvanté M. Cros laissa Burlaudas parfaitement tran-

quille, car il reconnut immédiatement l'individu auquel ils allaient avoir affaire, et qui, au cri du banquier, avait tiré de dessous sa cape une longue figure hâve et maigre.

— Que le diable emporte ce pays! s'écria M. Cros, furieux de sa terreur. Je viens d'être saisi d'une douleur de rhumatisme aigu dans les reins, qui a failli me renverser.

En quoi le pays et le rhumatisme aigu pouvaient-ils dépendre l'un de l'autre? C'est ce qu'il eût été difficile à M. Cros lui-même d'expliquer; mais il fallait trouver un prétexte à sa terreur : c'était ce que le financier avait trouvé de mieux. Outre qu'il n'était pas cousu d'esprit, M. Cros n'était pas riche en présence d'esprit, ce qui est cependant bien différent. Il ne manque pas de gens très-supérieurs qui trouvent, le lendemain, une réponse excellente à ce qu'on leur a dit la veille. Ceux-là ont quelquefois de l'esprit quand ils écrivent. Mais il y en a qui n'ont point de lendemain, et M. Cros était du nombre. Cependant, il n'é-

tait point de cet avis, et croyant qu'il se devait de montrer combien il était au-dessus des sots préjugés de Burlaudas, il lui dit, avec sa grosse suffisance :

— Il n'y a qu'un petit inconvénient à votre histoire de l'homme sans tête, c'est que, s'il a perdu sa tête, je ne vois pas comment il peut dire : « Rends-moi ma tête. »

La bonhomie de l'arpenteur fut confondue par cette remarque pleine de justesse, et il repartit :

— C'est vrai, je n'y avais jamais songé. Comment, en effet, peut-il dire ; « Rends-moi ma tête ! » puisque, n'ayant plus de tête, il n'a pas de bouche pour parler,

— C'est qu'il était ventriloque, dit d'une voix grave le paysan qui s'était arrêté à considérer les deux voyageurs.

Le son de voix de cet homme, et surtout le mot dont il s'était servi, et qui n'est guère du dictionnaire des paysans, frappèrent M. Cros, qui lui dit :

— Tu le connaissais?

— Les gens des huttes se connaissent tous, répondit le paysan.

— Ah! c'est toi, Brigaut, lui dit Burlaudas. Depuis quand dans le pays?

— Depuis qu'il y est arrivé des gens pour s'emparer de la lande.

— Que veut dire ce drôle ? fit M. Cros, qui ne put s'empêcher de reconnaître que cette parole s'adressait à lui, en remarquant le regard qui l'accompagna. Croit-on m'intimider par des menaces?

Le visage menaçant du mendiant, car ce Brigaut en avait la mine, se radoucit tout à coup. Il ôta son bonnet de laine, découvrit sa tête couverte de longs cheveux plats d'un noir d'ébène, et repartit d'un ton traînant :

— Une pauvre pièce de douze sous, s'il vous plaît! Ce n'est pas trop pour payer un bon avis que je puis vous donner.

— Et quel est ce bon avis?

— De ne pas aller plus loin... Les genêts ne sont pas sûrs pour les Parisiens.

M. Cros fut très-alarmé ; mais Burlaudas dit aussitôt :

— La... la... Brigaut, les genêts sont sûrs pour les honnêtes gens qui ne veulent que votre bien.

Le mendiant parut réfléchir assez longtemps, on devinait qu'il était incertain de ce qu'il allait répondre ; enfin, il se décida à dire, s'adressant à M. Cros :

— Si vous étiez homme à m'accompagner tout seul à un quart de lieue d'ici, nous pourrions peut-être nous entendre.

— Où veux-tu conduire monsieur ? reprit Burlaudas d'un ton sévère.

— A la Croix de Fer.

— Ce serait à la Croix d'Or, dit M. Cros, que je n'irais pas. J'ai autre chose à faire.

— Vous l'avez peut-être mieux nommée que vous ne pensez, reprit Brigaut ; elle sera d'or pour vous si vous osez y venir.

— Crois-tu que j'aie peur? dit le banquier.

Un sourire significatif effleura les lèvres du paysan, et il repartit en tournant son bonnet avec une niaiserie affectée :

— Da ! monsieur, il y en a qui deviennent verts de colère et d'autres rouges de fureur, vous êtes peut-être de ceux qui sont pâles de courage.

Notre banquier n'était pas si bête qu'il ne comprît l'épigramme du mendiant, et qu'il ne devinât que c'était autre chose qu'un paysan ordinaire.

— M. Burlaudas, fit-il enfin d'un air péremptoire, continuons notre chemin.

— Ne faites pas ça, M. Burlaudas, dit Brigaut. Personne ne vous en veut aux huttes, quoique vous y soyez venu arpenter et compter les maisons. Mais nous savions que vous avez encore onze enfants à nourrir... et il faut que chacun gagne sa vie ; mais aujourd'hui c'est bien différent... Ne faites pas ça.

Burlaudas s'arrêta tout court, tandis que

M. Cros, profitant de son hésitation pour montrer un courage supérieur :

— Allons, monsieur, continuons...

— Continuez tout seul, lui dit Burlaudas ; je n'irai pas plus loin.

— Mais je ne puis continuer sans guide, fit M. Cros.

— Je vous en servirai, lui dit Brigaut.

— Vous?

— Et vous pouvez vous fier à lui, dit Burlaudas, s'il vous jure le pouce contre le pouce qu'il ne vous arrivera rien.

— Je lui jure même qu'il apprendra quelque chose de bon, s'il veut me suivre.

— Ne pouvez-vous me le dire ici? reprit M. Cros, qui ne voulait pas céder à la peur, mais qui eût voulu déjà s'en retourner.

— Je puis vous le dire ici, mais je ne puis vous le dire devant M. Burlaudas.

— Oh! fit Olivier de la meilleure foi du monde, je ne suis pas curieux, je m'en vais.

— Où allez-vous donc? où allez-vous donc? se mit à crier M. Cros; comment diable voulez-vous que je m'en retourne si vous me laissez là?

Burlaudas, qui avait déjà fait quatre enjambées pour s'éloigner, revint près de M. Cros sans répondre. Le banquier reprit :

— Ah çà! mon brave homme, finissons-en; que voulez-vous de moi?

— Rien.

— On vous a pourtant aposté ici pour me parler?

— Non, pas ici précisément; mais à la porte du château, et je vous suis depuis que vous en êtes sorti.

— Et dans quel but avez-vous fait cela?

— Pour vous arrêter quand vous seriez arrivé à l'endroit que vous ne devez pas dépasser.

— Ainsi donc, le chemin n'est pas libre?

— C'est un avis que je vous donne par précaution pour vous.

— Et vous m'assurez de me dire quelque chose d'important si je vous accompagne ou si je reste seul avec vous.

— Oui, un secret qui est une fortune.

M. Cros ne prenait pas l'avantage dans ce dialogue, qu'il engageait pour y trouver une excuse honnête à la retraite qu'il méditait. La dernière assertion de Brigaut ne le frappa même que fort légèrement, quoiqu'elle renfermât un mot, celui de fortune, qui sonnait toujours d'une façon puissante à l'oreille de M. Cros. Mais Burlaudas donna un cours plus décidé à la conversation en l'évitant.

— Ah! c'est la fameuse histoire du trésor caché!

Le paysan fronça le sourcil et reprit aussitôt :

— Écoutez, Burlaudas, quand personne encore ne s'est mis sur votre passage quand vous avez traversé la lande, ne vous mettez sur le passage de personne, ça vaudra mieux

pour le bon sommeil de votre femme et de vos enfants.

— Me prenez-vous pour un imbécile, fit M. Cros, que vous veniez me faire de pareilles propositions? Allons, allons, partez de votre côté, l'ami, nous suivrons notre chemin de l'autre, et je vous promets de ne pas porter plainte pour une chose qui ressemble assez à un guet-apens.

En parlant ainsi, M. Cros fit un signe à Burlaudas pour lui donner le signal du départ, et tourna la tête de son cheval du côté du château.

Ils s'éloignèrent donc sans que le paysan parût vouloir leur faire le moindre obstacle.

Lorsque le banquier se crut assez éloigné pour pouvoir parler sans crainte d'être entendu du misérable qui l'avait arrêté, il dit à Burlaudas :

— Vous avez donc, comme partout, une histoire de trésor enfoui sans doute dans la lande?

— Non, pardine! pas, dit Burlaudas; ce n'est pas dans la lande, mais bel et bien dans le château.

— Et comment ces gens-là le savent-ils?

— Eh! fit Burlaudas, ils peuvent le savoir mieux que d'autres, car il y avait de terribles secrets entre le comte de Chevalaine et une certaine femme qui est comme la reine des huttes, la belle Marianne.

— La belle Marianne, dit M. Cros; qu'est-ce que c'est que ça?

— Eh bien! la mère de Maricou, la fameuse...

Au moment où il allait prononcer l'épithète qu'on employait d'ordinaire pour désigner Marianne, *l'empoisonneuse*, Burlaudas s'arrêta tout à coup en regardant autour de lui; et, soit crainte sans motif présent, soit qu'il eût reconnu que les bords du sentier étroit qu'ils parcouraient cachaient quelque espion, il reprit assez haut :

— Mais c'est une histoire qui ne vaut pas la

peine d'être racontée ; c'est un conte absurde ; car Marianne a été renvoyée de l'accusation.

Le mouvement de terreur de Burlaudas n'avait pas échappé à M. Cros, et cela avait réagi sur le banquier, qui se sentit pris d'un tremblement nerveux fort prononcé.

— Croyez-vous, dit-il alors, que ce paysan eût de mauvaises intentions contre nous ?

— Sil eût eu de mauvaises intentions, il ne se serait pas montré ; car il lui était bien facile de nous envoyer un coup de fusil de derrière les genêts, et cela fait, attrapez-le si vous pouvez, et devinez qui ça peut être.

Il vint à M. Cros une pensée lumineuse : c'est que cette mauvaise intention qu'on n'avait pas eue d'abord pourrait venir par suite du refus qu'il avait fait de suivre le paysan, et il s'arrêta tout à coup.

Il avait à faire plus d'une lieue pour sortir de la lande, où il s'était si imprudemment engagé, et le temps ni l'espace ne manquaient pas pour l'exécution d'un meurtre.

Une de ces résolutions soudaines de la peur, qui ressemblent quelquefois à du courage, s'empara tout à coup de M. Cros ; il retourna la tête de son cheval, comme quelqu'un qui veut être entendu :

— Il faut en finir avec ces gens d'ici. Je suis prêt à les suivre où ils voudront me mener, fût-ce en enfer.

Pour exprimer une détermination qui n'était pas dans son cœur, notre banquier, obligé de parler pour ainsi dire une langue qu'il ne connaissait pas, emprunta cette phrase à ses plus récents souvenirs de mélodrame ; mais cette exclamation, qui eût fait rire madame Cros ou M. Perrin, fit un effet admirable sur Burlaudas, qui repartit :

— Monsieur, monsieur, si vous vous décidez à suivre les gens des huttes, faites bien vos conditions : ils les tiendront, j'en suis garant, mais pour ce qui est de ce monde. Quant à l'autre, il ne faut pas jouer avec le diable.

Dans le transport de sa peur désespérée, M. Cros était retourné juste à l'endroit où il avait laissé Brigaut, qu'il retrouva à la même place.

— Eh bien ! l'ami, lui dit-il, je suis prêt à te suivre.

— Venez, lui répondit celui-ci.

— Faites vos conditions! s'écria Burlaudas.

— Je vous jure, dit Brigaut en tendant le pouce à M. Cros, qu'il ne vous arrivera rien de fâcheux.

— Mettez votre pouce contre le sien, fit Burlaudas.

M. Cros fit ce qu'on lui disait, et ajouta :

— En outre de cela, vous vous engagez à me remettre dans mon chemin?

— Non, non, fit Burlaudas, il faut qu'il s'engage à vous faire rentrer sain et sauf dans le château.

— C'est promis, fit le paysan.

— Vous pouvez aller maintenant, dit Burlaudas, sans crainte pour votre corps... Quant

à votre âme... tenez-vous bien. Je vous attends ici avec votre cheval.

Brigaut fit un signe à M. Cros, et il se mit à marcher devant lui à travers les genêts, comme avait fait Maricou devant madame Cros. Le mouvement de courage de M. Cros n'était pas d'un fonds assez solide pour durer longtemps, et il n'avait pas fait cinq cents pas, qu'il commença à se repentir de sa témérité. En effet, rien n'était plus facile à l'homme qui l'accompagnait que de le conduire dans quelque endroit où l'attendaient trois ou quatre brigands de son espèce, et de l'égorger, sans qu'il pût se défendre, ni espérer du secours.

— Vous allez bien vite, dit-il enfin à Brigaut.

— J'oubliais que vous êtes gras comme un moine et que le chemin est rude.

— En avons-nous encore pour longtemps?

— Une petite *marchée,* et ce sera bientôt fait quand nous aurons rejoint le chemin des Rois.

L'idée d'être dans un sentier découvert donna un peu de courage à M. Cros; malgré l'endroit où il se trouvait, le mot chemin emportait avec lui l'idée d'un lieu de passage fréquenté, et il se dit qu'une fois là, il serait à l'abri des entreprises des brigands.

Il poursuivit donc son chemin avec assez de fermeté, et bientôt il vit s'ouvrir en effet devant lui une espèce de route ayant assez de largeur pour laisser passer une voiture, et creusée d'ornières qui attestaient qu'elle était au moins fréquentée par les charrettes des gens du pays. La marche de M. Cros prit alors un air de liberté et d'assurance, et au bout de cinq minutes, il arriva à un petit carrefour au milieu duquel s'élevait un petit tertre de gazon surmonté d'un dé de pierre, et sur le dé de pierre une croix de fer peinte en noir, et sur les branches de la croix, toute en lettres blanches, l'inscription suivante :

Ici périt malheureusement, le... 183..., *Marie de Chevalaine, notre demoiselle et fille adorée.*

Et sur le dé de pierre, assez grossièrement gravé avec la pointe d'un couteau, cet mots :

Ange, priez pour...

Le nom avait été écrit, puis effacé.

Pendant que M. Cros lisait cette inscription qui lui rappelait un événement qu'il avait appris en son temps, mais qui l'avait fort peu occupé, son guide lui dit :

— Nous sommes arrivés.

L'endroit était découvert sur une étendue d'une cinquantaine de pas, de façon que M. Cros se sentit presque à l'aise et dit assez résolûment à Brigaut :

— Et maintenant qu'avez-vous à m'apprendre ?

— Celle qui doit vous parler n'est pas encore ici [1].

[1] Pour l'intelligence du récit, et pour éviter pour un de nos personnages tout reproche d'ambiguïté, nous prions nos lecteurs de se rappeler qu'il était assez tard quand madame Cros et la compagnie s'étaient rendus

M. Cros, pour établir sa réputation de courage, prit un air fâché, mais presque aussitôt il vit sortir d'un des étroits sentiers qui aboutissaient à ce chemin, une femme d'une mise beaucoup plus soignée que celle des paysannes ou des servantes du château, et qui fit à Brigaut un signe de commandement mystérieux.

— Quand faudra-t-il revenir ? dit celui-ci.

— Je t'appellerai dans une heure, car il faut qu'à ce moment, je sois moi-même aux huttes.

Brigaut s'éloigna, en retournant vers l'endroit où il avait laissé Burlaudas, sans doute pour l'empêcher de venir, et M. Cros resta seul en présence de Marianne, qu'il ne connaissait pas, mais qu'il soupçonna être celle que Burlaudas avait appelée la reine des huttes.

aux huttes, et que M. Cros avait quitté le château de grand matin.

Lorsque Marianne fut en présence de M. Cros, il y eut un moment d'observation mutuelle et silencieuse pendant laquelle le banquier, au lieu d'étudier le caractère fier et sauvage des traits de cette femme, au lieu de reconnaître dans l'éclat de ses grands yeux noirs la puissance d'une volonté et d'une pensée sérieuse, ne vit qu'une femme encore fort belle, et beaucoup mieux habillée que les paysannes de sa condition. Une pensée saugrenue, telle qu'elle ne pouvait arriver qu'à M. Cros, s'empara du banquier, et il se demanda si on n'aurait pas voulu le soumettre à quelque séduction du genre féminin pour lui arracher ensuite quelques concessions, ou bien pour lui faire légalement un mauvais parti. Il se promit bien de ne donner aucun prétexte à de pareilles entreprises, et commença lui-même l'entretien sur le ton qu'il voulait lui donner.

— Eh bien! la bonne femme, lui dit-il, que me voulez-vous? Expliquez-vous vite,

je n'ai pas beaucoup de temps à perdre.

— Le mien est compté comme le vôtre, répondit Marianne ; mais on peut échanger bien des paroles en une heure. Lisez d'abord.

Elle tira de la poche de sa jupe à raies rouges et noires, un papier enveloppé dans un linge blanc, et après l'avoir ouvert, elle le tendit à M. Cros qui reconnut que c'était l'expédition d'un acte de donation par lequel M. de Chevalaine faisait présent à Marianne du sol sur lequel était bâtie sa maison, et de vingt arpents de terre l'environnant, et cela en récompense de ses bons services. L'acte était parfaitement en règle.

— Eh bien ! dit M. Cros, vous ferez valoir vos droits ; c'est l'affaire de la succession.

— Ce ne sont pas là, dit Marianne, les droits que je veux faire valoir ; il y en a d'autres, et c'est sur ceux-là que j'ai voulu vous consulter.

— Moi ? lui dit M. Cros. Je ne suis ni avocat ni avoué.

— Vous êtes un homme qui entendez très-bien les affaires, reprit Marianne; j'ai pris des renseignements sur vous. En outre de cela vous êtes riche et Parisien. Comme riche, vous devez aimer l'argent; comme Parisien, vous devez fort peu vous soucier de ce pays; c'est pour cela que je vous ai choisi pour vous proposer un marché.

En parlant ainsi, Marianne s'assit sur une butte de terre, et M. Cros en fit autant en lui répondant avec un petit sourire de dédain :

— Voyons votre marché, la bonne femme.

— Je suis Marianne, la mère de Maricou, reprit Marianne.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Maricou? dit M. Cros, à qui ce nom, quoiqu'il eût été prononcé dix fois devant lui, n'avait laissé aucun souvenir.

Marianne était habituée à ce que son nom comme celui de son fils éveillât un sentiment de terreur ou tout au moins de curiosité; elle

regarda M. Cros et s'aperçut que son ignorance était tout à fait naturelle.

— Maricou , lui dit-elle en attachant ses yeux sur M. Cros, Maricou est le fils de M. de Chevalaine et le mien.

— Ah ! ta , ta , ta , fit M. Cros en se levant comme un homme pris d'une soudaine colique ; une histoire de bâtard et de fille séduite... Merci, la bonne femme, nous connaissons ça ! Ah ! pardieu ce serait commode si tous les vagabonds du pays avaient le droit de venir dire toutes les fois que s'ouvre une succession : Je suis le fils du décédé. En voilà assez, ma bonne femme, je vous souhaite bien le bonjour.

M. Cros fit quelques pas pour s'en aller ; mais il comprit immédiatement qu'il ne sortirait pas tout seul de la lande, et il s'arrêta fort repentant de la façon dont il avait accueilli la confidence de Marianne. Il se retourna et vit qu'elle était demeurée immobile à sa place ; le banquier se rapprocha et lui dit :

— Cependant, bonne femme, si vous avez besoin de quelques secours, si vous êtes dans la misère, venez au château et vous verrez que je suis plus charitable que je n'en ai l'air.

— Je ne remettrai les pieds dans ce château, reprit Marianne, qu'au jour et à l'heure où mon fils y entrera en maître.

A cette réponse, au ton dont elle fut faite, M. Cros ouvrit de grands yeux, et, ne pouvant admettre qu'il y eût quelque chose qui valût la peine de s'en occuper dans une femme de cette espèce :

—A votre aise, ma chère femme, entrez-y, si vous pouvez, avec une couronne de comtesse sur votre tête... Mais, entre nous, vous êtes folle.

— La fille de celle qui m'a volé cette couronne, dit Marianne, est morte à cet endroit, et il y a place dans la lande pour d'autres croix pareilles à celle-ci.

L'air de colique que s'était donné M. Cros

au commencement de cet entretien, devint un malaise réel, et il se mit à crier :

— Ah çà, qu'est-ce que ça veut dire?... Est-ce un guet-apens, un assassinat?... Voyons, finissons-en... Que me voulez-vous? dépêchons.

— Faire un marché avec vous, reprit Marianne, je vous l'ai dit.

— Quel marché, enfin ?

— Pour le savoir il faudrait m'écouter, monsieur.

— Allons, voyons, fit M. Cros en se rasseyant comme s'il eût fait un acte volontaire de condescendance ; je vous écoute.

— Le comte de Chevalaine, monsieur, est le père de Maricou. Eh! l'abbé le sait bien, lui qui vint m'apprendre le mariage de son frère et me supplier à genoux de ne point faire d'éclat. Mademoiselle Lucie de Chevalaine le sait bien, elle qui a reconnu Maricou pour son cousin devant M. de Chevalaine lui-même, qui ne l'a pas nié. Enfin, monsieur, lorsque

la fille de M. de Chevalaine périt ici par un terrible accident, il se passa le jour de l'enterrement une scène dans laquelle il se trouva trop de témoins pour qu'on puisse la révoquer en doute.

— Quelle scène ? dit M. Cros qui commençait à prêter un peu d'attention aux paroles de Marianne.

Marianne ne répondit pas tout de suite ; elle faisait effort en elle-même pour rassurer sa voix qui tremblait. Enfin, elle reprit :

— Le jour de l'enterrement de mademoiselle Marie de Chevalaine, la cérémonie religieuse fut faite dans la chapelle du château. Malgré son désespoir, le père voulut y assister. L'enceinte était pleine de gens qui priaient, car on l'aimait généralement cette Marie.

Un profond soupir siffla, pour ainsi dire, entre les dents serrées de Marianne, et M. Cros crut faire de l'esprit en lui disant :

— Excepté vous, sans doute?

— Je ne la connaissais pas, repartit Marianne d'une voix sourde ; mais Maricou la connaissait, et il s'en était engoué : peut-être parce qu'elle le regardait comme un chien et le traitait de même. Mais les hommes ne sentent rien. Maricou, ajouta-t-elle avec une sombre expression de douleur, n'avait pas hésité un moment entre le père riche qui l'avait abandonné et la mère qui l'avait nourri. Il était donc dans la chapelle, caché dans un coin et pleurant comme les autres, lui. Enfin vint le moment où chacun alla jeter l'eau bénite sur le cercueil, et Maricou voulut faire comme les autres, lui ; il s'approcha, voulut prendre le goupillon, mais celui qui le tenait le retira en voyant à qui il allait le remettre, et, tout aussitôt, voilà tout le monde, voilà qu'on l'appelle brigand, qu'on lui reproche... d'être mon fils... Oh ! tous ces gueux,... ils voulaient le battre, lorsque M. le comte de Chevalaine, qui était anéanti sur son banc, se lève à ce bruit, reconnaît Maricou, et ou-

bliant qu'il parle devant plus de cent personnes, il lui crie :

« — Bénis ta sœur... et prie pour elle. »

Marianne racontait cela d'un ton sombre, d'une voix où la colère se faisait sentir malgré tous ses efforts ; mais M. Cros ne faisait guère attention qu'au fond du récit, et il s'écria :

— Diable ! il lui a dit cela ?

— Devant cent personnes.

M. Cros réfléchit immédiatement que la survenance d'un enfant naturel diminuerait la succession d'une moitié, et s'écria :

— Ma chère madame, la recherche de la paternité est interdite.

— Plaît-il ? fit Marianne. Que voulez-vous me dire ?

— Je veux dire que si vous n'avez pas d'autres preuves que Maricou est le fils de M. de Chevalaine, vous pouvez retourner chez vous et dormir en paix ; ça ne vous servira à rien.

— Mais il le lui a avoué lui-même.

— Qui est-ce qui l'affirme?

— Maricou.

— C'est comme s'il chantait.

— Mais c'est la vérité que je vous dis.

— Mais c'est la loi que je vous oppose.

— La loi! dit Marianne en se levant et en jetant autour d'elle un regard superbe... La loi... Est-ce qu'il y a une loi qui puisse dire qu'un père n'est plus père de son enfant?... La loi... la loi, reprit-elle avec une sauvage fureur... il n'y en a pas... il n'y en aura pas... Oh! tenez, ajouta-t-elle en saisissant la croix de fer, et en la secouant comme pour l'arracher... voyez, est-ce qu'il y a une loi? Oh! mais ils sont tous morts.

M. Cros fut épouvanté de la pâleur livide de Marianne, et il cherchait un moyen de s'évader, lorsqu'elle tourna vers lui ses yeux étincelants de colère.

— Mais vous en êtes, vous; vous êtes de ces riches qui font affront à de pauvres filles, et qui se gobergent ensuite dans leurs bonnes

maisons, tandis qu'elles mangent du pain noir et filent leur quenouille jusqu'au jour pour donner la pâtée à leurs enfants. Vous en êtes de ceux-là, et vous êtes venu dans la lande pour la prendre, pour la vendre, pour nous chasser. Mais la lande est à nous, la lande est à moi; il me l'a promise, il a bien fallu qu'il me la promette, pour ce qui est arrivé... car je ne l'aimais pas, cet homme; j'avais dix-huit ans, et il en avait quarante. Tenez... tenez... faîtes bien attention à ce que je vous dis, si Marîcou n'est pas comte de Chevalaine il arrivera un malheur!...

Si M. Cros eût été dans son cabinet, à Paris, et que Marianne lui eût parlé comme elle faisait, il eût sonné Gros-René, et lui eût dit:

— Jetez cette folle à la porte.

Si le chemin sur lequel il était eût été tant soit peu fréquenté, il lui eût tourné les talons, et lui eût répondu :

— Allons donc, bonne femme, vous perdez la raison.

Mais, dans la position où il était, ces tournures de phrases n'étaient pas de mise, et il se mit à dire d'un ton doucereux :

— Mais, ma chère dame, je comprends très bien que vous ayez envie de faire de votre fils un comte de Chevalaine ; mais que voulez-vous que j'y fasse, moi ?

— Vous ? reprit Marianne... Oui... vous avez raison... Je ne vous ai pas dit pourquoi j'ai voulu vous parler.

— Non, dit M. Cros, et je crois que si vous voulez être chez vous à l'heure que vous disiez, il faut vous dépêcher.

— Tenez, reprit Marianne en baissant la voix, voulez-vous me promettre de m'aider à faire reconnaître Maricou ?

— Si c'était possible, je ne dis pas...

— Eh bien, reprit Marianne avec une ardeur singulière, qu'il soit comte de Chevalaine et je vous dirai où son père avait caché son trésor.

— Ah ! fit M. Cros d'un ton dédaigneux, l'histoire du trésor caché ?

— Vous ne me croyez pas, reprit Marianne, mais je vous le montrerai.

— Où ça ? fit M. Cros.

— Dans le château.

— Dans le château, mais alors tout le monde doit savoir...

— Oh ! reprit Marianne avec un sourire cruel, il y a des passages et des cachettes dans le château que personne que moi ne connaît.

— Qui vous a dit qu'avant sa mort il ne les a enseignés à personne ?

— Oh ! non, non, fit-elle avec dédain, il ne l'a pas montré, car c'est le même qui monte à mon ancienne chambre, et alors on aurait su par où...

Marianne s'arrêta et son visage se contracta ; M. Cros, qui ne se rappelait rien, lui dit finement :

— On aurait su par où vous alliez le trouver la nuit ?

M. Cros se mit à ricaner légèrement après cette agréable plaisanterie ; mais cet accès de gaieté s'éteignit tout à coup devant le regard hautain que Marianne attacha sur lui.

— La nuit, lui dit-elle, quelle nuit?

— Mais, dit M. Cros en balbutiant, plusieurs nuits... je suppose ; car vous êtes encore très-belle, et, dans le temps... ma foi... il est vraisemblable que...

Marianne baissa les yeux, non par pudeur, mais comme on fait cesser un feu de batterie inutile; il n'était pas besoin de chercher à deviner la pensée secrète de M. Cros, il n'en avait pas. Cependant elle garda le silence un moment et finit par répondre :

—Ce trésor, je vous le montrerai et il vous sera facile de vous l'approprier. Engagez tous vos cohéritiers, quoi qu'il arrive, à vous vendre le château ; ce que vous trouverez dedans vous appartiendra.

— C'est bien chanceux, fit M. Cros.

— Qui ne risque rien n'a rien ; mais

vous m'aiderez à faire reconnaître mon fils.

— C'est bien difficile.

— Il faut que cela soit...

— Et d'abord, dit M. Cros, je veux voir les choses de mes propres yeux.

—Vous les verrez... Mais n'oubliez pas que ce que je vous dis ici je puis le dire aux autres, et que si vous me trompez...

— Je n'en ai nulle envie... mais je doute beaucoup de l'existence de ce trésor.

— Eh bien ! donc, ce soir, à minuit, ouvrez-moi la porte du parc qui donne sur le fossé de la Verdière ; faites-moi entrer secrètement dans le château ; procurez-vous la clef de la chambre verte à alcôve, qu'habitait M. de Chevalaine avant... avant la mort de sa femme...

— Une chambre verte avec une alcôve...

— Personne n'y a couché depuis... je le sais.

— Mais j'y couche, moi...

— Vous ?

— Une chambre avec une cheminée en marbre blanc garnie de cuivre, où il y a une glace qui descend jusqu'au parquet.

— C'est cela.

— Eh bien ! on me l'a donnée.

— Et vous y avez passé la nuit ?

— Pardieu.

— Et vous n'avez rien entendu ?

— Rien.

Marianne se cacha la tête dans ses mains, en disant :

— Je n'y dormirais pas, moi.

M. Cros n'avait plus tant de hâte de partir. Sans ajouter complétement foi à l'histoire de Marianne, il avait reconnu que ce n'était ni un motif sordide, ni aucune envie de l'épouvanter qui la faisait agir, et du moment qu'il s'agissait de faire un marché, il reprit un peu sa présence d'esprit.

— Mais enfin, lui dit-il, n'avez-vous aucune autre preuve à fournir de la naissance de Maricou que les paroles que vous me dites?...

— Le notaire du Ribay en a, et doit en avoir; mais ce n'est pas à une pauvre femme comme moi qu'il les donnerait... ce serait à un homme comme vous.

— Je verrai ce notaire.

— Aujourd'hui, n'est-ce pas?

— Oui, oui, fit M. Cros, mais entre nous soit dit, il est probable que cela me coûtera cher.

— Vous aurez le trésor.

— Bah!... quelques milliers d'écus de trois livres dans un vieux bas.

— Des sacs d'or.

L'œil de M. Cros s'étendit en long et en large... il ne perdit pas un mot et poursuivit son idée.

— Il en faut beaucoup pour faire une somme, tandis que si vous vouliez une chose...

— Tout ce que vous voudrez...

— Eh bien! si vous vouliez faire en sorte que je puisse disposer de la lande à mon gré pour en faire...

— La lande, s'écria Marianne avec violence, mais quelle faim avez-vous donc de cette terre qui ne produit pas un brin d'herbe, où il ne pousse pas de quoi nourrir votre valetaille? Pourquoi voulez-vous la lande? Pour la défricher, pour y faire des routes, pour y prendre les huttes et nous faire tous domestiques comme moi?... Non... non, la lande est à nous... on nous y tuera... on nous y massacrera... mais nous ne la céderons pas. N'essayez pas de la prendre... On nous a dit qu'un homme venu avec vous veut en faire des closeries... il y aura un malheur... s'il y pense... Tenez, prenez garde.

— Soit, soit, fit M. Cros, que l'exaltation croissante de Marianne tourmentait de nouveau, il n'en sera plus question... et si vous voulez que j'aille jusqu'au Ribay...

— Oui, fit Marianne, allez, et à ce soir au château.

— Très-bien... Vous avez dit la porte...?

— La porte de la Verdière.

— J'y serai.

— Et maintenant, adieu, dit Marianne.

— Et mon chemin pour aller au Ribay ?

— C'est celui-ci, fit Marianne en lui montrant le sentier où ils étaient.

— Mais où vais-je retrouver mon cheval ? Je me perdrais dans toutes ces broussailles.

— Vous étiez avec M. Burlaudas ?

— Oui.

— Appelez-le, il sera bientôt ici.

M. Cros appela Burlaudas, qui répondit et qui lui amena son cheval. Marianne était partie.

— Maintenant, pouvez-vous me mener au Ribay ? lui dit M. Cros.

— Où vous voudrez.

Ils partirent immédiatement pour le Ribay.

Pendant un assez long espace de chemin, M. Cros marcha à côté de Burlaudas sans lui adresser une parole. Il redoutait cette lande comme si chaque buisson, chaque touffe de genêt renfermait un espion chargé de le sur-

veiller. Mais cependant il était beaucoup plus tranquille qu'avant sa rencontre avec Marianne, et c'est la meilleure preuve que nous puissions donner du pouvoir que cette femme exerçait sur tous ceux qui l'approchaient. Il semblait à M. Cros que, maintenant, il voyageait dans un pays esclave avec un sauf-conduit du souverain de ce pays.

Mais cette conviction instinctive lui commandait la prudence, en même temps qu'elle lui donnait la tranquillité, et ce ne fut qu'à peu de distance du Ribay, lorsqu'ils furent aux approches des terres cultivées, que M. Cros ayant fait un signe à Burlaudas pour qu'il vînt se placer tout à fait à ses côtés, lui dit :

— Quel homme est le notaire chez qui je vais?

— C'est un petit, brun, l'air assez jovial.

— Je l'ai vu... Je veux parler de son caractère, de ses mœurs, de... enfin de sa moralité.

— C'est un bon vivant... et un fort honnête homme.

— Ah! fit M. Cros... un fort honnête homme... Il n'y a que lui de notaire au Ribay?...

— L'autre est à M***.

— Oui... oui, fit M. Cros, j'oubliais. Mais probablement il doit connaître un certain Maricou.

— Qui est-ce qui ne le connaît pas ce garnement-là? C'est la terreur du pays.

— C'est aussi, dit M. Cros, le fils d'une certaine Marianne?

— Eh bien! oui, de Marianne l'empoisonneuse...

M. Cros ne put s'empêcher de tressaillir à ce mot. L'idée qu'il avait causé avec une empoisonneuse lui fit une horrible peur. Cependant, comme depuis une heure il avait arrangé dans sa tête la série de questions qu'il voulait adresser à Burlaudas, il ne perdit point le fil d'idées si bien arrêtées, et il reprit :

— Mais quel est le père de ce Maricou ?

Burlaudas le regarda d'un air fort étonné.

— Le père de ce Maricou ? dit-il, eh ! mais vous êtes de la famille, et tout le monde sait bien que...

— Oui, oui, fit M. Cros, mais on fait tant de contes... que j'ai pensé...

Burlaudas réfléchit longtemps et finit par dire :

— Tenez, monsieur, j'ai toujours eu une idée à moi sur ce sujet, et que je n'ai jamais dite à personne.

— Quelle idée, M. Burlaudas ? Je serais charmé de la connaître.

Burlaudas hésita ; il eût sans doute voulu n'avoir point dit ce qui lui était échappé, mais il en est de certaines pensées qu'on tient enfermées depuis longtemps, comme d'une vapeur comprimée : du moment qu'on leur ouvre un passage, elles passent malgré qu'on en ait. Donc, Burlaudas répondit :

— Il y a bien des gens qui font les esprits

forts, et qui ne pourraient pas dire pourquoi tout ce qui s'est passé a été comme si ça n'avait été rien du tout. Car enfin, madame de Chevalaine et le nouveau-né ont été assassinés la même nuit, et mademoiselle Marie de Chevalaine est morte dans la lande... pendant que Maricou s'y trouvait... et pourtant la mère n'a pas été condamnée, le fils n'a pas été poursuivi; et bien plus, M. le comte ne pouvait se passer de lui. C'était terrible, voyez-vous... Quand M. de Chevalaine était dans la lande et Maricou aussi, le père avait beau tourner, aller, venir, il y avait quelque chose de plus fort que lui qui l'emmenait, il se débattait tant qu'il pouvait... Pardieu, je l'ai vu bien souvent; il faisait vingt pas en avant et dix en arrière, il retournait, puis il s'arrêtait en se frappant la tête, et quelquefois il s'asseyait par terre comme pour s'empêcher de céder, mais il ne se remettait pas plutôt sur ses jambes, qu'il était de nouveau entraîné du même côté, et à la fin de tout... il

allait à Maricou qui l'attirait... l'attirait... C'est un charme, voyez-vous, monsieur, que la mère et le fils avaient jeté... Il le sentait le pauvre homme... mais il ne pouvait y résister... il en est mort... avant d'avoir pu le rompre... Je le sais bien, moi... car le soir même de sa mort, M. de Chevalaine m'ayant fait appeler pour des renseignements à lui donner sur la contenance de chacune de ses terres, j'ai trouvé Maricou au pied de son lit; il regardait le pauvre homme avec des yeux... il le tenait comme sous lui avec ses yeux... Ce Maricou et sa mère sont d'horribles scélérats.

Un récit, quel qu'il soit, emprunte beaucoup plus de pouvoir qu'on ne pense à l'air de conviction avec lequel il est fait; donc la voix indignée et tremblante de Burlaudas, sa pâleur, son émotion firent un effet sensible sur M. Cros, qui eût ri en toute autre occasion, à l'idée d'un charme jeté sur quelqu'un.

— Serai-je la dupe de ces brigands-là? se dit-il.

Il y avait cependant une explication bien naturelle à ce singulier pouvoir de Maricou ; c'était l'amour paternel, cet amour désolé qui, ayant perdu Marie, cherchait avec qui pleurer, et qui avait deviné le noble cœur de Maricou. Les hésitations venaient de la clameur publique qui accusait la mère et le fils de tous les malheurs qui avaient frappé M. de Chevalaine, et l'on sait qu'il faut avoir un bien grand courage pour oser aimer celui que tout le monde accuse, surtout quand son existence est une faute qui peut vous être reprochée.

M. Cros ne pensa point à tout cela, mais il se tint pour assuré que Maricou était bien réellement le fils de M. de Chevalaine, et il commença à calculer comment cela devait lui profiter. Le silence absolu gardé par ses cohéritiers du pays, qui nécessairement connaissaient les droits de Maricou. lui parut un

complot contre lui ; car il était de l'intérêt commun des héritiers de détruire les prétentions de Maricou, et, en ne l'associant pas à cet intérêt commun, en lui montrant qu'on faisait bande à part, cela décida M. Cros à s'armer de Maricou contre eux, et il arriva chez le notaire, bien décidé à être du parti de Marianne, surtout si le trésor existait.

Le notaire était chez lui, et il s'empressa de le recevoir. M. Cros, qui avait l'habileté vulgaire de tout homme d'affaires, commença à lui parler pendant une heure de son projet d'association et de *colonisation* de la lande. Coloniser en pleine France lui avait paru assez pittoresque. Il fait jouer les millions aux yeux du notaire, lui parle de le charger de l'acte à faire, acte dont les honoraires sont énormes, et, prenant pour la stupéfaction d'un homme ébloui le silence avec lequel on l'écoute, il finit en disant au notaire :

— Réfléchissez à ceci, monsieur ; préparez vos notes, je vous remettrai les miennes.

— Très-volontiers.

— A propos, avant de vous quitter, dites-moi, est-ce vrai que M. de Chevalaine ait laissé dans la misère un jeune homme, un enfant?... le nom m'échappe.

Le notaire ne l'aida point.

— Un bâtard qui se nomme... vous devez savoir...

Le notaire resta impassible.

— Ah! je me rappelle maintenant... Maricou.

— Ah! Maricou, fit le notaire; eh bien?

— On m'a dit que ce garçon avait quelques droits à se croire le fils de M. de Chevalaine... Eh bien! si c'est vrai... il me semble que nous ne pouvons pas laisser ce garçon dans la misère où il est... Mais pour essayer de faire quelque petite chose en sa faveur, il faudrait que je fusse bien sûr... Vous devez avoir des renseignements?

Le notaire parut hésiter, car la proposition de M. Cros était fort naturelle et ne pro-

mettait pas de dépasser les bornes d'une libéralité fort restreinte ; elle semblait donc faite de bon aloi, et il répondit :

— Ce que vous ferez pour Maricou, monsieur, vous sera compté pour beaucoup, je vous l'assure.

— Oh ! fit M. Cros, qui devait nécessairement tomber à côté du bon sentiment qu'on lui supposait... je ne demande pas même de reconnaissance à ce mauvais drôle. Ce n'est pas lui que j'ai en vue, c'est nous qui devons réparer l'oubli vraiment inconcevable de M. de Chevalaine... car, entre nous, c'est ignoble.

—Le testament n'est pas ouvert,... répliqua le notaire.

M. Cros, comme nous l'avons dit, avait, en fait d'affaires d'argent, toute la présence d'esprit qui lui manquait en toute autre circonstance, et il répliqua aussitôt d'un ton insouciant :

— Mais l'absence de l'un des héritiers au jour désigné pour l'ouverture du testament,

le rend inutile, puisqu'alors la succession s'ouvrira, selon la loi, et que le testament sera déclaré nul.

Le notaire se replia sur lui-même ; mais pas assez adroitement pour que M. Cros ne devinât point qu'il y avait quelque chose qu'on lui cachait.

— Vous avez raison, lui dit le notaire, et cela peut arriver comme vous dites.

— Et alors, fit M. Cros, ce monsieur n'aura rien, à moins que M. de Chevalaine ne l'ait reconnu par un acte qui se produira au moment de l'ouverture de la succession...

Le notaire se tut.

— Ou bien, ajouta M. Cros, à moins qu'il ne lui ait donné sa part de la main à la main, en argent comptant... car il devait avoir beaucoup d'argent; on estime le revenu de ses propriétés à quatre-vingt mille francs... et il en dépensait peut-être quinze ou vingt mille... Il doit y avoir des capitaux quelque part... chez des banquiers... à la recette générale... ou bien

des inscriptions de rentes... car M. de Chevalaine n'était pas homme à enfouir ses économies dans quelque vieux coffre... quoiqu'il y ait des gens faits comme ça, qui enterrent leur argent plutôt que de le placer... Vous devez en connaître : hein? plaît-il? n'est-ce pas?

Le notaire s'était muré. La seule parole qu'il eût laissé échapper avait été trop bien saisie pour qu'il s'exposât à en lâcher une seconde. Mais M. Cros, qui ne pouvait commenter d'autres paroles, commenta le silence, et il se dit :

Ce notaire en sait plus qu'il n'en a l'air. Il doit être pour nos ennemis, c'est sûr ; on veut anéantir les droits de Maricou, et me jouer en même temps quelque vilain tour. Je suis seul contre tous... je n'ai donc point d'autre parti à prendre que de me mettre avec ceux qu'on veut sans doute dépouiller ainsi que moi.

Ceci était bien décidé dans l'esprit de

M. Cros ; il quitta le notaire en lui disant :

— Je n'ai plus rien à vous dire, monsieur, je suis fâché que mes bonnes intentions pour ce jeune homme demeurent sans écho ; eh bien ! ma foi... je ferai pour lui ce que je pourrai. Passons maintenant à notre grande affaire ; occupez-vous-en, je vous prie.

M. Cros quitta le Ribay assez peu satisfait de sa visite, mais fort décidé à prendre le parti de Marianne.

Burlaudas l'attendait dans l'auberge où M. Cros avait laissé son cheval, et sur l'ordre du banquier, il avait fait préparer le meilleur dîner possible. Notre arpenteur, qui avait cru reconnaître dans M. Cros ce qu'on appelle en province un *délicat*, c'est-à-dire un homme qui s'évanouit devant un verre mal rincé, ou une nappe tachée, avait fait préparer ledit repas dans une chambre qu'il avait lui-même balayée, époussetée, etc. Mais M. Cros savait parfaitement quitter au besoin les habitudes de confort, et dit à Burlaudas :

— Eh bien ! où dînons-nous ?

— Là-haut dans la chambre de la maîtresse d'auberge.

— Et pourquoi pas ici, fit M. Cros, comme tout le monde ? Est-ce que vous trouvez que ce qui est bon pour ces messieurs, ajouta-t-il en montrant deux paysans attablés avec un roulier, n'est pas bon pour nous ? Vous êtes bien aristocrate, M. Burlaudas.

— C'était pour vous, monsieur, dit l'arpenteur d'un ton confus.

— Oh ! mais moi, je ne suis pas fier, fit M. Cros, et si ces braves gens veulent boire un coup avec nous, ça me fera plaisir.

Ce fut une révolution dans l'auberge, le couvert fut descendu, et les paysans, ravis, firent mille remercîments à M. Cros.

— Ah ! ma foi, dit l'un d'eux, voilà un maître comme il nous en faudrait un, et je serai content si la closerie de Barouillet tombe dans votre part de la succession.

— Est-ce que vous en êtes le fermier ?

— Oui-da! et je serais bien sûr que vous ne seriez point chien comme M. de Chevalaine, qui m'a pris le plus pur de mon sang à me faire payer des fermages impossibles.

— Mais vous les avez acceptés, ces fermages ?

— Eh! voilà la faute... j'étais du pays... j'ai pas voulu le quitter... Ah! j'ai si bien fait que si cela continue, je serai sur la paille, et mes enfants aussi, l'an qui vient.

— Cela m'étonne de la part de M. de Chevalaine qu'on disait humain.

— Une belle humanité, qui n'aurait point fait une remise de cinq sous à un pauvre fermier... Ah! vous en trouverez des tonnes d'or... à moins qu'il ne fît fondre son argent.

Ceci donna à M. Cros quelque idée que le trésor pouvait exister; mais avec de pareils bruits... tous les cohéritiers devaient avoir la même pensée, et il reprit :

— Ah! mon brave homme, ceux qu'on croit bien riches sont plus pauvres souvent que

ceux qui les envient; mais, après tout, qui vivra verra...

— Et c'est tout vu, lui dit le fermier; et je vous dis qu'il doit y avoir des monceaux d'or. A moins qu'il n'ait baillé tout ça en dessous main à ce damné Maricou.

La possibilité de ce que lui avait dit Marianne croissait à chaque instant dans l'esprit de M. Cros. Alors il entra en conversation, il apprit peu à peu l'assassinat de madame de Chevalaine, l'accusation portée contre Marianne et détruite par M. de Chevalaine. Tout cela lui éclaira d'un jour subit les mots de cette femme : « Il n'a pas dû enseigner le passage secret... c'eût été dire par où... »

Le même passage renfermait le trésor et avait dû introduire l'empoisonneuse... c'était assez pour la vraisemblance. Et M. Cros quitta le Ribay, bien décidé à introduire Marianne dans le château.

M. Cros avait repris la route du château aussitôt après être sorti du Ribay, et il avait

gardé M. Burlaudas non-seulement comme guide, mais encore comme compagnie. La révélation des crimes imputés à Marianne, tout en démontrant à M. Cros la vraisemblance de ce qu'elle prétendait savoir, avait jeté dans son esprit une profonde terreur sur les suites des relations qu'il pourrait avoir avec cette femme. Le retour fut silencieux. M. Cros combinait tous les moyens par lesquels il pourrait s'approprier le trésor dans le cas où il existerait, et il n'en pouvait découvrir qui ne fussent pleins d'inconvénients; car il n'entendait point le voler à la façon des voleurs. La probité de M. Cros était trop supérieure pour qu'il se permît d'avoir une telle pensée. Mais il savait l'art de vendre des créances véreuses à cinquante pour cent de perte, lorsqu'il savait exactement qu'elles ne rapporteraient rien; et il n'appelait point cela voler. C'était l'affaire des acquéreurs de prendre des informations, et, dans le cas présent, il n'eût pas touché une des pièces

d'or des monceaux accumulés dans les caves, mais il eût acheté le château pour mille écus, sachant qu'il renfermait ces richesses... sans le moindre scrupule. Et cependant il ne pouvait se décider à renoncer complétement à l'idée de s'emparer de cette fortune inconnue, et il s'arrêta à une résolution qui a été, plus souvent qu'on ne le croit, celle des esprits supérieurs. C'était d'attendre du hasard, du lieu, de la circonstance l'inspiration qui devait déterminer sa conduite. Quand j'aurai vu le trésor, se dit-il, quand j'aurai reconnu son existence, sa quotité, je prendrai un parti. C'est ce sentiment avec lequel plusieurs grands généraux attendaient le champ de bataille, pour y trouver l'inspiration de la victoire. Ainsi, M. Cros était parvenu à reprendre quelque tranquillité, et il était déjà en vue du château, la nuit était presque venue, lorsqu'il rencontra, à la croix de deux sentiers, ce même Brigaut qui l'avait si fort épouvanté le matin.

Burlaudas s'arrêta et dit à M. Cros :

— Eh bien ! voilà Brigaut qui va vous conduire jusqu'au château. Je puis m'en retourner.

— C'est inutile, dit M. Cros, vous coucherez ce soir au château.

Burlaudas, qui avait fait expédier chez lui les restes du dîner de M. Cros, pensa qu'il serait de moins à souper dans la maison, et remercia. Brigaut s'approcha de M. Cros et lui dit :

— Ce que vous avez promis tient-il?

— Oui, sans doute, repartit M. Cros.

— Alors à minuit.

— A minuit.

Burlaudas, qui n'avait point entendu les premiers mots de Brigaut, entendit celui-ci : A minuit.

Pour le Parisien, qui a tant de fois entendu cette heure et ce mot résonner sur les théâtres du mélodrame, minuit est devenu une heure presque ridicule ; mais elle a gardé

sa puissance magique sur les esprits moins littéraires des campagnards du bas Maine, et lorsque Burlaudas entendit ce rendez-vous, il regarda M. Cros d'un air stupéfait.

— A minuit! lui dit-il; vous avez rendez-vous avec cet homme à minuit?...

M. Cros fut très-contrarié de l'observation et répondit :

— Je n'ai rien à faire avec cet homme.

— Tant mieux pour vous, monsieur. A minuit... reprit-il... c'est l'heure de leurs maléfices, à lui, à Marianne, et aux autres.

— De leurs maléfices, dit M. Cros en ricanant; est-ce que vous croyez aux maléfices?

— Ah! monsieur, le fermier Venière n'y voulait pas croire non plus, et il accepta un rendez-vous à minuit de ce même Brigaut; c'était pour lui faire retrouver un cheval qu'on lui avait volé...

— Eh bien! dit M. Cros.

— Il alla au rendez-vous.

— Et il ne retrouva point son cheval?

— Si, pardieu, puisqu'en rentrant chez lui il le vit attaché à la porte de son écurie.

— Il me semble qu'alors le fermier fit bien d'aller au rendez-vous.

— Vous croyez cela, monsieur. Le lendemain même Venière voulut monter son cheval, mais il n'était pas à deux cents pas de chez lui que le cheval s'emporta, le renversa, le traîna après lui, et ne s'arrêta qu'à l'endroit où avait eu lieu le maléfice qui le lui avait fait retrouver.

Venière était mort. Son fils tua le cheval qui était possédé, c'est sûr, et on fit plainte au procureur du roi ; mais il prétendit qu'il ne pouvait poursuivre des gens parce qu'un cheval s'était emporté.

Ah ! tenez, monsieur, la justice, ici, a de drôles d'idées ; quant à moi, voyez-vous, ajouta-t-il en baissant la voix, je les ferais tous brûler comme un nid de guêpes, ces misérables-là...

— C'est bien, fit M. Cros, que toutes ces

choses, auxquelles il ne croyait pas, agitaient d'une inquiétude dont il ne voulait pas convenir avec lui-même.

Ce fut dans cette disposition qu'il rentra au château, et qu'il fit demander par Gros-René la clef du parc au concierge.

Celui-ci l'avait remise au valet de chambre du banquier sans la moindre observation, et M. Cros l'avait depuis longtemps lorsque M. Perrin se décida à monter chez lui. Il trouva M. Cros ayant près de lui une paire de pistolets et attendant que l'heure fatale de minuit sonnât. M. Perrin aborda sans tergiverser le motif qui l'amenait, et lui raconta ce qu'il avait appris de Gros-René, ce qu'en savait M. de Fernic, et finit par arracher au banquier le récit de ce que nous avons révélé à nos lecteurs; récit fait à la manière de M. Cros, mais dans lequel M. Perrin découvrit la vérité sur les transes du banquier et sur l'avidité qui l'avait poussé à vouloir s'assurer de l'existence du prétendu trésor.

Mais M. Perrin, qui connaissait M. Cros, ne s'arrêta point du tout à cette circonstance ; ce ce qui le frappa avant toute chose, ce fut la naissance à peu près certaine de Maricou, et le secret qu'on en avait gardé vis-à-vis de M. Cros.

— Prenons garde, lui dit-il, nous avons affaire à une bande de gens que votre qualité de Parisien absout à leurs yeux de tout ce qu'ils peuvent tenter contre vous. Ils ont essayé sur moi, on s'est adressé ensuite à vous, et probablement on tentera quelque chose contre madame Cros qui, étant la véritable héritière, sera plus que nous encore en butte à leurs mauvais desseins. Où est-elle logée ?

— Ma foi, dit M. Cros, je n'en sais trop rien ; c'est dans l'autre aile du château, je crois.

— Mais il ne faut pas la laisser seule, dit M. Perrin ; il y a dans tout ceci une intrigue dont il faut nous défier. Allons chez elle.

— Mais, dit M. Cros, voici venir minuit, et, s'il est vrai que ce trésor existe...

Cette fois M. Perrin adressa à M. Cros un de ces regards qui déconcertent l'homme le plus intrépide dans les mauvais projets. M. Cros en rougit, et M. Perrin, assuré d'avoir été compris, dit alors :

— Ce sera autant d'ajouté à l'actif de la succession.

M. Cros, furieux d'avoir été dominé, malgré lui, par le coup d'œil que lui avait jeté M. Perrin, se ravisa tout à coup, et se servit de ce qui venait de lui être dit, pour donner un sens honnête à son rendez-vous avec Marianne.

— Assurément, reprit-il, ce sera autant d'ajouté à la succession ; mais pour cela il faut que l'existence de ce trésor soit constatée, car à quoi me servira de dire qu'il existe si je ne puis le prouver ? Le secret que l'on nous a fait ici de la position de Marianne peut nous faire présumer qu'elle en savait

plus que nous sur bien des choses, et il me semble que ce serait une bonne précaution que de s'assurer d'abord de ce que cette Marianne m'a dit.

— Sous ce point de vue, dit M. Perrin avec un sourire amer, vous avez peut-être quelque raison ; mais n'oubliez pas que vous n'avez personnellement d'autres droits que ceux de madame Cros, et que si on entreprend quelque chose contre elle, vous ne serez plus rien ici.

— Qu'entendez-vous par entreprendre quelque chose?...

— Eh! que sais-je! reprit M. Perrin, on a bien voulu m'enterrer tout vivant aujourd'hui.

— Vous? fit le banquier.

Et il fallut que M. Perrin lui racontât successivement tout ce qui était arrivé aux huttes.

A ce récit, l'inquiétude vague du banquier, qui flottait entre la cupidité, une terreur

instinctive et un doute dédaigneux, se tourna vers la terreur comme une girouette qu'un souffle incertain a fait jouer un moment sur son pivot, et qu'un vent d'ouragan lance tout à coup dans une direction invariable. M. Cros eut peur, horriblement peur, tellement peur, que M. Perrin ayant dit :

— Vous comprenez, après cela, qu'il est prudent de s'assurer de ce qui peut arriver à madame Cros...

Et ayant fait, après ces paroles, un pas vers la porte, M. Cros s'élança vers lui en s'écriant :

— Je vous suis, je vous suis.

M. Perrin s'arrêta et dit à M. Cros :

— Il serait peut-être bon cependant de ne pas quitter cette chambre, s'il est vrai, comme l'a dit Marianne, qu'elle conduit à l'endroit où est caché le fameux trésor. Allez chez madame Cros.

— Tout seul? reprit M. Cros avec toute la naïveté de la peur.

M. Camille Perrin savait très-bien qu'on

ne raisonne pas avec un pareil sentiment et il reprit :

— Eh bien ! demeurez ici, vous êtes armé, vous n'avez rien à craindre.

— Mais ma femme ! je voudrais savoir...

Cela voulait dire clairement qu'il ne voulait ni rester seul ni aller seul.

— Eh bien ! dit M. Perrin, nous allons fermer la porte à clef et nous reviendrons.

Le conseil plut à M. Cros et tous deux quittèrent la fameuse chambre bleue.

On se souvient que lorsque Gros-René avait voulu finir son récit, M. de Fernic avait dû s'éloigner. De tous ceux qui étaient dans le château, France était peut-être le plus désintéressé dans tout ce qui se passait. Sans doute il voyait avec plaisir arriver entre les mains de sa grand'mère, dont il était l'unique héritier, une fortune assez considérable ; mais, passé cela, il ne fondait sur cette fortune aucune combinaison présente. Il avait très-bien compris que mademoiselle Lucie de

Chevalaine n'eût point été fâchée d'associer sa part d'espérances avec la sienne; mais cette grande et forte beauté n'était point du tout du goût du jeune marin, et l'élégance frêle, distinguée et soyeuse de madame Cros lui eût beaucoup mieux convenu. Mais madame Cros était mariée; ce n'était donc qu'un amour à tenter, et il y avait légèrement essayé dès le premier jour, par ces petites attentions qui avertissent une femme qu'elles n'ont qu'à vouloir et qu'un esclave est tout prêt. Madame Cros s'était aperçue de la prétention. M. de Fernic était assez beau, assez distingué, pour qu'elle ne s'en irritât point. Elle avait donc accepté de ces attentions tout juste ce qu'il en fallait pour montrer à mademoiselle de Chevalaine qu'elle n'en aurait rien, mais pas assez pour que M. de Fernic se crût autorisé à se croire bienvenu. Les événements de la visite aux huttes avaient été d'une gravité qui n'avait pas laissé place à cette coquetterie mutuelle, et lorsque M. de Fernic rentra

chez lui, il ne songeait plus guère qu'à la nécessité où il était d'avoir le lendemain une affaire avec son gros et grand cousin, M. de Chevalaine. Mais, pour rentrer dans la chambre, il lui fallait passer devant la porte de madame Cros, et comme il s'en approchait, il entendit distinctement une voix d'homme. Ce ne pouvait être celle de M. Perrin qu'il quittait, ni celle de M. Cros que Gros-René venait de déclarer avoir laissé dans la chambre. Était-ce donc M. Blanchet, ou le curé? De Fernic s'arrêta et reconnut la voix de Maricou.

Pour que nos lecteurs comprennent bien la scène qui se passa, il faut qu'ils s'imaginent un long corridor sur lequel ouvraient les portes d'un grand nombre de chambres, corridor coupé à chaque extrémité par d'autres couloirs desservant les ailes latérales, et menant à de petits escaliers de service.

Au moment où M. de Fernic reconnut la voix de Maricou, une singulière curiosité le

prit de savoir ce qu'un pareil homme pouvait faire à une heure pareille dans la chambre d'une femme comme madame Cros. Il se pencha vers la porte pour écouter ; mais à l'instant il s'aperçut que si quelqu'un passait, il serait aisément vu avec la bougie qu'il tenait à la main, et il la souffla avant même d'avoir réfléchi à l'improbité de l'action qu'il commettait.

Cependant, il est juste de dire que M. de Fernic se fût gardé comme d'un crime d'une action pareille à celle qu'il allait faire, si elle avait pu se montrer à lui sous un point de vue cupide ou même sérieux. Mais l'homme a pour certaines choses des transactions de conscience admirables. Ce que M. de Fernic n'eût point fait dans l'intérêt d'un million à gagner, il le fit contre une femme, parce qu'il lui passa dans la tête que la belle madame Cros avait pu se laisser prendre par un caprice extravagant pour le beau Maricou.

Elle a un butor de mari, se dit-il, et probablement elle s'en console à Paris avec quelque beau jeune homme de la première élégance... avec un... ou peut-être plusieurs. Or, cette femme , qui est peut-être très-blasée sur les amours bien arrangés, a pu ce qu'on appelle se monter la tête pour une aventure piquante, originale, qui lui promît des émotions d'un genre inconnu.

Il est inutile de dire tout ce qui se passa dans la tête du chevalier de Fernic en ce moment ; mais, par une décision aussi rapide que toutes ces suppositions, il souffla sa bougie et se mit à écouter.

Il s'assura parfaitement que c'était Maricou qui parlait, mais il ne put en aucune façon distinguer un seul mot de ce qu'il disait. Cependant, à la continuité avec laquelle il parlait sans que madame Cros l'interrompît, il devina que Maricou faisait un récit et non point une déclaration, et il fut honteux de ce qu'il venait de faire. Il se décida à s'éloigner ;

mais il n'avait pas fait deux pas qu'une voix lui dit tout bas :

— Oui, chevalier de Fernic, c'est le beau Maricou qui vous supplante.

M. de Fernic reconnut la voix de mademoiselle de Chevalaine ; mais s'il n'avait été profondément étonné d'avoir été surpris écoutant à une porte, il se fût demandé par quel hasard elle se trouvait là, et il eût aisément compris que probablement elle y était venue pour y faire ce qu'il avait fait lui-même. En effet, Lucie, épouvantée de voir Maricou entrer chez madame Cros (et si l'on se rappelle le récit de Maricou, on doit comprendre qu'elle eût peur de ce que cet homme pouvait dire) ; Lucie, disons-nous, avait essayé de surprendre le motif de cette étrange visite. Elle avait donc furtivement quitté sa chambre, et était venue coller son oreille à la porte. Comme France, elle avait été un moment sans entendre autre chose qu'un murmure sourd ; mais de même que les yeux s'accoutument à l'ob-

scurité et finissent par distinguer vaguement certains objets qui, un moment avant, étaient plongés dans les plus profondes ténèbres, de même, au bout d'un certain temps, Lucie, sans pouvoir cependant suivre d'une façon continue le récit de Maricou, en saisit au hasard quelques mots qui lui firent peur. Son propre nom, plusieurs fois répété, ainsi que celui de M. d'Astorg, le nom de l'infortunée Marie, lui prouvèrent que Maricou racontait à madame Cros l'histoire de sa vie. Mais jusqu'où allaient ces aveux? voilà ce que Lucie ne pouvait comprendre, et elle prêtait une oreille encore plus attentive lorsqu'elle entendit le pas de M. de Fernic monter le grand escalier, et presque aussitôt elle vit jouer, à l'angle des murs, la clarté de la bougie. Aussitôt elle se retira jusqu'à l'extrémité du corridor pour laisser passer M. de Fernic. Ce fut alors qu'elle le vit s'arrêter, éteindre la bougie, et ce fut alors que, craignant qu'il ne surprît mieux qu'elle le sens des paroles de

Maricou, et comprenant qu'il fallait à tout prix se défendre d'avance contre les révélations quelles qu'elles fussent de Maricou, elle s'avança vers M. de Fernic, et lui dit les paroles que nous avons rapportées plus haut. Fernic demeura interdit de s'être ainsi laissé surprendre, et pour donner une sorte d'excuse légère à sa vilaine curiosité, il repartit :

— Ma foi, j'avoue que j'étais curieux de savoir comment notre belle Parisienne faisait l'éducation de notre jeune sauvage.

— Ah ! ce n'est pas, peut-être, dit mademoiselle de Chevalaine, son éducation amoureuse dont elle s'occupe en ce moment ; à moins qu'elle ne s'en serve comme d'un moyen pour arriver où elle veut en venir.

— A quoi donc?

— Suivez-moi, lui dit mademoiselle de Chevalaine, je vous le dirai, car vous ne savez rien de ce qui s'est passé dans ce château. Votre grand'mère, ma tante, ne s'en doute pas plus que vous, et peut-être la charmante Pari-

sienne trouve-t-elle moyen, en ce moment, de nous dépouiller tous de notre part d'héritage.

— C'est impossible.

— Venez, dit Lucie, et quand je vous aurai dit la vérité, vous verrez si je n'ai pas raison d'avoir cette crainte.

Mademoiselle Lucie prit hardiment monsieur France par la main, avec la vivacité de quelqu'un qui connaît parfaitement les êtres de la maison, et l'introduisit dans sa chambre dont elle ferma la porte.

M. de Fernic avait donc suivi mademoiselle de Chevalaine dans sa chambre, où elle s'était enfermée avec lui ; d'un autre côté, Gros-René, d'après l'ordre de M. Perrin, avait quitté le salon pour aller dire à France de tenir ses armes prêtes. Il en avint que lorsque Gros-René arriva à l'appartement du jeune marin, il ne trouva personne. Gros-René continua sa recherche. La chambre de M. de Fernic était contiguë à celle de M. Blan-

chet, celui-ci était absent. Le curé logeait à côté d'eux, et le curé n'était pas chez lui. Gros-René s'imagina-t-il qu'ils s'étaient tous réunis pour combiner quelque mauvais dessein contre ses maîtres, ou bien s'expliqua-t-il toutes ces absences par autant de disparitions diaboliques ? Je n'en sais rien ; mais toujours est-il qu'il fut pris d'une terreur telle qu'il s'enfuit en cherchant la chambre de son maître, et tenant sa terrible pincette levée. Au détour de l'un des vastes couloirs qui régnaient dans le château, il lui sembla voir apparaître devant lui un géant terrible. Gros-René était doué de ces poltronneries féroces qui attaquent, tant elles craignent d'être attaquées ; il abattit sa lourde pincette sur la tête du monstrueux géant, qui tomba par terre avec un sourd gémissement. Gros-René eût peut-être achevé d'assommer l'ennemi inconnu qu'il avait trouvé sur son passage, lorsqu'il fut arrêté par l'apparition de son maître et de M. Perrin, qui furent étrange-

ment étonnés en rencontrant ainsi Gros-René avec un homme étendu à ses pieds, et le visage tout ensanglanté.

M. Cros reconnut Burlaudas, à qui la pincette avait fait au front une blessure assez légère, mais qui lui ayant couvert le visage de sang, lui donnait l'aspect d'un homme affreusement assassiné.

— Qu'as-tu fait! s'écria M. Cros en aidant Burlaudas à se relever.

— Ah ! fit Gros-René, chez qui la .peur se tournait de plus en plus en férocité ; j'ai commencé par ce brigand, en attendant que nous en finissions avec les autres!

— De quels brigands veux-tu parler? dit M. Camille.

— De tous ceux qui sont dans ce château, repartit Gros-René qui, les yeux hors de la tête, le visage bouleversé, paraissait un furieux avide de carnage.

— Comment, dit Burlaudas en essuyant avec son mouchoir de cotonnade bleue le

sang qui lui couvrait le visage, ils sont déjà entrés?

— Mais qui donc? fit M. Cros.

— Mais les autres, fit Burlaudas, les gens des huttes, on les entend rôder autour du château comme une bande de loups... s'appelant avec leurs cris de chouette. Je les ai entendus de la chambre où je couche, et je venais pour vous en avertir, lorsque j'ai été assassiné par ce brutal.

Gros-René releva sa pincette d'un air sanguinaire.

— Voyons... voyons, fit M. Camille Perrin assez de sottises comme ça, maître Gros-René; vous êtes un drôle et un poltron. Quant à vous, monsieur, permettez que j'examine votre blessure. Ce n'est rien, la peau est fendue, voilà tout; une compresse d'eau fraîche en fera l'affaire. Et maintenant, expliquez-nous, monsieur, ce que vous avez remarqué.

— Écoutez... fit Burlaudas.

On fit un profond silence, et il sembla en

effet qu'on entendait des cris assez semblables à ceux des oiseaux de nuit, qui se répondaient dans diverses directions.

Mais ce qui semblait alarmer Burlaudas ne fit pas la moindre impression sur M. Cros, qui dit :

— Eh bien ! voulez-vous empêcher les orfraies et les chouettes de crier ? J'en entends toutes les nuits autant que ça dans ma maison du bois de Marly.

— Dans les bois, c'est possible, dit M. Camille Perrin ; mais ici il y en a trop et de trop d'espèces différentes, pour que cela ne soit pas autre chose que des animaux qui nous donnent ce concert.

M. Cros se remit à écouter avec plus de soin, tandis que M. Perrin disait à Gros-René :

— Tu as averti M. de Fernic ?

— Et où voulez-vous que je l'avertisse ? Il n'est pas dans sa chambre.

— Mais il est entré peut-être chez M. Blanchet.

— Ni Fernic, ni Blanchet, ni curé, dit Gros-René avec cette brutale familiarité que les laquais emploient entre eux pour parler de leurs supérieurs, et qui leur revient dans des circonstances où un sentiment violent leur fait oublier le faux respect qu'ils montrent à leurs maîtres.

— Comment, fit M, Cros, tu n'as trouvé personne chez ces messieurs?

— Personne... et je vous dis que ce n'est pas dehors, mais dedans, que sont les brigands.

— Veux-tu te taire! s'écria M. Camille Perrin, je suis sûr que tu t'es trompé de porte, et que tu seras allé à quelque chambre inhabitée...

— Monsieur, monsieur, fit Burlaudas en baissant la voix. Je ne sais pas de qui votre domestique veut parler, mais il est sûr qu'il y a dans le château un scélérat qui, à lui tout seul, vaut tous les autres ensemble : c'est Maricou.

— Maricou est ici ? s'écria M. Cros, qui ignorait cette circonstance.

— Oui, vraiment, fit Burlaudas ; et si vous saviez où il est... J'étais venu pour vous le dire.

— Eh bien ! où est-il ? dit M. Perrin.

— Dans la chambre de madame votre épouse, dit Burlaudas en baissant tout à fait la voix.

— Chez ma femme ! s'écria M. Cros. Venez, courons... Ah ! le scélérat...

— Tout doux, fit M. Perrin. Attendons... Qui vous a dit, monsieur, que Maricou était dans la chambre de madame Cros ?...

— Mes propres yeux, répondit Burlaudas, d'un ton assez aigre, à cette question qui avait été faite d'un ton fort sec.

— Vos propres yeux...

— Oui, monsieur ; car je l'ai vu entrer, il y a une heure bientôt, par la fenêtre...

— Entrer par la fenêtre ! s'écria M. Cros.

— Il y a une heure ? fit Gros-René.

— Comprenez-vous cela, Perrin ? fit M. Cros.

— Depuis une heure, reprit Gros-René ; alors il a eu le temps...

— De quoi ? fit M. Cros.

— D'assassiner madame, s'il en a eu envie.

M. Perrin et M. Cros étaient fort en peine de donner un sens à ce rendez-vous, et l'interprétation que Gros-René avait tournée brusquement en assassinat, les eût peut-être gagnés, si Burlaudas n'avait repris d'un ton de dédain :

— Non, non, Maricou n'est pas de cette pâte-là. Qu'il soit homme à tuer un garde champêtre ou un chasseur, comme il tuerait un chien, dans la lande, tout le monde l'en croit capable. Mais il a d'autres moyens, quand il veut. Je vous l'ai dit, monsieur, Maricou a un charme ; il faisait faire tout ce qu'il voulait à défunt M. le comte, je vous l'ai dit ; et souvent mademoiselle Lucie de Chevalaine n'a pas osé lui répliquer, lorsqu'il lui disait

des choses que personne ne pouvait comprendre. Ainsi, tenez, s'il veut faire faire quelque imprudence à l'épouse de monsieur, il va se mettre à la charmer... et il faut bien qu'il ait déjà réussi, puisqu'elle n'a pas poussé le plus petit cri lorsqu'il est entré dans sa chambre.

— Par la fenêtre ! ajouta Gros-René.

Ce mot était comme une pincée de poivre ajoutée à une parole déjà passablement épicée ; car M. Cros n'entendait point du tout le charme de Maricou dans le sens où le comprenait naïvement Burlaudas.

— Perrin, dit M. Cros à voix basse, suivez-moi.

M. Camille fit semblant de ne pas entendre, et reprit aussitôt :

— Non, non, Maricou ne peut avoir de mauvais desseins. N'est-ce pas lui qui m'a sauvé aujourd'hui avec un courage, un héroïsme...?

— Oh ! fit M. Cros en serrant les dents,

M. Maricou est un héros ! Je comprends ! quelque chose comme le *Dernier Chouan*, ou *M. Mauprat*... avec ça que ma femme ne lit pas autre chose que ces mauvais livres. Suivez-moi, vous dis-je, Perrin.

— Et puis, fit Burlaudas, dont la parole était toujours à côté de la pensée des trois Parisiens, madame Cros est la véritable héritière, et c'est à elle qu'il s'adressera ; car si on vous a arrêté aux huttes, vous, monsieur, c'est parce qu'on vous prenait pour le mari de cette dame, à cause que vous étiez très-familier avec elle.

Le fer de la guillotine eût été levé sur la tête de Gros-René qu'il n'eût pu résister à la joie qu'il éprouva d'une parole qui devait être également déplaisante à son maître et à l'ami de son maître ; aussi s'empressa-t-il de dire :

— Madame est si imprudente !

— Qu'est-ce que c'est ! fit M. Perrin avec une colère qui imposa à l'insolent.

— Mais, dame, reprit Gros-René, recevoir un homme à une pareille heure...

— Je vous dis qu'il l'a charmée... fit Burlaudas.

M. Cros roulait en lui-même de sinistres pensées, mais il n'osait éclater. Enfin il s'écria :

— Gros-René, conduis-moi chez ma femme... car je ne connais pas seulement les êtres de cette vieille baraque !

— Je vais vous y mener, dit M. Perrin.

— Ah ! vous connaissez le chemin ? fit Gros-René.

— Et je vais te le montrer, car tu vas nous suivre, dit M. Perrin.

— Si monsieur me l'ordonne.

— D'abord, et avant toutes choses, dit M. Camille Perrin, comme nous sommes en un château rempli de brigands, d'après ton dire... je pense que celui qui ne marche pas avec nous est de leur parti ; et au préalable, et pour ne pas laisser d'espions derrière nous,

je casse la tête au premier qui ne nous suit pas.

Ces paroles, prononcées avec un sang-froid qui ne permettait pas de douter que M. Perrin n'accomplît sa promesse, firent cesser toute réplique, et nos quatre interlocuteurs s'avancèrent ensemble vers la chambre de madame Cros, à laquelle M. Perrin frappa sur-le-champ en disant :

— Ouvrez ou nous sommes tous perdus.

Madame Cros se hâta d'ouvrir la porte, et ils entrèrent tous dans la chambre.

L'attitude de Maricou et de madame Cros, la rapidité avec laquelle elle avait ouvert, ne permettaient pas de supposer qu'on eût dérangé le moins du monde un entretien très-intéressant; mais M. Cros était trop mari pour ne pas faire une bêtise, et il dit en entrant :

— Pourquoi cette fenêtre ouverte ? C'est sans doute pour que le jeune héros s'en retourne par où il est venu.

Sur un signe de M. Camille Perrin, ma-

dame Cros comprit son mari, et repartit avec un malicieux sang-froid :

— C'est pour que les curieux de ce château, et il n'en manque pas, pussent voir tout ce qui se passait ici, pendant que Maricou me racontait son histoire.

— Et en quoi peut-elle vous intéresser? dit M. Cros.

— Le destin du fils de M. de Chevalaine, de mon cousin, répondit madame Cros, ne peut m'être indifférent.

— C'est ce qui n'est pas prouvé, fit M. Cros, ravi de cette explication, mais ne voulant pas demeurer sans réponse, et il aura à me prouver...

— Il s'agit de ma famille et non point de la vôtre, monsieur, dit madame Cros avec hauteur; ce sont des affaires que je veux garder le droit de mener à ma guise.

— Mais, madame... fit M. Cros d'un ton rogue.

Et une querelle semblait prête à s'engager,

lorsque Maricou, qui était resté penché vers la fenêtre, l'oreille tendue comme pour démêler les bruits qui couraient dans la campagne, et auxquels il n'avait point fait attention durant son récit à madame Cros, lorsque Maricou, disons-nous, poussa un cri de colère et s'écria :

— Ah ! les brigands...

— Qu'est-ce donc ?... fit M. Perrin.

— Voyez ce rouge au ciel, au-dessus du toit, ils ont mis le feu à la grande bergerie.

Ce mot n'était pas lâché que maître Gros-René se précipita hors de la chambre, en criant d'une voix furieuse :

— Au feu ! au feu !

— Courons ! s'écria M. Perrin.

— Demeurons, fit Maricou... La bergerie est en feu... il faut qu'elle brûle... elle brûlera... Mais que personne ne sorte du château.

Cependant, aux cris de Gros-René, toutes les portes s'ouvraient, et le valet de chambre de M. Cros put voir sortir d'abord de la cham-

bre de la vieille madame de Fernic, M. Blanchet et le curé, et ceux-ci purent voir presque aussitôt M. de Fernic sortir de la chambre de mademoiselle de Chevalaine.

Malgré le trouble qu'avaient jeté dans tous les esprits les hurlements de Gros-René, cette circonstance n'échappa point au curé et à M. Blanchet, qui échangèrent entre eux un regard d'intelligence, ni à madame de Fernic, qui foudroya les deux jeunes gens d'un coup d'œil où avaient parlé soixante et dix ans d'honnêteté irréprochable.

Mais cette observation fut réservée pour plus tard, car Gros-René ne cessait de crier :

— Au feu ! au feu ! le château brûle.

France l'arrêta vigoureusement et lui dit :

— Comment, le château brûle !... où ?... comment ?...

— Voyez là-bas, lui dit Gros-René... au feu !...

France se précipita à une croisée à l'extrémité du corridor où il se trouvait, et vit en

effet les rouges reflets de l'incendie au-dessus des grands arbres du parc.

Cependant, le tumulte qui avait lieu dans l'appartement des maîtres commençait de même dans les logements des domestiques ; chacun sortait de chez soi à moitié vêtu, et accourait, l'un descendant de sa chambre, l'autre montant de son écurie ; tout le monde arrivait au centre commun d'où était partie l'alerte, le concierge du château comme les autres.

— L'incendie est à la bergerie, dit le curé.

— Il faut y courir par la porte de la Verdure.

— Donne-nous la clef, ajouta-t-il en s'adressant au concierge.

— Je l'ai remise à M. Gros-René...

— A cet homme ! s'écria-t-on de tous côtés.

— As-tu cette clef ? dit M. de Fernic.

— Je l'ai donnée à M. Cros...

— A ton maître ? C'est étrange ! Et où est-il ?...

— Ma foi, dans la chambre de madame, dit Gros-René.

— Que voulait-il faire de cette clef? dit madame de Fernic, pendant que France se dirigeait vers la chambre de madame Cros, et que tout le monde le suivait en tumulte.

— En effet, dit mademoiselle de Chevalaine, c'est la clef qui ouvre précisément à deux pas de la bergerie.

— C'est extraordinaire, fit le curé.

— Avais-je donc raison, reprit Lucie, comme si elle se parlait à elle-même, lorsque je voulais mettre mon cousin en garde contre les projets de ces Parisiens?

— C'était donc pour ça, fit M. Blanchet, qu'il était dans votre chambre?

— Et pour quoi voulez-vous qu'il y fût? dit Lucie d'un ton candide.

— Ah! je ne savais pas, répliqua M. Blanchet.

A ce moment, on arriva à la porte de madame Cros.

France de Fernic pénétra le premier dans la chambre de madame Cros, et arriva juste au moment où M. Cros disait à Maricou :

— Que serait-il donc arrivé si j'avais ouvert la porte du parc à cette vieille mégère que j'ai trouvée dans la lande?

M. de Fernic avait contracté, dans l'exercice de son état, des habitudes de commandement impérieux, rapide, et qui, dans les moments de danger pressant, se révélaient par une forme arrêtée, sévère, brusque; en présence de cet incendie qui éclatait à quelques pas du château, il obéit à cet esprit d'action qui l'eût inspiré sur son vaisseau, à la déclaration d'une tempête. D'ailleurs, parmi tous les hommes présents, Fernic pouvait se croire autorisé à prendre en main l'autorité et à donner les ordres nécessaires. Le curé et M. Blanchet tremblaient de tous leurs membres ; M. Cros ouvrait de gros yeux inintelligents ; M. Perrin était un étranger, et tous les autres étaient des inférieurs. Le seul qui

eût pu se mettre en parallèle avec France, le jeune Chevalaine, n'avait point paru. Donc, en entrant dans la chambre de madame Cros, et en entendant les paroles du banquier, M. de Fernic lui dit d'un ton de commandement :

— Remettez-moi cette clef, monsieur, et plus tard vous aurez à nous rendre compte de l'usage que vous vouliez en faire.

Quels que fussent l'embarras de M. Cros et son épouvante, le ton dont cette demande lui fut faite le blessa cependant assez pour qu'il répliquât :

— Je n'ai aucun ordre à recevoir de vous, ni aucun compte à vous rendre. Voici cette clef, que je vous remets parce que je sais qu'elle ouvre la porte du parc qui mène à la bergerie.

Fernic allait prendre la clef, lorsque Maricou quitta sa fenêtre en disant :

— C'est inutile, la bergerie est brûlée, le toit vient de s'enfoncer ; l'incendie s'éteindra tout seul.

— Que fait ce drôle ici, s'écria France, et comment se fait-il qu'il ose parler dans cette maison ?

Maricou, au lieu de répondre à M. de Fernic, se retourna doucement vers madame Cros, et lui dit :

— Vous entendez, madame.

Fernic haussa les épaules, et reprit :

— Allons, allons à la bergerie, et s'il est encore temps nous en sauverons quelques débris, ou bien nous prendrons peut-être quelques-uns de ces incendiaires.

— Ne sortez pas du château, s'écria Maricou, si vous ne voulez pas le voir en feu tout à l'heure. Vous avez été agacer les loups dans leurs bois ; ils sont sortis en fureur, prenez garde.

— Mais, dit France, n'es-tu pas un des leurs ? Tu devais connaître leurs desseins. Emparez-vous de ce drôle, garrottez-le...

— Monsieur, monsieur, s'écria M. Camille Perrin, c'est au courage, à l'activité de ce

jeune homme que je dois la vie, et je ne souffrirai pas qu'on porte la main sur lui.

— Qui êtes-vous ? monsieur, fit M. de Fernic, je ne vous connais pas ; quel droit avez-vous d'être dans cette maison ?

— M. de Fernic, fit M. Perrin, chacun ici aura des comptes à rendre.

— Quand vous voudrez, dit Fernic ; allons, prenez ce misérable, vous autres, et qu'on lui lie les pieds et les mains.

Maricou restait immobile, souriant avec une incroyable expression de dédain. Deux ou trois palefreniers et valets s'approchèrent de lui, mais avec un sentiment visible de crainte.

— Comment, vous avez peur, s'écria M. de Fernic en s'élançant du côté de Maricou.

A ce moment, madame Cros s'élança vivement entre France et Maricou, et, avec une vivacité pleine de force, elle lui dit :

— Ne touchez pas à cet homme, monsieur, je ne le permettrai pas.

— Vous, madame, dit Fernic avec un accent où l'affectation de respect déguisait mal la colère.

— Moi, monsieur, lui répondit madame Cros, qui trouve bien étrange que vous vous permettiez de donner ici des ordres sans le consentement de tous ceux qui y ont plus de droits que vous.

— Madame, dit France en se contenant mal, si votre mari voulait contester vos droits, j'aimerais mieux m'en expliquer avec lui.

— Mon mari, monsieur, dit madame Cros, n'a rien à contester ici. Ceux qui ont quelques droits dans cette maison, sont les héritiers de M. de Chevalaine; c'est M. le curé, madame de Fernic, mademoiselle de Chevalaine ou son frère et moi, monsieur. Quant à vous, monsieur, il faut bien que je vous le dise puisque vous le remontrez si nettement aux autres, vous n'êtes rien ici, absolument rien, pas plus que M. Perrin.

— Madame, dit Fernic pâle de colère, il

y aura quelqu'un qui me rendra raison...

— C'est convenu, monsieur, dit M. Camille Perrin... C'est convenu.

— Laissez, France, dit aussitôt madame de Fernic, ne vous occupez point de ces gens-là ; mais puisque madame Cros en réclamant ses droits me fait si bien connaître les miens, je m'en servirai pour ordonner l'arrestation de cet homme.

— Un contre un, fit M. Perrin en riant, malgré la vivacité de la position.

— Non, monsieur, fit le curé, nous sommes deux, car je suis de l'avis de ma sœur madame de Fernic ; qu'on arrête ce misérable qui, j'en suis sûr, est d'intelligence avec les brigands qui ont mis le feu à la bergerie.

Madame Cros regarda autour d'elle et vit Lucie qui gagnait doucement la porte.

— Et vous, ma cousine, lui dit-elle aussitôt, êtes-vous aussi d'avis qu'on arrête M. Maricou ?

— Votre protection lui suffit, madame, dit

Lucie que cette interpellation avait rendue pâle de colère.

— Vous voyez bien que non.

Lucie, les yeux baissés, les dents serrées, resta un moment immobile, et répondit enfin :

— Je crois Maricou parfaitement innocent de cet incendie ; car voilà plus d'une heure qu'il est renfermé avec vous tête à tête dans votre chambre.

Un gros ricanement, qui courut dans la foule des valets qui encombrait la chambre, avertit madame Cros que l'injure de mademoiselle Lucie de Chevalaine avait porté coup parmi ceux qui l'avaient entendue. La honte d'avoir à répondre à un pareil outrage, rendit madame Cros si confuse, qu'elle garda le silence. Alors Maricou, s'étant avancé, dit, avec un calme et une douceur qui contrastèrent avec l'irritation de toutes les personnes présentes :

— Oui, mademoiselle, depuis une heure je raconte à madame quelle a été ma vie, et

je lui disais surtout quelle protection j'avais trouvée près de vous.

— Et cette protection ne vous manquera pas aujourd'hui, dit vivement Lucie. Vous ne serez point arrêté ; je ne le veux pas... Et mon frère se joindra à moi... Mais, reprit-elle aussitôt, où est donc mon frère?

— Il dort probablement, dit un gros valet de ferme. Ah! quand il est dans son lit, on tirerait le canon à son oreille, qu'il ne broncherait pas.

— Allez le réveiller, dit madame de Fernic ; il est bon qu'il nous donne son avis, puisque chacun ici fait si bien valoir ses droits.

— C'est inutile, dit Maricou, tout à fait inutile. Je remercie madame et mademoiselle de leur protection, mais je demeurerai ici à votre disposition durant toute cette nuit et la journée de demain.

— En ce cas, reprit France, humilié du rôle subalterne où on l'avait relégué, et qui

voulait en sortir, qu'on l'attache et qu'on l'enferme en lieu sûr.

— M. de Fernic, reprit Maricou, ni vous ni tous ceux qui sont ici ne m'empêcheriez d'en sortir si j'en avais la volonté. Je reste parce que je veux bien rester, mais n'oubliez pas que je puis considérer comme un ennemi qui m'attaque quiconque porterait la main sur moi, et que c'est sur vous que retomberait la responsabilité du sang qui coulerait.

— Il a raison, il a raison, fit M. Blanchet qui avait gardé jusque-là un prudent silence, et qui n'en sortit que par une prudente intervention. Personne ici n'a mandat légal pour arrêter cet homme ni pour ordonner de l'arrêter, et il n'y a pas de flagrant délit qui puisse autoriser à s'emparer de lui. La seule chose qui soit dans notre droit, c'est de l'expulser du château.

M. Blanchet avait à peine achevé ces paroles, que des cris sauvages et des hurlements

de joie se firent entendre dans la cour du château, et presque aussitôt dans le château lui-même, qui fut pour ainsi dire envahi tout à coup, et dans lequel on entendit courir de tous côtés avec des hurlements furieux. Au lieu de s'élancer au dehors pour voir d'où venait ce vacarme, soudain la valetaille pressée à la porte de madame Cros se rua tout à coup dans la chambre, et une femme poussée par la peur ferma violemment la porte, de façon que tous ceux qui peuplaient le château, à l'exception de M. de Chevalaine, qui dormait, disait-on, et du pupille de M. Blanchet et de sa nourrice, tout le monde se trouva enfermé dans cette pièce.

A l'instant même on entendit des pas se précipiter dans le couloir où était située la chambre de madame Cros, puis ces pas gagnèrent le second étage, dont on forçait les portes et dont on renversait les meubles, avec des bondissements d'une joie féroce et des cris furieux.

— Ouvrez cette porte! s'écria Fernic... Attaquons ces brigands.

— Sans armes? lui dit M. Perrin.

— En voilà, dit M. Cros en montrant ses pistolets qu'il tendit à M. de Fernic avec un empressement qui, en toute autre occasion, eût été remarqué.

Fernic s'en empara et courut vers la porte en criant à Maricou :

— Quant à toi, misérable, si tu sors de cette chambre, je te casse la tête comme à un voleur.

Maricou s'élança au-devant de Fernic et lui dit :

— Vous voulez donc faire assassiner tout ce monde...

— Misérable! s'écria Fernic.

— Arrêtez, fit Lucie de Chevalaine, lui seul peut nous sauver. Maricou, lui dit-elle avec effroi, j'entends Farrenc.

— Oui... oui, dit Maricou, j'ai reconnu sa voix.

— Qu'il prenne au moins ces armes, dit Fernic en jetant les pistolets.

— Je n'ai pas besoin d'armes, dit Maricou... seulement, n'ouvrez cette porte à personne, quoi qu'on puisse vous dire, et fermez votre fenêtre.

A ce moment, madame Cros alla elle-même vers la fenêtre, et recula en poussant un horrible cri.

— Qu'est-ce donc? cria Maricou.

— Je viens de voir passer... comme un paquet blanc... comme le corps d'un enfant... qu'on aurait précipité de la fenêtre au-dessus de la mienne...

— C'est là que loge la nourrice, cria M. Blanchet.

— En même temps, un cri plus furieux éclata dans la chambre, et Lucie, passant violemment entre M. de Fernic et Maricou, s'écria :

— Ah ! ils ont tué mon fils !

La scène tumultueuse qui se passait au

château de Chevalaine changeait pour ainsi d'aspect à chaque minute. Ainsi, au moment où Fernic avait voulu faire arrêter Maricou, l'intervention soudaine de madame Cros avait protégé le fils de Marianne ; puis était venue l'irruption violente des gens des huttes dans le château ; puis enfin, lorsque tout le monde semblait s'en rapporter à Maricou du soin du salut général, ce cri de mademoiselle Lucie de Chevalaine : « Ils ont tué mon fils ! » avait jeté une horrible surprise parmi tous ceux qui l'avaient entendu. Quel que fut le juste effroi que devaient éprouver les habitants du château en se voyant à la merci d'une bande de forcenés que rien ne pouvait arrêter, car ils n'avaient ni l'idée du crime ni celle du châtiment, cependant ce cri de désespoir, qui renfermait une si étrange révélation, frappa de surprise toutes les personnes présentes. On s'interrogeait déjà du regard, et l'on allait s'interroger plus directement, lorsque des cris plus furieux, parmi lesquels se distin-

guaient la voix puissante de Lucie et celle d'une autre femme, éclatèrent de nouveau. Chacun put connaître aussitôt qui osait répondre avec cette hauteur à mademoiselle de Chevalaine, car Maricou s'écria en s'élançant hors de la chambre :

— Ma mère ! ma mère !

Ce mot, à lui tout seul, fit une révolution subite dans les dispositions de ceux qui l'entendirent. Cette troupe de valets, si épouvantés et si tremblants un moment avant, fut saisie comme d'un vertige de fureur à ce cri de Maricou, et ils y répondirent aussitôt par une imprécation générale :

— L'empoisonneuse ! l'empoisonneuse ici ! A mort, à mort l'empoisonneuse !

Et avant que personne eût pu s'opposer à ce brusque mouvement, ils se précipitèrent tous hors de la chambre avec des menaces terribles.

L'horreur qu'inspirait Marianne devait être bien grande, pour changer en un moment la

disposition de tous ces esprits si épouvantés tout à l'heure, et MM. Camille Perrin et de Fernie suivirent, par un mouvement machinal, la troupe des domestiques, dont l'impétuosité les entraîna, sans qu'ils pussent se rendre compte si c'était pour l'aider ou la maintenir qu'ils allaient à sa suite. Mais l'événement leur dicta presque aussitôt la conduite qu'ils avaient à tenir. En effet, arrivés à l'extrémité du couloir, ils purent voir, à la lueur de quelques torches de paille roulée en corde que les bohémiens avaient jetées çà et là dans le château, deux femmes se débattant dans une lutte acharnée.

Assurément rien n'est plus hideux et grotesque à la fois que le combat de deux femmes dont les voix piaillent des injures, dont les cheveux volent en désordre, dont le visage est lacéré par les ongles ; mais ici l'horreur et le ridicule avaient disparu : c'était un combat à mort entre Lucie de Chevalaine et Marianne ; l'une, Marianne, un couteau à la

main ; l'autre désarmée, mais maintenant dans sa main de fer le bras qui tenait le couteau, et cherchant à l'arracher plus encore pour tuer que pour se défendre. L'une et l'autre, le visage couvert de cette pâleur livide qui vient de la colère et non de la peur, les yeux étincelants de cet éclat fauve et sanglant qui regarde le meurtre en face, la voix rauque qui l'appelle, les mouvements lents et pénibles, quelquefois convulsifs, comme résumant toutes les forces de chacune pour échapper à l'autre ; Lucie et Marianne, disons-nous, jetant à courts intervalles ces paroles furieuses :

— Marianne... Marianne, tu l'as tué...

— Vous m'avez menti !...

— Ah ! je boirai ton sang, misérable !

— Vous m'avez menti !

— Mais je veux te tuer !

— Vous m'avez menti !

La voix de Lucie prenait une inflexion plus cruelle à chacune de ses paroles, tandis que

celle de Marianne, inflexible et sourde, répondait comme le son d'un instrument insensible. Voilà ce qu'ils virent.

Tous les domestiques s'étaient arrêtés devant ces deux femmes, et comme ils avaient ramassé les torches des bohémiens, ils éclairaient cette lutte furieuse, épouvantés par les fureurs des deux ennemies, et empêchés de porter secours à leur maîtresse par une sorte d'instinct qui leur disait qu'il y avait un droit égal entre ces deux femmes.

Enfin, dans un mouvement de rage forcenée, Lucie parvint à arracher à Marianne le couteau; et avant que Fernic et M. Perrin, qui arrivaient à l'instant même, pussent les séparer, Lucie frappa Marianne et la jeta à terre, où la bohémienne tomba en poussant un profond soupir.

Maricou arrivait à ce moment, tirant par le bras Farrenc, qui, jeté par terre, ne pouvait se relever, et que Maricou traînait comme un cheval emporté fait de son cavalier désar-

çonné. A l'aspect de sa mère frappée d'un coup de couteau, Maricou lâcha Farrenc, et se pencha vers Marianne pour la relever; mais, à l'instant même, et lorsqu'il la prenait dans ses bras, Farrenc se redressa, et, le saisissant par ses longs cheveux, il le frappa avec fureur de deux ou trois coups de couteau. Maricou se releva à son tour, et, quoique blessé, il se retourna et regarda avec une colère calme et déterminée autour de lui; il n'aperçut que le visage de quelques domestiques et ceux de Fernic et de M. Camille Perrin. Farrenc s'était évadé d'un côté, tandis que Lucie de Chevalaine s'éloignait de l'autre. Maricou resta un moment debout sans qu'il parût que ses blessures l'eussent atteint dangereusement; mais tout à coup ses yeux se troublèrent, son visage pâlit; il tomba sur ses genoux, et s'affaissa bientôt tout à fait en murmurant ces paroles :

— Ma mère, que Dieu vous pardonne!

Pendant que cette scène se passait à l'étage

inférieur du château, quelques domestiques qui s'étaient précipités à la poursuite de Farrenc qui criait : « Marianne est morte ! » étaient parvenus à l'arrêter. On s'était emparé aussi de quelques bohémiens, tandis que les autres, surpris par cette nouvelle, couraient çà et là, cherchant la porte par laquelle ils étaient entrés. En peu d'instants, cette sauvage invasion fut presque repoussée ; mais presque aussitôt il fallut se donner à d'autres soins. Dans toutes les chambres où ils avaient pu pénétrer, les bohémiens avaient jeté des torches de paille sur les lits, sous les rideaux des fenêtres, et l'incendie s'allumait de tous côtés. Il fallut alors songer à sauver le château, et, en cette occasion, France de Fernic reprit l'autorité, qui, cette fois, ne lui fut plus contestée.

— Que tout le monde me suive, s'écria-t-il.

Et l'on obéit. Alors il distribua la plupart de tout ce monde à chacune des chambres attaquées par l'incendie, conduisit lui-même

les autres aux réservoirs disposés dans la maison, et une demi-heure ne s'était pas écoulée que toute trace de feu avait disparu; mais ce mouvement avait fait négliger la surveillance à exercer sur les bohémiens qu'on avait arrêtés, et tous s'étaient évadés du château.

On avait même oublié Marianne et Maricou, lorsque madame Cros, se rendant au salon du rez-de-chaussée où tout le monde s'était réuni, se heurta pour ainsi dire contre leurs corps, et appela quelques personnes par ses cris. M. Cros, M. Perrin et Fernic accoururent et donnèrent l'ordre d'emporter les cadavres, mais l'un et l'autre n'étaient que blessés. Au premier effort qu'on fit pour l'enlever, Marianne revint à elle, et comme Fernic ordonnait de l'enfermer dans quelque salle basse bien fermée, elle dit, en montrant M. Cros :

— Portez-moi dans sa chambre.

— Oui, oui, fit M. Cros, dans ma chambre.

— C'est l'ancienne chambre de M. de Chevalaine, fit Fernic.

— C'est précisément pour cela, dit M. Cros, à qui revint avec l'admirable présence d'esprit qu'il retrouvait à l'occasion de certaines matières, le souvenir du trésor caché. Portez-la dans ma chambre, reprit M. Cros, j'arracherai peut-être à cette femme le nom des coupables.

Gros-René, aidé du cocher de M. Cros et de Burlaudas, obéit au banquier, et ils enlevèrent Marianne, lorsque madame Cros s'écria :

— Et son fils?

— Qu'on le jette sur la paille d'une écurie, dit Fernic.

— Ah ! monsieur, s'écria madame Cros, vous savez pourtant qui est ce malheureux...

— Quel qu'il soit, madame, dit Fernic d'un ton presque impertinent, il est sous votre protection, qu'on le mette où vous voudrez.

— Il n'y a plus de chambres, murmurèrent quelques voix des domestiques.

— Il y a la mienne, dit madame Cros, emportée par l'indignation que lui causait la cruauté aveugle de toute cette maison envers ce jeune homme si malheureux ; ne trouverai-je personne qui puisse m'aider à l'y transporter ?

M. Camille Perrin, M. Cros lui-même, un ou deux valets entraînés par l'exemple, obéirent, et Maricou fut immédiatement enlevé et déposé sur le lit de madame Cros. Maricou respirait encore, mais il lui fallait de prompts secours. M. Perrin était un de ces hommes qui ont touché, par l'étude et par la pratique, à presque toutes les sciences, et il fit à Maricou une large saignée qui le rappela à la vie, et qui, cependant, le plongea dans une faiblesse qui ne lui permit que de jeter un regard triste et troublé autour de lui ; il reconnut la chambre où il était, attacha sur madame Cros ses yeux dans lesquels vinrent quelques larmes, et lui dit d'une voix douce et presque éteinte :

— C'était vous qui deviez me sauver.

— Allons, allons, fit M. Camille Perrin, du silence, mon garçon, et ce ne sera rien; nous allons penser maintenant à votre mère. Quoique, ajouta-t-il entre ses dents, mieux vaudrait peut-être la laisser finir d'elle-même que de l'envoyer à...

M. Perrin secoua la tête avec un mouvement violent comme s'il eût éprouvé une horreur invincible pour le mot qu'il voulait prononcer.

— Corinne, reprit-il aussitôt en s'adressant à la femme de chambre de madame Cros, veillez près du malade.

Cette proposition ne parut point plaire à la chambrière, qui repartit en tremblant :

— Rester toute seule ici?

— Voici Gros-René qui revient, dit M. Perrin, vous serez assez braves à vous deux pour rester près d'un malade.

— La vieille veut que vous y alliez, dit Gros-René à M. Cros.

— J'y vais, fit le banquier.

— Venez avec nous, madame, dit M. Perrin à madame Cros; il est bon que vous entendiez ce que cette femme peut avoir à dire.

— Mais, fit M. Cros d'un air fâché, il me semble...

— Cela est indispensable, dit M. Perrin d'un ton d'autorité.

— Mais, fit encore M. Cros.

— Et, peut-être, ajouta M. Camille Perrin à voix basse, serait-il bon d'appeler tous les héritiers à entendre ce que cette femme peut avoir à vous dire.

— Venez donc, reprit M. Cros avec humeur.

M. Perrin prit madame Cros par la main et lui fit signe de le suivre.

Celle-ci s'éloigna, et pendant que M. Cros marchait en avant, M. Perrin lui dit tout bas :

— Soyez forte et ayez du courage; il ne faut pas qu'on puisse commettre en votre

nom quelque lâcheté dont vous seriez innocente, mais dont vous auriez beaucoup à souffrir.

— Que se passe-t-il donc ? lui dit madame Cros.

— Je n'ai pas le temps de vous l'expliquer; mais vous avez montré du courage dans cette horrible bagarre, n'en manquez pas en face d'un lit de mort, car cette femme a été frappée d'une main plus sûre que celle qui a voulu assassiner Maricou.

L'esprit parisien de madame Cros prit un moment le dessus, et elle répondit en souriant doucement :

— Ah! mon cher M. Perrin, on est plus forte qu'on ne croit quand on n'a personne devant qui s'évanouir avec succès.

— Vous en êtes là, lui dit M. Perrin, vous dites cela de vous-même... Tant mieux, vous retournerez à Paris, forte, sensée et raisonnable.

— Je ne l'étais donc pas avant?

Comme M. Perrin allait répondre par une de ces rudes vérités qu'il disait d'un ton si paternel que madame Cros n'eût osé s'en blesser, et qu'elle provoquait souvent, M. France de Fernic arriva près d'eux et leur dit vivement :

— N'avez-vous point vu Lucie?

— Nullement.

— Je viens de la chercher par tout le château, et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que la nourrice a disparu et que le cadavre de l'enfant n'a pas été retrouvé.

— Ah ! fit M. Perrin, peut-être n'a-t-il pas été assassiné.

— Au-dessous de la fenêtre de madame Cros, à l'endroit où elle a vu tomber ce corps qui l'a si fort épouvanté, nous avons trouvé une large tache de sang.

Madame Cros tressaillit à cette image et reprit :

— Pauvre enfant !...

— Mais que voulait dire mademoiselle de

Chevalaine, fit M. Perrin, lorsqu'elle s'est écriée : « Ils ont tué mon fils. »

Madame Cros pressa le bras de M. Perrin pour lui faire comprendre qu'elle savait quelque chose de ce secret, et M. Fernic repartit :

— Je n'ai point entendu cela.

Fernic sortait de chez sa grand'mère où s'étaient retirés le curé et M. Blanchet, entre lesquels il avait été sans doute décidé que l'honneur de la famille exigeait que ce cri de désespoir, arraché au cœur de mademoiselle de Chevalaine, devait n'avoir été entendu par personne.

Malgré l'avertissement particulier de madame Cros, M. Perrin repartit aussitôt :

— Quel intérêt avait donc mademoiselle Lucie de Chevalaine à frapper cette Marianne, car c'est elle qui l'a frappée ; ceci, vous l'avez vu au moins.

— Mais, reprit Fernic d'un ton mécontent, mademoiselle de Chevalaine n'avait point d'autre intérêt que celui de se défendre, car

ce n'était pas elle, c'était cette femme qui était armée; ceci, vous l'avez vu, je pense.

— Elle a fui cependant.

— Pensez-vous, monsieur, dit alors Fernic avec une véritable hauteur, qu'une femme de sa naissance, poussée à en frapper une autre par un effroi insurmontable, par un égarement qu'explique l'invasion de ces misérables, ne s'imagine pas avoir commis un crime horrible, et que l'aspect de ce sang, qu'elle n'a versé que pour se sauver, ne lui ait pas fait perdre toute réflexion?

M. Perrin sourit et repartit :

— Tout ce que vous me dites là est parfaitement juste, monsieur; mais pourquoi, dans cette lutte que nous avons tous vue, répétait-elle : « Tu l'as tué. »

— Monsieur, dit M. de Fernic, je vous avertis que je trouve vos observations outrageantes, et qu'en l'absence de M. de Chevalaine je ne les supporterai pas plus longtemps.

— Nous avons déjà un compte à régler ensemble à propos de madame, ceci ne le rendra pas plus dangereux, dit M. Perrin. N'oubliez pas que vous en avez demandé un à M. de Chevalaine, et que vous ne pouvez être contre lui et pour lui.

— Soit, monsieur, reprit Fernic avec dédain, mais ce qui me surprend c'est que vous qui avez montré une pitié si empressée pour M. Maricou, vous n'en ayez pas eu un peu pour une femme qui vaut bien, ce me semble, le fils d'une empoisonneuse.

— Peut-être, monsieur, dit madame Cros en passant devant France, et en le toisant avec cette assurance hautaine que donne à la femme le sentiment de l'impunité que lui assure son sexe. Rejoignons mon mari, M. Perrin, reprit-elle, et peut-être aussi saurons-nous tout à l'heure à qui la pitié est due dans cette maison.

M. Perrin suivit madame Cros après avoir adressé à M. de Fernic une salutation qui

voulait lui dire qu'il était parfaitement à ses ordres, et tous deux arrivèrent dans la chambre de M. Cros un moment après le banquier; car toutes les paroles que nous venons de rapporter avaient été échangées entre les interlocuteurs avec la dernière vivacité.

De son côté, Fernic s'éloigna, et après s'être informé à tous ceux qu'il rencontra, après avoir parcouru le château dans tous les sens, il s'éloigna au moment où le jour commença à poindre. Nous devons dire avant d'entamer le récit de ce qui se passa dans la chambre de M. Cros, que quelques-uns des domestiques de la maison, et Gros-René en tête, trouvèrent que la recherche intérieure dépassait de beaucoup le temps qu'on devait lui accorder, et que France eût dû sortir depuis deux heures, s'il n'avait craint de rencontrer les bohémiens cachés dans les environs. Cette imputation fit remarquer l'heure de la sortie de Fernic; cette observation ne fut pas sans importance, comme on le verra

plus tard, et c'est pour cette raison que nous l'avons mentionnée.

Lorsque madame Cros et M. Camille Perrin entrèrent dans la chambre où se trouvait Marianne, ils entendirent M. Cros lui dire avec un accent de prière instante :

— C'est ici, n'est-ce pas, qu'est le passage qui mène à l'endroit où est caché le trésor?

— Le trésor, répondit Marianne d'un ton d'amer dédain? Y a-t-il un trésor? Je n'en sais rien; mais écoutez, écoutez-moi bien : il y a dans mes paroles plus de richesse pour vous que vous ne pourriez en trouver dans toutes les caves de ce château.

— Sa tête s'égare, murmura M. Cros avec impatience.

— Ah! vous voilà, madame, fit Marianne en apercevant madame Cros, c'est vous, n'est-ce pas, à qui mon fils a raconté ses projets?

— Non pas ses projets, mais ses malheurs, dit madame Cros.

— Ah ! il ne les sait pas tous encore, qu'il vienne ici les apprendre...

— Votre fils ne peut venir, dit M. Perrin ; il a été frappé et blessé comme vous.

— Blessé ! s'écria Marianne en cherchant à quitter le lit sur lequel on l'avait placée ; l'a-t-elle frappé aussi, a-t-elle voulu le tuer, parce qu'il sait le secret de sa honte...

— Votre fils a été frappé par M. Farrenc, fit M. Perrin.

— Est-il mort ? demanda Marianne d'une voix sourde.

— Non, fit M. Perrin.

— Ce n'est pas vous que j'interroge, dit Marianne ; c'est vous, madame, vous dont la beauté lui a inspiré tant de confiance ; vous qui savez déjà, sans doute, une partie de son histoire et de la mienne ; répondez-moi franchement. S'il est mort, à quoi bon tout ce qu'il me reste à vous dire ? S'il vit, vous lui rapporterez fidèlement mes paroles, et peut-être qu'alors il sentira s'éveiller en lui cette haine

qui me soutient depuis vingt ans ; peut-être trouvera-t-il que c'est juste que de tuer qui nous a si lâchement trahi… Car son tour est venu ; il a été trahi et abandonné comme moi ; abandonné, parce qu'il n'est qu'un pauvre paysan… Ah ! s'il m'entendait… S'il savait… Mais puisqu'il ne peut venir, je puis aller à lui, moi ; car vous ne lui redirez pas la vérité, peut-être… Laissez-moi aller la lui dire.

En parlant ainsi, Marianne faisait de pénibles efforts pour se lever, et l'énergie de cette femme était si puissante, que, malgré sa blessure et la quantité de sang qu'elle avait perdu, elle y fût arrivée, si M. Perrin ne l'eût retenue en lui disant :

— Sur mon honneur et sur celui de madame, en qui vous avez confiance, tout ce que vous nous direz sera fidèlement rapporté à votre fils ; mais pensez qu'une révélation, qui paraît devoir être fort importante, l'agiterait peut-être assez pour mettre sa vie en danger.

— Oui, vous avez raison, dit Marianne; il en mourrait, et c'est ce qu'ils veulent... Non, je ne le verrai pas.

Elle se tut un moment, et reprit avec un accent de tendresse qui contrastait singulièrement avec le ton farouche dont elle s'était exprimée jusque-là :

— Je ne le verrai plus... car je suis tuée... Je le sens... Lucie a bien frappé...

A cette pensée, toute la sauvage énergie de cette femme reparut dans ses yeux; elle fit un geste où se montrait sa résolution, et elle s'écria :

— Oui, oui, nous n'avons pas de temps à perdre, il faut que je parle! Vous, monsieur, vous, donnez-moi quelque chose qui me soutienne et me fasse vivre assez pour que je vous dise tout.

M. Cros présenta aussitôt à la blessée un verre de madère dont une bouteille ne quittait jamais sa chambre.

— Que faites-vous! s'écria M. Perrin, il y

a de quoi lui donner une fièvre à l'emporter en deux heures.

— Deux heures de force et de vie, s'écria Marianne en prenant le verre et en le vidant, c'est plus qu'il ne m'en faut pour vous enchaîner à ma cause, car on veut vous dépouiller, vous aussi...

— Les misérables, murmura M. Cros.

— Plus misérables que vous ne croyez... car il y a des crimes dans ce qu'ils ont fait... Ils m'appellent l'empoisonneuse, et c'est pourtant Lucie qui m'a suscité l'idée de tuer Marie.

— Ah ! votre fils avait raison, dit madame Cros d'une voix émue.

— Vous a-t-il conté cela, madame... vous a-t-il dit ce qu'elle lui a promis alors ?

— Votre fils, reprit madame Cros, m'a raconté tout ce qui lui est arrivé jusqu'au moment où, après avoir été transporté dans ce château, il en sortit avec l'affreux soupçon que vous et mademoiselle de Chevalaine vous étiez les auteurs de la mort de l'infortunée

Marie, et que n'osant aller vous interroger, il se rendit chez mademoiselle de Chevalaine.

— Ah ! j'y étais déjà, moi, dit alors Marianne, j'étais venue lui demander la récompense de ce que j'avais fait pour elle. Et... si lui n'était pas arrivé, elle aurait écrit, elle aurait signé ce qu'elle n'a fait que jurer, et nous ne serions pas où nous en sommes.

— Ainsi, dit madame Cros, qui voyait se rattacher pour elle, à l'endroit précis où il avait été brisé, le fil du récit que lui avait fait Maricou, et qui était curieuse de tout apprendre, ainsi vous étiez chez mademoiselle de Chevalaine au moment où Maricou arriva ?

— Oui, fit Marianne, regardant fixement devant elle et parlant plutôt comme si elle expliquait le tableau qui se présentait à son esprit que pour répondre à madame Cros, oui, elle était assise devant une table, une plume à la main, lorsqu'il entra. Je l'avais guetté bien souvent lorsqu'il causait dans la

lande avec son père, et j'avais souvent regardé avec douleur le visage doux et triste dont il l'accueillait. Ce n'était que pour moi, mon Dieu ! qu'il avait ces airs sévères et terribles, et ce jour-là, jamais il ne m'épouvanta davantage.

— Lui, fit madame Cros avec étonnement, il vous faisait peur ?

— Il ne le sait pas, dit Marianne avec amertume ; ah ! non, il ne se doute pas que sa parole me faisait trembler et que lorsqu'il me regardait en face j'aurais voulu détourner le visage, comme j'aurais voulu fermer un livre sur lequel il eût pu lire toutes mes pensées. Mais non... Marianne n'a rougi, ni pâli, ni baissé les yeux devant personne. Jamais il n'a deviné qu'il était mon maître et mon juge, et pourtant bien des fois j'ai été prête à tout pardonner, parce qu'il souffrait de ma vengeance. Non il ne le sait pas encore. Ce n'était que lorsqu'il me laissait seule, que je pleurais, que je priais, que je m'accusais.

Ah, s'il m'eût comprise une heure, un moment ; s'il eût une seule fois maudit son père et cette Marie ; s'il eût rêvé un instant la vengeance que je méditais ; je l'aurais arrêté, je l'aurais supplié d'y renoncer ; je n'aurais pas voulu le voir devenir coupable comme moi... Et cependant je le détestais de ne pas sentir que j'avais le droit de me venger... Ah ! il m'a fait bien souffrir, allez...

Marianne demeura silencieuse, et madame Cros ajouta, sur un signe de M. Perrin :

— Le jour où il vous trouva chez mademoiselle de Chevalaine, dut être alors pour vous un jour de malheur, sans doute.

— Oui, reprit Marianne ; et pourtant ce jour-là j'étais forte ; j'avais réussi, j'avais frappé le dernier coup. J'étais soutenue par le crime même que je venais de commettre ; mais lorsqu'il entra, lorsqu'il me regarda, le visage pâle, les yeux rouges et ternes de larmes, lorsqu'il promena son regard désespéré de moi à Lucie et de Lucie à moi, elle

baissa la tête et se mit à pleurer. Je me sentis perdue, je crus que j'allais lui demander grâce. Un dernier effort me sauva : je le regardai à mon tour, et posant ma main sur la tête de Lucie, je lui dis d'une voix que je sus maîtriser assez pour qu'elle ne tremblât pas :

« — Oui, c'est vrai ; c'est moi... Pour elle... »

Il tomba sur un fauteuil, la tête dans ses mains, sans prononcer d'abord une parole, sans pousser un seul cri ; mais bientôt je vis des larmes silencieuses glisser entre ses doigts, tandis que Lucie pleurait à sanglots. Cette faiblesse me rendit toute ma force.

« — Viens-tu, dis-je à Maricou, pour nous accuser et nous dénoncer toutes deux? Viens-tu pour envoyer à la mort ta mère et celle que tu aimes, parce qu'elles ont renversé le dernier obstacle qui te séparait de la fortune ; parce qu'elles t'ont fait le seul héritier d'un nom qu'on t'a refusé jusqu'à présent? »

Il se leva, en apparence calme et froid,

puis il resta un moment immobile devant nous, le cœur gonflé de malédictions et de reproches. Je vis errer sur ses lèvres l'anathème qu'il voulait jeter sur nous ; mais Lucie pleurait, et les larmes de Lucie tombaient sur sa colère et l'éteignaient en son âme. Quant à moi, je n'étais pour rien dans ce silence, il ne m'épargnait que parce que Lucie pleurait. Quand je vous dis que j'ai bien souffert. Oh ! oui, j'ai bien souffert ! car ce silence ne fut rompu que par un mot qui m'eût écrasée si, à ce moment, je n'avais pu lui rejeter l'horrible douleur qu'il m'infligea.

Il fit un pas vers elle, et, d'une voix où il y avait plus de douleur et de pitié que de colère, il lui dit doucement :

« — Lucie, pourquoi avez-vous écouté ma mère ? »

Lucie courba la tête... Vous lui croyez du courage, à cette femme ; elle n'a qu'une basse passion de l'argent ; elle courba la tête sans répondre... Ah ! si elle eût dit une seule

parole pour me défendre, je me serais jetée au-devant d'elle pour la sauver... Eh! que m'importe à moi, d'avoir tué la fille, après avoir fait mourir la mère et le frère!... Mais non, non... il n'y a rien dans cette fille noble, rien du tout... Je lui donnai pourtant bien le temps... Je l'avertis en lui pressant le bras... Elle se cacha le visage... Je l'appelai doucement... car je savais que Maricou l'aimait; et comme il avait aimé Marie, parce qu'elle était bonne et pure, je n'avais pas voulu, pour lui épargner une horrible douleur, lui montrer Lucie comme je l'avais vue; mais elle m'abandonna si lâchement, que je m'écriai alors :

« — Lucie n'a point suivi les conseils de ta mère; c'est ta mère qui a suivi les ordres de Lucie.

« — Ses ordres! » s'écria Maricou, sur le visage duquel je vis alors tant de désespoir que je sentis combien il pouvait aimer quelqu'un.

J'aurais pu m'arrêter ; mais tous deux m'avaient fait trop de mal pour que je leur pardonnasse.

« — Oui, oui, lui répondis-je, j'ai obéi à ses ordres ; oui, c'est elle qui est venue me trouver aux huttes, elle qui m'a dit le rendez-vous de chasse, elle qui m'a dit comment elle saurait bien entraîner Marie dans la route où on tendrait la corde qui devait renverser le cheval et précipiter Marie ; elle avait tout prévu, tout calculé, tout arrangé et elle a fait tout ce qu'elle pouvait faire. »

A ce moment, Marianne s'interrompit, et s'adressant avec une nouvelle exaltation à ceux qui l'écoutaient, elle reprit d'un ton désespéré :

— Savez-vous ce qu'il me répondit, quel premier mot lui vint à l'esprit, quand je lui expliquais si bien qu'elle était encore plus scélérate que je n'ai jamais pu l'être ?... Il la regarda d'un œil désolé et me dit à moi :

« — Et c'est vous, sans doute, ma mère,

dont la main tenait la corde de la route. C'est vous qui avez été jeter au loin la pierre qui a servi à achever la pauvre enfant que la chute n'avait pas tout à fait tuée...»

Il n'accusait que moi, toujours moi; il se trompait pourtant, mais celui que j'aurais pu accuser, il aurait pu le tuer; je ne le nommai pas, pour qu'il ne pût punir personne, pour qu'il eût toute sa douleur sans vengeance, et je lui répondis :

« — Et quand ce serait moi, Maricou, n'aurais-je pas dû le faire; car sais-tu ce qu'elle m'a promis pour m'y décider? Elle m'a dit qu'elle obtiendrait de ton père de te reconnaître et de te nommer comte de Chevalaine; elle m'a dit que tu l'aimais et qu'elle t'aimait, et qu'alors elle deviendrait ta femme, et lorsque tu arrivais, ces promesses elle allait me les écrire, et elle va les signer devant toi.»

J'avais à peine fini, que Maricou prit sur la table les papiers qui s'y trouvaient et les déchira avec fureur.

« — Ne signez rien, n'écrivez rien, Lucie, s'écria-t-il. Je ne veux rien de tout ce qu'on vous a demandé pour prix de ce crime. Non, rien, pas même votre main, pas même votre amour, si vous pouviez me le donner. Rien.

« — Mais, que veux-tu donc faire ? m'écriai-je.

« — Fuir, quitter ce pays, m'en aller, ne plus vous voir ni l'une ni l'autre. Ah ! Lucie, Lucie, ce n'est pas ainsi que je veux vous obtenir. »

Vous comprenez, reprit Marianne en s'adressant à madame Cros avec cette amertume douloureuse qui accompagnait toutes ses paroles, vous comprenez qu'il ne pensait qu'à elle, rien qu'à Lucie ; que moi, je n'existais là que comme une criminelle qu'il dédaignait d'accuser, et qu'il n'a jamais pu plaindre.

Des soupirs convulsifs s'échappèrent de la poitrine de Marianne ; ses traits qui respiraient, comme son langage, une certaine di-

gnité apprêtée, dont elle avait pris l'habitude dans la lutte qu'elle avait soutenue pour son fils, se relâchèrent tout à coup; la paysanne aux entrailles de mère se laissa dominer, et elle reprit avec une sorte d'abandon :

— Oh! le cœur me creva alors, quand il dit qu'il s'en irait, et, pour la première fois de ma vie, je pleurai devant lui. Mon Dieu, mon Dieu, que lui avez-vous donc mis dans le cœur contre moi? Il ne me dit rien, ne me parla pas; et ce ne fut que lorsque Lucie lui dit : « Ne partez pas, je vous en prie, » qu'il hésita, et peut-être serait-il parti malgré ses prières, si elle n'avait ajouté qu'elle voulait être sa femme, que c'était son amour pour lui qui l'avait égarée.

Oui, oui, ajouta Marianne avec une singulière fierté, la noble demoiselle de Chevalaine a dit cela à mon fils; elle lui a dit qu'elle l'aimait, et ce n'était pas lui qui suppliait à ce moment; c'est lui... il n'y a pas tenu... lui qui détournait la tête et qui la repoussait...

Mais c'était plus fort que lui, il a pardonné... il lui a tendu la main...

— Et à vous? lui dit alors madame Cros, qui prit pitié de la désolation avec laquelle cette mère lui parlait.

— Moi, reprit-elle, il ne me dit rien... et jamais depuis ce jour il ne m'a parlé de cette scène, et ne m'a parlé ni de Marie, ni de son père.

Madame Cros s'aperçut qu'elle avait appuyé sur la blessure qu'elle eût voulu calmer, et reprit aussitôt :

— Mon Dieu, comment pouvait-il aimer cette Lucie à ce point!

— Oh! oui, il l'aimait, et d'un amour qu'elle n'a pas compris, et qui, maintenant, est tout mon espoir... Oui, il l'aimait, et, si elle l'avait deviné comme moi, quand il lui dit d'un ton triste, mais terrible : « Lucie, ne me trompez jamais, ne me trompez jamais! » elle n'aurait pas fait ce qu'elle a fait.

Je le regardai, quand il prononça ces paroles, et je me réjouis ; car je vis que le jour viendrait où, quand son âme serait blessée comme la mienne, par l'insulte, le mépris, l'abandon, il retrouverait ce sang maudit, qui est notre sang, à nous autres des huttes... Et elle l'a trompé... Si vous saviez, ajouta Marianne en baissant la voix d'un ton farouche, comme elle l'a trompé !...

A ces mots, madame Cros et M. Camille Perrin se rapprochèrent de Marianne, tandis que M. Cros écoutait d'une oreille, parcourant la chambre du regard, comme s'il pouvait y découvrir le trésor caché pour lequel il s'imposait la patience d'écouter ce qu'il appelait, lui, des balivernes.

Mais la suite de cette confidence prit bientôt un caractère qui le rendit plus attentif, comme on le verra ci-après.

Marianne s'était couchée sur le côté, et la tête appuyée sur sa main, elle avait pris une

posture aisée et presque gracieuse, et qui pouvait faire oublier que cette femme avait été frappée d'une blessure mortelle ; son visage s'anima en ce moment d'une expression de triomphe ; un sourire moqueur et léger, qui laissait deviner tout ce que cette femme avait possédé de séduction et de coquetterie, erra sur ses lèvres, et elle reprit, en s'adressant directement à madame Cros, comme à une femme qui devait la comprendre :

— Oui, elle m'a trompée ! cette grande demoiselle, qui monte à cheval, qui tire des coups de fusil, qui parle et commande comme un homme ; cette riche héritière, elle a été fausse et lâche vis-à-vis de Maricou, plus que ne l'eût été une pauvre fille abandonnée, faible et sans courage.

Madame Cros, dont la curiosité brûlait d'arriver au fait, essaya encore une fois de ramener Marianne au récit de ce qui s'était passé, et lui dit :

— Ainsi, il lui avait pardonné, et elle l'a trompé?

— Et moi aussi, elle m'a trompée, car j'ai été longtemps à croire à ses faux semblants d'amitié, et elle m'a proposé de faire ce que je n'eusse jamais osé... moi... moi... oh!

— Qu'est-ce donc? fit madame Cros.

— Ce n'est pas un crime, à ce qu'elle dit... et puis il s'agissait de son honneur.

Marianne, qui avait prononcé ces derniers mots d'un ton de mépris, réfléchit et sourit avec l'expression de dédain amer qui lui était habituelle :

— Cette fière Lucie avait un amant, dit-elle tout à coup ; je le savais, car c'était dans la lande qu'ils s'étaient d'abord rencontrés dans leurs rendez-vous, et ce qui se passe dans la lande peut être caché à tout le monde, excepté aux yeux des huttes. Puis, tandis que son frère dormait, gorgé de boisson, elle ouvrait la porte de son château à M. d'Astorc. Je le savais aussi, et je l'avais fait sur-

veiller... Vous comprenez bien que, puisque Maricou l'aimait, je voulais tout savoir. Elle ne me l'avait pas avoué ; mais le jour vint où il fallut bien me le dire.

Marianne s'arrêta encore, et reprit avec une exaltation violente :

— Oh ! ces femmes, ces femmes qui sont nobles, et qui ont ce qu'elles appellent leur honneur... Quelles femmes ! Et on m'a fait un crime à moi de n'avoir pas voulu rester déshonorée, abandonnée, avilie ; on m'a fait un crime d'avoir tué celle qui avait pris ma place, et l'enfant qui avait pris la place du mien... Mais porter les mains sur ses entrailles, vouloir tuer, avant qu'il naisse, l'enfant de son sang... c'est une action de dame, une action de femme d'honneur, c'est de l'honneur...

Marianne se prit à rire ; et, se penchant vers madame Cros avec une sorte d'abandon, elle ajouta :

— Une nuit, elle vint chez moi aux hut-

tes... Je veillais au pas de ma porte. Il faisait un ciel tout brodé d'étoiles, et l'air de la lande venait tout embaumé d'une bonne odeur douce. Je vous dis cela, parce que ce soir-là je m'étais oubliée sur le banc de ma porte, sans penser qu'on pouvait m'attaquer ainsi, pensant que c'était bien beau au ciel pour qu'il n'y eùt pas un bon Dieu qui eùt fait tout cela. Triste et pourtant heureuse... je ne puis pas vous dire, mais enfin c'était un de ces temps où l'on ne peut pas être méchant... Oh ! ce n'est pas une nuit comme celle-là que j'aurais tué la comtesse et son fils. Voyez-vous, quand le ciel est clair, il vous semble qu'il y a tous les yeux des saints et des anges qui vous regardent. Je vous dis des choses qui n'ont pas de raison ; mais je pleurais toute seule sans avoir de chagrin. J'en ai bien un qui ne me quitte jamais ; mais je ne pleure plus pour celui-là. J'ai tué la mère et les enfants. C'était mon droit !... Enfin, je pleurais. Voilà que tout à coup

j'entends marcher à côté de moi et je vois Lucie qui était à deux pas de moi.

« — Qu'y a-t-il ? lui dis-je.

« — Entrons chez toi, Marianne, me dit-elle ; entrons chez toi. »

Je la suivis ; elle ferma la porte.

« — Allume de la chandelle, me dit-elle ; j'ai peur. »

Je fis ce qu'elle me demandait. Elle s'était assise sur la huche ; elle était pâle comme une morte, et suait à grosses gouttes, si bien que ses cheveux pendaient en longues mèches droites le long de ses joues. Elle n'était pas belle comme ça, et son visage était si tiré, si fatigué, qu'elle me sembla vieillie de dix ans.

« — Eh bien ! lui dis-je, qu'y a-t-il, que s'est-il passé au château ?... »

Elle ne me répondit pas. Je voyais bien qu'elle ne savait par où commencer... j'attendis...

« — Marianne, s'écria-t-elle tout à coup, il faut que tu me sauves.

« — Moi ?... et de quel danger ? » répondis-je sans la comprendre encore.

Ses dents claquaient ; elle regardait sans cesse du côté de la porte, comme si elle eût craint de la voir s'ouvrir...

« — Marianne, me dit-elle, j'ai vu l'ombre de Marie dans la lande. »

En parlant ainsi, elle ouvrait ses yeux si grands et si fixes, que je regardai où elle regardait. C'était une image de la sainte Vierge. J'eus peur et je fermai les yeux, comme si j'allais la voir remuer et l'entendre parler.

Lucie se laissa aller sur ses genoux et se mit à dire en pleurant et en se serrant la poitrine :

« — Oh ! non, non... je ne l'aurais pas tuée, s'il ne m'avait pas trahie pour elle. »

Je la regardai alors... elle s'était tout à fait courbée jusqu'à terre, le front sur le carreau, et répétant :

« — Non, non, je ne l'aurais pas tuée, s'il ne

m'avait pas abandonnée, lorsqu'il savait que j'étais perdue... O mon Dieu, mon Dieu ! »

Je ne puis vous dire par quel mot ni comment je compris tout à coup ce que je n'avais même pas soupçonné jusque-là ; c'est vrai, je n'y avais jamais songé : comme si ce n'était pas une femme comme moi, comme s'il n'y avait de marque de honte que pour les pauvres filles.

« — Eh bien ! lui dis-je alors, que puis-je faire pour vous sauver ? »

Elle se releva lentement, se replaça sur la huche... mais elle ne pleurait plus, ses yeux brûlaient, et, quoiqu'elle fût plus pâle encore qu'à son arrivée, elle ne se ressemblait plus.

« — Marianne, me dit-elle alors d'une voix sourde et sèche, tu sais jeter des sorts et faire mourir ceux que tu détestes ? »

Je la crus folle et je lui répondis :

« — Vous savez, Lucie, vous savez aussi bien que moi quels sorts j'ai jetés, et par

quelle magie sont morts ceux que j'ai détestés.

« —Ah ! reprit-elle de la même voix sourde, inflexible et basse... ce n'est pas la même chose, je ne veux pas mourir, moi... mais... tu as empoisonné la comtesse... tu as des philtres... vous en avez tous vous autres des huttes , je ne sors pas d'ici que tu ne m'en aies donné un. »

Je la comprenais, mais elle me faisait horreur. Non, non, il n'est pas permis à une mère de tuer en elle la créature de son sang, et je lui répondis :

« — Pourquoi un philtre ?

« — Mais tu ne sais donc pas que d'Astore est parti, qu'il ne m'épousera pas, que je suis perdue... »

Je ne dis rien.

« — Marianne, reprit-elle en tombant à genoux devant moi, je t'en prie... je t'en prie... il le faut... tu le peux... »

Je la méprisai alors tout à coup. Elle ve-

nait de prier devant une image de la Vierge et de se repentir d'un crime, et elle se relevait pour m'en proposer un autre. Mais moi, je n'ai jamais prié Dieu, je n'ai jamais demandé grâce... je ne me suis pas repentie... je ne me repens pas... je vais mourir... je brûlerai en enfer, s'il y a un enfer. C'est fait, c'est dit... mais elle... ça me révolte. Je ne lui répondis pas.

« — Marianne, reprit-elle en criant comme une désespérée, je me tuerai plutôt.»

Je crois qu'elle l'eût fait alors. Je ne le voulais pas... et je lui dis doucement :

« — Non, Lucie, vous ne vous tuerez pas, et vous ne ferez pas une chose... comme ça. Vous pouvez vous cacher... ce n'est pas si difficile que vous croyez ; j'y suis bien arrivée, moi, pour Maricou ; puis quand le moment viendra, fiez-vous à moi, je ferai disparaître l'enfant... je le mettrai quelque part...

« — Non, non, me disait-elle, je ne veux

pas... on le saurait... on le découvrirait. »

A ce moment j'essayai de savoir ce qu'elle avait dans l'âme. et je lui dis :

« — Maricou vous a pardonné d'avoir tué Marie, il vous pardonnera aussi cette faute... il reconnaîtra l'enfant de l'autre quand vous vous marierez ensemble.

« — Non, non, me répétait-elle en roulant sa tête sur mes genoux ; non , je ne veux pas que Maricou le sache. »

Il le savait ; elle en était sûre... mais elle voulait faire son crime.

Alors, je ne sais pourquoi, dans la pensée de l'en détourner, croyant que cette parole ne porterait coup que pour le premier moment de désespoir, et qu'elle n'y penserait plus une fois que sa fureur serait passée, je lui dis :

« — Mais si M. d'Astorc apprend que vous avez gardé son enfant, s'il sait que vous avez tout bravé pour être une bonne mère, peut-être cela le ramènera-t-il...

« — Le crois-tu ? » me dit-elle en fixant sur moi des yeux pleins d'espoir.

Elle l'aimait encore... et puis il s'appelait le marquis d'Astorc... A ce moment, je pris mon parti. Oh! non, non, je ne voulus pas que sa honte à elle n'eût pas, comme la mienne, sa punition et sa chaîne.

« — Oui... oui... lui dis-je, cela peut le ramener; prenez courage, confiez-vous à moi, et vous verrez... »

Je lui fis entendre raison, et elle s'en retourna le lendemain bien décidée.

Quant à Maricou, il ne se douta de rien; il revint à la maison... mais je ne le voyais presque plus... Ce que j'avais prévu était arrivé. Une fois que son père s'était trouvé seul... il l'avait appelé dans le château... il le voulait avoir tous les jours... et je sais qu'il lui proposa de le faire habiller comme un monsieur, de le garder avec lui, de le reconnaître... mais Maricou ne voulut pas... Oh ! ç'a été pour lui une chose bien dure, allez,

que de rester avec ses habits de paysan, que de refuser son père qu'il aimait, et que cela rendait plus chagrin. Mais un jour que je lui parlais pour le forcer à céder, il me répondit qu'il n'accepterait jamais le fruit de mon crime. Il me le dit une fois, et je ne lui en ai plus reparlé, espérant que le comte serait plus fort que moi. Mais Dieu sait seul ce qui s'est passé entre eux. Maricou est resté comme il était, et ça a dû s'arranger pendant le voyage qu'ils firent ensemble pour aller voir la nièce du comte, une autre dame de Chevalaine dont le mari venait de mourir, et qui était sur le point d'accoucher.

— Ah ! dit madame Cros, c'était sans doute ma cousine de Mayenne...

— Oui, la mère de l'enfant dont M. Blanchet a été nommé le tuteur, et qui est morte le lendemain de la naissance de son fils.

— Je sais ! fit M. Cros.

— Oui, oui, dit Marianne, et comme M. de Chevalaine cherchait partout à se prendre à

quelque chose pour l'aimer ; car c'était un homme qui ne pouvait pas vivre sans ça... Il fallait qu'il eût quelqu'un à qui penser ; et comme Maricou ne voulait pas être son héritier, il emporta cet enfant orphelin pour l'élever, et le mit en nourrice à la closerie du Papelot.

A cet endroit de son récit, Marianne s'arrêta un moment comme quelqu'un qui ramasse soigneusement tous ses souvenirs, et elle reprit :

— Ce fut à cette époque-là que Lucie arriva à terme. Je ne puis pas dire si son grand rustaud de frère se doutait de quelque chose ; mais lui, qui n'était jamais si bien qu'aux champs ou à courir à travers bois, il ne la quittait pas d'une heure, si bien que, le jour venu, si je ne lui avais fait un appeau auquel il se laissa prendre, Lucie n'aurait pas pu quitter le château.

— Qu'est-ce que vous avez dit? fit M. Cros, vous lui avez fait un appeau ?

— Oui, oui, dit Marianne avec un rire presque ouvert, un ivrogne et un chasseur devaient s'y laisser prendre. Farrenc vint lui dire, dans la journée, qu'on devait faire dans la nuit une battue au braconnier, une battue à chiens... et ça leur va aux jeunes messieurs de s'en aller dans le bois avec leurs meutes, et de lâcher tout à coup les chiens après leur avoir donné quelque vieil habit de paysan à mettre en pièces... Alors gare à ceux qu'ils rencontrent... les pauvres diables y laissent toujours quelque bout de leur peau; mais qu'est-ce que ça fait?... Après ça, ils mangent et boivent des journées entières. Mais c'était un appeau. La battue était de l'invention de Farrenc, et le déjeuner aussi qui devait suivre... L'important était qu'il quittât le château, et véritablement à neuf heures du soir il n'y était plus.

J'étais restée à rôder aux environs, et je vis bientôt Lucie sortir et venir dans la route où je devais la retrouver.

Ah ! fit Marianne en relevant fièrement la tête avec un accent de joie sauvage, où perça toute la haine qu'elle avait contenue jusque-là ; ah ! il n'y a plus de demoiselle... ni de chrétienne à ces heures-là... Elle se tordait et se lamentait à mon bras... mangeant sa mante dans ses dents... s'arrachant le creux des mains avec ses ongles... Moi, moi, j'en avais souffert plus, et je n'avais personne pour me soutenir et m'emmener... mais nous sommes des chiens nous autres des huttes, et on nous compte les souffrances comme si c'était notre pain de tous les jours. Elle souffrait bien, et j'avais hâte de la faire arriver chez moi, car mon plan était fait... je lui avais promis de placer son enfant dans une closerie... tout près, mais je ne lui avais pas dit où. Ah ! c'est que je voulais la tenir... c'est qu'il me fallait un moyen de la faire obéir à ce que je voudrais. Mais les forces l'abandonnaient, et nous avions encore bien du chemin à faire, car elle ne voulait pas

passer par le chemin de la Croix-de-Fer. Elle avait peur... toujours peur... Ah! elle s'est bien aguerrie depuis, elle y a souvent passé depuis ce temps-là, et a attaché plus d'une fois son cheval aux branches de la croix qui marque l'endroit où Marie est tombée... mais ce jour-là elle n'avait ni force ni courage... Vous autres... vous n'êtes forts que lorsque rien ne vous tourmente... Quand vous avez l'estomac plein, et le cœur content, vous blasphémez Dieu... et vous riez de tout... Si vous étiez à ma place, avec un coup de couteau qui saigne, et qui me brûle comme du feu... vous crieriez après le médecin et après le curé... Non, non... j'irai jusqu'au bout, moi... je finirai comme j'ai vécu... et puis, que demanderais-je au bon Dieu... de me pardonner?... J'en ai trop fait... j'avais déjà, à cette époque, sur la conscience, la mort de la mère et des deux enfants... J'y ajoutai un crime de plus.., un vilain crime, car c'était contre un innocent... Eh bien! je

porterai tout ça dans l'autre monde... et nous verrons !

Pendant qu'elle parlait ainsi, Marianne s'était animée ; une expression plus cruelle, plus farouche, avait animé son visage... au point que la curiosité céda à l'horreur qu'éprouvèrent les auditeurs de Marianne au récit orgueilleux et familier qu'elle leur faisait de ses crimes ; mais ce sentiment, qu'ils ne purent dissimuler, ne parut ni l'intimider ni l'embarrasser, et elle reprit avec une nouvelle énergie :

— Ah ! vous tremblez de ce que je vous dis... mais vous seriez donc morts si vous aviez assisté à la scène qui se passa alors.

M. Cros lui-même devint attentif, et Marianne continua ainsi :

— Enfin les forces manquèrent à Lucie, elle me déclara ne pouvoir pas aller plus loin, et s'assit par terre. Je la laissai crier et se lamenter. Je ne sais comment vous dire ça, mais une douleur qui se tait, qui se mange

elle-même, une douleur qu'on rentre et qui ne paraît que malgré soi ; ça me touche et me perce l'âme. Tenez, quand je voyais Maricou s'asseoir tout seul dans un coin de la maison, et rester là des heures entières, les yeux fixés devant lui et sans qu'il prononçât une parole, ça me prenait au cœur, ça me le serrait au point qu'il me semblait que j'allais pleurer tout mon sang. Mais quand j'entends geindre, prier, appeler au secours, demander grâce; ça me répugne et je me sens de fer pour ces mollesses. Je m'accroupis près de Lucie, et j'attendis que l'étreinte fut passée. Elle se releva d'elle-même et me dit :

« — Allons, il faut arriver. »

Ma foi, il n'y avait pas à balancer, il fallait qu'elle restât en chemin ou qu'elle prît le plus court : je l'emmenai, sans qu'elle s'en aperçût, du côté de la Croix-de-Fer... Comme la nuit était sombre et qu'elle pleurait, j'espérai qu'elle ne verrait pas où elle passerait ; mais voilà que tout à coup elle retire son

bras du mien et qu'elle pousse un cri. Je la regarde, elle était droite comme un clocher, et jamais elle ne m'avait paru si grande. Elle tendait son bras en avant comme si elle avait montré quelque chose, et elle se mit à murmurer d'une voix de folle.

« — Marie... Marie... Marie... »

Il y avait de quoi avoir peur et je me sentis froide aussi. Je me reculai involontairement, comme si je voyais aussi le fantôme que voyait Lucie, et je me heurtai à une pierre qui me fit trébucher et tomber. Lucie me regarda par terre et me dit d'une voix qui n'était plus la sienne (il y a dans la voix des sons qu'on ne connaît pas, qu'on n'entend qu'une fois en sa vie, qui sont terribles et étranges... c'était comme doivent parler les morts); elle me dit :

« — C'est la pierre avec laquelle tu l'as achevée. »

Je me relevai comme si cette terre m'eût repoussée debout... les dents me claquaient

à mon tour, et si les jambes ne m'avaient pas manqué , je me serais enfuie à travers la lande.

A ce moment nous entendîmes à la voix les chiens qui hurlaient au loin, les chiens de son frère qui s'ennuyaient de ne rien faire. Je m'étais promis d'en rire... Je n'ai pourtant peur de rien... eh bien ! je me dis : Ils vont venir nous déchirer ici et ce sera bien fait. Si ça avait duré une minute de plus... nous serions mortes toutes deux ; mais voilà qu'une douleur plus pressante traverse le corps de Lucie.

« — Oh ! me dit-elle en se tordant et en s'asseyant encore par terre, c'est fini, je n'irai pas plus loin. »

Elle avait raison, elle ne pouvait pas aller plus loin. Je la traînai comme je pus jusqu'au banc de gazon qui entoure la croix de fer, et j'oubliai un moment toutes mes sottes terreurs pour la secourir. Mais elle n'eut pas la même force ; ses douleurs, si vives qu'elles

fussent, ne l'arrachèrent pas à son effroi, et c'était une chose horrible de voir, dans la nuit, cette belle demoiselle se débattant à la fois contre les déchirements de son corps et les épouvantes de son esprit, et elle m'a dit depuis qu'elle avait toujours vu devant elle le fantôme de Marie qui lui disait toujours :

« — Elle te tuera ton enfant... elle te tuera ton enfant. »

Marianne s'arrêta à ce récit, et, regardant ses auditeurs d'un œil où se peignait encore l'horreur de cette scène, elle reprit d'un air effaré :

— Est-ce donc vrai que les morts reviennent et prédisent si juste ce qui doit arriver?

— Ce qui doit arriver, répéta madame Cros en frissonnant... Lucie avait donc raison quand elle s'écriait : Ils ont tué mon fils !

Les yeux de Marianne étaient empreints d'un véritable égarement, et sa parole brève et saccadée annonçait ou une émotion qui lui

étreignait la poitrine, ou un affaiblissement rapide de ses forces.

— Oui, oui, dit-elle avec ce rire affreux et livide qui abaisse les coins de la bouche et tire tous les traits du visage; oui, oui, c'était un fils; et, lorsque je le reçus sous la croix de fer, parmi les cris et les lamentations de Lucie... je me réjouis et je me dis : Voilà qui me l'attache à jamais.

Marianne se prit à rouler sa tête sur son oreiller, et, retrouvant tout à coup une force inouïe, elle s'écria :

— Oh! la demoiselle de Chevalaine y a consenti, elle l'a voulu; elle est de moitié dans ce meurtre comme dans l'autre, elle a retrouvé des forces pour venir avec moi à la closerie du Papelot.

— Où était le petit-neveu de M. de Chevalaine, dit M. Perrin.

— Où était l'orphelin qu'il avait adopté, dit madame Cros.

— Oui... oui, Bertrande nous attendait, je

l'avais prévenue que si c'était un fils nous viendrions. Elle avait reçu depuis huit jours le nourrisson que lui avait confié le comte... Nous arrivâmes dans la nuit, elle était seule ; car Bertrand, son mari, devait passer une semaine à la foire d'Alençon... Je lui avais déjà donné cent écus, et mademoiselle de Chevalaine lui apportait cinquante louis. Bertrande hésitait ; mais quand elle vit l'argent, elle ne put pas résister, et elle me dit :

« — Donnez-moi celui-là, et emportez l'autre.

« — Va, et porte-le bien loin, » dit Lucie, qui regardait son fils avec un amour étonnant. Oui, c'est vrai comme je vous le dis ; il y avait dans elle quelque chose qui était né avec son enfant. Oui... oui, cet enfant, qu'elle avait voulu étouffer en son sein, elle l'aimait déjà avec passion.

Marianne regarda madame Cros d'un œil curieux.

— Avez-vous des enfants ? lui dit-elle brusquement.

— Je n'ai pas ce bonheur, dit madame Cros.

— Vous appelez cela un bonheur, fit Marianne d'un ton farouche, c'est une malédiction, et je le sais, moi ; et pourtant, voyez-vous... son enfant, quand il naît, quand on le voit, qu'on l'entend crier !... vous êtes bien mièvre et bien délicate... eh bien ! si vous aviez un enfant, vous vous battriez contre six hommes pour le défendre, vous vous jetteriez à l'eau pour le sauver... vous entreriez dans le feu... vous vous feriez hacher... Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça... que de se brûler le corps ? Rien du tout... rien... Maricou me méprise, et je l'aime tout de même... et s'il m'avait aimée !...

Marianne secoua violemment la tête et continua :

— Eh bien ! à ce moment, le cœur de Lucie était né à la vie de son enfant... elle l'aimait déjà. Je la tenais bien... j'étais sûre d'elle, mais je n'étais pas sûre de Bertrande. C'est

un beau corps de femme qui n'a pas de sens... elle aime les beaux bonnets de dentelle et les joyaux, et je me suis dit, qu'une fois l'argent mangé, elle était capable de nous trahir... Alors je lui dis :

« — Que veux-tu que j'en fasse de cet enfant?... Où j'irai le porter on me demandera d'où il vient.

« — Mais alors? fit Lucie en pâlissant.

« — Prends une bêche, la Bertrande, lui dis-je, et viens avec moi dans le jardin.

« — Pour... Oh ! jamais ! fit-elle en se reculant, tandis que Lucie reprenait son fils et l'enveloppait dans sa mante.

« — Il faut pourtant que l'un des deux y reste.

« — Remportez votre enfant, dit la Bertrande... Jamais... jamais.

« —Bête, lui dis-je, tu ne vois pas que M. de Chevalaine te payera de son côté et mademoiselle de l'autre. Sans compter ce qu'elle t'apporte et ce qu'elle te donnera.

Bertrande se cacha le visage dans ses mains; Lucie ne disait rien... Il est bien heureux qu'elle n'ait pas étouffé son enfant, tant elle le serrait contre elle... Je m'approchai du berceau ; le pauvre innocent y dormait tranquillement. Bertrande se jeta si vivement entre moi et l'enfant que le berceau tomba, et que le petit roula par terre et s'éveilla en criant et pleurant... Il s'était écorché la tête, et il avait du sang sur le visage.

« — Puisque tu l'as commencé, dis-je à Bertrande, achève-le. »

Je ne peux pas vous dire ce qui se passa dans la tête de la nourrice, mais elle resta un moment toute droite, puis elle leva le pied et lui écrasa la tête avec son sabot...

Madame Cros poussa un cri d'horreur ; M. Perrin regarda Marianne comme s'il voulait s'assurer de la réalité de l'existence de cette femme qui parlait avec cette effroyable assurance de ce meurtre épouvantable. M. Cros était pâle et anéanti ; Marianne fit un geste

comme pour rejeter sur le sort le crime dont elle parlait, et reprit :

— Nous tenions Bertrande, et nous étions sûrs qu'elle ne nous trahirait pas. Elle avait tué l'enfant, je l'enterrai dans le jardin... Je voulais lui laisser la trace de son crime...

Quand je rentrai dans la chambre, elles ne s'étaient pas adressé une parole.

« — Allons, dis-je à Lucie, il est temps de nous en retourner. »

Elle se leva, mais elle tenait toujours son enfant. Je relevai le berceau, et je lui dis :

« — Mettez-le là.

« — Moi, me fit-elle, le laisser ici... le laisser à cette femme !... Non, non. Ah ! j'aime mieux que tout le monde sache la vérité, j'aime mieux être perdue, déshonorée... Mais elle le tuerait aussi ! »

Ah ! reprit Marianne, je savais bien qu'elle en viendrait là, mais il n'était plus temps. Elle ne se doutait pas, deux heures avant, qu'elle aurait de ces pensées-là... Ah !

c'est que de devenir mère, ça vous ouvre une autre âme dans le corps. Mais il était trop tard, car voilà Bertrande qui était comme une pierre assise sur le bord de son lit, qui se lève tout de suite comme une furieuse en s'écriant :

« — Mais il me le faut, votre enfant... »

Lucie la repoussa.

« — Mais que voulez-vous que je mette dans ce berceau ? Vous avez vidé la place, il faut la remplir. Mort ou vif, il faut qu'on le trouve là demain matin.

« — Jamais... jamais, fit Lucie en reculant. J'aime mieux l'emporter... j'aime mieux qu'on sache tout...

« — Qu'on sache aussi, lui dis-je, que vous avez fait tuer cet innocent pour mettre votre enfant à sa place...

« — Moi, fit-elle, je l'ai fait tuer...

« — Pourquoi donc m'avez-vous apporté de l'argent ? dit Bertrande.

« — Mais je ne savais pas... je ne croyais pas...

« — Vous ne saviez pas que je ne pouvais avoir deux nourrissons sans dire d'où ils me venaient... c'est bien assez d'avoir à faire prendre celui-ci pour l'autre. Donnez... donnez-le-moi que je l'emmaillote, que je l'embéguine. »

Pendant que Bertrande parlait ainsi, Lucie me regardait d'un air effaré, comme pour me demander secours contre cette femme !

« — Elle a raison, lui dis-je... ce qui est fait est fait, et puisque vous vous êtes engluée dans le meurtre, vous y laisserez les plumes de vos ailes ou vous y resterez. »

Comme Bertrande s'était décidée tout à coup à tuer l'innocent qui s'était blessé par terre, de même Lucie se laissa aller à je ne sais quelle pensée... elle tendit son enfant à Bertrande, mais elle nous dit aussitôt :

« — Souvenez-vous toutes deux que s'il lui arrive malheur... je vous tuerai... et que ce ne sera pas par la main d'une autre... mais de la mienne.

« — L'enfant a bien souffert, dit Bertrande d'un ton rude, et je ne puis pas répondre...

« — Il vivra ou vous mourrez toutes deux, dit Lucie, arrangez-vous. »

Et, sans nous en dire plus long, elle quitta la chambre et je la vis gagner la lande, et prendre le chemin de son château. Je restai avec Bertrande pour soigner l'enfant... il était à moitié mort, mais enfin il revint, et au point du jour j'étais rentrée dans ma maison, sans que Maricou ni personne, pas même Farrenc, se fût douté de ce que j'avais fait cette nuit-là.

— Ainsi donc, fit M. Cros, ce petit nourrisson était un faux héritier ?

— Oui, fit Marianne ; oui, et c'est une part de plus que vous aurez à partager. Quand je vous disais que mes paroles valaient de l'or ! Celui-là est de moins, et quant à Lucie et à son frère ils seront de moins aussi, je vous en réponds... ou il n'y a pas un fusil ou une faux dans la lande.

— Que dites-vous ! s'écria M. Perrin, ils sont en danger...

— Ah ! nous ne souffrirons pas de nouveaux crimes.

— Bon... bon, reprit Marianne d'un ton ironique, si ça peut se faire, ça doit être fait.

— Mais, malheureuse, s'écria madame Cros, vous dites que Lucie a trompé Maricou, c'est vous qui l'avez trompé.

Marianne la regarda d'un air sombre et lui dit :

— Est-ce que quand on dit des choses comme celles que je viens de vous dire, on a envie de mentir ? Non, elle m'a trompée, elle a trompé Maricou, vous dis-je...

Les yeux de la moribonde roulèrent un moment dans leur orbite, la douleur et la mort la gagnaient.

— Encore à boire, dit-elle, je m'en vais, et j'en ai pourtant beaucoup à vous dire...

M. Cros satisfit les désirs de Marianne, et lui versa un verre de son vin de Madère. Ce

puissant cordial, qui avait soutenu la première fois les forces de Marianne, produisit un effet terrible à ce moment ; il ne fit qu'irriter les restes mourants de cette vie qui s'éteignait , et presque aussitôt Marianne tomba dans une espèce de délire fiévreux qui était le commencement de la violente agonie qui devait l'emporter.

Cependant l'esprit et l'âme de cette femme luttaient encore... elle se sentait mourir, et, sans crainte de la mort, elle faisait tous ses efforts pour la retarder , car elle n'avait pas tout dit. M. Perrin, qui vit commencer cette lutte entre la vie et la mort, entre la volonté et la matière, lutte effroyable, désespérée, horrible, M. Perrin, dis-je, voulut arracher madame Cros à cet affreux spectacle. Mais des mots lourds et entrecoupés s'échappaient encore des lèvres de Marianne, et madame Cros était sous l'empire de cette curiosité fatale qui n'a pas de nom, et qui vous enchaîne à un lit de mort pour y souffrir et mourir.

Madame Cros regardait Marianne avec des yeux avides; elle écoutait avec une anxiété palpitante.

— Oui... oui..., disait Marianne... elle l'a trompé... dans la lande... son frère... le marquis d'Astorc... C'est pour ça que je l'ai tué... il est mort... c'était son enfant.

Ces paroles incohérentes que nous rassemblons ici en une seule ligne étaient prononcées à de longs intervalles, entrecoupées de soupirs convulsifs... d'efforts pour se relever sur son séant... de gestes désespérés;... la respiration devenait plus pénible... plus haletante...

Ses lèvres remuaient encore... mais sans produire aucun son... Enfin elle rouvrit encore les yeux, ramassa un reste de souffle et prononça ces derniers mots d'une voix forte et très-accentuée :

— Dites-le à Maricou.

Puis elle retomba sur l'oreiller... Elle était morte.

Marianne venait d'expirer ; Maricou blessé et qu'on croyait mourant ne pouvait prendre aucune part à ce qui allait se passer dans le château, et cependant la position devenait à chaque instant plus difficile. Marianne, malgré les mots incohérents qui lui étaient échappés durant son agonie, emportait le mystère de la trahison de Lucie. Le nom de d'Astorc pouvait la faire deviner, mais elle n'en disait pas les circonstances, les détails, le moment. Elle emportait surtout le mystère de ce trésor caché dont M. Cros se préoccupait toujours. Du reste, et par la singulière action qu'exercent sur les meilleurs esprits les choses bizarres et hors de la voie commune, l'existence de ce trésor caché qui, de prime abord, avait paru à M. Camille Perrin un de ces vieux contes semés par les vieux romans dans les récits populaires, l'existence de ce trésor caché lui paraissait possible, après les étranges révélations qu'il venait d'entendre. Ce fait se trouvait dans l'ordre de ceux qu'il ve-

nait d'apprendre. Donc, pendant que madame Cros était restée absorbée dans une sorte d'anéantissement, en face de cette mort terrible, M. Perrin dit à M. Cros :

— Cette femme devait avoir raison ; il doit y avoir dans cette maison quelque trésor caché.

— Vous croyez, n'est-ce pas? dit M. Cros, qui semblait accablé, et à qui cette observation fit monter au visage une expression d'espérance avide ; vous croyez ? répéta-t-il.

— Cela ne m'étonnerait pas ; mais vous devez comprendre à qui il était destiné. Silence donc à ce sujet !

— Mais, lui dit M. Cros, c'est dans cette chambre que doit se trouver la porte secrète qui mène à l'endroit qui le renferme. Je veux bien garder cette chambre ; mais il faudrait faire emporter ce cadavre.

— Il gardera mieux cette chambre que vous, dit M. Perrin ; retirons-nous.

— Mais en quel endroit? dit M. Cros. Ma-

ricou occupe la chambre de ma femme.

—Venez tous deux dans la mienne, je trouverai bien un coin pour me loger.

M. Perrin fit appeler Adrien, le troisième domestique qui avait suivi M. Cros, et lui demanda de ne pas quitter la chambre où gisait le corps de Marianne.

— Comme cette femme est morte assassinée, lui dit-il, tu tiendras la porte constamment ouverte ; tu laisseras entrer qui voudra; mais tu ne permettras à personne de s'enfermer seul dans cette chambre... Si l'on voulait t'y contraindre, appelle, et moi ou M. Cros nous viendrons à ton aide.

Cette précaution prise, il pria madame Cros de le suivre, et tous trois se rendirent dans la chambre de M. Perrin. Le jour commençait à poindre, et c'était le moment où M. de Fernic venait enfin de partir du château pour aller à la recherche de Lucie.

M. Perrin quitta presque aussitôt la chambre pour aller, d'une part, avertir Corinne qui

veillait près de Maricou, de se rendre près de sa maîtrsese, et de l'autre, pour observer ce qui se passait dans le château.

Madame Cros qui, jusqu'à ce moment, avait pour ainsi dire été portée par la rapidité des événements, soutenue par leur violence, se sentit défaillir tout à coup. En effet, et cela devait être, une prompte et vive réaction devait s'opérer dans le cœur de cette belle et jeune femme, du moment qu'un instant de réflexion lui permettait de se considérer, et de regarder où elle se trouvait.

Madame Cros était dans la situation morale où elle se fût trouvée physiquement, si toute parée de blanche mousseline, des fleurs à la main et au front, les pieds chaussés de satin, elle eût été surprise dans un bal par un incendie, forcée de fuir, courant à pied à travers la boue, et se jetant brusquement dans quelque sale repaire, parmi la crasse et les haillons de quelque famille avinée. Tant que la terreur eût duré, elle n'eût vu que l'asile,

mais une fois l'esprit plus calme, le cœur rassuré, elle eût regardé autour d'elle, elle se fût levée avec effroi de la chaise fétide sur laquelle on l'eût fait asseoir, elle eût serré autour d'elle sa blanche robe prête à se salir au contact de ces hideuses guenilles, et, prise d'un nouvel effroi, elle se serait écriée : Maintenant je veux rentrer chez moi. Chez elle, dans sa maison élégante et parée, où elle pourrait sans crainte appuyer sa main de satin blanc sur les meubles de satin à fleurs ; elle eût voulu retourner chez elle, où le jour est sombre parce qu'il est voilé, et non parce qu'il est sali ; elle eût laissé, pour fuir de cet asile immonde, ses fleurs, ses parures, ses diamants.

Ce fut un sentiment pareil qui la domina, lorsque, revenue des étonnements rapides et successifs qui la frappaient depuis quelques heures :

— Partons, quittons cette horrible maison, dit-elle à son mari.

—Oubliez-vous pourquoi nous sommes ici? lui dit M. Cros.

— Ah! monsieur, lui répondit-elle, que m'importe cet héritage de quelques centaines de mille francs qu'il faut venir prendre les mains dans le crime et dans le sang? Je n'en veux pas, retournons à Paris. Pour rien, pour rien au monde, je ne veux m'occuper de cette horrible affaire.

En ce moment elle comparait sa nouvelle existence de quelques jours à cette vie douce, calme, toute faite, et si gracieusement faite, à laquelle on l'avait arrachée pour la jeter, elle qui avait eu peur d'aimer de peur de souffrir, au milieu des convulsions, des passions les plus irritées et les plus cruelles.

— Vous ne pouvez partir, lui dit M. Cros; cette affaire est trop grave, votre présence nous est nécessaire; d'ailleurs il le faut, ajouta-t-il d'un ton absolu.

— Bien certainement, monsieur, lui dit madame Cros, vous ne voulez pas me faire

violence, et le récit de toutes les horreurs que nous venons d'apprendre ne vous a pas tellement monté au cerveau, que vous vous sentiez capable de les imiter? Je vous déclare donc que je ne resterai pas une minute de plus dans ce château, dussé-je partir seule.

— Madame, reprit M. Cros d'un ton encore plus absolu, il faut demeurer ici... Il faut attendre la lecture de ce testament; il faut que je sache si cette ressource nous reste encore, ou si nous sommes ruinés.

Cette parole, qui venait frapper madame Cros comme la foudre, et d'un côté où elle n'avait jamais pensé pouvoir être atteinte, la cloua sur le fauteuil qu'elle était prête à quitter pour aller donner elle-même les ordres nécessaires à son départ.

—Ruinés, répéta-t-elle en regardant M. Cros d'un air stupéfait, mais qui montrait qu'elle n'avait pas l'exacte conscience du mot qu'elle avait entendu.

— Oui, reprit M. Cros, il faut bien vous le

dire, il faut en finir une fois pour toutes... Oui, mes affaires sont embarrassées. J'avais compté sur la spéculation que j'étais venu organiser ici avec M. Perrin, pour me tirer tout d'un coup de ces embarras. Mais, après les événements, il n'y faut plus penser ; on ne renoue pas une pareille combinaison lorsqu'elle a été rompue.

Madame Cros écoutait son mari sans le comprendre. Après toutes les émotions qu'elle venait d'éprouver, cette horrible nouvelle, qui lui était ainsi jetée tout à coup, ne pouvait se faire jour jusqu'à sa raison ; elle se demandait si la révélation de tous les crimes qu'elle venait d'entendre raconter n'avait pas produit en elle une sorte de vertige, qui lui montrait sa vie perdue, comme toutes celles dont elle avait appris l'histoire. Madame Cros ne disait rien, ne répondait rien ; elle regardait son mari avec cet étonnement inintelligent qui suit une violente commotion.

Quant à M. Cros, nous ne saurions dire quel

calcul ou quel mouvement involontaire l'avait poussé à faire si brusquement cette étrange confidence à sa femme. Emporté lui-même par l'entraînement que toute action puissante exerce sur celui qui en est le témoin, avait-il laissé échapper ce secret à la suite des secrets de Marianne, comme un soldat tremblant naguère suit celui qui le précède dans le danger où il n'eût osé passer ? Fut-il, au contraire, assez maître de lui pour juger qu'à ce moment, il échapperait aux récriminations, aux reproches, aux larmes de sa femme? Quelle que fût la cause qui le détermina, il réussit complétement, car elle ne lui adressa point une parole ; seulement, elle cessa tout à coup de le regarder, attacha ses yeux sur le sol, et, immobile, anéantie, la tête abattue sur la poitrine, elle murmura sourdement ces mots :

— Ruinée... ruinée...

M. Cros, cependant, fut épouvanté de l'état de sa femme, et ne sachant comment la secourir, il appela de toutes ses forces Corinne

et M. Perrin ; mais au moment où il ouvrit la porte, il entendit pousser des cris aigus, il entendit monter rapidement l'escalier, et presque aussitôt une femme parut, courant pour éviter des gens qui la poursuivaient, et cette femme, égarée par la frayeur, se jeta violemment dans la première porte ouverte qui se trouva devant elle, elle repoussa M. Cros qui voulait s'opposer à son passage, et elle se précipita dans la chambre en criant:

— Grâce, grâce !... sauvez-moi...

Cette femme, c'était Lucie ; elle tenait dans ses bras le cadavre sanglant de son enfant, dont la tête pendait, roulant sur les flancs de sa mère, à la merci de ses mouvements convulsifs... Les cheveux de Lucie étaient en désordre, ses yeux rouges et agités d'une sorte de rotation rapide, tout son corps vibrait, et elle répétait sans cesse les mots :

— Sauvez-moi... sauvez-moi...

A cette effrayante apparition, madame Cros se leva, et resta droite et ferme comme une

statue de pierre, sans regard dans les yeux, sans mouvement dans les traits : à les regarder en ce moment, on n'eût pu savoir laquelle des deux était la plus folle, car elles semblaient l'être toutes deux.

Lucie, cependant, regarda madame Cros, s'approcha vivement, et se serrant tout près d'elle, elle lui passa pour ainsi dire ce cadavre d'enfant dans les mains, en lui disant tout bas :

— Cachez-le... cachez-le... ils veulent me le prendre...

Par une obéissance matérielle au geste de Lucie, madame Cros prit ce cadavre d'enfant sans le savoir, sans comprendre ce qu'elle touchait... Mais ses yeux s'étant portés sur lui, elle vit enfin, car elle ne voyait plus, elle poussa un cri, laissa s'échapper le cadavre qui tomba par terre, et elle-même tomba évanouie sur un siége.

— Ah ! s'écria Lucie en tirant de son sein le couteau dont elle avait frappé Marianne,

tu veux le tuer aussi !... vous mourrez toutes deux... je vous l'ai promis...

Le couteau était levé, madame Cros allait périr... Une main arrêta celle de Lucie ; c'était celle de Maricou...

Comment se faisait-il que Maricou fût si précisément arrivé pour arrêter la main de Lucie au moment où elle allait frapper madame Cros ? On se rappelle que M. Perrin était sorti pour aller chercher Corinne, qu'il avait laissée veillant avec Gros-René près de Maricou. Or, pendant que leurs maîtres écoutaient le récit que leur faisait Marianne, les deux bons domestiques avaient trouvé fort ennuyeux de veiller auprès d'un homme qu'ils croyaient près de passer de vie à trépas, et, n'osant complétement désobéir aux ordres de M. Cros, ils avaient essayé de se distraire un peu. Pour ce faire, ils avaient pris l'un et l'autre une grande résolution. Gros-René s'était risqué à quitter un moment la chambre, et Corinne avait consenti à y

demeurer seule. L'expédition de Gros-René avait pour but d'aller chercher à l'office une bouteille de rhum, avec les autres ingrédients et les ustensiles nécessaires à la confection d'un bol de punch. Pendant ce temps, Corinne consentait à demeurer seule, mais à la condition très-expresse que si Gros-René la laissait seule plus de dix minutes, elle abandonnerait son poste. Gros-René tint exactement sa parole; et si l'on se rappelle que ces deux serviteurs avaient chaudement embrassé, l'un la cause de son maître, l'autre le parti de sa maîtresse, on sera porté à supposer que Gros-René avait quelque intérêt à revenir avec cette exactitude auprès d'une fille qu'il considérait comme son ennemie. Corinne était trop occupée de sa frayeur pour faire attention à cet empressement de Gros-René; de façon qu'elle l'accueillit avec une reconnaissance qu'elle eût été à mille lieues de lui témoigner en toute autre circonstance. Gros-René prépara le punch avec un air d'in-

quiétude très-marqué, tout en examinant Maricou, dont la respiration plus libre et plus calme annonçait qu'il était plongé dans un bon sommeil. Quand il eut acquis cette certitude, Gros-René parut plus tranquille; il posa le bol de punch sur une table, offrit une chaise à mademoiselle Corinne, et tous deux, bien et dûment attablés de chaque côté du vaste récipient, commencèrent à goûter la précieuse liqueur, qui se trouva à point.

— Eh bien! fit Gros-René, vous aimeriez mieux être à Paris, n'est-ce pas, que dans ce maudit pays d'enfer?

— Je crois, dit Corinne, que c'est votre avis aussi bien que le mien.

— Je ne dis pas non, fit Gros-René, quoique, entre nous soit dit, les profits arrivent quelquefois vite en voyage.

— Je ne vois pas ça, dit Corinne d'un ton de mauvaise humeur.

— Tiens, fit Gros-René en lui versant un

verre de punch, est-ce que M. Perrin n'est pas généreux ?

— M. Perrin ! fit Corinne d'un air de parfait étonnement, et à quel propos M. Perrin serait-il généreux avec moi ?

— Je le croyais amoureux de madame, dit Gros-René avec une parfaite désinvolture.

— Quelle bêtise ! un homme comme M. Perrin, fit Corinne d'un ton de parfait mépris, amoureux de madame... un homme qui a des favoris et un bonnet de coton !

— Ça n'empêche pas le sentiment, fit Gros-René.

— Ma foi, qu'il soit amoureux ou non, c'est son affaire... Madame ne s'en soucie pas mal, de M. Perrin...

— Ça, c'est probable, d'autant que madame s'y connaît.

Corinne repoussa son verre à cette phrase prononcée d'un air passablement équivoque.

— Merci de votre punch, vous là-bas, si vous voulez parler comme ça. Madame est la

vertu même, entendez-vous!... Et ça peut compter pour de la vertu, attendu que M. Cros n'est pas un si charmant mari...

—Votre place doit être bonne, sacredié, fit Gros-René d'un ton sentencieux ; elle doit être fameuse, pour que vous parliez de votre maîtresse comme ça.

— Et comment voulez-vous que j'en parle?

— Dame, fit Gros-René, tout le monde sait que...

— Eh bien! quoi donc?

— Eh bien! ce beau jeune homme...

— Quel beau jeune homme?

— Vous savez bien, celui qui...

— Tenez, fit Corinne avec indignation, vous ne savez par quel bout vous y prendre pour dire du mal de madame; mais il n'y a pas de jeune homme, ni beau ni laid, il n'y a personne.

— Je le crois, puisque vous me le dites; mais j'ai bien envie de croire aussi qu'en ce

cas, ça vous passe sous le nez ; et pour en revenir à M. Perrin, voilà, depuis deux jours que nous sommes ici, que je m'aperçois qu'il cause souvent dans des coins avec madame, sans compter qu'il y a entre eux des signes d'intelligence, à propos de tout ce qu'on dit et de tout ce qu'ils disent, comme s'ils y entendaient toujours quelque chose que les autres n'y entendent point.

— Madame est ici pour des affaires assez importantes, repartit Corinne, pour avoir besoin de parler souvent à M. Perrin.

— Il me semble, reprit Gros-René du même air malveillant, qu'une femme ne saurait avoir de meilleur conseiller que son mari lorsqu'il s'agit de ses affaires, et que c'est de tout autre chose qu'ils parlent tous les deux.

— Ah çà, dites donc, fit Corinne, il me semble que ça vous irait que madame eût un amant... Combien monsieur vous a-t-il promis pour l'espionner ?

Cette brusque déclaration déconcerta le

sang-froid de Gros-René, et il se mit à se balancer sur sa chaise en disant :

— Ma foi, que madame ait un amant ou n'en ait pas, que ce soit M. Perrin ou un autre, ça m'est bien égal...

— En ce cas, dit Corinne, pourquoi me questionnez-vous toujours de ce côté-là ?

Gros-René ne répondit pas, et resta un moment plongé dans des réflexions assez profondes ; puis, il sembla prendre un parti décisif, s'accouda sur la table, regarda finement Corinne, et lui dit tout à coup :

—Est-ce bien vrai que madame est... là... tout à fait sans rien à se reprocher, au sujet de M. Perrin et d'autres ?...

— J'en mettrais ma main au feu, fit Corinne ; tenez, Gros-René, sûr comme il n'y a qu'un Dieu, c'est une honnête femme, et par-dessus le marché, une bonne femme.

— Eh bien ! fit Gros-René en baissant la voix, monsieur est, en ce cas, un mauvais gueux.

— Ah ! fit Corinne en s'accoudant à son tour, et sans que ni l'un ni l'autre s'aperçussent que Maricou, arraché au sommeil par le bruit de leurs voix, pouvait entendre leur conversation.

— Oui, répéta Gros-René, monsieur est un méchant gueux, et je ne veux pas qu'il soit dit que je l'aie aidé à faire une mauvaise action.

— Une mauvaise action... et contre qui? dit Corinne.

— Contre madame.

— Bah ! fit Corinne, contre madame. Et comment ça ?...

Gros-René réfléchit encore et reprit :

—Ça serait bien long à vous expliquer ; mais c'est égal. Voici la chose :

Il paraît que, pour la première fois de sa vie, madame ne veut pas laisser aller les affaires à la guise de monsieur... c'est-à-dire que, d'après les conseils de M. Perrin, elle

voudrait mettre à l'abri des spéculations de monsieur la part de l'héritage qui va lui revenir ici.

— Ça vous explique alors les conversations particulières de madame avec M. Perrin.

— Certainement, fit Gros-René; mais il paraît aussi que monsieur tient absolument à avoir à sa disposition tous les droits de madame, et que, ne sachant comment la forcer à lui céder, il s'est imaginé que s'il peut découvrir qu'elle a fait quelque imprudence qui lui donne la main sur elle, il en obtiendra tout ce qu'il voudra.

— Mais c'est une *indignité indigne !* s'écria Corinne avec stupéfaction.

— Bah! bah! fit Gros-René, ce n'est pas le premier mari que j'ai connu, à qui les escapades de sa femme ont servi pour faire de son côté tout ce qu'il voulait.

— Oui, certainement, je conçois, fit Corinne, que monsieur ne se gêne pas, lorsque madame le permet... Dame, chacun de son

côté... c'est assez commun... Mais pour des affaires d'argent, c'est ignoble...

— Voilà le mot, fit Gros-René, avec ça que depuis quelque temps il est très-fort pour promettre et ne pas tenir...

— Qu'est-ce donc qu'il vous a promis... et qu'il n'a pas tenu ?

— Rien... rien, fit Gros-René, suffit que vous soyez avertie, et que madame sache que c'est moi qui vous ai dit tout ça, parce que je sais que madame ne m'aime pas.

— Dame, fit Corinne, vous n'étiez pas de son bord à la maison, et encore à Alençon, ce qui s'est passé à l'auberge...

— Après tout, je suis au service de monsieur, il faut bien que je lui obéisse en apparence... mais ça n'empêche pas qu'en secret je suis pour madame... Ainsi, dites-lui de faire attention... et aussi pour quelque chose dont elle ne se doute pas.

— Pour quoi donc ?...

— C'est au sujet d'un trésor caché dans la maison.

— Ah ! fit Corinne en ouvrant de grands yeux... d'où savez-vous...?

— Suffit que je le sache... seulement...

Gros-René regarda soigneusement autour de lui et reprit tout bas :

— Il y a ici quelqu'un qui sait le secret du trésor...

— Qui ça? fit Corinne.

— Heureusement qu'il est bête comme un pot...

— Mais enfin, qui ça?...

— C'est Adrien...

— Le cocher de madame?...

— Oui... Voici comment il apprit la chose... Lorsque nous sommes revenus des huttes, Adrien a commencé par aller mettre ses chevaux à l'écurie, et... vous savez comment il est... ses chevaux c'est sa passion... il se passerait plutôt de boire et de manger que de ne pas les soigner... Il est donc venu au

galop manger un morceau sous le pouce...

— Mais j'y étais, dit Corinne; si bien qu'il a quitté le souper pour s'en retourner tout de suite se coucher sur les bottes de paille dans la soupente, au-dessus de l'écurie...

— Eh bien ! voilà ce qui fait qu'il a eu vent de la chose.

— A l'écurie ?...

— Juste... Vous n'avez pas remarqué une chose, c'est qu'il n'a pas été question, toute la soirée, du grand M. de Chevalaine...

— C'est vrai, fit Corinne, où a-t-il donc passé?

— Tandis que chacun était à souper d'un côté, ou à faire des conversations de l'autre, le grand Chevalaine est descendu aux écuries avec sa sœur, et s'est mis à seller son cheval. Adrien a été sur le point de lui offrir ses services, mais il y a un mot qui l'a fait tenir coi.

— Quel mot ?

— Sa sœur lui a dit :

« — Pas de bruit... tu feras sortir ton cheval par la porte qui donne sur l'allée sablée, et tu sortiras par la porte du Saut-de-Loup, pour que personne ne se doute de ton absence. »

Vous comprenez que du moment que c'était une chose secrète, ça donne envie à Adrien de savoir ce que ça pourrait être; il ne souffla pas dans sa soupente, et il entendit mademoiselle Lucie qui disait à son frère, qui ne paraissait pas bien pressé de partir :

« — Il faut que ce soit fini cette nuit. Marianne connaît l'existence du trésor, j'en suis sûre... elle ne joue pas de franc jeu avec nous. Je ne l'ai pas revue depuis qu'elle a forcé Farrenc à avouer à Maricou où on avait caché ce M. Perrin, et je sais d'un autre côté qu'elle a eu une entrevue dans la lande avec M. Cros.

« — Je suis de ton avis, a repris le frère; mais quelle nécessité d'amener M. d'Astore

dans le château pour lui faire prendre part à notre plan ? Puisque tu sais par où on peut arriver au carreau où est le trésor, nous pouvons bien y aller tous deux cette nuit sans que M. d'Astorc...

« — Ne doit-il pas être mon mari, a répondu mademoiselle Lucie, et n'a-t-il pas autant d'intérêt que nous au succès de cette affaire ? »

En ce moment, un profond soupir et un mouvement de Maricou firent tressaillir Corinne... Gros-René se leva, se pencha vers le malade, et il reconnut qu'il avait les yeux fermés et qu'il paraissait dormir comme avant.

— Ce n'est rien, c'est quelque douleur qui l'a fait remuer, dit Gros-René, il est assommé ; il n'entend rien.

— D'ailleurs, quand il entendrait, il n'est pour rien dans tout ça.

— Ça n'est pas mon avis, dit Gros-René en reprenant sa place... Ce n'est pas pour rien que madame a reçu ce gaillard-là une partie de

la nuit. S'il est ce qu'on dit dans la maison, il en sait plus long que personne...

— Et qu'est-ce qu'on dit?

— Que c'est le bâtard du feu comte, et que celui-ci l'a reconnu dans le testament... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit...

— C'est vrai... et Adrien n'a pas entendu autre chose?...

— Si fait, il a entendu que mademoiselle Lucie disait à son frère :

« Tu trouveras Arthur d'Astorc à la Croix-de-Fer... Prends bien garde surtout que l'on ne te voie ni sortir du château ni revenir avec Arthur. »

Puis elle a ajouté comme par réflexion :

« Si Marianne se doutait de cela, tout serait perdu. »

— Tiens, fit Corinne, que diable cette Marianne a-t-elle à voir là dedans?... Une ancienne cuisinière...

— Je ne sais pas ce qu'elle a à y voir, mais vous n'avez qu'à vous rappeler ce qui

s'est passé cette nuit quand elles se sont rencontrées dans le corridor ici au bout, et que cette Marianne criait : « Tu m'as trompée : » jusqu'au moment où la demoiselle de Chevalaine lui a planté son couteau dans la poitrine.

— Au fait, dit Corinne, il serait bien possible...

— C'est sûr, dit Gros-René... Ce grand Chevalaine est si bête qu'il se sera laissé tirer les vers du nez par la sorcière, qui alors, pour se venger, aura fait la chose de mettre le château au pillage et de tuer l'enfant...

— C'est pis que les mystères du château d'Udolphe, fit Corinne à voix basse... Est-ce vrai qu'elle a crié : Ils ont tué mon fils !

— Tiens, toute la maison l'a entendu.

— C'est drôle, fit Corinne... Et où sont monsieur et madame ?

— Avec la vieille, qui se meurt, et qui doit avoir appris à monsieur l'existence du trésor, attendu qu'il voulait la faire entrer

ici cette nuit. Je le sais bien, puisqu'il m'a promis mille écus s'il le trouvait.

— C'est drôle tout ça, fit Corinne; je n'y comprends rien.

— C'est possible, et il y a bien des choses que je ne comprends pas... Mais je ne vous ai pas dit le plus important pour madame... C'est qu'il paraît, d'après ce qu'Adrien a entendu, qu'on descend dans le caveau où est le trésor par la chambre qu'occupe M. Perrin. C'est pour ça qu'on avait voulu le faire disparaître aux huttes.

— Tiens, mais ils avaient bien pris leurs précautions... Mais alors comment le frère et la sœur avec M. d'Astorc comptaient-ils y aller, puisque M. Perrin était libre?

— Voilà ce qu'il n'a pas pu savoir, parce qu'ils sont partis de l'écurie au moment où ils disaient :

« Eh bien ! si nous ne passons pas par cette chambre... nous passerons par celle...

Laquelle à présent?... voilà la question...

Une idée m'est venue que c'est celle de monsieur… En ce cas, il faut que madame le sache, parce que, voyez-vous, Corinne, si monsieur touche à ça, c'est autant de flambé pour madame. Il y a de vilaines affaires sous jeu. J'ai le nez fin… Je sais ce que je sais…

Cette conversation, entremêlée de petits verres de punch, avait duré un temps considérable, et voilà où en étaient nos deux interlocuteurs au moment où M. Perrin, qui avait laissé M. Cros et madame Cros dans la chambre, vint avertir Corinne de se rendre près de sa maîtresse.

A ce moment, Maricou se lève et dit à M. Perrin :

— Aidez-moi à sortir de cette chambre, monsieur, il faut que je parle à l'instant à madame Cros et à vous.

— Vous êtes trop souffrant, lui dit M. Perrin.

— Il faut que je vous parle aussi, mon-

sieur, le temps presse, et si mademoiselle Lucie...

— Elle a quitté le château et l'on ne sait ce qu'elle est devenue...

— N'importe, il peut arriver encore d'affreux malheurs, fit Maricou.

Ce fut pendant qu'il se rhabillait que l'on entendit tout à coup les cris de Lucie de Chevalaine qui, comme nous l'avons dit, semblait fuir devant quelqu'un qui la poursuivait. Maricou s'élança après elle; mais il était si faible qu'il ne put l'atteindre avant qu'elle pénétrât dans la chambre où était madame Cros. Heureusement pour elle, il arriva assez à temps pour arrêter le bras de Lucie au moment où elle allait frapper. Nous dirons dans le troisième volume, ce qui avait déterminé cette suite d'événements et comment ils se dénouèrent.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

HUIT JOURS AU CHATEAU

EXTRAIT

DES MÉMOIRES D'UN JEUNE HOMME.

PAR

Frédéric Soulié.

—

TOME TROISIÈME.



Bruxelles et Leipzig.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

—

1843

Nous avons abandonné notre lecteur au moment où Maricou, blessé et presque mourant, arrivait dans la chambre de M. Perrin, et arrêtait le bras de Lucie de Chevalaine qui allait frapper madame Cros. Celle-ci était tombée évanouie, et l'enfant de Lucie gisait sanglant à ses pieds. Dans le désordre où était plongé le château, les cris de Lucie avaient de nouveau attiré la plupart de ceux qui l'habitaient du côté où se passait cette

scène. On peut se rappeler que Fernic était resté longtemps dans le château pour y découvrir Lucie, et qu'il n'en était guère sorti qu'au point du jour. Nous avons dit aussi que quelques-uns des sauvages habitants des huttes avaient été arrêtés, et que tous, grâce au désordre qui régnait dans le château, s'étaient échappés. Il nous faut expliquer maintenant comment cette évasion avait eu lieu, et pourquoi la sortie tardive de M. de Fernic avait été remarquée.

Dans le premier moment de trouble, on avait jeté Farrenc, et ceux de ses camarades dont on s'était saisi, dans une espèce de cellier voûté qui servait comme de vestibule aux caves du château, dans lesquelles on descendait par un escalier dont la porte se trouvait dans le cellier. Lorsque ces hommes, si féroces un instant avant, se trouvèrent dans l'obscurité d'une nuit profonde, cette espèce d'intrépidité cruelle dont ils avaient fait preuve en s'emparant du château tomba

tout à coup, et presque tous se couchèrent par terre en poussant des cris de désespoir et en accusant Marianne et Farrenc de les avoir entraînés à une entreprise coupable.

Si quelque chose au monde peut prouver combien la liberté est le droit naturel et le premier besoin de l'homme, c'est cet effroi instinctif pour la prison que ressentent tous les peuples auxquels la civilisation n'a pas enseigné ses idées. Partout où elle n'a pas pénétré, on voit préférer la correction corporelle, la mutilation, la mort même à quelques jours de détention. Sous ce rapport, les hommes dont nous parlons avaient quelque chose des mœurs et des instincts des peuples barbares. Le découragement qui s'empara d'eux était si profond, que, malgré leurs menaces contre Farrenc, ils ne tentèrent rien contre lui. Heureusement que cet homme, soit que la nature l'eût plus fortement doué que ses frères, soit qu'un contact plus fréquent avec les choses de notre monde lui eût

donné plus de fermeté et plus de ressources, heureusement, dis-je, que Farrenc ne perdit pas courage.

Son premier soin fut de rechercher s'il n'y avait pas quelque moyen de sortir du lieu où il était enfermé ; il n'essaya pas longtemps d'ébranler la porte qui ouvrait sur la cour du château, et devant laquelle pouvait passer à chaque instant un domestique qui eût surpris cette tentative de fuite. Il promena ses mains le long des parois du cellier, et finit enfin par découvrir la porte de la cour. Celle-ci avait été construite, comme toutes celles de cette habitation, en bois de chêne, bordée de larges lames de fer, et, quoique l'humidité eût commencé à la dévorer, elle était encore assez solide pour résister à toutes les attaques de Farrenc. En effet, grâce à un fort et long morceau de bois qu'il trouva dans ce cellier, qui servait aussi de bûcher, Farrenc essaya de forcer cette porte, et, reconnaissant que ses efforts étaient inutiles, il renonça à cet

espoir. Mais cet homme, faible de corps comme tous ceux de sa race, était doué d'une énergie qui en avait fait le digne ministre des projets cruels de Marianne. Ce qu'il ne pouvait accomplir par la force, il le tenta par la patience, et, seul, armé du couteau qu'il ne quittait jamais, il commença à creuser la pierre à l'endroit des gonds; bientôt après, lorsqu'il eut laissé passer le premier désespoir de ses compagnons, il les appela à son aide, et il ne leur fallut pas deux heures pour détacher aisément la porte du mur. Sans doute Farrenc savait à quoi pouvait le conduire cette tentative; mais aucun de ceux qui étaient avec lui ne s'en doutait, et, quel que fût le succès de leur entreprise, ils eussent dû penser que c'était passer d'une prison dans une autre. Mais telle était l'imprévoyance et l'obtusité de ces natures décrépites, qu'il leur semblait que la liberté devrait se trouver derrière tout obstacle qu'ils parviendraient à vaincre; aussi, lorsque après

avoir détaché la porte ils n'aperçurent pas la clarté du ciel, ils recommencèrent leurs lamentations, et peu s'en fallut cette fois que Farrenc ne devînt leur victime.

Nous avons raconté les détails de cette scène, parce que ce fut devant les menaces que leur causa ce désappointement que Farrenc, pour les calmer, fut obligé de leur dire ce qui sans doute n'était pas dans ses projets :

— Je vous conduis à l'endroit où est le trésor du comte de Chevalaine.

On ne peut se figurer la joie délirante que ce mot répandit parmi ces hommes auxquels il semblait qu'un trésor dût être tout à fait indifférent. En effet, l'usage de ce trésor qu'ils espéraient découvrir était pour eux une chose tout à fait inconnue ; ils auraient quitté le château les mains pleines d'or, que le lendemain ils n'auraient pas été moins misérables ; aucun d'eux ne s'en fût servi pour avoir un meilleur vêtement, une meilleure habitation, une meilleure nourriture ;

ils l'auraient emporté dans leurs huttes grossières pour l'y contempler et l'adorer, comme les fanatiques superstitieux de toutes les religions emportaient autrefois les saintes reliques et les amulettes qu'ils croyaient pouvoir les protéger. L'or était pour eux le dieu inconnu auquel ils attribuaient le don de tous les biens d'ici-bas ; mais, comme nous l'avons dit, ils n'auraient pas su comment ils pouvaient les obtenir de lui.

Ils suivirent donc Farrenc avec une joie furieuse, et ce fut à grand'peine qu'il put leur persuader de replacer la porte qu'ils venaient d'enlever, afin que l'on ne reconnût pas, dès l'abord, par où ils avaient pu s'évader. Une fois qu'ils furent dans l'intérieur des caves, l'un d'eux battit le briquet, ils allumèrent des bouts de cordes grasses qu'ils portaient d'ordinaire dans leurs poches, et ils se mirent à parcourir ces vastes souterrains avec des cris, qui certes les eussent trahis, si le château n'eût été lui-même

plongé dans un tumulte également bruyant.

Nous laisserons un moment Farrenc calmer et diriger cette vive exaltation, et nous suivrons M. de Fernic dans la recherche qu'il faisait de mademoiselle de Chevalaine.

Le cri qui lui était échappé lorsqu'elle avait deviné que c'était son enfant que Marianne précipitait par la fenêtre, sa lutte désespérée avec cette femme, sa fuite, tout semblait prouver que la raison de Lucie avait cédé à cette violente commotion ; et comme personne n'avait vu la malheureuse fille sortir du château, France s'était imaginé que, semblable à la Lucie de Walter Scott, elle avait été se cacher dans quelque coin obscur, et il croyait à chaque instant la trouver accroupie sous quelque manteau de cheminée, blottie derrière quelque rideau.

La recherche minutieuse à laquelle il se livrait avait dû prendre beaucoup de temps, car il avait été de chambre en chambre, ouvrant toutes les portes fermées, et inspectant

tous les coins; enfin, il avait pensé à aller chercher Lucie hors du château; mais avant d'en sortir lui-même, il avait voulu parcourir les communs, et ignorant en quel endroit on avait enfermé les prisonniers, il avait ouvert le cellier, l'avait examiné de manière à s'assurer que personne ne s'y trouvait, et avait oublié de le refermer en sortant. Un des nombreux domestiques du château avait vu de la fenêtre d'une chambre haute Fernic ouvrir presque toutes les portes des communs qui donnaient sur la cour. Comme le jour n'était pas encore venu, il n'avait pu s'assurer s'il était précisément entré dans le cellier, mais il était immédiatement descendu pour s'en assurer, et il avait alors reconnu que le cellier était vide; aussitôt il s'était dirigé vers la porte extérieure qui n'était plus verrouillée, mais seulement fermée comme une porte qu'on tire après soi; cet homme fut en droit d'en conclure que Fernic avait protégé l'évasion des habitants des hut-

tes. Il alla l'apprendre en toute hâte à l'office ; le concierge qui s'y trouvait courut pour reconnaître l'état de la porte extérieure qu'il avait lui-même verrouillée , et la valetaille commençait ses commentaires, lorsqu'on entendit les cris perçants d'une femme, et qu'on vit accourir mademoiselle de Chevalaine , portant dans ses bras le cadavre de son enfant. On sait comment elle se précipita dans le château , comment elle arriva dans la chambre de M. Perrin où s'était réfugiée madame Cros , et comment l'intervention de Maricou sauva notre belle Parisienne de la folie furieuse de la malheureuse Lucie.

Comme on doit aisément le supposer, tous les gens de la maison avaient dû suivre la course insensée de Lucie de Chevalaine , de façon que tout le monde était encore une fois rassemblé dans la chambre où se trouvait madame Cros. Gros-René et Corinne avaient suivi Maricou , et Adrien , qui , on s'en souvient, avait été laissé près du cadavre de Ma-

rianne, en entendant tout le monde courir vers un même endroit, Adrien, moitié curiosité, moitié terreur, avait quitté son poste et avait cédé à l'entraînement général.

Après ces explications nécessaires à l'intelligence du récit que nous avons à faire, il nous faut retourner là où tous les gens de la maison arrivaient en tumulte.

Lucie, à vrai dire, avait été encore plus désarmée par l'aspect de Maricou que par la force physique qu'il lui avait opposée. Elle demeura immobile devant lui ; son couteau lui échappa : comme si elle s'éveillait d'un songe pénible, elle regarda Maricou de la tête aux pieds, puis examina tout le monde autour d'elle, reconnut les domestiques, M. Cros, M. Perrin, madame Cros ; enfin elle aperçut le cadavre de l'enfant : son regard, qui jusque-là s'était promené lentement de visage en visage, s'arrêta sur ce corps sanglant et y demeura comme attaché. Ainsi qu'on voit quelquefois ces nuages noirs, aux formes arrêtées

et sombres, s'étendre peu à peu, et à mesure qu'ils perdent de leur densité, s'éclairer, et de menaçants et ténébreux qu'ils étaient, devenir presque légers et vaporeux; de même, l'expression funeste de fureur insensée qui animait le visage de Lucie semblait se fondre à l'aspect de ce cadavre; les traits se dilatèrent, les muscles contractés se tendirent; un sentiment de douleur éplorée prit la place de cette folie cruelle à laquelle elle était en proie; son corps perdit cette force fiévreuse qui la soutenait, elle s'affaissa sur ses genoux en éclatant en larmes, et sa nouvelle douleur ne trouva d'autres mots pour s'exprimer que celui qui vient à la bouche de l'homme lorsque toutes les espérances semblent lui échapper.

— O mon Dieu... mon Dieu... mon Dieu! s'écria-t-elle, en répétant incessamment cette exclamation.

A ce changement soudain, à ce cri sorti des entrailles de cette femme, M. Perrin laissa

échapper une de ces paroles que madame Cros eût comprises, car elle cachait un de ces sentiments profonds de pitié dont elle avait l'intelligence.

— Hélas ! dit M. Perrin, la malheureuse n'est pas folle.

— C'est bien heureux, fit M. Cros.

M. Perrin ne put s'empêcher de le regarder avec dégoût. En effet, la folie de mademoiselle de Chevalaine était pour elle non-seulement l'oubli de son malheur, de sa honte, de ses crimes, mais encore c'était l'impunité. Cette mort de son esprit et de son âme emportait avec elle tout son passé, comme la mort complète abrite les coupables sous son linceul et les sauve de la justice des hommes.

Madame Cros revenait à elle ; mais, brisée par la violence des émotions qu'elle avait reçues, elle sembla rester étrangère à ce qui se passait dans cette chambre.

— Reconduisez mademoiselle de Chevalaine dans sa chambre, dit M. Perrin en s'a-

dressant à quelques domestiques. Mais il serait peut-être prudent de ne pas l'y laisser seule, et si madame la comtesse de Fernic ou M. le curé voulaient veiller auprès d'elle , ce serait une bonne action.

— Nous savons ce que nous avons à faire, dit sèchement la comtesse , et vos conseils sont de trop ici, monsieur.

— Comme il vous plaira , madame , dit M. Perrin ; cependant, il est à regretter que le frère de mademoiselle, qui doit avoir quelque intérêt aux mesures qu'il est nécessaire de prendre, ne soit pas ici.

M. Perrin n'avait pas achevé cette phrase qu'une voix lui répondit :

— Il est allé chercher M. d'Astorc, et il sera sans doute bientôt ici.

C'était Adrien qui parlait ainsi, et l'on doit se rappeler comment il avait appris le secret de la sortie du jeune Chevalaine.

Mais cette parole , assez indifférente pour la plupart de ceux qui l'entendaient, fut avi-

dement écoutée par madame Cros, et elle en comprit toute la portée, lorsque Maricou, regardant Lucie avec une indignation profonde, lui dit d'une voix pleine de reproche :

— Et pourquoi donc a-t-il été le chercher, cet homme ?

Lucie soutint, sans en paraître accablée, le regard de Maricou, et écouta cette parole sans qu'elle la troublât... ; elle se releva hautement, et prenant la main de Maricou, elle lui dit avec un calme qui le fit frémir :

— Que veux-tu, Maricou ! je l'aimais encore.

— Et maintenant ? dit-il en cherchant dans les yeux de Lucie quelque chose qui vînt lui dire que cet amour était mort ; maintenant ? reprit-il.

Lucie s'arrêta un moment ; elle regarda ce cadavre d'enfant gisant à ses pieds ; une ombre de ce désespoir furieux qui l'avait si violemment agitée se remontra sur son visage, mais disparut presque aussitôt, et

elle reprit avec un accent où la douleur parlait seule :

— Maintenant, il doit m'aimer, lui !

Le curé et madame de Fernic la prirent chacun par un bras et l'entraînèrent doucement. Elle avait à peine franchi le seuil de la chambre qu'elle entendit des pas rapides s'avancer dans le long corridor, et presque aussitôt Fernic et M. de Chevalaine apparurent, conduisant pour ainsi dire comme un prisonnier un homme d'une assez remarquable beauté. Il était pâle, et ses traits portaient l'empreinte d'une terreur basse et lâche. M. de Fernic paraissait préoccupé des plus sombres pensées, et, par un singulier changement, le visage insignifiant et lourd du jeune comte de Chevalaine avait une expression de hauteur et de résolution dont on ne l'eût pas cru capable.

A l'aspect de M. d'Astorc, Lucie s'arracha au curé et à madame de Fernic, et courut vers son amant.

— Enfin, vous voilà, Arthur.

Le comte de Chevalaine l'arrêta au moment où elle se précipitait dans ses bras, et lui dit d'une voix sévère, mais où la tendresse de frère perçait malgré lui :

— Pas encore, ma sœur... pas encore...

— Ah ! s'écria presque en même temps Maricou, nous avons une ancienne querelle à vider ensemble.

— Après moi, Maricou, répondit M. de Chevalaine avec une singulière dignité.

— Et après moi aussi, dit France de Fernic; puis il s'avança vers M. Perrin, et ajouta :

— Je vous demande de remettre à plus tard la querelle que nous avons à vider, comme j'ai dû moi-même ajourner mes griefs contre M. de Chevalaine, en présence d'un malheur plus grand.

— Monsieur, reprit M. Perrin, je ne devinerais pas les raisons qui peuvent vous porter à me faire une pareille demande, que la pa-

role d'un homme comme vous me suffirait pour que je fisse taire mes ressentiments, alors même qu'ils seraient plus fondés qu'ils ne le sont actuellement.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit Fernic, et si des excuses à madame...

— Non... non, dit madame Cros en prenant la parole, point d'excuses... tout ceci est tellement affreux qu'il faudrait avoir une envie bien forcenée de s'occuper de soi pour ne pas tout oublier.

Pendant que ces paroles s'échangeaient, Lucie était restée en face de son frère, les yeux baissés et comme anéantie; elle se retourna à la voix de madame Cros; il n'y avait plus ni colère ni passion dans cette femme; cette nature indomptée semblait avoir été brisée d'un seul coup ; ses yeux se remplirent de larmes, elle tendit la main vers le corps de l'enfant qu'une servante avait déposé sur un siége et recouvert d'un linge, et elle dit à madame Cros :

— Faites-le mettre à côté de moi.

Madame Cros tressaillit à ce mot, et Maricou s'écria en arrêtant Lucie :

— Où allez-vous donc?...

— Ne craignez rien, lui répondit-elle, je vous verrai tous avant de mourir.

Aussitôt elle s'éloigna.

A ce moment, un nouvel incident vint distraire l'attention de tous ceux qui assistaient à cette scène de l'intérêt auquel tous semblaient s'être réunis.

Au moment où l'on emmenait Lucie, et où il semblait que les agitations de cette nuit fussent arrivées à leur terme, et que des explications mieux posées dussent enfin apporter quelque lumière dans cette étrange confusion d'événements ; lorsque chacun ne demandait plus que du repos pour pouvoir se rendre compte de tout ce qu'il avait vu, entendu et éprouvé depuis quelques heures, voilà que tout à coup un homme arrive, éperdu, pâle, l'horreur et l'épouvante pein-

tes sur tous les traits. Cet homme, c'était Adrien. A l'instant où il avait vu les choses se rasseoir un peu, il s'était empressé de retourner à son poste, et l'on peut s'imaginer quels durent être sa surprise et son effroi lorsqu'il ne retrouva plus le cadavre de Marianne sur le lit où il l'avait laissé.

— Elle n'y est plus! s'écria-t-il en montrant du doigt la porte de la chambre; elle n'y est plus!

M. Perrin et Fernic essayèrent de l'interroger, mais ils ne purent en tirer d'autre réponse que les mots que nous venons de rapporter. On découvrit enfin ce que signifiait cette exclamation, et cette fois un véritable sentiment de terreur gagna tous ceux qui, jusque-là, avaient résisté à l'entraînement de ces événements multipliés.

— Quand je vous disais que l'homme sans tête se promenait dans la lande, s'écria Burlaudas, j'avais raison; oui, oui, ce sont tous des acolytes de l'enfer. Eh bien! si on avait

gardé le corps de Marianne dans le château, il s'y serait promené toutes les nuits.

Ce fut alors seulement que Maricou apprit que sa mère était morte.

Au milieu de ce conflit d'événements, il sembla que ses douleurs ne trouvaient point de place pour s'exprimer, car il ne prononça pas une parole à ce sujet; il sembla ne s'occuper que de la disparition de son corps, et s'informa s'il n'était point resté quelques gens des huttes dans le château.

— Assurément oui, il y en avait, dit quelqu'un ; mais on a ouvert la porte du cellier où ils étaient enfermés, et on les a mis en liberté.

— Qui a fait cela? s'écria Fernic d'un ton menaçant.

— Pardieu! c'est vous-même, repartit le domestique qui avait parlé.

— Moi! drôle.

— Oui, vous, qui avez fureté dans tous les communs pendant plus d'une demi-heure, sans doute pour les découvrir.

— Si quelqu'un les a fait échapper, repartit Fernic, c'était avant que je n'arrivasse à ce cellier, car il n'y avait plus personne quand je l'ai ouvert.

— Mais, fit Maricou, quel est le cellier où ils étaient enfermés ?

— Celui qui conduit aux caves.

— Et Farrenc était parmi eux ?

— Oui, certainement.

— Oh ! alors, reprit Maricou, tout s'explique...

Il s'arrêta, réfléchit un moment, et reprit :

— N'importe, vous ne perdrez rien... Je me charge de tout retrouver.

— Qu'est-ce donc ? lui demanda M. Perrin.

— Promettez-moi de me laisser faire comme je voudrai, et vous ne vous en repentirez pas.

Un murmure de répulsion avertit Maricou qu'on n'avait pas beaucoup de foi dans ses promesses. Il se tourna alors vers madame Cros :

— Vous seule, lui dit-il, avez été bonne et juste pour moi ; vous seule en profiterez.

Fernic voulut demander l'explication de ces paroles ; mais Maricou, l'arrêtant tout à coup, lui dit avec une hauteur qui surprit le jeune marin :

— M. le comte de Fernic, il me convient de vous dire, maintenant, que je suis le fils de M. le comte de Chevalaine ; il me convient de vous apprendre que j'ai les preuves de ce que j'avance... Je puis même vous avertir que, s'il me plaît, je serai et resterai le maître de ce château.

A cette déclaration, tous les héritiers se regardèrent entre eux avec une expression de désappointement. Il y avait dans ce regard une sorte d'appel des uns aux autres contre l'ennemi qui se posait si nettement en face d'eux. Maricou s'aperçut de ces sentiments hostiles, il s'empressa d'ajouter :

— Mais, ce ne sont pas des droits d'héritier que je demande à ce titre et à ce nom.

Un nouveau regard sembla lui demander quels étaient ces droits. Et il se hâta de répondre :

— Ces droits, je vous les dirai, et peut-être pourrais-je les payer assez cher à qui voudrait me les contester pour qu'il me les cède.

Il nous serait impossible de suivre chacun des acteurs de ce récit dans les scènes diverses qui se passèrent après les bizarres rencontres que nous venons de rapporter. Nous dirons seulement qu'après en avoir conféré avec M. Perrin, M. Blanchet jugea convenable de se rendre au Ribay pour prévenir le juge de paix des événements de la nuit. En effet, il ne s'agissait pas moins que d'une femme et d'un enfant assassinés, et quoiqu'il pût en résulter de fâcheuses découvertes pour la famille, ceux qui en faisaient partie furent obligés de reconnaître qu'il était impossible d'éviter une intervention légale.

Madame de Fernic, dont les événements

avaient renversé toutes les idées, après avoir déposé Lucie dans sa chambre, annonça qu'elle allait se retirer pour prier, et le curé, qui n'était point habitué à passer de pareilles nuits, se retira aussi, mais annonça que c'était pour dormir.

Un mot de madame Cros apprit à M. Perrin la terrible révélation que lui avait faite son mari, et M. Perrin se contenta de lui répondre :

— Je savais sa ruine, et c'est pour cela que je suis ici ; mais comptez sur moi, et surtout ne faites rien et ne signez rien sans m'avoir consulté.

Le jour était venu ; madame Cros fut laissée au fond de sa chambre, car l'apathie et les émotions qu'elle avait subies depuis vingt-quatre heures lui avaient donné une fièvre ardente ; il ne restait donc plus que M. Perrin et M. Cros qui remontaient ensemble dans la chambre bleue où avait disparu le cadavre de Marianne, et enfin M. Fernic, le jeune

Chevalaine, M. d'Astorc, qui se rendirent tous les trois dans une salle basse. Maricou les suivit, et comme M. Fernic lui faisait observer que l'explication qui devait avoir lieu entre eux demandait à être renfermée entre ceux qui pouvaient y avoir un intérêt direct :

— L'intérêt que je prends à cette explication est plus puissant que vous ne pensez, leur dit Maricou ; et peut-être trouverez-vous que j'en sais plus que vous pour arriver au but que vous voulez vous proposer.

Le jeune Chevalaine se retourna vivement vers Maricou. Ce jeune homme, jusque-là si indolent et dont la physionomie insignifiante semblait annoncer un caractère également insignifiant, ce jeune homme, disons-nous, tendit la main à Maricou et lui dit :

— Mon cousin, ce qu'il y a de notre sang dans vos veines vous rend solidaire de nos vengeances. Venez, venez ; car il faut qu'il y ait quelqu'un qui me remplace si je péris.

— Ne suis-je pas là ? dit Fernic.

— Vous pouvez y passer aussi, lui dit tristement George, et...

Il s'arrêta et ajouta :

. — Entrons, entrons ; d'ailleurs, il faut qu'il y ait des témoins à ce qui va se passer.

Pendant qu'il parlait ainsi, M. d'Astorc, le visage pâle, l'air accablé, semblait attendre son arrêt de mort. Maricou le regarda et ne put s'imaginer qu'un homme pût être lâche à ce point ; il crut que quelque douleur le dominait, et il s'approcha de lui pour lui parler ; mais à l'instant même le jeune Chevalaine se jeta entre lui et Arthur, en s'écriant :

— Ne touchez pas à cet homme, ne lui parlez pas... cet homme m'appartient.

Ce dernier mot fut dit avec un accent si terrible que M. d'Astorc tomba assis sur un siége.

— Asseyez-vous et écoutez, lui dit le jeune Chevalaine, nous allons décider de vous.

— Ah ! dit Fernic, je crains bien que vous ne puissiez en rien obtenir.

— Ah ! nous verrons, dit le jeune Chevalaine ; nous verrons.

Cette parole fut accompagnée d'un regard qui fit frémir Maricou.

— Vous êtes pâle, cousin, reprit George... vous avez été blessé, je le sais... asseyons-nous, je vais vous dire ce qu'il en est.

Les trois jeunes gens se placèrent en face de d'Astorc, et le jeune Chevalaine se mit à le considérer attentivement. Peu à peu son regard s'attacha avec une âpreté furieuse sur d'Astorc, son visage s'anima, les veines de son front se gonflèrent, sa respiration devint haletante et bruyante, et le jeune Chevalaine laissa échapper ces mots d'une voix rauque et sifflante :

— Mais comment le tuerais-je, cet homme ?

— Pardon, cousin, reprit Fernic, je suis plus calme que vous ; d'un autre côté, ajouta-t-il en se tournant vers Maricou, je sais mieux

ce que les convenances d'un monde, dans lequel vous n'avez pas vécu, exigent en pareille circonstance ; je vous prie donc tous deux de me laisser parler...

— Faites, faites, dit Chevalaine en haussant les épaules.

— Nous vous écoutons, reprit Maricou, qui sentit la nécessité de calmer le jeune Chevalaine.

— Monsieur, reprit Fernic en s'adressant au marquis d'Astorc, il est inutile d'entrer dans des explications qui ne feraient qu'exciter des ressentiments trop justes ; mais l'honneur vous impose une réparation à laquelle j'espère que vous ne vous refuserez pas... Consentez-vous à épouser mademoiselle de Chevalaine ?

— Mais je vous ai déjà dit que j'étais prêt à ce mariage... Je vous ai déjà dit que j'étais revenu dans ce pays pour le conclure.

— Vous mentez, dit George.

— Qu'importe, dit Fernic, puisque mon-

sieur consent à faire la seule chose que vous puissiez exiger de lui ?

— Mais je vous ai déjà dit aussi que je n'acceptais pas, dit George.

Fernic fit un geste d'impatience et le jeune Chevalaine reprit :

— Maricou, pas plus que moi, tu n'as vécu dans le monde, comme vient de me dire M. Fernic ; mais tu as du courage ; tu as de ce qui fait qu'on est un brave homme. Va, Maricou, je te connais ; j'en sais plus long sur toi que tu ne penses. Je ne dors pas toujours, et je pense quelquefois à part moi... et vois-tu, j'ai eu tort de ne pas penser plus souvent ; mais on m'a élevé comme ça dans ma famille ; on m'a élevé à me dire que j'étais un imbécile et que ma sœur avait tout l'esprit... Dieu voit où ça l'a menée... Ah ! ce n'est pas que je lui en veuille, à Lucie ; c'est ma faute... Un père ou un frère qui laisse aller sa fille ou sa sœur la bride sur le cou, sans la tenir en main, est le premier coupable...

Non... je n'en veux pas à Lucie... ; mais il y a cet homme...

— Vous vouliez me demander quelque chose , reprit Maricou en voyant George serrer les poings et s'animer de nouveau en regardant d'Astorc.

— Oui... oui , reprit Chevalaine , si toi tu avais une sœur, une brave fille au fond... ne baissez pas les yeux, Fernic, c'était une honnête femme que Lucie... Est-ce qu'elle n'était pas de notre sang ?... Elle était folle et brusque , c'est vrai ; elle était colère et vivait plutôt comme un homme que comme une demoiselle ; mais ce n'est pas ça qui fait quelque chose à l'honneur... Oui... oui, Lucie était une Chevalaine , et il y a dans ce nom-là de l'honneur à chaque lettre , de quoi faire dix honnêtes femmes... Et il a fallu... oh !...

Cette exclamation fut jetée avec une sorte de rugissement. George s'enfonça pour ainsi dire les poings dans les yeux , comme pour réprimer la pensée cruelle qui le dominait.

Fernic ne put s'empêcher de regarder Maricou en souriant légèrement et en haussant les épaules ; mais Maricou resta grave et sérieux; il admirait le culte de cet être grossier, mais tout plein d'honneur, pour cette sœur qui lui était si supérieure par l'intelligence, et devant laquelle il avait si longtemps abdiqué toute volonté, toute pensée.

— Enfin ! s'écria tout à coup Chevalaine en se levant, et sous l'inspiration d'un sentiment si violent qu'il oublia tout ce qui venait d'être dit, et ce qu'il avait dit lui-même. Enfin, dis-moi, toi qui n'es qu'un pauvre habitant des huttes ; toi qui n'as ni famille, ni nom, ni rien ; dis-moi, si tu avais une sœur, une bonne et belle fille, qui ne sait rien de rien, et qu'il vînt un monsieur comme ça, et qu'il la séduise, qu'il lui fasse faire faute sur faute, et que sais-je enfin... Et puis on viendrait te dire : Cet homme épousera ta sœur et ce sera fini... Non, vois-tu, Maricou, tu ne concevrais pas ça... Ah ! Fernic, vous m'avez parlé

une heure en revenant, et vous n'avez rien gagné ! Vous allez me dire encore : Le monde ! le monde !... Mais c'est stupide ! Si elle n'épouse pas cet homme, elle restera avec un nom déshonoré ; mais si elle l'épouse, elle en prendra un bien plus déshonoré encore. Car vous voyez bien que cet homme est un lâche... Vous voyez bien comme il a peur... Non, non, je ne lui donnerai pas ma sœur, toute fautive qu'elle est ; quand elle aurait fait plus de mal encore, elle vaudrait mieux que lui. Non, je veux que cet homme se batte avec moi.

Maricou avait suivi Chevalaine dans l'espoir qu'il pouvait se faire céder le droit de punir M. d'Astorc ; mais en présence d'une résolution comme celle de George, en présence d'une lâcheté aussi basse que celle de d'Astorc, il comprit que ce serait montrer une protection inadmissible d'une part, et un courage trop facile de l'autre. Maricou renonça donc à l'espoir qu'il avait conçu ; et

prenant la parole à son tour, il dit au jeune Chevalaine :

— Vous avez raison, toute coupable qu'elle est, votre sœur vaut mieux que cet homme ; mais il faut qu'il l'épouse... il le faut...

— C'est ce qui ne sera pas.

— Cependant, reprit Maricou, lorsque vous avez quitté le château cette nuit, vous alliez chercher M. d'Astorc. Pourquoi alliez-vous le chercher?

George baissa la tête et murmura :

— Lucie m'y envoyait, et moi j'ai obéi...

Il s'arrêta encore; il était rouge et une grosse larme tomba de ses yeux. Puis il s'écria :

— C'est pourtant cet homme qui a mis toutes ces mauvaises pensées dans la tête de Lucie. Oh! c'est à le couper par morceaux.

— Mais je ne lui ai jamais donné un mauvais conseil, fit d'Astorc, d'un ton qu'il essayait de rendre assuré.

— Il ne vous manquait plus que ça, monsieur, lui dit George.

— Ne vous occupez pas de cet homme, s'écria Maricou, il n'en vaut pas la peine.

Le malheureux d'Astorc était si troublé qu'il oublia ce que Maricou avait dit quelques instants avant, et quel titre il avait réclamé, et reprenant cette impudente insolence qui accompagne d'ordinaire la lâcheté, il repartit d'un ton dédaigneux :

— J'aime à croire, messieurs, dit-il en s'adressant à Fernic et à George, que vous ne me livrerez pas aux insultes brutales de ce goujat.

— Monsieur, reprit Fernic, qui ne put résister à cet excès d'insolence, taisez-vous.

— Misérable canaille, lui cria Chevalaine en levant sur lui sa main ; tu oses parler ainsi de quelqu'un, toi!...

Maricou se tut, considéra d'Astorc un moment ; son visage s'assombrit. Tous les souvenirs du passé semblèrent se représenter à

lui, et il reprit avec un accent de rage mal réprimé :

— Mon Dieu, c'est bien triste de voir qu'un être qui s'appelle un homme peut descendre à ce degré d'abjection. Et elle l'aime cet homme ! et elle vous a envoyé, vous son frère, pour l'amener ici afin de l'épouser...

— Oui, oui, s'écria George avec un transport d'entraînement qui lui fit révéler un secret qu'il n'eût certes pas voulu dire. Oui, et pour lui plaire, à cet homme, pour lui plaire, elle voulait lui montrer qu'elle serait plus riche qu'il ne le croyait... elle voulait lui montrer un trésor caché que lui avait enseigné cette exécrable empoisonneuse de Marianne.

— Ma mère !... s'écria Maricou.

— Ta mère, reprit M. de Chevalaine ; c'est vrai, ta mère... et il y avait entre elles des secrets que tu sais peut-être, toi.

— Moi... dit Maricou en baissant la tête.

— Oh ! mais, fit Chevalaine en levant vers

le ciel ses poings fermés, ne trouverai-je donc pas sous ma main un homme bon à tuer, pour qu'il me réponde de tous les crimes qui se sont faits ?... Car celui-là... Non... non, je ne me battrai pas avec lui ; il ne mérite pas de mourir d'un coup d'épée ou d'une balle... Je le lâcherai dans la lande ; je le ferai courir par mes chiens, et ils en feront comme d'un daim qu'on leur laisse à éventrer.

Fernic regardait le jeune Chevalaine avec surprise ; quelle que fût son apparente indifférence pour ses intérêts pécuniaires de cette succession, cependant le mot de trésor caché avait éveillé son attention, et il reprit :

— Quel est donc ce trésor dont vous avez parlé ?

George ne remarqua point ce mot, et il repartit :

— Que sais-je ! un amas d'or caché dans une des caves du château... Mais qu'il existe ou qu'il n'existe pas, ce n'est pas ce qui m'occupe;

c'est ce que je ferai de cet homme, c'est ce que je ferai de Lucie...

Il leva les yeux au ciel et répéta plusieurs fois le nom de Lucie... mais à chaque fois l'influence devenait moins menaçante, et il finit par s'écrier :

— Oh ! pauvre enfant !

— Écoutez-moi, Chevalaine, reprit Fernic ; vous m'avez fait venir, ainsi que notre cousin, pour prendre une décision relativement à votre sœur ; eh bien ! son avis, et le mien, c'est qu'il la doit épouser.

George secoua doucement la tête, et repartit :

— Ce n'est pas mon avis, à moi... ce n'est pas mon avis ; et, quoi que vous puissiez en dire, je ne le permettrais pas... Mais il y a quelqu'un qui décidera de ceci...

— Notre oncle, n'est-ce pas?... dit Fernic.

— Le curé? dit Chevalaine ; non... oh ! non, il nous ferait un sermon pour dire comme vous... lui et votre grand'mère, les

Parisiens, tout ça est de la même pâte; le monde, les convenances, l'usage... ce serait la même chanson... Non, la seule personne qui puisse décider de ce qui en sera, c'est Lucie...

— Lucie! fit Maricou.

— Elle! s'écria Fernic.

George rougit et baissa la tête... et, après un moment de silence, pendant lequel il n'osa plus regarder les deux autres jeunes gens, il reprit d'un ton dont la tristesse se cacha sous une sorte de brusquerie :

— Que voulez-vous! elle l'aime... et si je le lui tue, elle viendra me le demander avec des cris et des larmes; et qui sait si elle ne fera pas pis qu'elle n'a déjà fait?

Fernic ne comprenait pas comment la fureur de George s'était si vite apaisée; mais Maricou, qui savait, lui, de quel culte cet homme avait aimé sa sœur, jusqu'à quel point il avait sacrifié pour elle toute volonté, toute pensée personnelle, ne s'étonna point

de ce retour subit. Cependant il dit à Chevalaine :

— Mais vous savez bien ce qu'elle décidera : elle voudra l'épouser...

George poussa un profond soupir ; d'Astorc crut pouvoir placer une parole , et reprit :

— C'est qu'elle sait combien je l'aime...

— Qui est-ce qui vous a permis de parler ? lui dit George avec plus de dégoût que de colère... Taisez-vous donc, monsieur ; n'oubliez donc pas que si elle ne vous acceptait pas , et je vous jure que je la prierai à genoux de vous repousser comme le dernier des misérables... oui, si elle ne vous accepte pas, il faudra bien mourir... Oh ! mon Dieu ! ajouta-t-il avec un mouvement violent d'exaltation , pourquoi suis-je son frère !... Mais si je n'étais pas son frère , je l'épouserais , moi... Mais il me semble que si c'était une autre... que si je trouvais une pauvre fille dans cette position , rien que pour la sauver d'apparte-

nir à un pareil misérable, je lui dirais : Veux-tu mon nom?... Et si c'était une parente à moi, je m'en ferais un devoir... je...

Il regarda Fernic et Maricou, comme s'il hésitait à proposer à l'un d'eux ce noble sacrifice. Fernic baissa les yeux; mais Maricou sembla réfléchir, et tout à coup, comme inspiré par une idée subite, il s'écria :

— Je m'appelle aussi le comte de Chevalaine, et si vous vouliez...

— Vous oubliez qu'elle a tué votre mère, dit Fernic.

— Ah! c'est vrai... Mais que faire alors? dit Maricou.

Ce qu'il y eut de remarquable dans le cri de Maricou, c'est qu'il n'y eut pas pour ainsi dire de regret pour sa mère morte, et que le chagrin qu'il éprouva, ce fut de ne pouvoir sauver Lucie, ce fut le désespoir de la voir tomber au pouvoir de cet homme si lâche et si vil. Il considéra d'Astorc à son tour, et ne put s'empêcher de s'écrier :

— Mais comment peut-elle l'aimer, cet homme!

C'est un bien étrange aveuglement que celui de l'amour. Maricou se demandait comment Lucie, cette femme altière, passionnée, pleine de résolutions hardies et d'emportements qui pouvaient la pousser jusqu'au crime ; il se demandait, dis-je, comment elle pouvait aimer ce bellâtre inerte, sordide, calculateur peureux, et il ne pensait pas que lui-même, l'homme aux instincts élevés, à la probité sévère, lui à qui la nature avait donné un aspect grave pour tous, il ne pensait pas que lui, qui n'avait pu pardonner un crime à sa mère, malgré l'excuse qu'elle pouvait puiser dans son malheur et dans son amour maternel, il ne pensait pas qu'il avait donné son cœur à Lucie, à cette femme qui avait méconnu tous ses devoirs, à cette femme qui non-seulement n'avait plus cet attrait virginal qui ravit les nobles cœurs, mais qui encore était de moitié dans ce crime qu'il n'avait

pu absoudre dans une autre ; il ne pensait à rien de tout cela, et si quelqu'un se fût écrié à son sujet, comme il s'était écrié au sujet de d'Astorc :

— Comment peut-il aimer cette femme !

Maricou n'eût sans doute pu répondre que ce mot :

— Que voulez-vous que j'y fasse !... Je l'aime.

Ce sera pour l'homme un éternel sujet de cruelles réflexions que cette puissance mystérieuse de l'amour ; que cet empire qu'on déteste quelquefois de toutes les forces de sa raison, qu'on redoute comme un piége incessamment tendu sous nos pieds, et qui fait plier, non pas une volonté aveugle et qui ne comprend pas son obéissance, mais une volonté éclairée et qui rougit quelquefois de son abaissement. D'où vient ce charme, cet enivrement, cette abdication de soi-même qui vous soumet à l'être qu'on sent plus faible, plus incapable, plus méchant que soi ?

Faut-il croire, et il faut le croire, que l'amour est une émanation de Dieu, toute-puissante comme lui, et qui, comme lui, est impénétrable !

Ainsi l'amour avait soumis Lucie à d'Astorc et Maricou à Lucie ; l'énergie indomptée et sauvage d'une lionne à la sottise vaniteuse d'un faquin ; et la sainte nature d'un homme doué de toute noblesse, à la brutale volonté d'une nature ardente et sans frein.

Cependant, quoique l'observation de Fernic n'eût point paru frapper sur-le-champ au cœur de Maricou, elle éveilla bientôt en lui un sentiment qui, pour ne pas être violent, n'en fut pas moins impérieux. George avait gardé le silence après le mot de Maricou, et les trois cousins restèrent un moment sans parler. Enfin, le jeune Chevalaine se leva et dit :

— Oui... oui... cela doit être ainsi, il faut qu'elle épouse cet homme.

Il s'arrêta de nouveau, car après avoir pris

cette résolution, il fallait encore l'exécuter, et après tant d'années où George n'avait été que l'instrument passif d'une volonté qui lui avait toujours imposé ses actions, et qui lui avait montré du bout du doigt le chemin qu'il avait à suivre, il ne savait pas comment diriger une résolution qui lui appartenait en propre. Alors il se mit à aller et venir dans la chambre, portant pour ainsi dire dans sa marche l'incertitude qu'il avait dans l'esprit, allant et venant dans tous les sens, jusqu'au moment où il s'arrêta en face de Fernic et de Maricou, et où il leur dit :

— Maintenant, il faut aller dire cela à Lucie.

La manière dont il prononça cette parole signifiait clairement :

— Lequel de vous deux veut se charger de cette dangereuse mission ?

Maricou ne répondit rien, mais Fernic se hâta de dire :

— Pour mille raisons il est plus convenable que ce soit vous qui le lui appreniez.

Le jeune Chevalaine secoua la tête d'un air triste, et repartit :

— Non... non... Je lui dirai cela très-mal... je le sens... Je suis furieux... Et puis... je ne sais pas... si elle pleure... si elle veut quelque chose qui ne soit pas raisonnable, je céderai peut-être... Vous, Fernic, allez la trouver.

— Vous comprenez que c'est une chose fort embarrassante pour moi, et qui sera fort pénible pour elle, dit Fernic. C'est me forcer à parler à une jeune femme d'un secret dont il lui serait odieux d'avoir à rougir devant un homme qu'elle connaît à peine, devant un homme qui n'a sur elle ni l'autorité de l'âge, ni celle d'une longue intimité... Si vous craignez de ne point parler à votre sœur le langage qui convient à cette grave circonstance, il y a ici plusieurs personnes qui peuvent être mieux que nous des intermédiaires convenables... notre oncle le curé... ma grand'-mère.

— Non! non! s'écria tout à coup Maricou, ni vous, ni eux ne pourrez faire entendre raison à Lucie... Moi seul je sais des choses qui doivent la décider à ce qu'elle doit faire pour son honneur et son bonheur... Je vais la voir...

— Vous! s'écria Fernic.

— Oui, oui, dit Chevalaine, il sait comment la prendre...

— Et le sang qu'il y a entre nous, reprit Maricou avec une sombre exaltation, me donne le droit de lui dire des choses qu'elle refuserait peut-être d'entendre de la bouche d'un autre.

— Allez donc, dit Fernic.

— Va, Maricou, ajouta Chevalaine, nous t'attendons.

— Où cela? dit Maricou.

— Ici, dit George en retombant tout à fait dans cette allure grossière dont il n'était sorti que par un effort trop violent pour durer longtemps... Ici. Tu diras à quelqu'un de nous

apporter une bouteille de vin, et nous ferons un cent de piquet avec Fernic pendant que tu causeras avec Lucie...

France resta confondu de cette conclusion grossière, après avoir vu éclater chez cet homme des élans d'honneur si passionnés. Maricou était trop jeune aussi pour se rendre raison de cette contradiction ; mais il avait vécu dans des habitudes où ces rudes contrastes n'avaient pas été polis par une éducation sévère, et il répondit :

— Soit ; je vais vous envoyer du vin et des cartes... Et vous ne perdrez pas M. d'Astorc de vue...

— Ah ! fit Chevalaine en jurant avec une nouvelle fureur, je vous réponds de lui. D'ailleurs, s'il tentait de s'échapper, je tirerais sur lui comme sur un chien.

— Pardon, mon cousin, dit Fernic en s'adressant à M. de Chevalaine, il faut que je monte un moment près de ma grand'mère ; je redescends dans quelques minutes ; mais

je vais, en attendant, vous envoyer ce que vous avez demandé.

— A votre aise, cousin, dit Chevalaine avec un peu d'humeur; mon poste est ici, et j'y resterai... Mais vous êtes libre.

Fernic sortit avec Maricou, et il le quitta à quelques pas de la porte. Mais Maricou remarqua qu'au lieu de monter chez sa grand'-mère, comme il en avait annoncé l'intention, Fernic gagna la partie du château où étaient situés les communs, après lui avoir dit :

— Je crois que la tâche que vous avez à remplir sera assez aisée... Elle aime ce drôle... Hâtez-vous donc. Quant à moi, je vais passer à l'office pour envoyer à mon cousin ce qu'il a demandé. Mais, ajouta-t-il en riant, au lieu d'une bouteille, je vais lui en envoyer une douzaine; je crois que cela ira mieux à ses habitudes.

— Comme il vous plaira, lui dit Maricou.

Il regarda Fernic s'éloigner, et une pensée dont il eût sans doute voulu vérifier la pro-

babilité, s'il n'avait été préoccupé d'une chose beaucoup plus importante, lui passa un moment dans l'esprit.

Il me semble, se dit-il, qu'à partir du moment où il a été parlé d'un trésor caché, il a été moins attentif à l'explication qui vient d'avoir lieu. Eh quoi! ce jeune homme si brave, si beau, d'un nom honorable et qu'il honore encore, porterait dans le cœur le germe de ce vice qui fait de ce d'Astorc le dernier des misérables?... On dirait qu'il est empressé d'aller à la découverte de ce secret...

Maricou ne poussa pas plus loin cette réflexion; il lui fallait voir Lucie, et, comme nous l'avons dit, c'était là qu'était pour lui le plus grand intérêt de la vie.

Il est nécessaire que maintenant notre récit suive chacun des personnages dans les diverses scènes qui se passèrent dans le château : nous accompagnerons donc d'abord Maricou chez Lucie.

Lorsqu'il entra chez elle, mademoiselle de Chevalaine était seule; elle achevait de s'habiller; elle avait revêtu son habit d'amazone; sa cravache et ses gants étaient posés près d'elle, elle les prit comme pour sortir, et si ce n'eût été la pâleur sévère de son visage, on eût dit qu'elle se préparait pour une de ses promenades habituelles.

Elle se retourna avec une expression de dédain menaçante, lorsque Maricou entra dans sa chambre; mais elle tressaillit et rougit en l'apercevant. Évidemment, ce n'était pas lui qu'elle attendait. Maricou s'arrêta à la contempler, le charme inouï que cette femme avait pour lui le rendit muet, il la trouva plus belle que jamais, et son regard prit une expression de douceur et de supplication. Comme si cette bonté, cette faiblesse pour elle eussent importuné Lucie, elle lui dit brusquement :

— Eh bien, Maricou, que me voulez-vous?

— Je viens de la part de votre frère, lui dit-il.

— Et que me veut mon frère pour vous envoyer à moi ? Quelque chose qui doit me déplaire, sans doute, car il n'ose pas venir me le dire.

Une douleur poignante traversa le cœur de Maricou à la pensée qu'il allait exprimer, et il reprit en dévorant Lucie du regard :

— Il m'a chargé de vous dire que votre honneur exige que vous épousiez M. d'Astorc.

A cette parole, le visage de Lucie s'illumina de joie, et elle se retourna vers Maricou en s'écriant d'une voix où parlait tout son amour :

— Et lui, que dit-il ?

— Il consent, dit Maricou, le désespoir dans le cœur, blessé de la douleur qu'il avait prévue, et qu'il était venu volontairement chercher.

Les gants et la cravache que tenait Lucie lui échappèrent des mains ; elle laissa tom-

ber des larmes qui prouvaient cruellement à Maricou qu'il y avait de la passion et de la tendresse dans ce cœur de glace et de fer pour lui, et elle répondit d'une voix pleine de douceur :

— Ah mon Dieu ! je ne serai donc pas toujours malheureuse... il consent, dis-tu?

Tout ce qu'il y avait d'aimant, de noble, de grand, se révolta dans Maricou à cette exclamation de Lucie, et il lui répondit :

— Oui, le lâche consent.

Lucie ne comprit pas, mais elle regarda fixement Maricou et reprit :

— Que veux-tu dire?

— Que cet homme vous épouse parce qu'il a peur de votre frère...

Un sourire de dédain fut la seule réponse de Lucie.

— Il vous épouse non point parce qu'il vous aime, mais de peur de se battre avec votre frère, ou avec Fernic, ou avec moi.

— Avec toi, Maricou ! reprit Lucie avec un

mépris insolent; qu'y a-t-il d'étonnant qu'un homme comme lui refuse, ainsi qu'il l'a déjà fait, de se battre avec un homme comme toi?

Ce ne fut point parce que cette phrase de Lucie tendait à l'humilier qu'elle excita la rage de Maricou; c'est surtout parce qu'elle excusait cet indigne rival qu'on lui préférait; ce sentiment était si vrai qu'il ne chercha point à se relever et qu'il répondit:

— Mais ce n'est pas à moi qu'il l'a refusé, c'est à votre frère, c'est à M. de Fernic.

— De quoi donc se mêle M. de Fernic? reprit Lucie; a-t-il donc tant d'envie de se battre?... Mais hier il a menacé mon frère d'une querelle, et voilà que tout est oublié... Je crois fort peu à ces bravoures qui se promènent d'ennemi à ennemi avant d'en finir avec quelqu'un.

Maricou fit un violent effort sur lui-même, comme un homme qui a un grand fossé à franchir, et il reprit du ton le plus assuré qu'il put:

— Eh bien, je vous dis, moi, et je vous le dis en face... M. de Fernic est un brave jeune homme, et M. d'Astorc est un lâche.

— Maricou, s'écria Lucie en pâlissant, ne répète pas ce mot... ne le répète pas... je sais manier un pistolet et un fusil, vois-tu... et...

— Et vous vous battriez pour lui, Lucie, dit Maricou, vous vous battriez à sa place pour prouver qu'il n'est pas un lâche... et il serait homme à vous laisser faire.

Lucie avait malgré elle la conscience de la vérité, et elle savait que Maricou avait raison... c'est ce qui l'exaspérait à ce point... elle ramassa la cravache qu'elle avait laissée tomber, et la leva sur Maricou en s'écriant avec une fureur inouïe :

— Tais-toi... malheureux, tais-toi...

Le désespoir et la colère de Maricou étaient arrivés au calme, cet extrême degré du délire où on parle de sang et de mort d'un ton froid et presque affecté.

— Frappez, dit-il à Lucie, je les lui rendrai.

Lucie s'arrêta... elle eut pitié de son amant, elle eut pitié d'elle; elle comprit qu'on pouvait humilier jusque-là l'homme qu'elle aimait, et qu'elle l'aimerait encore... Elle se tut, et reprit avec un accent de fureur :

— Mais pourquoi donc es-tu venu?

— Pourquoi? répéta Maricou en baissant la voix, parce que vous m'avez fait des promesses à moi aussi, et que je viens les réclamer.

— Tu es fou, lui dit Lucie; tu comprends bien que mon mariage avec toi est impossible...

— Mais si je le veux, je m'appellerai le comte de Chevalaine; mais si je le veux, je serai riche...

— Tant mieux pour vous, Maricou... mais je ne peux pas...

— Mais si je voulais, moi? dit Maricou.

— Si tu le voulais! reprit Lucie, l'œil

en feu, à cette parole qui était une menace.

— Oui, si je le voulais... je sais le secret de la mort de Marie...

— Eh bien, répondit Lucie avec cette audace d'une femme qui est sûre de l'impunité dont on la couvrira... tu peux me déshonorer, si tu veux.

— Mais, dit Maricou, qui s'exaltait en présence de cette indifférence qu'il ne pouvait toucher ni par la douceur, ni par la violence, mais je sais tout... je sais l'histoire de la closerie de Bertrande...

— Ce n'est pas vrai ! s'écria Lucie en reculant...

— Oui, dit Maricou, qui avait enfin réussi à épouvanter cette femme ; oui, je le sais, et si vous épousez cet homme, je dirai tout...

Lucie le regarda en face, et, après un instant de silence, elle lui dit :

— Tu ne le diras pas.

On eût dit que cette parole fût comme un carcan qui prit Maricou à la gorge ; il sembla

un moment se débattre contre la certitude qu'on avait de sa faiblesse... et il finit par reprendre :

— Mais vous ne l'épouserez pas.

Lucie comprit qu'elle avait encore une fois remporté la victoire sur cette âme tumultueuse qui se débattait sous sa main ; elle voulut se montrer pitoyable pour le vaincu, et lui dit avec une sorte de condescendance :

— Voyons, Maricou, sois raisonnable ; que veux-tu que je fasse? Si je ne l'épouse pas, lui...

— Ce que je veux, c'est que vous m'épousiez, moi... vous serez comtesse de Chevalaine ; vous serez riche, vous serez honorée... N'ayez pas peur, Lucie, il n'y en aura pas une dans le pays qui ose vous parler de votre faute, quand moi je l'aurai acceptée... Vous marcherez la tête haute... je vous le promets, moi... il n'y aura plus de passé mauvais... je ne vous en parlerai jamais... et vous serez heureuse, allez ! car je vous aimerai, moi ; je

vous apprendrai comment on aime et comment on est bon... C'est si bon d'être bon !... dit Maricou en s'attendrissant ; vous verrez que ce n'est pas à être dur et vaniteux qu'on éprouve le bonheur. Oh ! Lucie ! écoutez-moi... je vous en prie... moi je vous aime pour vous... vous voyez bien, voilà que je pleure... c'est que je suis sûr que vous ne serez pas heureuse...

Il y avait tant de sincérité dans les paroles de Maricou que Lucie en fut presque attendrie, et qu'elle lui répondit doucement :

— Mais je ne t'aime pas, Maricou...

— Vous m'aimerez... vous m'aimerez..., répondit-il ; je vous aime tant...

— Mais, Maricou, dit-elle avec un sombre accent, durant la folie qui m'a tenue cette nuit, j'ai frappé votre mère... je l'ai tuée...

Maricou baissa la tête, et il lui échappa une de ces paroles qui ne peuvent appartenir qu'à une passion forcenée ; il lui répondit d'une voix sourde :

— Oh ! vous abusez cruellement de ce qui vous donne avantage contre moi.

Lucie rougit d'avoir opposé une pareille raison à un pareil amour, et lui dit, pour détourner sa pensée de cette funeste circonstance :

— Et, après tout, je l'aime lui.

Maricou se mit à pleurer la tête dans ses mains, et il reprit :

— Oui, vous l'aimez... mais pourquoi l'aimez-vous donc cet homme ?

Lucie lui jeta enfin cette raison qu'il ne s'était jamais donnée à lui-même, et répondit :

— Pourquoi m'aimes-tu, toi ?

— Oh ! moi, s'écria-t-il avec cet aveuglement commun à toutes les passions... oh ! moi... c'est bien différent, vous valez cent fois mieux que lui.

— Mais, lui dit Lucie, tu vaux cent fois mieux que moi.

— Tenez, lui dit Maricou, cela ne peut pas se comparer... vous l'aimez, voilà tout. Moi

j'ai mille bonnes raisons, et vous n'en n'avez pas une... mais vous l'aimez... c'est un entêtement, c'est pour me désoler... car vous ne pouvez pas l'aimer... car, je vous le répète...

— Maricou ! lui dit Lucie sévèrement.

Le pauvre jeune homme se tut et reprit :

— Enfin vous le voulez, épousez-le... et puis vous verrez.

— Où est-il ? lui dit Lucie.

— Avec votre frère dans la salle basse verte.

— M. de Fernic n'y est plus ?

— Non, fit Maricou en se détournant, vous pouvez y aller.

— J'y vais, dit Lucie.

Maricou se retourna encore une fois comme pour voir si elle pousserait la passion jusque-là. Lucie lui tendit la main en lui disant :

— Allons, sois raisonnable ! Songez, ajouta-t-elle en souriant, que vous allez être le comte de Chevalaine, et qu'alors il ne manquera pas de femmes pour vous aimer.

— Adieu ! répondit Maricou, vous n'entendrez bientôt plus parler de moi.

— Nous verrons, dit Lucie, à qui, en sa qualité de femme, plaisait l'esclavage de cet homme. Si je te priais de rester ?...

— Pour assister à vos noces ? dit Maricou.

— Qui sait ? dit Lucie en riant.

— Oh ! s'écria Maricou en portant la main sur son cœur, comme s'il y avait reçu un coup violent. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! j'espère qu'un jour viendra où je ne vous aimerai plus et où je me vengerai.

Lucie s'éloigna sans regretter les mots cruels qu'elle venait de dire, et Maricou resta immobile à sa place en la regardant s'éloigner, sans se douter que cette vengeance qu'il souhaitait allait lui arriver plus rapide et plus cruelle qu'il n'eût jamais osé la rêver.

Pour que nos lecteurs puissent comprendre ce qui arriva à Lucie au moment où elle quittait Maricou, il est nécessaire que nous racontions la scène bizarre qui se passait en

même temps entre le jeune de Chevalaine et Arthur d'Astorc.

Après le départ de Maricou et de Fernic, George de Chevalaine se mit à arpenter d'un air sombre la salle basse où se trouvait M. d'Astorc, qui se tenait immobile dans un coin. Il y a de ces caractères dont il semble impossible de donner la raison, et celui de M. d'Astorc était de ce nombre. Il existe, et je le raconte, mais je ne tenterais pas de l'expliquer. C'est la vanterie poussée à l'extrême insolence, et retombant dans l'extrême lâcheté. Bien des fois, en voyant agir ces superbes fanfarons, je me suis imaginé qu'il y avait en eux un calcul, et qu'ils prenaient les devants de la menace pour épouvanter ceux dont ils avaient peur. Mais lorsque ces hommes s'étaient trompés une fois, dix fois, cent fois, et qu'on les avait souffletés de leurs propres impertinences, il était permis de croire qu'ils s'apercevraient qu'ils jouaient un mauvais jeu, et qu'ils ne continueraient point.

Loin de là, ils deviennent plus insolents, plus osés, plus sûrs d'eux-mêmes.

A ce compte ce ne peut être calcul, c'est donc sottise ; mais une sottise si tenace, une sottise qui résiste à l'expérience la plus brutale, ne semble pas pouvoir exister. Cependant elle existe à tous les coins de rues, et il faut l'accepter comme un de ces faits qui n'ont d'autre raison d'être que parce qu'ils sont.

Certes, si un homme avait bu jusqu'à la lie la honte de la lâcheté, ce devait être M. d'Astorc, et on eût pu jurer qu'après la scène qui venait d'avoir lieu, il n'aurait plus élevé la voix. Il en arriva cependant tout autrement.

George se promenait depuis cinq minutes, attendant Fernic et commençant à s'ennuyer de son attente. En effet, pour un homme qui, jusqu'à ce jour, n'avait guère vécu que de la pensée et de la volonté d'un autre, ç'avait été un effort énorme que la discussion qu'il

avait soutenue, et que la résolution qu'il avait prise ; il avait hâte de retomber à la fois dans l'apathie de sa vie morale et dans l'activité de ses habitudes. Ainsi il accueillit avec un joyeux : A la bonne heure ! le sommelier qui lui apporta quelques bouteilles de vin, et se hâta d'en déboucher une et de se verser une large *rasade*. Puis, pour s'occuper en attendant le retour de Fernic ou de Maricou, il plaça deux chaises de chaque côté d'une table, disposa les bouteilles en bon ordre, et mit les verres à leur endroit. Un moment après, il s'assit à l'une des deux places préparées, tira des cartes de sa poche, et, tout en sifflotant, il se mit à jouer avec lui-même. Fernic n'arrivant point, Chevalaine se versa un troisième verre de vin, et s'appuya sur la table en battant les cartes et en considérant d'Astore, qui, les yeux fixés en terre, semblait plongé dans de profondes réflexions.

A ce moment il fallait une distraction à George, et ne la voyant pas venir d'où il l'at-

tendait, il la chercha autour de lui. Il est possible que si, lorsqu'il regarda d'Astorc, celui-ci eût eu un air d'importance et de vanité, George se fût remis à le quereller, et que, poussé par le besoin de faire quelque chose, il l'eût assommé sur place ; mais heureusement pour Arthur, son air était parfaitement décent, selon la façon de voir de M. de Chevalaine ; notre jeune gentilhomme campagnard le regarda un moment tout en battant les cartes, et, poussé par une de ces inspirations désastreuses qui font tant de mal, il lui dit :

— Après tout, monsieur, ce n'est pas une raison, parce que nous pouvons nous couper la gorge tout à l'heure, pour que je vous laisse crever de soif ou de faim. Voulez-vous un verre de vin ?

Je dois le dire avant d'aller plus loin, l'impuissance où sont certains êtres de ne pouvoir supporter une heure d'ennui est peut-être de tous les vices le plus redoutable. C'est

à cette faiblesse que tant d'hommes et tant de femmes doivent la perte de la dignité de leur caractère et de leur position. C'est cette faiblesse qui pousse souvent les nobles cœurs et les esprits élevés dans des intimités honteuses et dans des liaisons de mauvaise compagnie. Une mauvaise passion est certes moins funeste et surtout moins compromettante ; ainsi, au moment où George avait retrouvé dans son cœur ces sentiments d'honneur orgueilleux que les nobles races gardent au milieu de leurs plus grands écarts, les vices de la fainéantise venaient les dégrader tout à coup ; il avait fait un pas vers cet homme qu'il avait si indignement traité tout à l'heure, il se rapprochait de lui.

D'Astorc était un homme d'habitudes élégantes, et c'était là, sans doute, le charme par lequel il agissait sur Lucie de Chevalaine ; la proposition de George lui parut de mauvais goût. Boire un verre de vin sentait le goujat d'une lieue, et, dans toute autre cir-

constance, il eût refusé du ton le plus dédaigneux... mais il avait trop peur de l'homme qui lui faisait cette proposition, et il accepta... Cependant le caractère de l'homme se montra encore sous sa lâcheté, et il répondit d'un ton dégagé :

— Je n'ai jamais refusé de faire raison à personne.

En parlant ainsi, il s'approcha de la table ; Chevalaine remplit le verre qui était du côté opposé au sien, et lui dit :

— Asseyez-vous... asseyez-vous, pardieu !

D'Astorc s'assit et vida le verre qui lui était présenté... George tourna les cartes dans sa main et se balança comme un ours enfermé dans une cage dont il voudrait briser les barreaux. La meilleure preuve que d'Astorc était un sot, c'est qu'il ne comprit pas qu'en ce moment Chevalaine se livrait à lui et qu'il le laissa faire un second pas. George décoiffa une seconde bouteille, et se versa un nouveau verre de vin ; au moment de le porter

à sa bouche, il s'arrêta et dit à d'Astorc :

— Pardon! en prenez-vous encore?

— Avec plaisir...

George remplit le verre de son ennemi, et tel est l'empire des habitudes physiques, que, sans s'en apercevoir, il tendit son propre verre au verre de son ennemi, qui s'empressa de l'imiter, et il se trouva que ces deux hommes, dont l'un voulait égorger l'autre, venaient de trinquer ensemble.

La glace était rompue; les rasades de George l'avaient animé, et il dit à d'Astorc :

— Jouez-vous le piquet?

— Oui... je le sais un peu.

— Eh bien! reprit George, un cent de piquet en attendant Fernic.

— Avec plaisir, dit d'Astorc avec assez d'assurance. Mais on ne peut pas jouer sur une table en chêne. Demandez une table de jeu.

L'imbécile ne comprenait rien.

— Ah bah ! fit George, qui se trouva presque honteux de pouvoir jouer sur une table de bois, pour un cent de piquet ce n'est pas la peine ; à vous de voir à qui donnera.

D'Astorc toucha les cartes du bout des doigts, pendant que George remplissait de nouveau les verres et disait :

— Combien jouons-nous ?

— J'aime à jouer cher, dit impertinemment M. d'Astorc ; dix louis la partie.

— Peste ! comme vous y allez ! s'écria Chevalaine de sa plus grosse voix.

Les frayeurs de d'Astorc prirent le dessus, et il s'empressa de répondre :

— Du reste, je jouerai ce qu'il vous plaira...

Mais, en même temps que les frayeurs de d'Astorc étaient revenues, les vanités de George s'étaient éveillées, et il s'empressa de dire :

— Non, non ; dix louis, si ça vous va...

Et comme c'était pour lui une somme inac-

coutumée et exorbitante, il se versa un nouveau verre de vin, et l'avala d'un trait en ajoutant :

— Diable! il faut se tenir serré!

D'Astorc comprit à ce moment que George avait peur de son argent, et, le lâche coquin qu'il était, se promit bien d'en profiter.

La partie commença, et, soit hasard, soit adresse de d'Astorc, il la perdit en deux coups. Il parut en être contrarié et il dit assez sèchement :

— Vous ne refuserez pas ma revanche, M. de Chevalaine?

— A vos ordres... à vos ordres, dit celui-ci, tout joyeux de son triomphe, et, rassuré sur l'avenir de la partie qu'il avait à jouer, il se remit à se verser à boire en disant :

— Allons, buvez un coup, ça vous donnera des forces.

— Peste! dit d'Astorc en souriant, je ne suis pas capable de lutter avec vous, et je serais bientôt hors de combat.

— A votre aise, dit George en vidant encore son verre. Je décanterais ces six bouteilles sans sourciller.

— Grand bien vous fasse, dit d'Astorc en lui donnant des cartes...Je bois bien, mais ce n'est pas des vins aussi médiocres que ceux-là.

— Il est vrai qu'il n'est pas excellent, dit George en ramassant un quatorze d'as. Vous autres de Paris, vous êtes de fiers gourmets ; mais nous autres campagnards, nous ne sommes pas si difficiles.

Au quatorze d'as était venue se joindre une seizième majeure, de manière que cette réponse fut dite d'un ton tout à fait joyeux et amical. Le coup fut foudroyant.

— Seize et six font vingt-deux, vingt-deux et quatorze font quatre-vingt-seize ! s'écria Chevalaine en abattant son jeu avec transport.

La partie était gagnée...

— Avez-vous le temps ? dit d'Astorc, le beau jeu me reviendra peut-être.

— C'est que le piquet et moi, dit Chevalaine d'un air supérieur, nous sommes de vieilles connaissances. Tant que vous voudrez, mon cher ami...

— Nous verrons bien, monsieur, dit d'Astorc en retirant son verre que Chevalaine voulait remplir comme le sien.

— Bah!... bah!... vous aurez beau chercher vos plus fines combinaisons parisiennes... mon cher d'Astorc..., reprit Chevalaine, en fait de piquet, voyez-vous, j'en remontrerais à tout le Jockey-club de Paris.

En effet, George gagna cette troisième partie, grâce à un écart audacieux de trois as, et lorsqu'il vit la figure stupéfaite de d'Astorc, il se mit à rire avec une effusion de contentement de soi-même, un entraînement qui firent faire une mine très-impertinente à d'Astorc.

— Ah! ceci est plus fort que vous, mon cher, lui dit-il; tenez, vous ne savez pas jouer ce jeu-là, c'est pitié que de vous gagner.

Et il but encore.

— Nous continuons, je pense? dit d'Astorc d'un ton de menace.

— Tant que vous voudrez, tant que vous voudrez, reprit Chevalaine dont les idées n'étaient plus très-nettes...

La partie continua, et au bout d'une demi-heure d'Astorc avait perdu cent louis et George était complétement gris.

Il riait, chantait, s'amusait de l'air de colère de d'Astorc... lorsque celui-ci lui dit d'un air rogue :

— Vous me permettez d'aller jusqu'au relais, où j'ai laissé mes malles, pour vous payer ces cent louis?

— Bah! bah!... ça n'a rien qui vous presse.

— Une dette de jeu, dit d'Astorc de l'air le plus suffisant, est une dette d'honneur, et je n'ai pas pour habitude de faire attendre.

— Comme il vous plaira, dit George, à qui la perspective de cent louis d'or lui tombant dans les mains avait fait oublier tout

autre intérêt... allez... et, si vous voulez, prenez mon cheval... vous le trouverez à l'écurie.

— Je vous remercie, lui dit d'Astorc, j'ai le mien.

Et cet homme qui, une heure avant, était le prisonnier de George, cet homme sur lequel il avait dit qu'il tirerait comme sur un chien s'il tentait de s'échapper, cet homme sortit de cette salle basse, où on l'avait traité comme le plus lâche des hommes, en disant d'un ton suffisant :

— Vous aurez vos cent louis tout à l'heure, mon cher monsieur.

— Vous me retrouverez ici, dit Chevalaine en laissant tomber sa tête sur la table où il s'endormit presque aussitôt.

C'était le moment où Lucie venait de quitter Maricou pour se rendre près de son frère avec la certitude d'y rencontrer d'Astorc. Elle y allait le cœur plein de joie, sans un regret, sans un remords pour Maricou ; car les femmes sont impitoyables pour les affections

qu'elles ne partagent pas ; elles font payer à ceux qui les aiment tous les sacrifices qu'elles font à ceux qu'elles adorent ; impérieuses, cruelles, méchantes pour le cœur qui leur donne tout ; sans dignité, sans force, sans volonté pour ceux à qui elles ont tout donné.

Ainsi donc, Lucie allait trouver le bellâtre lâche qu'elle venait d'entendre insulter par Maricou, tandis que lui-même venait de quitter avec le plus parfait dédain l'homme qui l'avait insulté des outrages les plus poignants, et alors Lucie, cette femme aux allures si fières, coupable, mais forte, et surtout pleine de ce courage qui grandit dans le danger, et lui, d'Astorc, ce cœur misérable, cet homme en qui rien ne s'irritait, se rencontrèrent dans l'une des salles qui ouvraient sur la cour.

En le voyant, Lucie devint pâle et tremblante ; la fille la plus timide, celle en qui une vie d'esclavage eût brisé tous les ressorts

de l'âme, n'eût pas semblé plus soumise, plus craintive, plus épouvantée que la superbe mademoiselle de Chevalaine ; et le tyran le plus redoutable, celui que personne n'ose aborder qu'avec hésitation, n'eût pas affecté un air plus sûr de lui-même que M. d'Astore.

— Arthur, lui dit-elle d'une voix presque défaillante, et en levant sur lui un regard qui lui demandait grâce et qui l'implorait... Arthur, lui dit-elle, vous veniez chez moi ?...

— Non, lui repartit d'Astore avec un ton de suprême insolence, non, je quitte cette indigne maison, car j'ai un dernier compte à régler avec votre frère.

— Arthur ! s'écria Lucie en faisant un pas vers lui.

— Adieu, Lucie, lui dit-il en la repoussant d'un geste glacé. Il s'est passé entre votre frère et moi des choses qui nous séparent à jamais.

Lucie resta anéantie, et d'Astore sortit la

tête haute, la démarche insultante, tout prêt à menacer de sa cravache tout homme qui eût paru vouloir lui faire une observation.

C'est une chose effrayante à penser, mais l'aveuglement de la passion est tel que le premier mot de Lucie fut celui-ci :

— Oh ! mon frère aura eu peur de lui... et Maricou m'a menti.

Comme une insensée, la colère dans le cœur, elle courut dans la salle basse où était son frère : il ronflait d'un sommeil d'ivrogne, la tête sur la table, et cachée parmi les bouteilles qu'il avait vidées. Rien ne vint au cœur de Lucie pour expliquer en faveur de son frère ce qui venait d'arriver.

— Oh ! s'écria-t-elle, la brute, l'ivrogne... George !

Elle le secoua ; il ne répondit que par un sourd murmure...

Lucie se mit à frapper du pied et reprit à haute voix :

— Ah ! il n'y a pas un homme dans cette

maison ; ni M. de Fernic, ni ces Parisiens, ni Maricou lui-même.

Elle n'avait pas achevé qu'elle vit Maricou devant elle qui lui dit :

— Eh bien ! Lucie, avais-je raison?

— Ah ! il vous a traités comme des lâches, et aucun de vous n'a osé me défendre.

— Lucie, lui dit Maricou, cet homme est si bas que je ne sais plus où on peut le frapper.

— Mais il m'abandonne tout à fait ! s'écria-t-elle avec un accent de fureur et de désespoir.

— Lucie, voulez-vous devenir ma femme ?... reprit Maricou.

Elle se détourna avec dédain et lui dit avec un geste de mépris :

— Tu ne l'oserais pas.

— Et qui pourrait m'arrêter ?

— Lui, s'il te le défendait.

— Écoutez, Lucie, lui dit Maricou d'une voix dont le calme avait quelque chose d'ef-

frayant, il est parti cet homme ; mais si vite qu'il fuie, je le rattraperai.

— En es-tu sûr?

— J'en suis sûr... Je vous le ramènerai, Lucie... Je le mettrai en votre présence... Je l'interrogerai devant vous... C'est devant vous qu'il décidera de ce que vous devez être... Soyez patiente et attendez-moi...

— Allez donc, lui dit Lucie avec une crainte douloureuse.

Puis elle leva les mains au ciel, et Maricou put l'entendre dire encore d'un ton désolé ces mots si cruels pour lui :

— Oh ! mon Dieu ! est-ce qu'il ne m'aime plus?

Maricou s'éloigna. Mais il avait à peine quitté le château, en franchissant les murs du parc pour gagner du terrain sur d'Astorc, qu'un nouveau tumulte s'éleva à l'étage supérieur... tandis que plusieurs personnes sonnaient avec violence à la grille du château. Pour faire comprendre à nos lecteurs

quelle était la cause de ce tumulte, et quels étaient ces nouveaux venus, il nous faut retourner au moment où, après la scène qui s'était passée dans la chambre de M. de Fernic, chacun était retourné chez soi.

On se souvient que M. Cros et M. Perrin s'étaient retirés dans la chambre bleue où était morte Marianne, et de laquelle avait disparu son cadavre. A peine y furent-ils seuls, que M. Perrin ferma la porte avec un soin extrême.

— Que faites-vous? lui dit M. Cros.

— Il se passe dans ce château des choses dont il faut que nous nous rendions compte, répondit M. Perrin.

— Il est vrai, dit M. Cros avec une certaine émotion, que nous avons l'air d'assister à un mélodrame, et que je n'ai jamais lu de roman plus rempli d'événements extravagants que le jour qui vient de se passer.

— Entre nous, dit M. Perrin, qui, armé d'une bougie, examinait attentivement les

panneaux de la boiserie, entre nous le roman le plus compliqué, le mélodrame le plus fou, sont à mille lieues au-dessous des complications et des folies de la réalité, lorsque par hasard on se trouve à même de les voir de près.

— Il est certain que si j'avais lu le récit de tout ce qui vient de se passer, dit M. Cros, je n'en aurais pas cru un mot.

— Ça tient, dit M. Perrin en posant la bougie pour prendre une prise de tabac avec un sang-froid admirable, ça tient à ce que nous n'avons pas l'habitude de réfléchir.

— Hein? fit M. Cros.

— Ainsi, vous-même, lui dit M. Perrin en reprenant son investigation, vous êtes beaucoup plus romanesque que vous ne pensez.

— Moi! s'écria M. Cros en riant d'un rire énorme, moi... romanesque!...

— Vous... car enfin, qu'entendez-vous par romanesque?

— Eh bien, dit M. Cros, qui suivait avec attention tous les mouvements de M. Perrin, j'entends ce que tout le monde entend.

— Quoi donc? reprit M. Perrin.

— Ma foi! ma foi! dit M. Cros, quelque chose de romanesque, c'est quelque chose qui n'est pas raisonnable, quelque chose qui n'est pas dans l'habitude de la vie usuelle, quelque chose, enfin, qui n'est pas comme ce qui se fait tous les jours, quelque chose d'invraisemblable.

— Eh bien! lui dit M. Perrin en se posant devant lui et en le regardant de son air le plus goguenard, y a-t-il rien qui soit moins dans l'habitude de la vie usuelle, quelque chose qui soit moins vraisemblable, et qui, par conséquent, soit plus romanesque, qu'un banquier accoutumé à des affaires de change et de bourse, et qui vient dans un pays perdu pour y chercher un trésor, grâce aux sortiléges d'une vieille sorcière, et cela parce qu'il est à peu près ruiné?

— M. Perrin ! s'écria M. Cros en le toisant de son plus grand air.

— M. Cros ! dit M. Perrin, sans quitter ni sa posture, ni son air de raillerie.

— Savez-vous que c'est une insulte que je ne me laisserai jamais dire en face ?

— Il n'y a que la vérité qui offense, reprit froidement M. Perrin.

— Où voulez-vous en venir ? reprit M. Cros que le sang-froid de M. Perrin confondit.

— A vous dire que, d'après le peu que j'ai vu de ce pays, vous ne pouvez compter sur votre grand projet d'entreprise agricole pour rétablir vos affaires, et qu'il vous faut maintenant sauver la dernière ressource qui vous reste.

— Et quelle est cette ressource ? dit M. Cros.

— C'est, avec la dot de votre femme, la part d'héritage qui peut lui revenir, si, par l'absence d'un des héritiers, le testament est réduit à néant.

— Quatre cent mille francs à peine, fit M. Cros d'un air de mépris.

— Mieux que cela, reprit M. Perrin ; voilà une des têtes qui a disparu ; que l'enfant qui a été tué fût un véritable ou un faux petit-neveu, il n'y a pas à discuter ce qu'il était, vu qu'il est mort, et qu'il n'a de plus proches parents que ceux qui sont ici. Cela fait donc que si la succession vaut deux millions, au lieu de quatre c'est cinq cent mille francs qui reviennent à votre femme... sans compter le trésor...

— Vous croyez donc au trésor? dit M. Cros d'un air avide.

— J'ai quelque idée que si nous cherchions bien, nous en trouverions la trace dans cette chambre.

— Vrai? dit M. Cros rapidement; mais presque aussitôt il se ravisa, et reprit : Ce n'est pas probable ; et pourquoi dans cette chambre plutôt qu'ailleurs?

— Mon cher monsieur, dit M. Perrin, j'ai

des oreilles pour entendre et des yeux pour voir. Ce que vous m'avez raconté de votre entretien avec Marianne, la façon dont elle s'est enquise d'après votre récit de la chambre que vous occupiez, la manière dont vous examiniez cette chambre pendant que cette malheureuse nous faisait l'aveu de ses crimes, tout cela me dit que c'est ici qu'est le chemin par où l'on doit arriver à l'endroit où est caché ce trésor. Et puis, vous le dirai-je? la disparition du cadavre de Marianne m'intrigue étrangement. Il faut que nous sachions ce qui en est.

Le banquier était assez de l'avis de M. Perrin; mais il était très-formalisé de sa prétention de se mêler de ses affaires, et il lui répliqua aussitôt:

— Oh! quand il serait vrai que ce trésor existât, je ne vois pas en quoi cela peut vous intéresser, vous.

M. Perrin aspira une énorme prise de tabac, et, après avoir fait la grimace d'un

homme qui avale quelque chose qui lui déplait, il reprit d'un ton sec et toujours railleur :

— Écoutez, M. Cros, j'aime beaucoup votre femme.

M. Cros prit un air de dignité offensée; M. Perrin répliqua avec son assurance imperturbable :

— Vous faites la bête...

— M. Perrin!

— M. Cros!... Je vous dis que vous faites la bète en prenant des airs de mari jaloux, quand je vous dis que j'aime beaucoup votre femme... Oui, je l'aime, parce qu'il y a sous son air de femme légère et coquette un cœur bon et honnête, une âme intelligente et sérieuse, et que ça m'a touché. Eh bien ! si vous êtes ruiné, il ne faut pas qu'elle le soit avec vous, il faut lui conserver toute la fortune qui peut lui revenir, et dans la position où elle sera, chaque parcelle de cette fortune doit être également conservée. Or, s'il y a ici

de l'argent caché, et il y en a, il ne faut pas qu'il soit extorqué par un seul au détriment des autres; et d'après les allures des gens de cette maison, je crois que chacun compte sur sa part et sur ce trésor; donc, il faut vous assurer de son existence.

Tout cela allait assez bien à M. Cros, excepté la délicatesse grâce à laquelle M. Perrin voulait faire participer tous les cohéritiers à ce supplément d'héritage, et il répondit de ce ton moitié sérieux, moitié riant, avec lequel un fripon tâte la probité de celui avec qui il parle :

— Si vous dites vrai, s'il y a beaucoup d'argent caché dans ce château, et si mes cohéritiers prétendent m'en frustrer, ce serait un bon tour, si nous sommes les premiers à découvrir la piste, de le leur souffler sous le nez.

— Assurément, s'ils avaient affaire à un homme de leur espèce, dit M. Perrin d'un ton goguenard; mais vous ne voudriez pas vous avilir à ce point.

— Ils le mériteraient bien, dit M. Cros, qui ne pouvait renoncer à l'idée de s'approprier le trésor. Non que je prétende vouloir prendre cet argent. C'est une indignité dont je suis incapable... Et puis, ajouta-t-il d'un ton suffisant, ces choses-là sont bonnes dans les romans, mais dans la réalité c'est impossible. De quelle nature peut être ce trésor?... C'est de l'argent, s'il y en a; et comment voulez-vous qu'un homme emporte à lui seul une somme d'argent qui en vaille la peine. J'ai vu mes plus forts garçons de recette ployer sous le faix quand ils avaient quinze mille francs d'écus sur le dos; eh bien! que pourrait-on emporter, en supposant qu'on fît trois ou quatre voyages? soixante ou quatre-vingts mille francs... Et quand je pourrais les apporter dans cette chambre, comment les cacher?... C'est énorme quatre-vingt mille francs d'écus... Si c'était de l'or... il y aurait plus de facilité, car il ne faut pas supposer qu'il y ait des billets de banque... les pro-

vinces sont si arriérées... elles ne veulent pas de billets ; celle-ci surtout, où on ne trouverait pas à dîner avec cent mille écus de billets dans sa poche... Ce n'est pas ainsi que je l'entends.

— Et comment l'entendez-vous ? lui dit M. Perrin.

— D'une façon toute simple, et grâce à laquelle je pense que personne ne peut avoir le plus petit mot à dire. Je suppose que je puisse..., que nous puissions nous assurer de l'existence du trésor ; alors moi, comme héritier...

— C'est-à-dire votre femme, fit M. Perrin.

— Soit, ma femme peut demander le château pour sa part... ou bien on peut contraindre les héritiers à la vente, et alors, vous, je suppose, car vous aimez ma femme, vous vous rendez adjudicataire du château... Vous comprenez que c'est un service qui mérite qu'on le reconnaisse...

M. Perrin s'inclina... M. Cros, tout entier

à son idée, s'imagina que M. Perrin acceptait, et il ajouta :

— Vous êtes un homme d'honneur... Et d'ailleurs, un engagement de restituer le château aussitôt après son acquisition peut résulter d'une contre-lettre... Ou bien, ajouta M. Cros, qui, tout plein de son idée, discutait en lui-même les meilleurs moyens d'exécution, il suffirait peut-être de vous donner une procuration spéciale... et acceptée par vous dans ce but et pour cette affaire seulement...

M. Cros fronça les sourcils, secoua la tête et reprit :

— Et après tout, je ne vois pas pourquoi ma femme ne se porterait pas adjudicataire... ou moi-même.

— Toujours à l'intention du trésor caché, dit M. Perrin en ricanant.

— Mais enfin, fit M. Cros, vous avez l'air de croire qu'il existe.

— Je ne crois rien, mais ce dont je suis

assuré, c'est que cette chambre a une issue cachée, et qui, ajouta M. Perrin en baissant la voix, doit mener au sombre réduit où est caché ce trésor... A moins qu'elle n'ait jamais servi, reprit-il en riant au nez de M. Cros, qu'à faire entrer ici de jolies filles, à protéger des visites nocturnes...

— Bah ! fit M. Cros avec impatience, M. de Chevalaine n'était pas un galant à portes dérobées.

— Ce château a plus de deux cents ans d'existence, et à l'époque où il fut bâti, les portes secrètes servaient à plus d'un usage... Elles cachaient quelquefois des passages où, dès le premier pas, on rencontrait un abîme ; l'imprudent s'avançait, la trappe s'ouvrait et c'était fini.

M. Cros haussa les épaules à ce récit, mais l'expression de son visage ne fut point du tout d'accord avec son geste...

— Bon ! fit-il avec une grimace de dédain mal réussie, ce sont des contes d'enfant...

— Vous trouvez ?... dit M. Perrin avec un sang-froid admirable. Le château de Rueil n'était pas fait autrement, et c'est avec ça que Richelieu a gouverné la France. Du reste, c'est à vous de voir si vous voulez vous risquer...

M. Cros fronça le sourcil et repartit :

— Cependant, en marchant avec précaution... Mais enfin, où est-elle donc cette porte secrète ?

— La voilà, dit M. Perrin en touchant un panneau de l'alcôve.

— Tiens, et à quoi avez-vous vu ça ?

— A un signe qui ne manque jamais son effet dans un roman.

Et M. Perrin se mit à déclamer :

« — Tout à coup un courant d'air frais et vif fit vaciller la flamme bleuâtre de la lampe qu'Orontario portait à la main... »

En parlant ainsi, M. Perrin posa la bougie à un panneau, et le courant d'air se trouva si vif que la bougie s'éteignit.

Cette circonstance parut frapper M. Perrin.

— Diable ! dit-il, tout à l'heure ce courant d'air a à peine fait trembler la flamme de cette bougie... Il faut que quelque autre issue ait été ouverte pour établir une circulation si active...

— Ah !... s'écria M. Cros avec une colère réelle. Vous voyez, les misérables veulent me frustrer de ces richesses !

Sans hésitation M. Perrin poussa un angle du panneau et une porte s'ouvrit.

— Vous connaissez donc ce secret? lui dit M. Cros de l'air le plus soupçonneux.

— Cette porte a été ouverte et mal refermée, dit M. Perrin, et elle a été ouverte depuis que nous avons quitté cette chambre; car j'étais assis près de ce panneau pendant le récit de Marianne, et je ne sais pourquoi j'ai remarqué qu'il avait des traces de moisissure que n'ont point les autres.

— Ce serait donc par là qu'on aurait enlevé le cadavre de cette femme?

— C'est ce que vous allez savoir, dit M. Perrin, si vous voulez passer.

M. Cros hésita, et M. Perrin lui dit :

— Ça vous regarde.

— Est-ce que vous ne m'accompagnez pas?

— Moi? Non, certes, fit M. Perrin. S'il est vrai qu'il y ait par là un trésor caché, et que, selon votre intention, vous comptiez vous l'approprier d'une manière quelconque, je ne me soucie pas de me trouver compromis dans une affaire de... de vol; car c'en est un.

— Est-ce qu'on le saura? fit M. Cros.

— Tout se sait, fit M. Perrin en prêtant l'oreille... Mais je crois, du reste, que vous n'aurez pas à craindre d'être accusé d'avoir volé le trésor, car je m'imagine que c'est une chose faite, à moins qu'on ne soit en train de la faire.

A son tour, M. Cros prêta l'oreille et crut entendre un bruit de pas à une distance assez éloignée.

— Suivez-moi, dit-il à M. Perrin avec un

accent déterminé. Il prit une bougie et entra dans un couloir étroit et aboutissant à un escalier en spirale qui montait aux étages supérieurs et descendait à ceux du bas. C'était celui qui menait à la chambre de Marianne ; c'est par là qu'elle venait aux nocturnes rendez-vous de M. de Chevalaine ; M. Cros descendit si rapidement que M. Perrin avait peine à le suivre. Ils jugèrent, à la quantité de degrés qu'ils franchirent, qu'ils étaient arrivés plus bas que le rez-de-chaussée, et que même ils avaient dû dépasser la profondeur des caves ordinaires. L'escalier aboutissait à une longue galerie souterraine. M. Cros y avait à peine mis le pied que sa bougie s'éteignit tout à coup... C'était M. Perrin qui venait de la souffler.

— Que diable faites-vous donc là ? lui dit M. Cros.

— Voyez là-bas, lui répondit M. Perrin... Je vous le disais bien, on vous a devancé.

En effet, à l'extrémité de cette galerie ils virent une lueur qui sortait d'une porte ouverte sur un des côtés.

Presque aussitôt, un individu qui avait dû entendre le bruit de leur arrivée sortit de cette porte, et, levant sa lumière au-dessus de sa tête, sembla vouloir percer l'obscurité pour reconnaître d'où partait le bruit qui venait de le frapper.

— C'est M. de Fernic, dit M. Perrin.

— Lui! fit M. Cros du ton le plus surpris, un jeune homme!

— Qui est là? s'écria Fernic, à qui ces bruits, conduits par la voie voûtée, arrivaient comme s'ils étaient près de lui.

M. Cros ne répondit pas et empêcha M. Perrin de répondre.

— Holà! hé! cria M. Fernic; misérables canailles que vous êtes, je vous avertis que si vous ne répondez pas, je vous envoie une charge de chevrotines, et tant pis pour qui l'attrapera.

— Tout doux, tout doux, fit M. Perrin; que répondriez-vous à qui vous en proposerait autant?

M. de Fernic reprit :

— Qui est là?

— Mais c'est moi, M. Cros.

— M. Cros! fit M. de Fernic en s'écriant : Ah! que diable faites-vous ici?

— Qu'y faites-vous vous-même? lui dit M. Perrin.

Ils se trouvèrent alors près les uns des autres, et Fernic répondit avec assez d'humeur pour que M. Perrin jugeât qu'il ne disait pas toute la vérité :

— Je voulais m'assurer de la manière dont avaient pu s'évader les misérables enfermés dans le cellier, car je suis bien certain qu'il n'y avait personne lorsque j'ai ouvert la porte. Alors je suis allé pour examiner cette pièce, et j'ai reconnu qu'ils avaient descellé les gonds d'une porte qui m'a semblé conduire aux caves. Je suis allé prendre de la

lumière et ce fusil, car ils eussent pu être encore ici.

— Il eût été peut-être plus prudent de vous faire accompagner, dit M. Perrin.

— Contre une demi-douzaine de drôles de cette espèce ! fit Fernic d'un ton de dédain.

— Ce n'eût été que pour avoir des témoins des découvertes que vous eussiez pu faire dans ces souterrains, que c'eût été prudent.

— Qu'entendez-vous par là ? repartit M. de Fernic d'un ton assez rogue pour montrer à M. Perrin que son soupçon était juste.

— J'entends que vous couriez risque d'être assassiné, si ces drôles avaient été ici, et que, n'y étant pas, vous courriez risque d'être soupçonné de les avoir fait disparaître, d'avoir aidé à leur évasion.

— Je tiens fort peu de compte des propos des laquais... mais je serais curieux de savoir pourquoi vous y êtes venus vous-mêmes.

— Par la même curiosité que vous, c'était

pour essayer de découvrir comment le cadavre de Marianne avait pu être enlevé de la chambre où il était... Nous avons découvert une porte secrète dans la chambre, et nous sommes venus.

— C'est fort bien, dit Fernic d'un ton sec. Et vous n'avez rien découvert?...

— Rien, nous arrivions... Et vous?

— J'arrivais.

— De façon que vous ne vous êtes pas encore assuré que ces misérables ne sont pas cachés dans quelque coin de ces caves? fit M. Cros d'un ton tremblant.

— Ils ne doivent plus y être.

— Il est bon de voir, dit M. Perrin... Du côté d'où nous venons, il n'y a ni porte, ni issue... mais vous étiez dans une espèce de cave...

— Où ils n'étaient pas...

— Continuons donc notre investigation, fit M. Perrin en rallumant sa bougie et en allant du côté d'où était venu Fernic.

— Où allez-vous donc par là? lui dit le marin.

— Pour une recherche pareille à celle que nous allons faire, dit M. Perrin, le meilleur moyen de ne pas laisser échapper, c'est de commencer par un bout et de finir par un autre.

— J'ai déjà visité cette partie, dit Fernic.

— Quatre yeux valent mieux qu'un, dit M. Perrin; et, sans écouter les réclamations de M. de Fernic, il entra dans le souterrain latéral, et presque aussitôt M. Cros put entendre la voix de M. Perrin, qui criait avec une sorte de gaieté sardonique :

— Eh! bonjour, madame la comtesse; bonjour, M. le curé... Je me doutais bien que vous deviez être quelque part de ce côté.

M. de Fernic laissa échapper un murmure de colère... et M. Cros lui dit d'un ton triomphant :

— Vous prétendiez être seul, mon cher monsieur?

— Est-ce que vous pensez que je pouvais compter sur ma grand'mère ou sur M. le curé, en cas d'attaque ?

— En ce cas, fit M. Cros en allant rejoindre ses cohéritiers... c'était bien imprudent de les amener ici, si c'était véritablement les prisonniers que vous veniez chercher.

— Les prisonniers ont décampé, fit M. Perrin, et probablement ils ont emporté ce que vous étiez venus chercher ici.

— Quoi donc ? dit le curé.

— Le trésor...

A ce moment on entendit un grand bruit aux étages supérieurs... On appelait M. de Fernic, M. Perrin, M. Cros, le curé. Ils se mirent tous à écouter ; mais aucun d'eux ne quitta sa place... Il semblait qu'ils ne voulussent pas abandonner leur poste.

— Allons, allons, dit M. Perrin, il est probable que la besogne est faite ; et si elle était à faire, avez-vous envie qu'on vienne vous relancer jusqu'ici pour montrer qu'une véné-

rable comtesse, un pieux curé, un héroïque marin et un honnête banquier sont tous descendus dans une cave comme des héros de roman, pour courir après un sac d'écus qu'y avait peut-être enterré un fou?

— Mais, monsieur, dit le curé avec impatience, voilà une pierre qui a l'air de recouvrir un caveau, et c'est peut-être là...

— Et cette pierre? fit M. Cros.

— Ces messieurs n'ont pas pu la lever, dit madame de Fernic.

— Mais maintenant que nous sommes en nombre, s'écria M. Cros.

Les cris redoublèrent et M. Perrin leur dit :

— Voyons, la pierre ne s'envolera pas... on vous appelle.

Les héritiers se regardèrent entre eux... et madame de Fernic formula la pensée générale.

— Il faut savoir à quoi nous en tenir.

Ce mot ne fut pas plutôt dit que M. Cros, M. de Fernic et le curé s'attelèrent après la

pierre... M. Perrin les arrêta en leur disant :

— Mais suivez donc l'exemple de ceux qui l'ont remuée avant vous.

Et il leur montra un angle où on avait introduit un levier qui avait laissé la trace de l'effort...

— Ah ! les voleurs !... s'écria M. Cros.

— Les maudits !... fit le curé.

— Les drôles !... fit M. de Fernic.

— Levez donc la pierre, dit la comtesse. On la leva, on vit une espèce de tonneau enfoncé en terre, et dont les parois étaient propres et nettes... mais le tonneau était vide, et il ne restait au fond qu'un bout de corde que les bohémiens avaient laissé.

— Quand je vous disais que l'affaire était faite, dit M. Perrin.

Ce fut un cri général de malédiction... Enfin, les cris redoublèrent, et il fallut bien répondre.

— Il faut fermer cette porte, dit le curé, et

en emporter la clef... car ceci doit être tiré à clair...

— Et à qui confierez-vous cette clef?... fit M. Perrin.

L'embarras fut grand...

— C'est ce que nous déciderons là-haut, dit le curé en la gardant provisoirement.

— Voilà des héritiers qui ont une haute opinion les uns des autres, pensa M. Perrin.

La cause des cris qui retentissaient au rez-de-chaussée du château de Chevalaine pendant que les héritiers se disputaient dans les caves, leur fut immédiatement révélée par M. Blanchet, qu'ils rencontrèrent dans la cour, donnant des ordres, des avis, faisant de sévères recommandations, le tout d'un air si doctoral, si sûr de lui, que M. Perrin jugea dès l'abord qu'il devait y avoir derrière M. Blanchet une autorité bien puissante pour lui donner ces airs de détermination. Il venait d'arriver avec le juge de paix de Ribay et le maire

de la commune où était situé le château de Chevalaine.

Il n'est pas d'une bonne poétique, lorsqu'un récit est aussi avancé que celui que nous offrons au lecteur, de le suspendre pour parler d'un nouveau personnage et en faire l'histoire. Mais on sait fort bien que les poétiques ne sont plus à l'usage de personne, pas même à l'usage de ceux qui les défendent. D'un autre côté, le public français ayant pris pour manie de considérer le roman comme une œuvre sans importance, nous nous croyons permis de manquer aux règles qui régissent le roman, si tant est qu'elles existent, et nous dirons quels étaient les nouveaux venus.

D'abord il y avait un juge de paix ex-avocat sans causes, parlant peu et mal ; comprenant peu et de travers ; affectant des airs de justice incorruptible, ce qui est la meilleure enseigne de la vénalité... rigoureux avec les faibles, à genoux devant un nom, un écu, ou une menace bien articulée... Pour expliquer M. Car-

nisson (c'était le nom du juge de paix), il faut dire qu'à la révolution de 1830, il avait escroqué une vingtaine de mille francs aux jésuites irlandais qui avaient un collége dans le département de la Mayenne, et qu'en même temps il avait eu le courage d'arracher le drapeau blanc du clocher de son bourg, et d'y mettre un drapeau tricolore, à la confection duquel il avait sacrifié une camisole, un jupon et une chemise de sa femme. Il avait été nommé juge de paix à ce moment, et, grâce à cette force incalculable d'*être* encore parce qu'on *est* et qu'on a *été*, il se trouvait encore juge de paix bien longtemps après notre glorieuse révolution.

M. Carnisson s'avança avec une majesté menaçante vers les héritiers; il était suivi d'un homme gras, petit, lourd, d'une tenue assez décente, mais ayant gardé sous sa grosse redingote de drap bleu du linge d'une admirable finesse et d'une blancheur irréprochable; des manchettes de fine batiste tombaient sur

sa main blanche et menue, et un sourire malicieux animait ses grosses lèvres. Il salua d'un air narquois, et se bourra le nez d'une énorme prise de tabac qu'il tira d'une riche boîte d'or, sur laquelle il y avait un délicieux portrait de femme. Ce devait être un bien vieux souvenir ; car, à la première vue, M. Perrin, qui avait remarqué cet homme, reconnut une de ces belles miniatures d'Isabey, des premiers temps de l'empire, ajustées d'un voile blanc, au milieu duquel s'encadrait une jeune tête coiffée à la Titus, avec une rose sur l'oreille.

Cet homme était M. Pa..., le maire de la commune ou était situé le château de M. de Chevalaine : ce M. Pa... avait été un des employés supérieurs du ministère de la justice sous l'empire. A cette époque, un chef de division était un homme d'une importance bien plus grande que de nos jours.

Indépendamment de sa position, M. Pa... avait été un de ces hommes d'esprit qui, nés

assez vulgaires de figure et de tournure, mettent tous leurs soins à plaire par tous les moyens élégants du savoir-vivre ; d'un autre côté, grâce à sa position, il avait su tant de secrets, pénétré tant d'intrigues, qu'il portait dans la vie ce calme qui ne s'étonne plus de rien, tant il a vu, pour ainsi dire, de miracles en fait de situations bizarres. Il examina toutes les personnes présentes, rendit à la comtesse et au curé le salut dédaigneux qu'ils lui adressèrent, avec une politesse trop supérieure et trop fine pour qu'ils sentissent le peu de cas que M. Pa... faisait d'eux. Il prêta un peu plus d'attention à Fernic ; mais il sembla qu'il devinât que sous une beauté assez distinguée, que sous des manières bien apprises, il n'y avait qu'un esprit et un cœur fort ordinaires, au service de toutes les idées reçues, mais sans sympathies pour tout ce qui pouvait être en dehors de la loi vulgaire du monde.

Un air de surprise se manifesta sur son vi-

sage lorsqu'il considéra M. Cros, et il fut aisé de voir que la figure du banquier n'était pas nouvelle pour lui, quoiqu'il parût au froncement profond de ses sourcils qu'il allait en chercher le souvenir dans des temps bien éloignés. M. Perrin crut remarquer que M. Pa... avait retrouvé la trace que M. Cros avait laissée dans sa mémoire, et il jugea que cette trace n'était pas flatteuse pour le banquier, à la façon dont il le toisa de la tête aux pieds; enfin les regards de M. Pa... et de M. Perrin se rencontrèrent, et le visage du vieux maire (il avait alors près de soixante et dix ans) prit un air sérieux et réfléchi. On eût dit qu'il venait enfin de reconnaître qu'il avait devant lui un homme capable de le comprendre.

Ce que nous venons de raconter s'était passé pendant que M. Carnisson, le juge de paix, disait avec une importance menaçante :

— Messieurs, et vous, mesdames, je viens de recevoir la déposition de M. Blanchet : il paraît qu'il s'est passé cette nuit dans ce châ-

teau des choses d'une nature telle que l'intervention de la justice est nécessaire.

— Tout cela, dit la comtesse en prenant un air qui eût pu avoir quelque valeur si, au lieu d'un vieux bonnet de dentelle noire, elle avait porté une couronne de comtesse souveraine, tout cela, monsieur, sont des affaires de famille, où vous n'avez que faire de venir fourrer votre nez.

M. Pa... haussa les épaules, tandis que M. Carnisson reprenait :

— Eh ! bon... bon ! très-bon !... qu'en pensez vous M. Pa... ? des affaires de famille... un château envahi à main armée comme aux temps détestables de la féodalité, un enfant assassiné par une fenêtre, une femme massacrée d'un coup de couteau, et que sais-je ! un enfant qui ne serait pas celui qu'il eût dû être... Ah ! vous appelez cela des affaires de famille !... Non, madame, non, ceci mérite une instruction détaillée, et nous allons y procéder.

Fernic toisa le magistrat et lui dit sèchement :

— Avant de parler comme vous le faites, monsieur, il serait bon de savoir qui vous ètes.

— Je suis le juge de paix du canton, monsieur ; voici le maire de cette commune, monsieur ; et cet homme est mon greffier, monsieur, ajouta-t-il en montrant un petit vieillard qui sortait de la cuisine, et qui se torchait la bouche avec le dos de sa main, qu'il torcha ensuite à sa culotte, où il laissa imprimée une large tache de vin, preuve de ce qu'il venait de faire.

En général, les hommes qui appartiennent à l'armée ont peu de sympathie pour la robe, et cette antipathie affecte, selon ceux qui la ressentent, un mépris arrogant ou une politesse exagérée. Mais leur antipathie, de quelque façon qu'elle se manifeste, a pour principe une crainte réelle. Le militaire, qui vit incessamment sous la règle d'une loi de fer,

a peur de la loi en général ; mais sa loi est assez simple, et il sait bientôt quelles sont les infractions qu'elle punit, et il se soumet ; mais il frémit devant le dédale des lois civiles ; le seul fait de la vie de tant de myriades d'avocats, d'avoués, de juges, procureurs du roi, greffiers, huissiers, etc., qui mangent de cette loi, lui donne à penser qu'il y a toujours matière à procès sur le moindre mot imprudemment prononcé.

Ainsi il arrive que lorsqu'un militaire, fût-ce un officier même d'une instruction assez élevée, se trouve empêtré dans une affaire où il voit intervenir les magistrats civils, il se sent pris malgré lui d'une terreur dont il a honte, et qui lui inspire souvent cette rébellion qui a l'air de vouloir tout briser.

— Eh bien ! s'écria M. de Fernic, M. le juge de paix, M. le maire et M. le greffier, nous n'avons que faire de vous dans cette maison, et vous pouvez vous en retourner.

Le juge de paix se recula d'un pas, et toisant Fernic avec insolence :

— Et d'abord, monsieur, je vous somme de me décliner, vous le premier, vos nom, prénoms, titres et qualité.

M. de Fernic allait se livrer à quelque incartade, lorsque le curé lui dit :

— Mon neveu, il faut répondre à ces gens-là... c'est la loi vivante de cette époque, c'est un des magistrats du gouvernement que vous servez vous-même.

— Mais, dit Fernic, qui a donc été requérir cet homme de venir ici ?

— Moi, dit M. Blanchet.

— Mais vous n'êtes rien ici, dit M. de Fernic.

— Comment !... le tuteur d'un de vos cohéritiers...

— Le tuteur de l'enfant assassiné.

— Mais cet enfant n'était pas héritier, dit imprudemment M. de Fernic, monsieur le sait bien.

— Qu'était-il donc, alors ?

Fernic se détourna sans répondre, et le juge de paix continua :

— Et si, comme on l'a dit, cet enfant n'était pas celui qu'il devait être, qu'est devenu l'autre ? quel est celui-ci ? Oh ! monsieur, il y a dans cette affaire de quoi faire un procès monstre.

— Et de quoi assurer la gloire d'un juge de paix, dit M. Pa... d'un air goguenard.

— Ceci peut être plus grave que vous ne pensez, dit M. Perrin, en s'approchant de M. Pa... d'un air d'intelligence.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? repartit M. Pa..., en prenant une prise de tabac. Cet imbécile de M. Blanchet est allé tout droit chez Carnisson, et quand le Carnisson se mêle de quelque chose, il est aussi difficile de l'en arracher que d'extraire une flèche à crochet d'une blessure. La seule chance qu'il y ait, c'est qu'il embrouille l'affaire au point de ne plus y voir clair.

— Mais il la renverra au parquet, et...

— Il faut en prendre votre parti ; il y a un double meurtre ; mais si on s'était entendu, on s'en serait peut-être tiré...

— M. le maire, dit Carnisson, nous allons commencer le procès-verbal. Savez-vous si ces messieurs sont arrivés ?

— Encore quelqu'un ? dit Fernic.

— Oui, monsieur, quelqu'un qui s'appelle une brigade de gendarmerie, dit le juge de paix.

— Et à quoi bon? dit M. Cros, qui jusqu'alors ne s'était pas mêlé de la conversation.

— Monsieur, lui dit le juge de paix, il faudra probablement procéder à des arrestations.

M. Carnisson avait beau être ridicule, il n'en parlait pas moins au nom de la loi, et les faits sur lesquels il venait informer étaient d'une gravité à ne pas laisser espérer qu'ils pussent rester impunis. Madame de Fernic fut la première à dire à son petit-fils et au curé :

— Nous ne pouvons pas cependant nous exposer pour Lucie, et puisque les choses en sont venues là, il faut qu'elles aient leur cours.

Sur cette observation, on suivit le juge de paix, qui alla s'établir dans le grand salon.

— Tous les héritiers sont-ils présents? dit-il.

— Il nous manque M. de Chevalaine et sa sœur.

— Et ma femme, dit M. Cros, qui tenait à ce que la qualité de madame Cros comme héritière fût inscrite dans tous les actes qui pouvaient être produits dans cette affaire.

M. le juge de paix jugea convenable de ne rien commencer avant que tout le monde ne fût présent, et M. de Fernic se chargea d'aller prévenir M. de Chevalaine, qu'il croyait encore avec M. d'Astorc, tandis que le curé allait chercher mademoiselle de Chevalaine. M. Cros courut avertir sa femme. Pendant qu'ils étaient absents, M. Carnisson dit à M. Perrin :

— Vous êtes l'individu qui, hier, aux huttes, a été saisi, incarcéré, molesté par les misérables qui les habitent ?

— Je suis un individu quelconque, lui répondit M. Perrin.

— En ce cas j'ai aussi besoin de votre déposition, et vous allez rester.

— Mais je ne me plains pas, monsieur.

— M. Blanchet m'a tout dit, et vous devez vous plaindre.

— Je ne suis pas pressé, et je ne me plaindrai qu'après tout le monde, dit M. Perrin.

— Votre tour viendra...

En ce moment, le curé rentra, et annonça que mademoiselle de Chevalaine n'était pas chez elle. Mais presque aussitôt elle arriva avec M. de Fernic ; elle avait l'air résolu et sombre. D'un autre côté, parut madame Cros. On annonça au juge de paix que M. de Chevalaine était très-gravement indisposé, et qu'il ne pouvait paraître. M. Carnisson insista pour qu'on le lui amenât mort ou vif ; mais M. Pa...

reprit, en regardant mademoiselle de Cheva laine :

— N'a-t-il pas ces lourdeurs de tête qui le rendent quelquefois si incapable de comprendre ce qu'on lui dit ?...

Mademoiselle de Chevalaine regarda M. Pa..., alla droit à lui, et lui dit presque en riant :

— Oui, il a son indisposition habituelle.

— Vous n'en tireriez rien d'ici à quelques heures, dit alors M. Pa... au juge de paix.

Celui-ci haussa les épaules, en disant :

— Je devinerai bien...

— Et, en attendant, dit M. Pa..., les coupables peuvent nous échapper... Il faut vous hâter beaucoup...

— Soit ! dit M. Carnisson.

— Quels sont donc les coupables? dit mademoiselle de Chevalaine en regardant M. Pa... en face.

— Nous les chercherons, belle Lucie ; nous sommes ici pour cela.

— Et la question de mademoiselle est fort

extraordinaire, car elle doit savoir par qui a été commis un des meurtres de cette nuit.

— Certes, elle le sait, dit M. Pa..., comme elle sait, et comme vous savez surtout, vous, M. Carnisson, que le meurtre même volontaire d'un ennemi qui vous attaque à main armée est excusé par la loi... Or, M. Carnisson, vous m'avez trop bien expliqué l'affaire avec votre lucidité ordinaire pour que je ne sache pas que mademoiselle de Chevalaine a été attaquée par une femme furieuse armée d'un couteau, que c'est en se défendant qu'elle lui a arraché ce couteau, et que c'est cette femme qui s'est précipitée comme une furieuse sur ce couteau, dont elle s'était emparée.

— C'est cela, dit M. Perrin.

Un assentiment muet apprit à M. Pa... que l'on était disposé à suivre les leçons qu'il venait de donner.

M. Carnisson ne vit rien, et chacun prit place. Voici comment les personnages de cette

scène étaient disposés ; nous dirons ensuite comment elle se passa.

M. Carnisson s'était posé derrière une table, son greffier à l'un des côtés, et, sur un signe qu'il lui avait fait, M. Pa... s'était installé de l'autre côté. Cela ressemblait assez à une espèce de tribunal portant son président au centre ; et M. Carnisson en éprouva une joie qu'il ne put cacher au regard pénétrant de M. Perrin. Il échangea un sourire avec M. Pa..., car déjà tous deux s'étaient compris. M. Perrin fit placer madame Cros un peu en arrière de M. Carnisson, en face de M. Pa..., de manière à recevoir les avis souvent muets que le maire pourrait leur adresser. Mademoiselle de Chevalaine prit place à côté d'eux, sans doute avec la même intention ; les autres personnages, c'est-à-dire le curé, madame de Fernic, son petit-fils, M. Blanchet, et les domestiques qu'on avait fait appeler, se rangèrent sous le regard de M. Carnisson. Le docte juge de paix commença l'interrogatoire

en s'adressant à madame de Fernic; mais M. Pa..., prenant aussitôt la parole d'un air sévère et presque méchant, dit à M. Carnisson :

— M. le président... Ah! pardon, mais en vérité ce serait si bien votre place, que je me laisse aller à l'idée qu'on vous a enfin rendu justice... Mon cher juge, nous avons une énorme affaire à vider. De quelque manière que vous l'entamiez, je suis très-convaincu que vous en dénouerez facilement tous les détails, et que vous en suivrez tous les fils; mais comme vous avez voulu, et qu'après tout c'est mon devoir, comme vous avez voulu que j'assistasse à l'instruction de cette affaire, j'oserais vous prier, pour moi, qui n'ai plus beaucoup de mémoire, et qui d'ailleurs n'ai jamais eu l'habitude des affaires très-compliquées, j'oserai vous prier, dis-je, de suivre les événements par ordre et de commencer par le récit de ce qui est arrivé. Monsieur que voilà, ajouta M. Pa... en dési-

gnant M. Perrin d'un air courroucé, a été, à ce qu'il paraît, victime d'un guet-apens, et quelle que soit sa répugnance à répondre, il faudra bien qu'il se soumette dès que vous le lui ordonnerez.

— Répondez, monsieur, fit M. Carnisson, d'un ton péremptoire, à M. Perrin. Que vous est-il arrivé aux huttes?

M. Perrin commença le récit très-long et très-entortillé de tout ce qui s'était passé aux huttes, et il atténua si bien tout ce qu'il pouvait y avoir de sérieux, que M. Blanchet l'interrompit pour rectifier, disait-il, une déposition où l'on sentait percer la crainte qu'avaient inspirée à M. Perrin les menaces des misérables qui avaient voulu l'enterrer vivant.

Fernic, qui avait d'abord écouté le récit de M. Perrin sans trop comprendre pourquoi il dissimulait ainsi la vérité, devina que l'on voulait laisser tomber cette première partie de l'instruction de manière à enlever aux

événements du jour une partie de leur gravité, et dit à M. Blanchet :

— Je crois pouvoir affirmer, monsieur, que si la peur a troublé les idées de quelqu'un, ce ne sont pas celles de M. Perrin ; car je peux affirmer que, pendant que nous nous inquiétions de ce qu'il était devenu, vous étiez aussi épouvanté que si nous étions tombés entre les mains d'une troupe de sauvages anthropophages.

— Monsieur, je ne vous interroge pas, reprit M. Carnisson d'un ton aigre, vous ne pouvez pas interrompre.

— Mais, lui dit Fernic, l'admonestation eût dû s'adresser à M. Blanchet, qui a interrompu M. Perrin sans que vous l'ayez interrogé.

M. Carnisson se pinça les lèvres et se tourna vers M. Pa... en lui disant :

— Il est impossible de procéder ainsi !

— C'est vrai, dit M. Pa... d'un air de très-mauvaise humeur, je suis déjà tout dés-

orienté. Heureusement que cette affaire des huttes ne signifie pas grand'chose... Arrivons à ce qui s'est passé au château ; voilà qui mérite toute votre attention.

— Sans doute, sans doute, s'écria M. Cros ; mais pendant qu'on voulait enlever M. Perrin aux huttes... il m'est arrivé...

— On ne vous interroge pas, dit vivement M. Pa...

— Qu'est-ce que c'est ? dit M. Cros, qui se laissait peu intimider par un maire de village... je veux parler et je parlerai.

— M. Carnisson, dit M. Pa... en se levant, on insulte votre autorité dans ma personne... le souffrirez-vous ?... Vous n'avez pas interrogé monsieur, n'est-il pas vrai ?...

— Je ne vous ai pas interrogé, monsieur, dit M. Carnisson.

— Mais... je vous...

M. Cros se tut soudainement, comme si une puissance surhumaine lui eût coupé la parole.

Sur un signe de M. Perrin, madame Cros avait dit à son mari :

— Taisez-vous, ou je dis que vous êtes ruiné...

— Eh bien? fit M. Carnisson.

M. Cros se rassit d'un air furieux, et M. Pa... dit tout bas à M. Carnisson :

— Très-bien ! voilà comme on les mate ces gros financiers...

— Maintenant, passons à l'affaire du château.

— A la bonne heure, fit M. Pa... ; mais il me vient une idée, c'est que, puisque nous tenons M. Perrin, nous lui fassions faire le récit de ce qui s'est passé... puis nous reprendrons les déposants chacun à son tour, et nous verrons bien si leurs récits s'accordent.

— C'est ce que je comptais faire, mon cher M. Pa..., dit M. Carnisson avec importance; c'est ainsi que l'on procède dans toute instruction un peu soigneusement conduite.

— Je suis fier, dit M. Pa... en lui tendant

sa tabatière, d'avoir eu une idée conforme aux vôtres.

M. Carnisson puisa dans la tabatière, et tandis qu'il ordonnait à M. Perrin de continuer son récit, M. Pa... enleva avec un soin excessif toute la portion de son tabac qui avait pu être soumise au contact des doigts de M. Carnisson, et il se mit à écouter M. Perrin, en le regardant avec une grande attention.

Malgré son habileté, celui-ci fut assez embarrassé pour raconter les faits qui s'étaient passés au château, de manière à leur ôter la portée qu'ils avaient. Il fallut bien en arriver au moment où madame Cros avait vu tomber par la fenêtre le cadavre de l'enfant, et quoique M. Perrin n'eût pas rappelé le cri qu'avait poussé mademoiselle de Chevalaine, il lui fallut encore dire la lutte de Marianne et de mademoiselle de Chevalaine. Le visage de M. Pa... se rembrunit, l'expression moqueuse qu'il avait conservée jusque-là s'effaça de son visage; il parut dominé par l'impor-

tance des faits qui se révélaient à lui ; cependant il se contint, et finit par dire, mais d'un air profondément affecté :

— Ce sont là de déplorables accidents ; mais il semble que Dieu ait pris soin de faire justice des coupables. C'est sans doute Marianne qui a tué l'enfant, elle est morte et il n'y a plus de comptes à lui demander de ce meurtre.

— Mais elle n'était pas seule ? dit M. Carnisson, il y a encore ses complices, et parmi eux, à leur tête plutôt, son fils, ce garnement de Maricou.

Madame Cros fit un mouvement pour parler... mais M. Perrin la retint. Mademoiselle de Chevalaine vit ce mouvement et pâlit.

— Maricou était au château, dit M. Carnisson ; ce doit être lui qui a ouvert à sa mère et à ses infâmes compagnons.

M. Carnisson n'avait pas prononcé cette parole, qu'en vertu du proverbe qui est et qui sera éternellement vrai, que lorsqu'on

parle du loup, on... etc...; à peine M. Carnisson avait-il prononcé cette parole que Maricou parut. Mais il n'était pas seul; M. d'Astorc l'accompagnait, et tous deux étaient suivis du brigadier de gendarmerie, qui dit à M. Carnisson :

— M. le juge de paix, j'ai rencontré dans la lande ces deux hommes : Maricou tenait par la bride le cheval de M. d'Astorc, et lui enjoignait d'autorité de retourner au château. M. d'Astorc a demandé notre assistance pour le débarrasser de cet homme, et j'ai provisoirement arrêté Maricou pour sévices et violences sur un grand chemin.

— Ils appellent ça des grands chemins, dit M. Cros, qui fut ravi de trouver l'occasion de placer un mot qu'il croyait spirituel.

Le brigadier de gendarmerie continua :

— Mais comme Maricou accuse formellement M. d'Astorc d'avoir volé quelque chose au château, je les ai ramenés tous deux.

A ce mot de volé, tout le monde ouvrit de

grands yeux, et M. Cros s'écria avec une vraie fureur :

— Ah! c'est lui qui a volé le fameux trésor.

— Quoi ! dit Maricou avec une surprise extrême, le trésor a été volé ?

— Mais, puisque vous en accusez monsieur, dit M. Cros, vous le savez !

Maricou fronça les sourcils, et, après un moment de réflexion, il dit :

— Ah! je me rappelle maintenant l'évasion des prisonniers, la disparition du corps de ma mère... Oui, oui, ce sont eux qui ont pris le trésor.

— Mais pourquoi, fit M. Carnisson, qui trouvait que son autorité s'effaçait un peu dans cette discussion, pourquoi avez-vous accusé M. d'Astore de ce vol ?

— D'abord je ne l'ai pas accusé de ce vol plutôt que d'un autre, dit Maricou avec un ton de sombre humeur; il fallait que cet homme revînt au château, je l'avais promis à

quelqu'un. Si on nous avait laissés seuls, il y serait revenu...

— Drôle! fit M. d'Astore.

— Vous y seriez revenu, dit Maricou en le regardant en face avec une expression effrayante; vous y seriez revenu, eussé-je dû vous traîner par les pieds, la face contre terre, et mangeant la boue de la route, vous y seriez revenu, vous dis-je...

— Écrivez ces menaces faites en notre présence..., s'écria M. Carnisson, écrivez...

Lui seul avait eu la force de parler et d'interrompre Maricou, tant la funeste et puissante expression de son regard et de sa tenue avait saisi tous les auditeurs. Maricou ne daigna pas regarder M. Carnisson, et reprit :

— Alors sont venus ces messieurs, et comme ils n'arrêtent que les voleurs, ceux qui prennent un sac de blé ou une cuiller d'argent; comme ils laissent aller à leur aise ceux qui emportent avec eux l'honneur des familles, le repos, le bonheur, la joie, l'avenir

d'une existence ; comme si je leur avais dit, ajouta-t-il en s'animant de cette colère glacée dont la pâleur est violacée, la parole brève et basse ; comme si je leur avais dit qu'il quittait ce château comme un lâche, pour fuir le regard et l'épée d'un homme, pour fuir les larmes et le désespoir d'une femme, ils m'auraient ri au nez et l'auraient laissé partir, je l'ai accusé d'avoir volé, pour qu'on le ramenât ici, et maintenant le voici. Il faut en finir cette fois.

Comme il prononçait ces paroles, M. de Chevalaine, qui avait sans doute cuvé son vin et que la voix de M. d'Astorc avait éveillé, parut à la porte. Son regard était encore incertain, sa démarche vacillante, mais il y avait dans l'expression de son visage quelque chose de sombre et de menaçant ; on y voyait la honte de l'état où il se trouvait... Il s'arrêta à la porte et s'appuya au chambranle pour se soutenir. M. d'Astorc se hâta de prendre son avantage et lui dit :

— Voici, monsieur, les cent louis que je vous dois; c'est parce que j'avais cette dette à acquitter que je suis revenu au château.

George regarda l'or que lui présentait M. d'Astorc; un mouvement d'avidité lui fit tendre la main pour s'en emparer, presque aussitôt il le repoussa en disant:

— C'est un compte à régler plus tard... mais il y en a un autre à régler entre nous.

— Oui! oui! s'écria Lucie en se levant, mais quand cette sotte affaire de Maricou et des gens des huttes sera vidée, nous en parlerons entre nous.

— Les dettes de jeu sont sacrées, fit d'Astorc, et un homme d'honneur n'en fait pas attendre le payement cinq minutes. Quant aux autres comptes... je ne crois pas avoir rien à démêler avec personne ici.

Lucie le regarda avec un affreux désespoir, et Chevalaine se frotta les yeux comme pour s'éveiller tout à fait et retrouver ses idées.

— Venez, monsieur, lui dit Lucie, vous nous devez une explication.

— Je ne vous dois aucune explication, dit d'Astorc avec la plus cruelle insolence, et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne me rien demander... Adieu, messieurs.

M. de Chevalaine s'élança vers la porte par où M. d'Astorc s'apprêtait à sortir, son visage s'éclaira tout à coup d'une intelligence nouvelle... Il repoussa violemment M. d'Astorc, et promenant son regard sur l'assemblée, il reprit :

— Ah! c'est ainsi... eh bien! il faut que vous soyez les juges de cette affaire...

— George..., s'écria Lucie avec effroi, tais-toi...

— Taisez-vous, monsieur, je vous le conseille, lui dit d'Astorc avec une insolence si dédaigneuse que Fernic, près de qui il se trouvait, se retourna vers lui prêt à le frapper au visage, tant il fut saisi de cette impudence, après avoir été témoin de sa lâcheté.

— Laissez, laissez, Fernic, dit George, il va se passer quelque chose de malheureux, je le sais... Ne vous en mêlez pas, que personne ne s'en mêle... Il ne faut pas que le sang qui coulera soit reproché à d'autres qu'à celui qui le versera.

— M. de Chevalaine, dit M. Carnisson, vous n'avez pas le droit de parler ici.

— Taisez-vous..., lui dit Chevalaine d'une voix tonnante, vous ne savez pas ce que je veux dire et ce que je veux faire.

— Mon frère, dit Lucie, qui, pour la première fois, semblait trembler devant celui qu'elle avait si longtemps soumis... George... mais que voulez-vous dire et faire?

— Me battre..., reprit M. d'Astorc d'un ton d'arrogance; je vous en préviens... retenez ce furieux ou il en arrivera mal à quelqu'un.

— C'est vrai, dit George, il y a quelqu'un ici à qui il arrivera mal.

— Brigadier, s'écria M. Carnisson, arrêtez cet homme qui résiste à mon autorité...

— Laissez-le faire, s'écria Maricou en se jetant devant les gendarmes, je vous dis que cet homme a un compte terrible à régler ici... et si vous arrêtez M. de Chevalaine, il faudra qu'il le règle avec moi ou avec M. de Fernic... Laissez faire votre frère, Lucie. Il ne peut rien dire qu'on ne soupçonne peut-être... Et puis voyez-vous... il y a toujours ici un homme prêt à couvrir de son nom toutes les fautes que vous avez pu commettre.

— Eh bien! fit M. Pa... en se levant, puisque la glace est brisée, il faut en finir. Vous devez le permettre, M. Carnisson. D'ailleurs, c'est une affaire de famille, et vous êtes le président-né de tous les conseils de famille; et vous devez permettre, c'est votre droit, que l'explication de M. de Chevalaine ait lieu. Seulement, il est inutile que les personnes qui ne doivent pas être initiées dans cette affaire restent ici.

Il fit signe aux gendarmes en disant :

— Ces messieurs vont se retirer.

Ils obéirent avant que M. Carnisson se fût opposé à leur sortie.

— Il ne doit point déplaire à M. de Chevalaine que je reste... Il me connaît et doit me connaître pour un ami de sa famille.

— Restez, lui dit Chevalaine ; restez, dit-il encore à M. Perrin, qui fit un mouvement pour se retirer. Je ne saurais avoir trop de témoins. Je veux que ce qui va se passer se sache, pour l'avertissement des frères qui ne veillent pas sur leurs sœurs... taisez-vous... Lucie, pour la leçon de ceux qui seraient tentés de faire comme cet homme.

Maricou ferma la porte. Une joie cruelle brillait sur ses traits. Quant à M. d'Astorc, il souriait d'un air sûr de lui-même, et il dit avec son impertinence accoutumée :

— Écoutez donc, et vous jugerez.

M. Pa..., en prêtant son concours au jeune Chevalaine, afin que celui-ci pût avoir avec M. d'Astorc l'explication qu'il demandait ; M. Pa..., dis-je, avait espéré que cette expli-

cation amènerait pour premier résultat d'éloigner les esprits des événements de la nuit précédente, et il comptait, en outre, que M. d'Astorc, mis en présence de toute la famille de Chevalaine, serait enfin forcé de tenir la parole qu'il avait donnée à Lucie.

Il connaissait M. d'Astorc de longue main ; si nos lecteurs veulent bien se rappeler ce qui s'était passé entre Arthur et George, en présence de Maricou et de M. de Fernic, ils devront comprendre facilement quelle opinion ces deux jeunes gens devaient avoir du marquis d'Astorc, et ils comprendront également combien la tenue arrogante de cet homme devait les irriter, et leur faire désirer de le voir enfin réduit à entendre publiquement proclamer son infamie.

— Parlez, George, dit M. de Fernic.

— Parlez, reprit Maricou ; et écoutez bien, madame, ajouta-t-il en se tournant vers madame Cros ; de toutes les choses extraordinaires que vous avez vues dans ce château,

la plus inouïe, c'est celle que vous allez apprendre.

— Tais-toi, Maricou, s'écria vivement M. Pa..., il n'y a que M. de Chevalaine qui ait le droit de parler.

D'Astorc jeta un regard de mépris sur Maricou et dit ironiquement à George :

— Mais parlez donc, monsieur.

Le jeune Chevalaine, les bras croisés sur sa poitrine, la tête basse, les yeux fixés à terre, avait assez volontiers l'air de ces farouches taureaux qui aiguisent leurs cornes sur le sol avant de se précipiter dans la mêlée des toréadors qui les excitent. Tout à coup, il releva la tête, secoua ses longs cheveux, montra le ciel de ses deux poings fermés et s'écria :

— C'est décidé...

Puis il reprit aussitôt, en se posant avec une dignité que la gravité de la situation imposa, à son insu, à cette nature grossière :

— Il y a deux ans, dit-il d'une voix calme

mais sourde, il y a deux ans, M. le marquis d'Astorc, que voici, me fut présenté dans une partie de chasse à laquelle je me trouvais avec ma sœur. Il sollicita... Vous vous rappelez, monsieur, que c'est vous, ajouta-t-il en s'adressant à Arthur, qui m'avez fait formellement cette demande. Il sollicita l'honneur d'être admis dans notre maison ; il portait un nom respectable, et cela me suffit pour lui accorder ce qu'il appelait une faveur. M. le marquis, reprit-il encore en s'adressant à lui, je n'ai ni votre esprit, ni vos belles manières, je n'ai point appris les idées nouvelles de notre époque, mais j'ai gardé le souvenir des vieux adages que les pères de gens comme nous enseignent à leurs enfants ; je savais qu'il y a des choses qu'un homme d'honneur ne doit jamais enfreindre, je savais que l'hospitalité est une confiance qui demande en retour le respect. Un homme qui ouvre sa porte à un homme sans lui demander de garantie, fait plus que s'il lui imposait des con-

ditions sous sa parole d'honneur. J'ai cru que ma maison vous serait sacrée, et c'est fort de cette croyance que je ne rougis pas d'avoir eue, quelque malheur qu'elle m'ait attiré, que je vous ai traité comme un frère.

Eh bien, cet homme, ce marquis d'Astorc, qui compte parmi ses aïeux un baron nommé d'Astorc qui fit le voyage des Indes pour demander compte à un autre homme d'un mot insolent dit à sa sœur, le marquis d'Astorc, le descendant de ce brave gentilhomme, a parlé d'amour à la sœur de celui qui l'avait si franchement accueilli; il a abusé de l'innocence d'une jeune fille, car, ajouta M. de Chevalaine en se tournant vers madame Cros avec un mouvement auquel le sentiment qui l'inspirait donnait une certaine grâce, car, vous, qui êtes belle et charmante, madame, vous qui avez des manières délicates et des paroles choisies, il ne faut pas vous imaginer que nos filles et nos sœurs soient des dévergondées, parce qu'elles courent à

cheval à travers bois, qu'elles savent manier un fusil, et qu'elles portent une cravache au lieu d'un éventail. Oui, ma sœur était une innocente fille quand cet homme est venu à elle, qui n'avait pas d'idée du mal, et qui n'en avait jamais fait à personne. Eh bien! cet homme lui a tout fait oublier, non pas en la séduisant comme on peut séduire quand on aime, non pas en lui disant ce qu'il avait dans le cœur, ce que je lui pardonnerais peut-être d'avoir fait, mais d'une manière lâche et basse, comme vous allez le voir.

Ne hochez pas ainsi la tête, M. le marquis d'Astorc, reprit encore M. de Chevalaine d'un ton froid et calme, je dirai tout pour vous, comme contre vous, parce que mon parti est pris maintenant, et que lorsqu'on a disposé de la vie d'un autre il faut être juste.

Tout le monde écoutait George avec une attention grave et pleine d'anxiété; et à cette froide et solennelle déclaration, une expression de terreur profondément sentie se montra sur

tous les visages. M. d'Astorc seul garda son impudente assurance ; mais M. de Chevalaine avait sans doute bien dit en déclarant que son parti était pris, car cette insolence, qui en toute autre occasion l'eût profondément irrité, parut ne point le toucher, et il reprit aussitôt en s'adressant au marquis :

— Vous n'avez pas dit à ma sœur, monsieur : « Je vous aime, et je vous demande votre amour ; je suis pauvre, et je ne veux que votre amour, car je ne peux vous donner que le mien... » Vous ne lui avez pas dit enfin, ajouta-t-il d'une voix tremblante : « Voulez-vous être ma maîtresse ? C'est tout ce que je veux faire de vous. » Si vous lui aviez dit cela, monsieur, et que ma sœur, emportée par sa passion, eût oublié qu'elle portait un nom honoré, ou je l'aurais chassée de ma maison, ou je pleurerais avec elle ; car, enfin, vous n'auriez pas menti, vous n'auriez pas commis, à mon sens, le plus bas et le plus hideux des crimes ; vous n'auriez pas menti, vous dis-je.

George s'arrêta un moment : sa volonté avait cédé à l'émotion que lui avait causée la supposition qu'il avait faite. Cela ne dura point, et il reprit presque aussitôt :

— Je suppose même qu'égaré par une passion sur laquelle vous vous seriez trompé vous-même, vous lui eussiez dit : « Je suis pauvre, je n'ai point de droits à être votre mari. Eh bien, si vous m'aimez aussi, rendez tout refus impossible, en me donnant des droits qu'on n'osera pas repousser. » Cela, vous l'avez dit. Je le sais... Mais quand vous l'avez dit, il ne manquait qu'une excuse à cette séduction, c'était la vérité. Oui, oui, monsieur, je ne suis qu'un homme habitué aux chiens et aux chevaux ; je n'ai pas étudié les finesses des sentiments ; mais je comprends qu'au moment où on a le cœur dévoré d'une passion violente, on s'égare, qu'on fasse le mal et qu'on le fasse faire... Mais mentir, mais dire ce qu'on ne pense pas, ce qu'on ne sent pas !... Et pourquoi, mon

Dieu ! pour dix ou douze mille francs de rente qu'avait ma sœur ! Ça, voyez-vous, M. d'Astorc, c'est quelque chose à quoi je ne trouve pas de nom. Il n'y a pas pour moi de voleur, d'assassin, de je ne sais quoi qui soit plus infâme que l'homme qui a fait ce que vous avez fait.

— M. de Chevalaine, dit M. Pa... d'un ton d'affection et de bienveillance, la faute de M. d'Astorc est grande, mais il y a une réparation à cette faute, et monsieur est sans doute tout prêt à vous l'accorder.

— M. Pa..., répondit Chevalaine, je n'ai pas fini, veuillez écouter jusqu'au bout. Ne m'interrompez pas, monsieur, dit-il à d'Astorc en le regardant en face avec une expression plus menaçante encore...

— Monsieur, lui dit d'Astorc, il me semble qu'il est temps que je me défende, vous m'avez assez accusé.

— Pas encore, monsieur, dit George. Ce que j'ai à vous dire, il faut que je vous le

dise tout de suite, je l'ai arrangé dans ma tête, vous avez assez d'esprit pour ne rien oublier de ce que vous avez à me répondre.

— Continuez donc, monsieur, dit M. d'Astorc en lui jetant un regard de dédain; je prévois vos accusations, je prévois que vous allez dire que j'ai refusé de donner cette réparation que vous demandez; mais je dirai pourquoi.

— M. d'Astorc, lui dit M. de Chevalaine en lui renvoyant son regard de mépris, je ne vous ai rien demandé, et vous ne m'avez rien refusé; je vous ai ordonné et vous avez obéi.

— Monsieur! dit d'Astorc en prenant un air de menace.

— Vous ne voulez donc pas vous taire! lui dit George en se tournant vers lui avec un mouvement de colère furieux. Mais tenez, monsieur, vous pourrez parler bientôt; je n'ai plus qu'un mot à dire, c'est que j'avais tant de raison quand je disais que

vous n'aviez séduit ma sœur que pour la fortune qu'elle possédait, qu'à peine avez-vous rencontré une autre femme plus riche, vous avez abandonné Lucie pour cette femme. Ce n'est pas que je veuille dire un mot contre Marie, ma pauvre cousine, si tristement morte. C'était une fille comme il vaudrait mieux qu'elles fussent toutes, timide, et qui ne quittait jamais son père de vue. Mais enfin, ce n'est pas une raison pour profiter des défauts des autres, et de la liberté qu'elles ont... Lucie, je ne veux pas te faire de peine, mais, vois-tu, il faut que justice se fasse, et elle sera faite, je te le jure... Maintenant vous pouvez parler, monsieur, je vous réponds, moi, de ne pas vous interrompre. D'ailleurs, ajouta-t-il en s'asseyant et baissant la tête, c'est un parti pris... quoi qu'il me dise.

Lucie était restée immobile pendant que son frère avait parlé. On voyait que sa résolution de tout entendre était aussi forte que la résolution de George de tout dire. Mais

lorsque d'Astorc se leva pour répondre, le regard sombre et fixe de mademoiselle de Chevalaine s'adoucit tout à coup, elle tourna les yeux sur lui et ne put retenir un soupir profond qui s'échappa de sa poitrine. Elle baissa la tête et quelques larmes silencieuses tombèrent sur ses genoux. M. d'Astorc n'eut qu'un regard méprisant et glacé pour cette douleur désespérée. En vérité, c'est une chose effroyable que l'empire des hommes de cette espèce sur certaines femmes, et l'on comprend que les hommes les plus désintéressés dans une affaire pareille se laissent emporter à des mouvements furieux. Aussi Fernic qui, certes, n'avait aucun motif d'entraînement, s'écria-t-il :

— Est-ce que vous n'avez pas peur que quelqu'un vous crache au visage?

— Je n'ai peur de rien, lui dit d'Astorc; tous nos comptes vont se régler, messieurs; à mon tour de faire justice de vos accusations et de vos rodomontades. C'est à vous que je

m'adresse, particulièrement, M. le juge, à vous M. Pa..., à vous, mesdames, dit-il en s'adressant àla vieille comtesse et à madame Cros ; enfin à tous ceux qui apportent dans cette discussion un esprit calme.

— Parlez, monsieur, lui dit sèchement M. Pa..., vous trouverez ici des auditeurs qui seront justes.

M. d'Astorc prit un de ces airs de modestie qui suent l'insolence, et il dit avec une affectation de délicatesse :

— Il y a des choses pénibles à dire, et celles-là sont les plus embarrassantes ; il y aura d'affreuses choses à révéler, et celles-là on trouve le courage de les dire tout haut, quand l'honneur l'exige. Je passerai donc brièvement sur les premières accusations de M. de Chevalaine.

M. d'Astorc poussa un soupir amer et reprit aussitôt :

— Oui, il est vrai que j'ai aimé mademoiselle de Chevalaine. Que j'aie tout fait pour la

séduire lorsqu'elle me fuyait, ou que j'aie été entraîné par des prévenances qui ne sont pas dans les habitudes des jeunes filles de Paris, ce n'est pas une chose à discuter.

Lucie devint rouge à cette parole, au point de croire qu'elle allait suffoquer... Madame Cros lui prit la main et lui dit tout bas :

— Courage, mademoiselle, courage !

Il fallait que l'indignité de M. d'Astorc fût bien grande pour pousser madame Cros à parler ainsi à Lucie, après ce qu'elle avait appris d'elle. M. d'Astorc continua :

— Oui, j'aimais mademoiselle de Chevalaine, mon but était de l'épouser, et certes je n'avais pas calculé quelle était sa fortune; d'autres partis plus brillants m'ont été offerts; mais enfin, soit que la séduction soit venue à moi ou soit venue de moi, il est certain que, pour un homme d'honneur, il y a un point où son devoir est tracé sans qu'il puisse se refuser à le remplir, à moins de circonstances

si extraordinaires qu'il n'est donné à personne de les prévoir... Eh bien ! ces circonstances se sont présentées.

A ces paroles, Lucie se souleva presque sur son siége. Madame Cros attacha un regard ardent sur M. d'Astorc. Maricou se tourna vers lui, et George, qui n'avait pas écouté jusque-là, prêta une attention curieuse à ce qui allait se dire.

— On n'a pas voulu comprendre mon refus, et lorsque je me laissais accabler d'insultes, reprit M. d'Astorc avec hauteur, on n'a pas vu la générosité de l'homme fort de sa conscience, sous la résignation de celui qui recule devant la nécessité d'atroces accusations.

— Arthur ! s'écria Lucie, que voulez-vous dire ?

— Monsieur ! dit M. Cros.

Maricou se tut, mais il fit un pas vers M. d'Astorc. George se jeta devant lui et reprit d'une voix sourde :

— Laissez-le parler... laissez-le parler..., vous dis-je...

— M. de Chevalaine, il en est temps encore, je puis me taire, je puis sortir d'ici sans rendre à personne le mal qu'on a voulu me faire ; un mot d'excuse de votre part, et je m'éloigne pour ne plus revenir.

— Partez donc, s'écria Maricou d'une voix désespérée... Oh ! je me rappelle à présent... Oui, lorsque je vous ai rencontré au bout de la lande... j'ai vu remuer les genêts... Oh ! celui-là... celui-là... payera pour tous...

George regarda Maricou et sa sœur d'un air effaré et sembla incertain de ce qu'il allait faire.

— Vous ne pouvez plus vous taire maintenant, dit vivement M. Carnisson, il s'agit de quelque crime, j'en suis sûr. M. Pa..., vous devez exiger, comme moi, que tout s'éclaircisse.

M. Pa... baissa la tête et dit en marmottant :

— Les amoureux voient souvent des crimes dans une imprudence ou une coquetterie de femme.

A ces mots, Lucie se leva, et avec une énergie sauvage elle s'écria :

— Non, il n'y a eu ni coquetterie, ni imprudence ; il y a eu crime... et ce crime, je veux que M. d'Astorc le révèle.

— Ma sœur!... s'écria George épouvanté, tu es folle... Elle est folle, elle l'a été cette nuit...

— Non, George... je veux qu'il le dise, lui, il le faut ; il faut qu'il me traîne dans la fange et dans le sang ; il faut qu'il me déshonore, qu'il me perde tout à fait, il le faut ; mais sans cela, mon Dieu ! vous ne voyez donc pas que je l'aimerais toujours, et qu'en mourant même sur l'échafaud je ne veux pas avoir dans le cœur la honte de regretter encore ce lâche.

— Bien lâche en effet, dit madame Cros.

— Madame, dit d'Astorc en se posant en

matamore, les injures des gens grossiers de ce pays, je les ai méprisées, mais les vôtres je ne les souffrirai pas, et quelqu'un m'en rendra compte... Monsieur, dit-il à M. Cros, vous êtes le mari de madame...

M. Cros regarda M. d'Astorc d'un air surpris, tandis que M. Perrin murmurait :

— Le méchant gredin ! On lui aura dit la poltronnerie de M. Cros, il fait le fier avec lui.

La scène semblait près de tourner au comique, lorsque M. Cros, qui avait entendu le récit de Marianne, et qui voyait Lucie sur le point d'être accusée du meurtre du nourrisson de Bertrande, dit à M. d'Astorc en le toisant des pieds à la tête :

— Ce n'est pas mon métier d'être brave, monsieur, et il est bien certain que ma personne présente deux fois plus de surface que la vôtre à un coup d'épée ou à un coup de pistolet ; mais je veux que le diable m'emporte si je ne vous casse pas la tête pour vous être permis de regarder ma femme comme vous

venez de le faire, et pour commencer, je vous déclare que je vous tiens pour le dernier des faquins, si nous ne nous coupons pas la gorge ensemble, et tout de suite.

La lâcheté de M. d'Astorc, cette faiblesse inconcevable, contre laquelle des esprits meilleurs que celui de cet homme ont essayé de lutter sans pouvoir la vaincre, cette lâcheté était telle qu'il pâlit et ne répondit pas.

— Merci, mon ami, dit madame Cros avec un vrai sentiment de gratitude pour son mari.

M. Perrin serra la main à M. Cros, en disant :

— Vous ou moi, ou ces messieurs, qui vous voudrez, M. le marquis.

— Ah ! s'écria Lucie avec horreur... Mais répondez donc, Arthur !

— Après que j'aurai accompli mon devoir, dit M. d'Astorc avec une expression féroce, car il le faut... vous m'y avez forcé, je parlerai...

— Parlez, reprit M. Carnisson, parlez...

C'était une indignation générale parmi tous ceux qui étaient présents. Maricou semblait pétrifié ; tout à coup son visage s'éclaira d'une expression presque sublime, et il dit :

— Mais que ne le laissez-vous parler, cet homme ? Il n'a rien à dire, rien que d'infâmes mensonges... Je le défie de dire un mot.

— Eh bien ! fit M. d'Astorc, à qui tous les outrages qu'il avait soufferts avaient donné une sorte de délire de méchanceté... Eh bien! je ne veux pas épouser cette femme, parce qu'elle a ordonné et préparé la mort de l'infortunée Marie.

M. Carnisson poussa un cri de triomphe, et M. Pa... frappa du poing sur la table en disant :

— Est-ce donc vrai ?

— Vrai, fit Maricou ; oui, Marie a été assassinée.

— Par mademoiselle de Chevalaine ? dit M. Carnisson.

— Par ma mère et par moi, dit Maricou.

A cette déclaration tout le monde se recula ; madame Cros seule fit un mouvement vers Maricou ; elle eût embrassé ce noble paysan.

— Mais le meurtre du nourrisson de Bertrande, ajouta M. d'Astorc furieux, est-ce vous qui l'avez commis ?...

— Le meurtre du nourrisson de Bertrande ? dit Maricou qui ignorait ce crime... Le nourrisson de Bertrande a été tué cette nuit par ma mère, dit-il.

— Va le demander à Farrenc, qui a entendu ta mère mourante faire l'aveu de ce crime à M. Cros, à sa femme, et à vous, M. Perrin. Le nourrisson de Bertrande a été tué pour cacher la naissance...

— De qui ? misérable ! s'écria M. Perrin exaspéré, de votre fils ! infâme et lâche que vous êtes !... de votre fils !... Mais ce ne fut pas le crime de mademoiselle de Chevalaine, ce fut le crime de Marianne... Farrenc n'a pas pu vous dire autre chose...

— Farrenc, reprit Maricou, ah ! c'est Far-

renc qui vous a dit cela... et ma mère est morte dans la chambre bleue... Eh bien! alors, reprit-il, vous allez avoir d'autres affaires à démêler, je vous en réponds.

On se tourna vers Maricou, et la scène reprit sur un nouveau terrain.

La scène qui se passait entre tous les personnages de cette histoire, allait de péripétie en péripétie, et tel était le désir de chacun de sortir de la violente situation qu'avait faite à tout le monde l'accusation de M. d'Astorc, que l'on accueillit avec empressement les paroles de Maricou, qui annonçaient qu'on allait avoir à démêler de nouvelles affaires. M. Carnisson lui-même, lancé dans une suite de révélations qui présentaient un vaste champ à sa manie d'user de son autorité, somma Maricou de révéler les secrets qu'il devait savoir, et celui-ci continua :

— Il n'y a pas un de vous qui n'ait entendu parler d'un trésor caché dans le château ?

Un *oui* unanime répondit à cette question.

— Eh bien ! je suis assuré maintenant qu'il a dû être volé par Farrenc, qui a aussi pénétré dans la chambre bleue, et qui a dû enlever le corps de ma mère.

Les cris de voleur, de scélérat, de brigand, éclatèrent immédiatement, et Maricou continua :

— Et voilà que vous écoutez les infâmes délations de ce misérable, lorsque vous êtes dépouillés de la plus grosse partie de la fortune de M. de Chevalaine !

— Ce nouveau crime, dit M. Carnisson, ne détruit pas les accusations de M. d'Astorc.

— Mais que vient-il de vous dire ? reprit Maricou avec dédain, que c'était d'après les révélations de Farrenc qu'il accusait mademoiselle de Chevalaine, et vous n'avez pas encore compris que Farrenc n'a inventé toutes ces folles atrocités que pour vous occuper ici tandis qu'il se partagerait le trésor avec ceux des huttes, et qu'ils le cacheraient

de manière à ce qu'on ne puisse plus le retrouver.

— Il faut se hâter, s'écria M. Cros, les gendarmes sont ici, nous avons notre affaire, nous serons aux huttes en moins de deux heures.

— Ne bougez pas, dit Maricou, et que personne au château ne soupçonne ce que je viens de vous dire ; la nouvelle en irait aux huttes avant une heure, elle glisserait sur la terre comme une couleuvre, elle volerait en l'air comme une hirondelle.

Le visage de Maricou prit un caractère tout particulier en parlant ainsi ; ce qu'il avait de sang de Marianne sembla dominer dans sa nature, et il continua avec cette poésie inculte qui semblait le partage de cette race proscrite :

— La lande est une toile d'araignée ; rien ne bouge à un de ses bouts que les gens des huttes ne le sachent ; un de vous qui mettrait le pied hors du château suffirait à faire de-

viner ce que nous voulons faire. C'est cette nuit qu'il faudra les surprendre.

— Mais d'ici à la nuit, dit M. Carnisson, ils auront le temps de cacher le produit de leur vol.

— Ils ne feront rien avant la nuit, dit Maricou.

— Pourquoi cela ? dit M. Cros.

— Parce qu'il y a un cadavre parmi eux. Il faut que le cadavre soit enterré avant qu'ils touchent à l'argent. Je connais la loi, ils ne le feront pas.

— Tu es peut-être leur complice, dit M. Carnisson.

— Écoutez ce garçon, reprit M. Pa... ; je le connais de vieille date ; du moment qu'il vous dit cela, c'est qu'il n'y a pas de meilleur moyen.

— Mais pouvons-nous nous confier à un homme qui a participé à la mort de mademoiselle de Chevalaine ?

— Ne voyez-vous pas qu'il s'est vanté

pour me sauver? dit Lucie en s'avançant. Les accusations de M. d'Astorc sont vraies, toutes vraies, et je suis prête à en subir les conséquences.

Maricou voulut encore élever la voix.

— Assez, mon cousin, lui dit Lucie, assez ; vous avez été pour moi, qui vous ai trompé, ce qu'eût dû être celui qui vient de m'accuser si cruellement...

— Oh ! murmura George dont le visage était empreint d'un désespoir terrible, ce sera affreux... mais ce sera... M. le juge de paix, dit-il, mettez ma sœur en état d'arrestation, je le veux, je l'exige... Seulement, comme il est possible que cet homme ait impudemment menti, comme il est juste qu'il soutienne l'accusation qu'il a portée, je vous demande, et n'est-ce pas que c'est justice? je vous demande qu'il ne puisse quitter le château que lorsqu'il aura signé ses paroles devant qui de droit. Je vais envoyer chercher le procureur du roi, il sera ici demain ma-

tin ou peut-être cette nuit... Il le faut, reprit-il avec une sorte d'égarement... N'est-ce pas qu'il le faut? reprit-il en se tournant vers toutes les personnes présentes.

— C'est trop juste, dit M. Pa..., en invitant du regard tout le monde à répondre comme lui.

— C'est trop juste, dit-on de tous côtés. On crut deviner dans ce que demandait George un projet ou un espoir d'évasion pour mademoiselle de Chevalaine, et on essaya de le seconder.

On pourra s'étonner peut-être de l'intérêt qu'on prenait à Lucie, lorsqu'on venait de la reconnaître si coupable ; mais il en est de certaines actions comme des couleurs, qui empruntent ce qu'on appelle leur valeur des couleurs qui sont à côté d'elles. Une teinte sombre, posée à côté d'une couleur plus sombre encore, s'éclaire et prend une espèce d'éclat. Les crimes de Lucie étaient affreux ; mais, à côté de l'abjection de M. d'Astorc,

près de cette lâcheté honteuse, ils prenaient un aspect moins odieux. Il s'était trouvé un misérable qui ne la laissait pas à la dernière place dans l'horreur et le mépris qu'inspirent les vices.

Le cri unanime de la famille de Chevalaine en imposa à M. Carnisson, et il dit à M. d'Astorc :

— Songez, monsieur, qu'on ne dit pas des choses pareilles à celles que vous avez dites sans être obligé de les soutenir.

On attendait la réponse de M. d'Astorc ; il parut hésiter.

— Je crois que ce drôle reculera devant lui-même, s'écria M. Cros, qui était en veine de bons mouvements et de bons mots.

— Monsieur, dit M. d'Astorc en se relevant d'un air fier... je reste à votre disposition... Je fais plus, je demande qu'on m'enferme dans une chambre comme un coupable ; vous avez des hommes à votre disposition, vous pouvez en mettre un de garde à ma porte,

car je ne veux pas, moi, qu'on puisse me soupçonner de vouloir m'évader.

M. Perrin se trémoussa comme il en avait l'habitude toutes les fois qu'il entendait quelque chose qui lui paraissait exorbitant; il ne put s'empêcher de dire ce qu'il pensait, mais il le glissa dans l'oreille de madame Cros :

— C'est par peur qu'il reste, et le gendarme qu'il demande n'est pas pour l'empêcher de sortir, mais pour empêcher que personne n'entre près de lui.

— Allons, Lucie, dit George à sa sœur, il me sera sans doute permis de vous revoir avant votre condamnation, et quelque coupable que vous soyez, vous trouverez toujours en moi un frère qui vous aime. Allez.

M. Perrin profita de la bonne disposition de M. Carnisson pour faire entrer les gendarmes. L'ordre leur fut donné publiquement, et devant les gens qui écoutaient aux angles des portes... d'enfermer mademoi-

selle Lucie de Chevalaine dans sa chambre, et M. d'Astorc dans la salle basse où il avait eu son explication avec George et Fernic. Cette salle était close de fenêtres grillées et d'une porte qui ne permettaient pas de craindre une évasion ; mais M. Carnisson n'en mit pas moins un homme de garde à chaque porte.

Maricou vit que cet ordre déplaisait à George ; il jugea comme les autres qu'il voulait profiter du délai qu'il avait demandé pour faire fuir Lucie, et il lui dit tout bas :

— Je me charge d'emmener tous ces hommes.

— Tu me le promets, Maricou ? lui dit tout bas Chevalaine.

— Sur mon âme.

— C'est bien, répondit George de même ; maintenant, faites vos affaires ; je vais m'occuper des miennes.

Avant de sortir, il se retourna vers M. Carnisson, et lui dit doucement :

— Monsieur, vous trouverez naturel, je suppose, qu'après ce qui s'est passé, je ne prenne point part à la discussion qui doit avoir lieu sur ce qu'il vous reste à faire pour retrouver ce trésor perdu. Ce qui sera décidé par vous sera bien décidé, et j'y donne mon assentiment par avance.

Il salua l'assemblée et se retira pour monter dans sa chambre, où il s'enferma, après avoir donné un ordre qui surprit tout le monde. Il avait demandé que l'on portât chez lui de quoi écrire, et personne ne se rappela avoir vu écrire George, si ce n'était pour signer les quittances de ses fermiers.

— Décidément, dit M. Pa..., en passant près de M. Perrin, il veut quitter le pays avec sa sœur.

La grande question de cette journée était vidée de cette manière jusqu'à plus ample informé, et il fallut s'occuper de la question du trésor volé.

A ce moment, toutes les avidités reparu-

rent ; on entoura Maricou pour savoir quelles mesures il fallait prendre pour arriver à ressaisir ce fameux trésor.

Une question qui partit presque à la fois de toutes les bouches fut celle-ci :

— Mais comment saurons-nous si on n'a rien distrait de ce qui a été volé ?

— Écoutez, répondit Maricou, à l'heure où je vous conduirai aux huttes, tout sera porté à une masse commune... Mais écoutez-moi bien, il faut nous diviser en plusieurs bandes, de manière à cerner l'endroit où nous trouverons Farrenc et ses camarades.

— Il faudra que les gendarmes prennent le chemin de la croix, ils ne peuvent pas se tromper, mais il faudra qu'ils n'avancent pas au delà de la croix jusqu'au moment où je les avertirai de venir. Je leur donneraiun signal qu'ils n'oublieront pas. Quant à moi, je prendrai une autre bande, si M. Perrin veut me suivre avec M. de Fernic.

— Et moi ? dit bravement M. Cros.

— Je vous montrerai comment on s'approche d'un gîte sans éveiller le gibier.

— Je veux aller avec vous, dit madame Cros en passant près de Maricou.

— Vous, madame ! dit-il tout haut.

— Vous ! s'écria M. Cros fièrement, vous exposer à un danger !

— M. Perrin, il faut que je sois de cette expédition, dit madame Cros, ou je mourrai de dépit.

— Vous en serez, lui dit M. Perrin.

— M. le juge de paix, vous serez, comme de juste, avec les gendarmes, mais il nous faudra une troisième bande.

— Je me charge de les commander, dit M. Pa..., mais le diable m'emporte si je suis capable de trouver mon chemin dans la lande, au milieu de la nuit surtout.

— Nous avons ici Burlaudas ; qu'il reste, ne lui dites rien ; mais au moment de partir je lui enseignerai le chemin qu'il doit suivre,

et il vous mènera aussi bien que je pourrais le faire, car il connaît la lande mieux que Farrenc lui-même.

— C'est bien, fit M. Pa..., je suis le général, je connais le guide ; mais quels seront les soldats ?

— Vous emmènerez tous les gens du château, et vous savez qu'ils vous obéiront mieux qu'à personne. Vous prendrez les deux gardes-chasses... Ils sont gens à tirer sur un homme comme sur un râle ; le reste fera nombre.

— Diable ! dit M. Pa..., il y aura donc combat ?

— Peut-être, dit Maricou ; mais, dame ! voyez, c'est à prendre ou à laisser.

— Nous vous accompagnerons, dit le curé, qui, malgré son humeur pacifique, ne put résister au désir de voir ressaisir l'or dont il devait avoir sa part.

Nous n'insisterons pas davantage sur les détails des divers arrangements qui furent

pris pour mener à bien l'expédition projetée, et nous verrons plus tard quel succès elle obtint. Nous prierons nos lecteurs de nous permettre de leur raconter une conversation qui eut lieu entre M. Perrin, M. Pa... et M. Cros, et qui ne fut pas sans importance sur le dénoûment de cette histoire.

D'après les arrangements qui furent pris entre toutes les personnes intéressées, il fut décidé que l'on dînerait en famille pour éloigner toute espèce de soupçon. Jusque-là chacun se retira chez soi. Madame Cros rentra chez elle; madame Fernic, son petit-fils, le curé, tinrent conseil à part; M. Blanchet, qui n'était plus rien dans la maison, commença une partie avec M. Carnisson pour attendre l'heure du dîner, et M. Cros, M. Perrin et M. Pa... allèrent tous trois se promener dans le parc sur l'invitation de ce dernier.

— Je vous ai fait venir ici, dit M. Pa..., attendu que j'ai peur de ce château comme d'un espion de police.

Cette phrase fit sourire M. Perrin, qui repartit d'un air étonné :

— Vous avez cette peur, vous ?...

— Oui, mon cher monsieur, ce château doublé de petits passages secrets, avec une collection de petits cornets acoustiques, me fait l'effet de cette stupide et méchante canaille qui écoute sans comprendre, et qui répète sur un autre ton qu'on n'a parlé.

— C'est juste, fit M. Cros.

— Or, reprit M. Pa..., comme la chose que j'ai à vous dire est de la dernière importance, je veux que nous soyons seuls.

— De quoi s'agit-il ? fit M. Cros.

— De vous, monsieur.

— De moi ?

— Oui, monsieur ; vous avez un passe-port pour venir jusqu'à ce château, je vais vous le viser jusqu'à Nantes : il est dit dans ce passe-port que vous voyagez avec votre femme, deux domestiques et une femme de chambre...

— Oui.

— Eh bien, monsieur, ce passe-port vous servira encore, mais M. de Chevalaine et sa sœur remplaceront le cocher et la femme de chambre que nous laisserons ici.

— Je vous avoue, dit sèchement M. Cros, que je trouve que vous disposez un peu lestement de ma personne.

— Ce n'est pas moi qui en dispose, dit M. Pa..., ce sont vos commanditaires et vos créanciers.

— Qu'est-ce à dire ? fit M. Cros en pâlissant.

— C'est-à-dire que l'on vient de faire contre vous une chose qu'on devrait faire contre tous ceux qu'on soupçonne de vouloir fuir avec une bonne partie de leur fortune.

— Mais qu'est-ce donc ? fit M. Cros tout tremblant.

On a obtenu un jugement exécutoire sur-le-champ, ordonnant vérification de votre situation financière.

— Ainsi, s'écria M. Cros, je suis considéré comme banqueroutier.

— Point du tout, monsieur, mais il ne faut pas vous étonner de ce genre de procédure, car c'est vous qui l'avez mis en usage, il y a bien longtemps, contre la maison Pa... dont vous étiez le commanditaire. C'était la maison de mon frère, monsieur.

— Eh bien ! monsieur, la maison Pa... était en bonne position, et cela ne lui fit que du bien.

— C'est pour cela que si vous êtes en bonne position cela ne doit pas vous alarmer.

— Je suis de beaucoup au-dessus de mes affaires, monsieur, et dès que j'aurai réalisé toutes mes ressources je répondrai à toutes les exigences. J'ai des comptes énormes à régler en Angleterre, et puisque je suis sur ce côté de la France, je profiterai de votre offre, et je m'embarquerai à Nantes. D'ailleurs, je tiens à aider au salut de cette malheureuse fille...

— Arrangez tout cela de façon à ce que personne ne soupçonne votre départ, fit M. Pa...

— Je me charge de tout diriger, repartit M. Perrin.

Nous n'avons rapporté que le sens général et le résultat de cette conversation ; car il ne faut pas s'imaginer que M. Cros eût avoué sa ruine avec la facilité qui semble résulter de ce court dialogue ; mais comme ce n'est que le résultat de cet aveu, c'est-à-dire le départ de M.Cros, qui importe au dénoûment de cette histoire, nous nous sommes dispensé d'entrer dans les détails de cette conversation, qui dura jusqu'à la nuit.

L'expédition projetée par Maricou avait le double avantage de faciliter le départ de M. Cros et l'évasion de mademoiselle de Chevalaine, qui, d'après les arrangements que nous avons rapportés plus haut, devaient être liés l'un à l'autre. M. Perrin avait jugé convenable de ne point révéler à madame Cros le

départ de son mari. Peut-être aurait-elle demandé des explications qu'il eût été trop pénible de lui donner, peut-être eût-elle voulu suivre M. Cros; car, sous son apparente légèreté, elle se faisait une haute idée de ses devoirs de femme, et elle eût voulu consacrer sa vie à l'homme dont elle portait le nom. C'était compromettre aussi le dernier espoir qui lui restait de rétablir sa fortune, c'était peut-être apporter un obstacle invincible à tous les plans qu'on avait projetés : on ne lui dit donc rien à ce sujet, et M. Perrin se chargea de donner une raison à l'absence de M. Cros, lorsqu'il s'agirait de partir pour l'expédition nocturne que conduirait Maricou.

Ce fut à dix heures du soir que toutes les personnes qui devaient faire partie de cette expédition se rassemblèrent dans le grand salon du château. Chacun s'était armé, et madame Cros elle-même s'était emparée des pistolets de son mari, décidée à en faire usage

en cas de danger. Cette jeune et belle femme, jetée tout à coup dans les allures d'une vie toute nouvelle, s'était sentie prise tout à coup d'une singulière énergie. Ces allures hardies qui l'avaient tant surprise chez mademoiselle de Chevalaine, semblaient devoir lui devenir plus familières. Seulement, au lieu de ce teint bruni par le soleil et le hâle, au lieu de cette stature puissante, de ces mains vigoureuses, de cette voix forte et sonore, de cette démarche masculine qui donnaient à Lucie l'aspect d'une amazone campagnarde, madame Cros parlait d'aller à la poursuite des brigands de huttes d'une voix si douce et si flatteuse ; ses mains armées étaient si petites, si blanches, si bien gantées ; cette taille était si frêle, si souple ; ses pieds si menus, sa tournure si gracieuse, que c'était un contraste charmant que de la voir si audacieuse et si déterminée au milieu de tous ces hommes aux proportions rudes et fortes, avec un aspect si délicat. On eût dit une belle fleur

pâle et rose au milieu des verts branchages d'un chêne.

M. Perrin la considéra pendant quelque temps avec une sorte de triste admiration.

— Tout dormait dans cette femme, se dit-il ; par un hasard inouï, rien ne s'était éveillé d'une âme ardente et d'un esprit audacieux au milieu de la molle existence qu'elle menait à Paris, et voilà qu'elle aura peut-être laissé son indolente insouciance de belle dame dans un misérable château d'un bourg perdu, et que son cœur se sera animé du besoin d'une autre vie au récit des aventures d'un sauvage paysan, et à l'aspect de cette force personnelle qui est la véritable beauté chez l'homme.

Maricou la regarda de même pendant quelques instants ; elle lui rappela, belle et jeune qu'elle était, la belle et jeune Marie qui était morte et qu'il avait tant aimée, et il se dit en lui-même :

— Oh ! si, au lieu de cette farouche Lucie qui m'a trompé, j'avais rencontré sur mon chemin cette femme si suavement belle, il me semble que je l'aurais emportée dans les bois, comme quelque chose de saint, comme l'image d'un ange, et je l'aurais placée dans le sanctuaire de ma maison pour l'y adorer à genoux, pour la voir me sourire d'amour, comme elle sourit maintenant à l'espoir d'un amusement dangereux.

Maricou était devenu si triste à cette pensée, que madame Cros s'approcha de lui et lui dit doucement :

— Qu'avez-vous donc, monsieur?

— Moi, madame? lui dit-il; je cherchais à deviner pourquoi vous venez avec nous cette nuit.

Madame Cros rougit subitement; M. Perrin s'empressa de répondre, dans l'espoir de la tirer d'embarras :

— C'est sans doute par pure curiosité féminine.

— Non, dit Maricou, une femme ne vient pas s'exposer au danger de voir tuer auprès d'elle ceux avec qui elle part ; car il est possible que les gens des huttes se défendent en désespérés, et il faudra peut-être en abattre plus d'un avant de les réduire. Ce ne peut donc être pour un pareil spectacle que madame a demandé à venir avec nous. Il doit y avoir une autre raison.

Madame Cros semblait on ne peut plus gênée, et des questions que lui adressait Maricou et des regards qu'il attachait sur elle. Enfin elle répondit :

— Je suppose que cette raison vous importe peu, monsieur.

— Vous vous trompez, madame, elle m'importe beaucoup ; elle peut avoir une grande influence sur la détermination que je vais prendre, et je vous prie de me la dire franchement.

Madame Cros ¡parut se recueillir ; mais on eût dit que l'interrogation qu'elle se fit à elle-

même la troubla encore plus que celle que lui avait adressée Maricou. Elle hésita un moment, et finit par répondre, en affectant une assurance que démentait l'émotion de sa voix :

— Vous m'avez demandé de vous dire franchement la raison qui m'a fait vous suivre dans une entreprise périlleuse ; je vous dirai franchement que c'est un désir dont je ne saurais me rendre compte maintenant, et qui m'emmène, moi, comme il vous a emmenés tous.

— Vous savez que votre mari ne vient pas ? lui dit M. Perrin.

— J'étais étonnée qu'il y vînt, lui dit indifféremment madame Cros.

— D'un autre côté, ajouta M. Perrin en cachant sous un air d'indifférence admirablement jouée le piége qu'il tendait à madame Cros, peut-être serai-je obligé d'accompagner M. Pa..., de sorte que vous resterez à peu près seule avec Maricou.

— Avec lui je ne crains rien, répondit vivement madame Cros.

Puis elle reprit en baissant subitement les yeux :

— D'ailleurs, je pense que monsieur ne me permettrait pas de le suivre, s'il y avait le moindre danger pour moi.

— Aucun danger ne peut vous menacer, madame, reprit Maricou ; et maintenant, venez : vous avez eu confiance en moi, et mon parti est pris.

Et maintenant nous demanderons à nos lecteurs la permission d'abandonner notre récit pour leur donner l'extrait d'une lettre que madame Cros écrivit quelque temps après cette expédition.

. . . .

(Extrait de la lettre de Mme Cros.)

« Maricou avait donné ses instructions au brigadier de la gendarmerie qui devait sui-

vre le chemin de la croix avec le juge de paix ; il lui avait parlé longtemps à voix basse, et cet homme avait paru très-étonné de ce que lui avait dit le fils de Marianne. Je le suivais des yeux avec attention ; il y avait en lui une tristesse qui m'épouvantait ; je ne sais pourquoi je crus comprendre que cet homme faisait en ce moment un acte de courage plus grand que nous ne l'imaginions tous : on eût dit une de ces victimes dévouées qui marchent à une mort certaine, qu'elles envisagent sans crainte, mais non pas sans regret de la vie qu'elles vont abandonner. Je n'avais point entendu ce que Maricou avait dit au brigadier de gendarmerie, mais l'homme que l'on appelait Burlaudas, et qui devait conduire la seconde bande, se trouvait près de moi, et je n'oublierai jamais les paroles que lui adressa Maricou, le ton dont il les prononça, et la manière dont cet homme les écouta.

— Burlaudas, lui dit-il, je sais qu'il n'y a

pas un cri qui puisse traverser l'air de la lande, un murmure qui puisse glisser entre les genêts, sans que tu puisses dire d'où il part et ce qu'il annonce ; je sais qu'à force d'errer à toutes les heures du jour et de la nuit dans ce domaine de notre exil, tu en as appris tous les secrets ; je sais aussi que tu n'en as jamais trahi un seul, et tu en seras récompensé. Madame, ajouta-t-il en se tournant vers moi, cet homme a une nombreuse famille ; je le laisserai sous votre protection, vous ne l'oublierez pas ?

Ces paroles me firent souvenir de la ruine dont m'avait menacée M. Cros ; je regardai M. Perrin, qui répondit aussitôt :

— Croyez, madame, qu'il y aura toujours quelqu'un qui se souviendra de la recommandation de Maricou.

— N'osez-vous donc, madame, me dit aussitôt Maricou, accepter le droit de faire un peu de bien en mon nom ?

Il me semblait que je ne devais rien cacher

à Maricou, et je lui répondis franchement :

— La pauvreté peut me venir ; mais elle ne sera jamais assez grande, je l'espère, pour que je ne puisse rien en faveur de ceux que vous m'avez recommandés.

Maricou jeta un regard sur M. Perrin comme pour lui demander si cette phrase avait le sens qu'elle semblait cacher, c'est-à-dire s'il était possible que la pauvreté pût véritablement me menacer. M. Perrin se contenta de répondre par un signe affirmatif. Maricou n'en parut ni affligé ni étonné, et il murmura doucement, comme s'il se parlait à lui-même :

— Peut-être aussi me sera-t-elle reconnaissante.

Et il continua aussitôt, en s'adressant à Burlaudas :

— Ce que tu demanderas à madame, elle te l'accordera. Il sera modeste, me dit-il en se tournant vers moi, il est honnête homme. Tu m'entends, Burlaudas, tes enfants mange-

ront tous les jours du pain, et tu pourras faire soigner ta fille aînée, que j'ai entendue tousser l'autre jour pendant qu'elle battait du chanvre à la ferme du Pastelot; c'est un mauvais métier pour les petites filles qui n'ont pas la poitrine bonne, et dès demain, la petite n'y retournera plus.

L'homme à qui parlait Maricou avait de grosses larmes dans les yeux.

— C'est vrai, Maricou, lui dit-il, tu passes pour méchant, et tu n'as jamais menti; je prends ce que tu me dis pour aussi bon que si c'était fait; mais il faut me dire avant ce qu'il faut que je fasse pour cela.

— Tu conduiras M. Pa... et les gens qui vont te suivre par le sentier du ravin; ne t'inquiète pas si l'on t'entend t'approcher; il y a des gens des huttes qui sont absents et qui peuvent revenir cette nuit. Seulement, si la chouette chante, le hibou lui répondra; si tu entends crier une fouine, tu leur montreras que la belette les a entendus. Enfin tu

me comprends ; tu arriveras ainsi, de sentinelle en sentinelle, jusqu'à la pierre noire ; prends garde surtout qu'aucune ne puisse pousser le cri d'alarme, et souviens-toi bien de ce que je te dis : tue plutôt que de laisser fuir ou crier.

Burlaudas regardait Maricou d'un air si stupéfait, que je crus qu'il ne comprenait pas ce langage extraordinaire ; mais comme s'il eût voulu me donner l'explication de cet étonnement, il reprit presque aussitôt :

— N'est-ce pas que c'est étrange que je veuille te récompenser pour avoir gardé un secret qu'on ne t'avait pas confié, lorsque moi, à qui il a été donné comme un héritage sacré, je vais le trahir sans remords ?

Burlaudas seul osa un instant hésiter à se faire le complice de cette trahison, mais il reprit bientôt :

— Et mes enfants auront du pain tous les jours? et ma fille n'ira plus travailler au chanvre? Eh bien! je te le jure, je mènerai

ma troupe à la pierre noire, dussé-je rencontrer Farrenc sur la route.

— Celui-là, tu ne le rencontreras pas, je t'en réponds ; c'est à la pierre noire que nous le trouverons, il n'y sera pas seul, il n'y sera pas désarmé ; mais ne crains rien non plus, c'est à moi qu'ils viendront. Dans tous les cas, ajouta-t-il, ne commence à marcher que lorsque je t'aurai averti par un coup de feu que je suis arrivé à la lisière des grands genêts.

— Un coup de feu, dis-je alors à Maricou, n'est-ce pas les avertir qu'il y a quelqu'un dans la lande ?

— Ils sauront que c'est moi, répondit-il ; et comme ils m'attendent, ils ne s'étonneront pas que je vienne, et ils savent que lorsque je vais à eux, je ne crains pas de leur annoncer ma venue ; ce sera, du reste, un moyen d'appeler l'attention de mon côté. Et maintenant que tout est bien convenu, il est temps que nous partions.

Nous quittâmes le château ; la nuit était tout à fait noire : nous marchâmes presque tous ensemble pendant une demi-heure à peu près ; mais lorsque nous fûmes à l'extrémité des murs du parc, chaque bande prit un sentier différent. Maricou renouvela ses recommandations au brigadier de gendarmerie, et je pus entendre alors qu'il lui dit : « J'aurai l'oreille au guet ; deux coups de crosse par terre quand vous arriverez à la croix de Marie, et je vous avertirai ensuite, lorsque je saurai que vous êtes arrivé... Le coup de feu vous dira que je serai à la lisière des grands genêts ; et quand je serai à la pierre noire, faites ce que je vous ai dit ; et au premier coup sourd qui vous frappera dans l'oreille, venez à toute course... ne vous occupez de rien de ce qui pourra vous appeler à droite ou à gauche... venez où je serai. »

Le brigadier répondit par un signe de tête ; Maricou renouvela ses promesses à Burlaudas, je les confirmai et nous prîmes notre route.

Me voilà donc, ma chère, en compagnie de M. Perrin, qui s'était bourré de pistolets, de sabre, de fusil, avec M. de Fernic, qui, tout brave qu'il était, allait à cette rencontre comme à un combat sérieux, et avec Maricou, qui me prit par le bras et qui me dit tout bas : « Et maintenant, du silence, et ne parlez plus que lorsque je vous le dirai. » Nous nous engageâmes dans un chemin assez libre, mais Maricou, qui nous avait recommandé le plus profond silence, se mit à marcher lourdement et en frappant la terre pour ainsi dire en cadence, d'abord du talon, puis de la pointe du pied, et de temps en temps trépignant rapidement, et en même temps il parlait à voix basse en disant : « *A gauche, à droite, attendez...* » Puis il s'arrêtait, et nous nous arrêtions tous.

Tout d'un coup il s'arrêta en nous disant : *Halte !*

Puis aussitôt, et sans me dire un mot, il me prit dans ses bras, m'enleva et me porta

rapidement à gauche, derrière un petit fossé où il me déposa. Il revint de même vers M. Perrin et M. de Fernic, les emporta chacun sur un bras et les porta près de moi.

— Maintenant, nous dit-il, nous pouvons nous reposer et causer un moment. Ils sont dépistés.

— Que diable veulent dire toutes ces simagrées ? dit M. de Fernic.

— Ai-je bien compris ? dit M. Perrin; vous avez voulu leur faire croire que vous veniez seul, et vous avez couvert le bruit de nos pas.

Maricou secoua doucement la tête ; quoique la nuit fût profonde, je le voyais, il avait ôté son chapeau, et la lumière terne des étoiles l'éclairait assez pour que je pusse voir son visage pâle et légèrement contracté.

— Non, dit-il, la lande a des secrets que toute la tribu connaît, mais elle en a aussi que j'ai découverts. Je ne suis pas assez savant pour vous expliquer cela, mais si, avec un peu de bon sens et cette réflexion qui ap-

partient à ceux qui ont vécu de longues années dans la solitude, on peut trouver les raisons des choses, je puis dire que l'on se trompe beaucoup sur les plus simples lois de la physique.

— Bah! dit M. Perrin, et comment cela?

— Tenez, ici, je puis parler encore et on ne m'entendra pas, je puis marcher et on ne m'entendra pas davantage, et de l'autre côté de ce petit fossé, on m'entendra.

— Comment cela se fait-il? dit M. de Fernic.

— Lorsque je passais des heures entières couché par terre et que j'entendais le bruit des pas qui passaient dans la lande, je cherchais pourquoi je les entendais et pourquoi je ne les entendais plus, et voici ce que j'ai découvert : il y a dans la lande des espèces de filons de terre qui sont comme qui dirait les cordes d'un instrument; lorsqu'on les touche à un bout, on entend le bruit à deux lieues de là, et si l'on a l'habitude d'écouter

on distingue chaque pas, on distingue même la force du pas.

— Vraiment? dit M. Perrin.

— C'est que ce n'est pas l'air qui envoie le mieux le son au loin, voyez-vous... c'est la terre, et une certaine terre; nous venons de marcher sur un filon d'argile; eh bien! celui qui monte à l'autre bout nous a dû entendre marcher; mais je veux que le diable m'emporte s'il a idée de ceux qui sont venus, il s'imagine que ce sont les gendarmes. En frappant la terre du pied comme je l'ai fait, ça leur a dû paraître le pas de gens qui ont l'habitude de marcher ensemble, mais dont le pied ne frappe pas juste la terre en même temps; j'ai étudié le bruit des patrouilles; ils sont aux aguets pour savoir où les gendarmes sont passés.

— Mais, lui dit M. Perrin, pourquoi parler, pourquoi imiter le commandement d'une patrouille, si l'air ne porte pas le son.

— C'est que, dit Maricou, et il faut bien

qu'il en soit ainsi, car je l'ai expérimenté cent fois, le bruit de la voix suit le chemin du bruit des pieds... c'est la terre que je touche qui reporte les sons, parce que je suis en communication avec elle... Tenez, voici quelque chose de bien plus singulier : si je sautais, et si, pendant que je suis en l'air, je poussais un grand cri, on l'entendrait à peine.

— Que pensez-vous de cela, M. de Fernic? dit M. Perrin.

— Mais, répondit celui-ci sérieusement, ceci n'est pas sans quelque justesse. Je comprends qu'il y ait des corps qui soient bien meilleurs conducteurs des sons que d'autres.

— Oh ! monsieur, les mêmes corps, comme vous dites, reprit Maricou, ne sont pas toujours aussi bons conducteurs ; ainsi, le filon sur lequel nous marchons serait sourd comme du sable s'il avait plu pendant quinze jours. Ah ! c'est quand la terre est mouillée que les gendarmes pourraient faire leur coup ;

il faut être bien fin, alors, pour entendre.

— Il est certain, dit alors M. Perrin, que l'humidité doit enlever son élasticité à cette argile sèche maintenant... mais pourquoi nous avez-vous fait passer ici?

— C'est que vous êtes maintenant sur une couche de tourbe qui ne porte pas le son à plus de trente pas. Vous allez prendre ce petit sentier qui est là, vous le suivrez... il est facile à reconnaître au tact du pied; d'ailleurs, marchez seulement vingt pas, et je vous rejoins.

— Où allez-vous donc? lui dis-je.

— Je vais reprendre le filon et continuer à avancer très-vite, et comme il s'éloigne de la pierre noire, ils croiront que les gendarmes s'en vont, car je le quitterai à un petit quart de lieue d'ici, là où il croise la route du Ribay, comme s'ils regagnaient leur poste.

— Ainsi vous allez nous laisser seuls? dis-je à Maricou.

— Il le faut.

— Ne pourrais-je vous accompagner ? Je marche si légèrement.

— C'est vrai, vos pieds sont comme ceux d'un enfant, mais il faudrait revenir par le chemin que je prendrai, et il est bien mauvais.

— Je suis forte et j'ai du courage, et je veux voir toutes vos ruses.

Maricou réfléchit.

— Si ces messieurs, une fois qu'ils seront seuls, osaient s'avancer plus loin que je n'ai dit, cela nous ferait gagner une bonne demiheure, et je prendrais un meilleur chemin.

M. Perrin fut sur le point de prendre la parole, mais je ne sais par quel entraînement inouï je lui dis presque avec colère, comme si j'eusse été blessée de l'objection qu'il allait faire :

— Je le veux.

— Mais, dit Fernic, nous ne pouvons vous laisser seule avec Maricou.

— Maricou est pour moi le comte de Che-

valaine, lui dis-je avec dédain. Je ne crains pas plus avec lui que je ne crains avec aucun autre de mes pareils.

— Comme il vous plaira, madame, repartit sèchement Fernic.

— Allez, me dit tristement M. Perrin en me prenant la main.

Puis il s'approcha de mon oreille, et me dit si bas qu'il fallut je ne sais quelle connivence de mon cœur pour l'entendre, et surtout pour comprendre :

— Ne jouez pas avec vous-même.

Cela ne signifiait rien ; mais, à ce moment, j'eus peur du désir que j'avais montré sans m'en rendre compte ; je sentis que ce paysan m'entraînait à sa suite et que je me plaisais à le suivre. Ne plus vouloir aller avec lui, après ce que m'avait dit M. Perrin, c'était avouer qu'il avait touché juste. Aucune femme n'eût voulu faire un pareil aveu, et je répondis en riant :

— Que voulez-vous ! je suis curieuse.

Il ne me répondit pas... Maricou me prit la taille pour me faire repasser le fossé... Je le repoussai en tremblant...

— Mais, lui dit M. Perrin, pourquoi ne pas nous avoir laissés passer nous-mêmes ce fossé ?

— Parce que j'ai marqué juste l'endroit où il faut poser les pieds, pour que l'on ne sache pas qu'on a passé le fossé.

— Comment cela ? fit M. Fernic.

— Le fossé a son écho, voyez-vous, dit Maricou ; mais je l'ai coupé : il y a quatre trous plein de fougères, sur lesquels on peut danser sans qu'on entende rien ; c'est moi qui les ai faits. Eh bien ! je pose le pied là, et du diable si celui qui veille au fossé se doute qu'on l'a traversé ; mais posez le pied à côté, vous frappez sur la terre rouge, et on sait à la pierre noire qu'on a traversé le fossé, et qu'on est dans les tourbes.

— Le diable m'emporte, reprit M. Perrin, ceci me fait l'effet de la prairie du vieux trappeur.

— J'ai lu ce livre, dit Maricou ; mais la prairie n'avait qu'une terre et un son, et ici il y en a de toutes sortes. Je ne sais quelle révolution de la terre a fait cette lande, mais ici chaque pierre a son secret et son bruit. Prenez le sentier ; suivez-le exactement, et, à cinq cents pas d'ici, cherchez par terre ; vous trouverez une pierre carrée ; frappez dessus sans crainte avec la crosse ferrée de votre fusil, et elle sonnera d'un son doux et prolongé.

— Mais ne sera-ce pas avertir l'ennemi qu'il y a là quelqu'un ?

— Jamais ils ne croiront que c'est vous... D'ailleurs, cela m'apprendra où vous êtes.

— Mais si nous nous trompons ? dit Fernie.

— Vous avez raison, reprit Maricou... Alors tirez un coup de fusil sans crainte, car nous serons à deux pas de la lisière des grands genêts, et c'est le signal que j'ai promis aux autres.

— Eh bien ? dis-je alors, car j'avais ou-

blié ma crainte en entendant ces détails si étranges.

— Un moment, dit Maricou : prenez mon fusil, M. de Fernic, car si vous étiez obligé de tirer, Farrenc ne se tromperait pas au son, et il reconnaîtrait que ce n'est pas mon fusil qui a tiré.

Maricou donna son fusil à Fernic, qui hésita à lui tendre le sien.

— Mais cette arme est-elle sûre ? lui dit-il.

— Oh ! reprit Maricou, gardez-les tous les deux, je n'en aurai pas besoin avant de vous avoir rejoint.

— D'ailleurs, lui dis-je, voici les pistolets que j'ai apportés.

Il se baissa, et avant qu'il ne dît un mot, j'avais passé mon bras autour de son cou ; il m'avait emportée, et j'étais de l'autre côté du fossé... Il me déposa à terre et me dit d'avancer tout bas, avec un ton de commandement. Je compris qu'il reprenait la ruse qui devait tromper ses camarades, et je le suivis...

Il marcha comme il avait déjà marché, et je le suivis... Il allait doucement, pour moi sans doute; je le poussai et lui fis signe d'avancer... il marcha plus rapidement. J'avais trop présumé de mes forces : au bout de cent pas, j'étais hors d'haleine.

Il se retourna brusquement en me posant la main sur la bouche, et en murmurant des paroles que je n'entendis pas, sans doute pour couvrir le bruit de ma respiration devenue haletante.

Il avait l'air inquiet; il me laissa le temps de me remettre; puis il se coucha par terre et se releva soudain en frappant vivement la terre du pied... il fit un geste désespéré. Il se recoucha, écouta encore, et se releva encore plus rapidement : sans me parler il me tendit les bras... d'un air désolé je m'y élançai... Aussitôt il se mit à marcher en faisant le plus de bruit possible. Nous arrivâmes ainsi à un chemin qui devait être celui du Ribay, car aussitôt il prit une autre direction,

m'emportant toujours dans ses bras... A la manière dont il respira, je compris que le danger qu'il avait redouté était passé... Je fis un mouvement pour qu'il me déposât à terre : il me serra contre sa poitrine, mais encore une fois sans me parler.

Jusque-là je n'avais pas pensé à l'étrangeté de ma position ; mais à ce moment je me sentis dans les bras d'un homme. J'entendais, je sentais battre son cœur. Un de mes bras lui entourait le cou : j'étais comme un enfant qu'emporte sa nourrice.

Je ne puis dire quel frisson de crainte me parcourut tout le corps, mais il me sentit défaillir, car il s'arrêta tout à coup. Il approcha sa tête si près de la mienne que j'eus peur.

— Encore deux minutes de courage, nous arrivons...

— Mais, lui dis-je, je vous fatigue horriblement.

— Non, me dit-il... mais ôtez-moi mon chapeau : votre robe, en frôlant contre la

paille, m'empêche d'entendre les bruits lointains.

Je tirai alors son chapeau ; il reprit sa marche, et j'abaissai mes yeux sur lui... Je le dominais ainsi : je le voyais comme s'il eût été à mes pieds ; son front était éclairé par une pensée ardente. Cet homme était véritablement beau ; je voyais ses yeux élevés vers moi, comme doivent les voir les anges du ciel qu'on prie à genoux... Il me regarda le regarder... puis il baissa les yeux avec un soupir qui souleva sa poitrine. A ce moment, une détonation violente traversa la lande. Je fus si épouvantée, que je me pressai contre lui, et que j'embrassai sa tête de mes deux mains. Elle était appuyée ainsi sur mon cœur, qui battait violemment. Il demeura immobile. Je me remis un peu.

— Eh bien ! lui dis-je, ne marchons-nous pas ?

— J'écoutais votre cœur, répondit-il en ouvrant ses bras.

Je me glissai à terre.

— Vous avez eu bien peur?...

Il avait raison, et cependant je fus dépitée qu'il n'eût senti que mon effroi dans l'agitation où j'étais... Il reprit son chapeau, et on put voir qu'en le mettant il essuya une larme de ses yeux.

Oh ! c'était mal à ce moment, et pourtant il n'y eut peut-être que de la bonne pitié dans le sentiment qui fit que j'essayai pour ainsi dire de le rapprocher de moi en lui disant :

— Je vous ai fatigué, mon cousin?...

Il avait ce qui fait les cœurs aimants, il comprenait ce qu'on ne lui disait pas.

— Vous êtes bonne, me dit-il d'une voix émue... vous ne m'auriez pas trompé, vous.

— Oh! non, lui répondis-je comme on le fait quand les paroles viennent du cœur sans passer par la pensée et les réflexions.

Il s'arrêta encore... il n'osa plus me comprendre, et me dit :

— Ce coup de feu m'annonce que ces mes-

sieurs sont à la pierre qui chante ;... mais ils n'ont pas su la trouver, quoiqu'elle ne soit pas à deux pas d'eux.

— Allons, lui dis-je.

— Pouvez-vous marcher? reprit-il brusquement.

— Oui, lui dis-je d'une voix ferme.

— Tant mieux, me répondit-il.

Oh! que le cœur est égoïste et cruel... Je voulais savoir ce que voulait dire ce mot, qui pouvait avoir un sens bien ordinaire, qui devait vouloir dire : « Je suis charmé que vous soyez plus forte ; » mais je ne l'avais pas compris ainsi, et je voulais savoir s'il signifiait ce que j'avais deviné.

— Pourquoi tant mieux? lui dis-je.

Il soupira et me répondit :

— Il ne faut pas que nous parlions.

— Mais, lui dis-je, vous ne paraissez plus prendre de précautions, elles sont donc inutiles?

Il ne répondit pas.

— Mais pourquoi m'avez-vous dit : Tant mieux ?

— Parce que je n'aurais plus la force de vous porter.

Cette raison était trop bonne pour la refuser... Je ne dis plus rien. Il se frappa le front, et dit tout à coup :

— Ils n'ont pas un fusil aux huttes pour m'envoyer une balle dans la tête...

Oui, ma chère enfant, nous sommes barbares, nous autres femmes, nous arracherions le cœur à un homme pour y voir l'amour que nous croyons inspirer.

— Vous voulez mourir? lui dis-je. Je le comprends, après ce qui s'est passé pour mademoiselle de Chevalaine.

Il tressaillit, et j'entendis à sa respiration qu'il était suffoqué de larmes.

— Oh! dit-il, ni elle, ni vous, ni personne... Il n'y avait que ma mère qui m'aimait, et je l'ai méconnue... Elle avait raison... elle est vengée... Nous sommes une race

proscrite... et je vais vendre les miens pour vous...

— Pour moi ! lui dis-je.

Il s'arrêta et me tendit la main.

— Pardonnez-moi, je suis bien fou quelquefois... Mais celui qui n'a vécu que d'une vie rêvée, celui qui n'a eu rien de ce qu'ont tous les autres hommes, celui-là doit être si bizarre, si mal appris, qu'on peut le considérer comme un pauvre idiot... Tenez, madame, j'ai souvent rêvé du ciel et des anges qui l'habitent... Oui, souvent au milieu de la nuit, les yeux fixés sur les étoiles, j'ai pensé à un amour qui n'était pas celui que j'éprouvais, à un amour qui s'adressait à une femme douce, faible, ayant un sourire d'enfant, à une femme si souple, qu'elle eût pour ainsi dire tenu dans mes bras quand je l'aurais emportée... Et voilà que tout à l'heure... cette femme...

Je le regardais, tant il me paraissait hardi de me parler ainsi ; mais à vrai dire, il ne me

parlait plus, il était plongé dans le rêve qu'il avait fait. Il ne pensait pas qu'il eût pour ainsi dire touché la réalité... Il tenait ma main et la prit dans les deux siennes, l'appuya sur son cœur, et parlant au ciel, il reprit d'une voix exaltée :

— O mon Dieu, faites du bonheur à ceux qui sont bons... C'est si horrible de souffrir!

— Mais qu'avez-vous donc?... lui dis-je.

Il me regarda sans étonnement, et me dit en souriant :

— Vous ne me comprenez pas, n'est-il pas vrai?... Oh! j'ai mes heures de folie... mais je ne suis pas méchant... Vous avez été bonne pour moi... vous verrez que je suis reconnaissant.

Je le comprenais mieux qu'il ne pensait. J'étais heureuse... J'eus comme une lueur de remords; mais j'étais trop heureuse pour l'écouter. Je n'entendis que mon cœur qui me dit : *Il t'aime!* Il reprit sa marche. Je marchais plus forte et plus légère à côté de lui. Il me

semblait que je venais de m'associer à cette nature puissante et agreste. Nous arrivâmes presque aussitôt près de M. Fernic et de M. Perrin.

— Voilà dix minutes que nous vous attendons, dit M. Perrin.

— Nous avons fait trois fois autant de chemin que vous, dit Maricou.

— Mais vous devez être horriblement fatiguée, me dit M. de Fernic.

— Je ne le suis pas, lui répondis-je.

Je n'avais pas osé lui dire que Maricou m'avait portée dans ses bras.

Maricou se tourna vers moi ; il avait repris son fusil et le rechargeait ; il écouta...

— Au diable ! j'ai oublié les gendarmes ; ils doivent être en marche depuis le coup de feu... Il faut amener les autres par ici ; laissez-moi.

Il marcha vivement dans le gros des genêts, après nous avoir dit :

— Quand je dirai en chantant : *Ne touchez*

pas au feu des morts, arrêtez-vous et attendez pour venir à moi ; vous verrez tout ce qui se passera, et tous nos amis sortiront des genêts quand je donnerai le dernier signal.

— Mais quel est ce signal?

— C'est avec la crosse de mon fusil que je le donnerai, mais ne bougez pas avant que les gendarmes ne soient près de ce feu ; alors amenez-y madame, elle sera en sûreté.

Aussitôt il se mit en marche en chantant un air à trois notes, d'une émotion et d'une tristesse qui me serra le cœur. M. Perrin et M. Fernic se taisaient ; nous marchâmes ainsi longtemps. Je ne puis me rendre compte de ce que je pensais ; mais, à ce moment, j'étais associée à la destinée de Maricou, il me passait dans l'esprit comme un fantôme de moi-même, où je me voyais, sous les haillons d'une bohémienne, suivant Maricou à une entreprise de cette vie sauvage. J'étais si absorbée par cette espèce de vertige, qu'il fallut que

M. Perrin m'arrêtât à l'instant où Maricou dit le signal : « Ne touchez pas au feu des morts. » Je le suivais ; je l'aurais suivi. Si je n'avais appris depuis quel était le charme qui m'entraînait, j'aurais cru à une de ces fascinations surnaturelles que possède cette race maudite. Enfin, je m'arrètai, Maricou continua sa route, et je pus voir un spectacle bien extraordinaire.

Dans un endroit découvert, qui avait à peu près cinquante pas de diamètre, je vis assemblés une centaine d'hommes et de femmes assis en cercle. Au centre de ce cercle était une énorme pierre noire entourée de flambeaux faits d'étoupes grasses tordues autour de petites baguettes de bois vert fichées en terre. Sur la pierre était posée un long corps blanc, que je compris devoir être le cadavre de Marianne. Près de cette pierre et de ce cadavre était un homme debout, portant par-dessus ses habits une espèce de jupon, retenu par des bretelles sur les-

quelles reluisaient des plaques de métal.

Il était très-concevable que tous ceux qui se trouvaient là, les yeux incessamment fixés sur ces lumières vacillantes, ne pussent apercevoir ceux qui, comme nous, étaient dans l'ombre. D'ailleurs on sait qu'une vive lumière, interposée entre deux regards, est comme un voile qu'ils ne peuvent percer. Je crus reconnaître l'homme qui était près de la pierre pour ce Farrenc que j'avais vu la veille aux huttes.

Personne ne bougea quand Maricou arriva ; il traversa le cercle des spectateurs, écartant du pied celui qui lui fermait le passage, et marcha jusqu'auprès de la pierre où se tenait Farrenc, que Fernic et M. Perrin avaient tout à fait reconnu. Le bruit du chant de Maricou nous avait empêchés d'entendre celui d'une sorte de psalmodie que chantaient tous ces gens, en se balançant d'un côté à l'autre. Maricou, arrivé près de la pierre noire, fit un signe à Farrenc,

et ce signe semblait lui ordonner de sortir de l'enceinte illuminée où il se trouvait. Mais Farrenc n'obéit pas. Maricou promena ses regards autour de lui et éleva la main. Personne ne bougea et les chants continuèrent.

— M'avez-vous compris ? s'écria-t-il d'une voix tonnante.

Farrenc lui répondit pendant que le chant continuait :

— Le fils n'a pas le droit de parler tant que la mère n'est pas couchée sous la terre des genêts.

— Tu as raison, Farrenc, dit Maricou avec amertume ; et tant que la mère est sous l'abri du ciel et non point sous la terre, nul n'a le droit de se parer de sa robe de maîtresse et de reine.

— Les hommes et les femmes m'ont élu maître.

— Cela devait être, dit Maricou, car celle qui est là sur la pierre vous l'a dit souvent : « Le jour où les enfants des huttes prendront

pour chef le plus lâche et le plus méchant de la tribu, ils seront perdus à tout jamais. »

— Non, non, ils ne sont point perdus, dit Farrenc avec exaltation, car ils vont être riches.

— Tu es fou, Farrenc, dit Maricou; tu crois que tu les enrichiras, parce que tu as volé cette nuit le trésor du comte de Chevalaine, mais ni toi ni eux ne garderont ce trésor.

— Et qui viendra nous le prendre?

— Moi, dit Maricou, moi à qui il appartient.

Un murmure menaçant se leva du cercle, et Maricou considéra un moment Farrenc, puis il promena ses regards sur tous ses compagnons. Il resta un moment silencieux, et par un mouvement imperceptible il examina son fusil; en même temps, Farrenc sembla chercher quelque chose sous ses haillons.

— Diable! dit Maricou, il me paraît que ce n'est pas seulement l'or du comte de Chevalaine que vous avez pris. L'eau-de-vie y a

passé de même, et elle vous donne un courage que je ne vous connaissais pas.

— Que viens-tu faire ici ? dit Farrenc avec violence : car le mépris avec lequel Maricou avait traité les misérables habitants des huttes les avait pour ainsi dire rejetés dans la stupide lâcheté dont l'ivresse semblait les avoir tirés un moment. Que viens-tu faire ici, toi qui as renié les tiens, qui as abandonné ta mère, et qui n'as pas une larme pour son cadavre ? Est-ce que vous souffririez qu'il parle dans notre assemblée, vous autres? reprit Farrenc.

— Ils le souffriront, dit Maricou, et tu le souffriras. Je ne suis pas venu ici pour savoir ce que vous voulez que je fasse, mais pour que vous fassiez ce que je veux...

— Il faut le tuer... le tuer... le tuer..., s'écria Farrenc, en roulant ses yeux qu'agitait une fureur excitée par l'eau-de-vie qu'il avait bue.

Quelques voix répondirent :

— Il faut le tuer.

Et une partie des hommes qui faisaient le cercle se levèrent. Farrenc crut à un mouvement d'élan, tira un long couteau de dessous ses habits, et se jeta sur Maricou. Celui-ci le repoussa de la crosse de son fusil et le renversa par terre... Tous ceux qui s'étaient levés reprirent leur place, et Farrenc lui-même resta immobile, comme frappé d'un coup mortel.

— Allons, allons, dit Maricou, vous savez bien que c'est un jeu qu'il vous est défendu de jouer avec moi.

Ce cercle d'hommes s'accroupit presque jusqu'à terre ; il semblait qu'il y eût dans ces natures énervées par la débauche et la misère une crainte ignoble de la force physique ; et je m'imaginai que Maricou avait voulu se poser en héros en nous parlant des dangers de son entreprise. Je me dis alors que, puisqu'il pouvait à lui seul maintenir tous ces gens, ç'avait été beaucoup de précautions que tous

les auxiliaires qu'il avait amenés. Il y eut cependant un moment de silence qui avait quelque chose d'effrayant.

Maricou devint plus sombre, et reprit :

— Vous savez pourquoi je suis venu ?

Personne ne répondit.

— Vous pensez que je veux ravoir le trésor du comte de Chevalaine ?

Ce fut un silence profond.

— Tu m'entends, Farrenc? dit Maricou.

Farrenc demeura immobile.

— Oh ! lui dit Maricou, tu n'es pas mort, et je te tirerai les paroles de la bouche, Farrenc... Allons, lève-toi ! ajouta-t-il en le poussant du canon de son fusil.

Mais Farrenc ne bougea pas...

— Ah ! fit Maricou, tu me prends pour un homme que tes comédies peuvent tromper... Non, Farrenc, il faut que tu répondes, et tu répondras.

Il détacha aussitôt la bretelle de cuir de son fusil et en frappa Farrenc avec tant de

force, que nous entendîmes le coup résonner sur les os de ce misérable. Il m'échappa un léger cri; mais ni Farrenc, ni les hommes du cercle ne bougèrent... Seulement des regards étincelants se croisèrent, et quelques-uns semblèrent se diriger vers l'endroit où nous nous tenions. M. Perrin me serra le bras pour me faire taire.

— Ah! ce n'est pas assez? dit Maricou en frappant encore Farrenc; eh bien! nous allons continuer. Je te ferai parler, Farrenc, je te le jure, dussé-je t'arracher les dents et les ongles les uns après les autres.

Cette menace faite avec une véritable colère ne produisit aucun effet, Farrenc demeura immobile. Cette puissance d'inertie était de beaucoup supérieure à une résistance armée, et M. Perrin dit tout bas à M. de Fernic :

— Si cet homme peut supporter de pareils coups, je ne vois pas ce qu'il peut espérer obtenir.

— Ah! fit Maricou presque aussitôt, tu le

sais, Farrenc, tu as sans doute promis à ceux qui t'ont nommé maître de tout souffrir plutôt que d'avouer où le trésor est caché, et tu leur montres que tu as du courage... eh bien ! moi je vais leur dire la vérité... à ceux qui t'ont choisi pour le chef... Tu as vendu le secret des huttes !

A ces paroles Farrenc se releva soudainement en disant :

— Il ment... il ment...

Maricou sembla hésiter, puis, arrachant tout à coup le long linceul blanc qui couvrait le cadavre de sa mère, il s'écria :

— Viens donc répondre à celle dont tu veux prendre la place que tu n'as pas vendu les secrets à un étranger.

— Je ne les ai pas vendus, car je les ignorais.

— Quoi ! s'écria Maricou, tu ignorais ce qui s'était passé pour la mort de Marie, toi qui avais tendu la corde sous les pieds de son cheval !

— Je le savais, mais je ne savais pas ce

que Marianne a raconté à ces deux hommes venus de Paris, et à cette femme qui les a amenés ici. Je n'étais pas seul derrière la porte secrète de la chambre blanche quand elle a dit ce qui s'était passé chez la Bertrande; je n'ai donc pas vendu les secrets : seulement je les ai dits à celui à qui ils pouvaient servir de défense contre mes ennemis.

— Tu mens, Farrenc; ma mère n'a point raconté ce que tu dis.

— Je viens de te dire que je n'étais pas seul à l'écouter lorsqu'elle a fait ce récit.

— Tous ceux qui s'y trouvaient avec toi ont menti...

Un murmure violent parcourut tout le cercle.

— Ceux qui ont dit cela, fit Maricou, sont ceux qui t'ont aidé à voler le trésor, et ils sont tes complices dans la tromperie que tu as méditée. Car je vous ai suivis, Farrenc, et je sais déjà que vous avez caché plus de la moitié du trésor dans la lande.

— Eh bien ! va la chercher. Tu dois être content, puisque c'est la meilleure part de ces richesses, repartit Farrenc avec dédain.

Je crus entendre un bruit léger à quelques pas de nous, puis un ricanement moqueur partit de tous les côtés du cercle, et je vis Maricou pâlir.

— Vous ne savez donc pas ce qui vous menace? reprit-il avec emportement; vous ne savez donc pas que vous êtes entourés de gens armés, et que si tu ne me rends pas tout de suite le trésor que je te demande... vous serez tous massacrés ?

— Écoute, dit Farrenc en frappant la pierre noire de son couteau ouvert, tu crois follement savoir tous les mystères des huttes, et tu n'es pas digne de t'asseoir dans le cercle des enfants. Oui ! oui, nous savons qu'il y a autour de nous des hommes armés pour nous exterminer ; mais si tu avais mieux écouté les bruits de la lande, tu aurais reconnu qu'à mesure que vous avanciez, d'autres avan-

çaient après vous... Nous sommes quelques-uns ici enfermés par les gendarmes et les gens du château, mais vous êtes tous enfermés par les frères, que vous ne voyez pas.

— N'ai-je pas entendu le signal qu'ils viennent de te donner? dit Maricou... Pauvre fou! mais c'est ce que j'attendais, car il faut qu'ils m'entendent tous pour savoir ce que tu es.

Maricou monta sur la pierre, et élevant la voix, il s'écria :

— Enfants de la lande, ai-je jamais vendu l'un de vous, trompé l'un de vous? Vous ne répondez pas, parce qu'aucun n'ose m'accuser... Eh bien! je vous dis, moi, que vous avez élu chef un meurtrier.

— Je prends la vie de nos ennemis comme je leur livre la mienne, dit Farrenc d'un ton farouche; le loup dévore le berger qui lance ses chiens contre lui; c'est le droit des brutes, et c'est bien celui des hommes.

— Oui, Farrenc, mais le loup ne tue pas

la louve, et tu as tué ta femme... Où est Francine, Farrenc?

— Elle s'est échappée de la hutte, et n'a plus reparu... elle s'est tuée.

— Non, Farrenc, elle a été tuée dans la hutte, et tu as été jeter son cadavre dans le Saut-du-Cerf... Il y est, et ceux qui voudront le voir demain, pourront l'y trouver, et ils jugeront, en voyant les traces qui sont sur son corps, si Francine est morte par sa volonté, ou parce que tu l'as frappée...

A cette accusation, tout le monde se leva, et un murmure effrayant glissa, pour ainsi dire, sur toute la surface de la lande. Alors nous comprîmes que nous étions entourés de tous côtés; à deux pas de moi j'entendis des voix qui chuchotaient, je me sentis prise d'un effroi soudain. Maricou se tourna de notre côté.

— Où sont ceux à qui il appartient de juger cet homme? dit-il.

— Nous voici, dirent quelques hommes

qui sortirent des genêts comme des ombres.

Maricou les regarda attentivement, et leur dit :

— Vous n'aurez pas le droit de juger, car vous êtes complices du crime d'aujourd'hui ; vous avez aidé Farrenc à cacher une part du trésor.

Ces hommes se regardèrent entre eux.

— Où l'avez-vous cachée? dit Maricou.

L'un d'eux fit un mouvement.

— Taisez-vous ! s'écria Farrenc oubliant qu'il avait nié déjà avoir soustrait une partie de ce qu'il avait volé... Taisez-vous, c'est un piége qu'il vous tend pour savoir où il est.

— Je le sais, dit Maricou en regardant Farrenc... Je te sais traître et sacrilége... tu l'as caché sous cette pierre que personne n'ose toucher, et qui n'est destinée qu'aux funérailles des nôtres. Tu en as fait un usage infâme... tu mérites la mort.

— Est-ce vrai? s'écria-t-on de tous côtés.

Maricou prit la pierre et la poussa, le ca-

davre de sa mère qui était dessus roula par terre, et Farrene s'écria avec un accent de triomphe sauvage :

— Voilà le sacrilége, il l'a jetée sur le sol et la foule aux pieds ; c'est un fils maudit...

Mais Maricou s'était adressé à un sentiment bien plus fort que celui du respect pour les morts, et on s'écria de tous côtés :

— Le trésor, le trésor...

— Venez le prendre, dit Maricou en saisissant son fusil par le canon et en menaçant ceux qui voulaient s'approcher.

— C'était le signal convenu avec les gendarmes de M. Pa... Ils sortirent tout à coup des genêts, en tirant en l'air des coups de fusil qui dispersèrent toute cette foule. M. Fernic et M. Perrin, entraînés par le mouvement, oublièrent que Maricou leur avait recommandé de ne pas me quitter... Ils s'élancèrent... J'allais les suivre lorsque tout à coup je me sentis saisir et renverser par terre. Je poussai un cri qui se perdit dans le tumulte général...

Je sentis un genou se poser sur ma poitrine : je crus reconnaître Farrenc... le couteau levé... Je fis un effort désespéré pour me soustraire au coup fatal... lorsque tout à coup le couteau qu'il tenait lui échappa. Les yeux roulèrent rapidement dans leur orbite... Je le sentis tressaillir sur mon corps. Il tendit les mains vers moi et me prit par le cou... Je saisis ses mains : je m'attendais à une lutte... Les bras flasques et mous de cet homme se plièrent. Je ne puis te dire quelle horreur me prit à ce contact hideux... ce n'était plus qu'un cadavre. J'avais eu de la force pour défendre ma vie ; je n'en eus pas contre le dégoût d'un si terrible attouchement. Je m'évanouis. »

Pendant que les scènes rapportées dans la lettre de madame Cros, dont nous avons donné un extrait à nos lecteurs, se passaient dans la lande, des événements non moins importants s'accomplissaient dans le château.

Lorsque tout le monde fut parti, M. Cros se rendit dans la chambre de George de Chevalaine, et le trouva plongé dans de profondes réflexions, les yeux attachés sur une lettre cachetée de cinq cachets, et dont la suscription avait quelque chose d'inusité.

Elle portait ces mots :

« A notre famille. »

Cela voulait dire, non-seulement que cette lettre ne s'adressait à personne en particulier, mais encore qu'elle était écrite au nom de plusieurs personnes.

M. Cros le comprit ainsi, car lorsque George la lui montra du doigt sans prononcer une parole, le banquier lui dit :

— Ce sont vos adieux et ceux de votre sœur?

— Oui, fit George d'un ton sourd ,,et je vous serai obligé de vouloir bien les remettre à nos parents.

— Mais, lui dit M. Cros, puisque nous partons ensemble, je ne puis m'en charger.

George le regarda d'un air étonné.

— Personne ne vous a-t-il averti ? dit M. Cros ?

— Nous partons ? reprit George en paraissant réfléchir profondément.

— Sans doute, et c'est M. Pa... qui a arrangé tout cela. Comme je me trouve dans la nécessité de faire un petit voyage en Angleterre, il a pensé que c'était un excellent moyen d'assurer votre fuite ; car nous avons tous aisément compris que c'était dans le but de faire échapper votre sœur que vous étiez resté au château.

George regarda M. Cros avec une anxiété assez difficile à comprendre.

— Comment, lui dit-il d'une voix émue, vous avez tous pensé que ce serait possible, que c'était assez...

M. Cros ne comprit pas, et personne n'eût pu comprendre sans doute à quelle pensée répondaient ces paroles, et il repartit :

— Sans doute, c'est possible ; mais, pour

cela, il faut nous hâter; à minuit, nous devons être en route...

— A minuit, dit George, et vous consentez à nous emmener?

— Mais, fit M. Cros, qui, dans la mauvaise position où il se trouvait, n'était pas fâché de rencontrer quelqu'un qui fût dans une position encore plus mauvaise et à qui il pût faire sentir son importance; mais, si votre sœur ne fuit pas, comment voulez qu'elle échappe à sa condamnation?

— Elle y échappera donc? dit George dont les idées semblaient se troubler.

— Mais, dame, une fois hors de France, le jury peut faire tout ce qu'il voudra, on l'attrapera si l'on peut.

George se leva tout à coup et parut se remettre dans l'idée qui le préoccupait à l'arrivée de M. Cros; il baissa les yeux, se recueillit et dit :

— Oui, oui, elle peut échapper au châti-

ment, mais non point à la condamnation… et à la honte.

— Ah! fit M. Cros, à cela il n'y a point de remède.

— Peut-être, fit George d'un ton si sombre qu'il frappa M. Cros, malgré la pensée personnelle qui le préoccupait; mais, reprit rapidement Chevalaine, ce n'est pas pour nous seulement que vous avez résolu ce voyage en Angleterre?

— Je me serais peut-être décidé à le retarder, sans cette circonstance, fit M. Cros, qui ne pouvait s'empêcher de faire valoir comme un service ce qu'il faisait dans son intérêt propre, mais j'ai cru que vous pourriez profiter de mon départ…

— C'est impossible, dit George brusquement; partez, monsieur, partez… Je vous remercie de vos bonnes intentions… mais ne vous occupez plus de moi ni de ma sœur. J'ai pris mes mesures pour que rien de ce que je dois faire ne puisse être empêché… mais il

vaut mieux que vous ne soyez pas au château.

M. Cros ne comprit pas ce que voulait dire George; mais il ne chercha point à s'en rendre compte, et très-heureux au fond d'être débarrassé d'une compagnie qui pouvait appeler la gendarmerie sur ses traces, il dit à Chevalaine :

— J'ai fait tout ce que me commandent la pitié et mes devoirs de parent; vous me refusez... ce n'est pas ma faute.

— C'est dit, monsieur, fit George, et personne ne vous accusera de n'y avoir pas mis de bonne volonté.

M. Cros salua George, et en ce moment il se passa une de ces petites choses qu'on s'étonne de n'avoir pas comprises quand l'événement est venu nous en montrer le sens... Comme M. Cros allait se retirer, George, qui le connaissait à peine, et qui ne pouvait éprouver pour lui aucune sympathie, George lui tendit la main, et lui dit d'une voix pleine d'émotion :

— Adieu, mon cousin... adieu, car vous êtes le mari de ma cousine, vous êtes de ma famille, et vous serez le seul à qui je dirai adieu.

— Vous partez donc de votre côté, cousin? lui dit M. Cros, que cet adieu étonna.

— Oui... oui... je pars, répondit Chevalaine... je partirai aussi...

Il s'arrêta, son œil parut se troubler, et il reprit en souriant tristement :

— Vous avez une belle et bonne femme, monsieur, belle et bonne, et honnête femme... Ah! il faut l'aimer et la rendre heureuse... Quelle joie au cœur d'un homme, d'un mari ou d'un frère qu'une femme... comme elle... Adieu, adieu; vous lui direz que je savais ce qu'elle valait... adieu...

Une émotion cruelle semblait s'emparer de George; il se détourna tout à coup et ajouta brusquement :

— Adieu, monsieur.

M. Cros lui rendit son adieu, s'éloigna et

alla donner l'ordre d'atteler. Il avait passé, comme Chevalaine, une partie de la soirée à écrire. Il laissa ses lettres sur la table et partit.

A peine la voiture avait-elle franchi la porte du château que George sortit de sa chambre. Il descendit lentement au rez-de-chaussée et marcha vers la salle basse où l'on avait enfermé d'Astorc. Comme il s'y attendait, le gendarme qu'on y avait d'abord placé avait été éloigné, mais il trouva la porte fermée. Il s'arrêta comme frappé d'un coup violent. Il semblait que tout l'édifice d'un plan longuement médité et bien arrêté s'écroulait tout à coup devant un obstacle si facile à prévoir. En effet, du moment qu'on voulait retenir d'Astorc prisonnier, il était naturel qu'on ne donnât pas le pouvoir de le faire évader à qui le voudrait. George laissa échapper un jurement sourd, et demeura immobile à cette porte. Aussitôt il entendit à travers la serrure ces mots :

— Est-ce toi, Philippe?

C'était le nom d'un des gardes du château.

— Oui, repartit George à voix basse.

— Ouvre donc...

Le visage de George s'éclaira d'une joie sauvage... et il reprit:

— Je n'ai pas la clef...

— Mais, repartit d'Astorc, Gauger a dû te dire où il l'a cachée...

George respira, mais la pensée de cet homme n'était pas assez rapide pour qu'il trouvât immédiatement la réponse qu'il devait faire, il tourna autour de la pièce où il se trouvait comme un homme qui a besoin de laisser exhaler sa joie... puis il revint à la porte, devant laquelle il s'arrêta encore. Le désappointement qui l'avait frappé à l'aspect de cette porte fermée sembla le reprendre. Il se mordit les lèvres... et jeta sourdement ces mots par la serrure :

— Je ne la trouve pas...

— Imbécile! murmura d'Astorc, elle est

sous la housse du fauteuil qui est à gauche de la cheminée.

George courut à ce fauteuil et trouva la clef... il la considéra avec une sorte de ravissement.

— Eh bien ! dit tout bas M. d'Astorc, l'as-tu ?...

— Oui... oui, répondit George d'une voix forte, mais sans bouger de place.

Il mit la clef dans ses dents et tira de sa poche une corde à laquelle il avait fait un nœud coulant et l'examina.

Son œil était hagard, et ses mains tremblaient convulsivement.

— Eh bien ! viens-tu ? dit d'Astorg d'un ton affermi, pour montrer qu'il avait été étonné de la voix qui lui avait répondu et de l'accent de la réponse.

— J'y vais, j'y vais, répondit George du même ton ; et il s'élança vers la porte. Un cri d'effroi partit de l'intérieur de la salle basse. D'Astorc avait reconnu tout à fait la voix de

Chevalaine, George put entendre que d'Astore promenait rapidement ses mains sur la porte comme pour y chercher un verrou qu'il pût fermer ; il mit rapidement la clef dans la serrure et la porte céda...; par un effort désespéré de d'Astore, elle se referma. Une lutte s'établit entre ces deux hommes, dont chacun poussait cette porte de son côté. D'Astore ne manquait point de force, et la peur la doublait ; mais M. de Chevalaine appuya son épaule contre la porte et elle s'ouvrit tout à coup... George avait apporté une lanterne qu'il avait déposée à terre au moment où il avait relevé la housse du fauteuil pour y prendre la clef ; lorsqu'il entra dans la salle basse il se trouva dans la plus profonde obscurité... Un silence profond y régnait aussi... il fit quelques pas en disant :

— Où êtes-vous ?... où êtes-vous donc ?...

Rien ne répondit.

— Est-ce que je l'aurais tué comme ça ? murmura George.

Il se pencha à terre, chercha avec ses pieds et ses mains... mais il ne trouva rien. La lumière de la lanterne pénétrait si faiblement par la porte ouverte qu'il ne voyait pas à deux pas de la porte...

— Oh ! je te trouverai ! dit-il en marchant vers le fond de l'appartement. Il arrivait au mur lorsqu'il entendit un léger bruit derrière lui, il se retourna et vit d'Astore qui cherchait à s'échapper : il s'élança sur lui d'un seul bond comme un lévrier sur le lièvre qu'il voit à sa portée ; d'Astore poussa un cri terrible, mais il tomba aussitôt renversé à terre. George le tenait d'une main à la gorge, les deux genoux appuyés sur sa poitrine ; Arthur se débattait, arrachant, de ses deux mains convulsivement contractées, les vêtements de Chevalaine, qui lui disait :

— Tais-toi !... tais-toi ! lâche. Ah ! tu as séduit ma sœur et tu l'as accusée ! ...

A ce moment, Arthur parvint à mordre la main qui le tenait.

— Mords donc, chien..., dit George, qui, de la main qu'il avait de libre, essayait de passer le nœud coulant autour du cou d'Arthur... mords, chien enragé!...

En parlant ainsi, il lui serra la gorge avec une telle violence qu'il entendit râler le malheureux Arthur.

— Ah! reprit-il, tu veux m'échapper... et me faire pitié? oh! non... non...

Il le serra avec une telle violence pour arrêter les dernières convulsions de cette tête qui s'agitait, que tout bruit cessa, et que lorsqu'il fut parvenu à lui passer le nœud coulant autour du cou, la tête flotta immobile dans ses mains... George ne s'en aperçut pas et il lui dit :

— Je te pends comme un chien... Je n'ai pas voulu te faire sauter le crâne comme à un homme... meurs comme une bête immonde... Je te crache au visage...

Il s'arrêta et secoua cette tête qui roula sur le carreau; puis il alla relever sa lanterne et

vint regarder Arthur... il poussa encore la tête du pied... elle se ballotta de ce mouvement inerte qui annonce que toute force interne a cessé, et George dit, en jetant sa corde avec mépris sur le cadavre :

— Comme il est mort vite!

Puis il leva les yeux au ciel en disant :

— Ça va être plus difficile à présent.

Il quitta la salle comme un homme ivre, d'un pas incertain et chancelant ; mais de même que l'homme pris de vin, dont une idée s'est emparée, et qui la poursuit avec une stupide persistance, il remonta au premier étage, trébuchant à chaque pas... Arrivé au sommet de l'escalier, il s'arrêta... il sentait bien qu'il n'avait plus la possession de sa volonté, et qu'elle l'entraînait en vertu d'une résolution prise d'avance, mais dont il ne se rendait plus compte. Il se secoua comme pour s'arracher à ce vertige horrible, mais il ne put y parvenir et continua son chemin en murmurant :

— Puisque ça doit être, ce sera.

Il arriva ainsi à la porte de Lucie et frappa.

— Entrez, dit Lucie.

Cette voix le fit tressaillir ; il hésita et ne répondit pas.

— Entrez donc, dit Lucie.

— Elle le veut, murmura sourdement Chevalaine ; et il entra.

Lucie le regarda et recula... il avait les yeux injectés de sang, le visage marbré d'un blanc livide et de taches violettes. On eût dit un homme arrivé à ce comble de l'ivresse que les médecins appellent le *delirium tremens;* la lutte qu'il venait de soutenir avait rejeté sur son front ses longs cheveux blonds qui pendaient jusque sur ses yeux.

— D'où viens-tu? malheureux, s'écria Lucie qui se méprit à ces signes et qui crut à un horrible état d'ivresse.

— Je viens de le tuer, dit Chevalaine en fermant la porte derrière lui.

Lucie lui saisit les mains et les regarda :

un effroi indicible se peignit dans ses yeux... cependant elle murmura d'une voix sourde :

Il y a du sang...

George abaissa sur sa main un regard hébété, il examina le sang comme s'il ne comprenait pas d'où il pouvait venir, et dit enfin avec un affreux sourire :

— C'est vrai, il m'a mordu.

— Tu l'as donc tué !... s'écria Lucie en prenant son frère au collet.

— Oui, oui, je l'ai tué, et c'est ton tour, fit George en la regardant fixement.

Lucie se recula et eut peur.

— Tu veux me tuer, dit-elle... toi, George... tu veux me tuer... ce n'est pas possible, ce n'est pas vrai...

Chevalaine ferma les yeux et il reprit en se parlant à lui-même :

— Non, ce n'est pas ça... et pourtant il faut qu'elle meure...

— Mais que dis-tu ! s'écria Lucie, à quoi penses-tu ?

— Oh ! reprit George, j'ai bien pensé à tout... oui, oui, j'ai bien raisonné tout ça... et maintenant, voilà que je ne sais plus, que je ne me rappelle plus... mais c'est décidé...

Il s'arrêta et reprit encore avec ce même accent égaré :

— Tiens, tu vois bien que c'est décidé... j'ai apporté mes pistolets : un pour toi, un pour moi...

Lucie prit d'un mouvement désespéré le pistolet que lui présentait son frère...

— A bonne heure, reprit celui-ci, tu me comprends...

Il dirigea son pistolet sur sa sœur et lui dit d'un ton farouche :

— Au troisième coup ensemble...

— Mais je ne veux pas mourir ! s'écria tout à coup Lucie.

George la regarda fixement : ce mot parut faire tomber l'espèce de voile qui enveloppait son intelligence : ses yeux s'éclairèrent. son teint resta pâle ; le sang qui bouillait à

la tête reflua au cœur, et il dit d'une voix ferme et menaçante :

— Ah ! tu ne veux pas mourir maintenant !

— Va-t'en, lui dit Lucie avec mépris, tu es soûl.

George marcha à elle ; une résolution terrible, mais intelligente, animait son visage.

— Lucie, dit-il à sa sœur, il faut mourir...

— George, George ! cria-t-elle en reculant.

Il lui saisit la main qui tenait le pistolet et reprit :

— Il faut mourir.

— Mais pourquoi? reprit-elle d'une voix épouvantée.

— Pourquoi? reprit-il sourdement, parce qu'il ne faut pas que mademoiselle Lucie de Chevalaine paraisse au tribunal comme y a paru Marianne; parce qu'il ne faut pas qu'elle soit condamnée et guillotinée...

— Mais je puis partir et m'en aller, dit Lucie.

— Et moi, je serai donc guillotiné? car je ne partirai pas... et je te dis que je l'ai tué...

— Ce n'est pas vrai, dit Lucie avec une horrible colère... tu ne l'as pas tué...

— Veux-tu le voir? lui dit George en la tirant pour la faire sortir de la chambre.

— Oh! tu l'as fait, dit-elle, bête brute et féroce!

— Lucie, répliqua George en la repoussant et en lui arrachant le pistolet qu'elle avait gardé : je t'ai jugée et je t'ai condamnée. Misérable! tu as tué ta cousine, tu as été la maîtresse du dernier des lâches. et, lâche comme lui, tu as fait tuer un enfant au berceau pour cacher ton infamie.

— George! assez, dit Lucie avec emportement, et ne pouvant s'imaginer que c'en était fait de l'empire absolu qu'elle avait exercé sur son frère... Assez... je te dis que tu es soûl.

— Tu me fais honte. Lucie, lui dit son

frère ; je m'étais imaginé qu'on n'avait pas le courage de tuer sans avoir celui de mourir. Veux-tu savoir ce que je me suis dit ? Eh bien ! elle a été coupable, elle a fait des crimes pour cacher sa honte, c'est bien, c'est tout simple ; mais à présent que sa honte est connue et avérée, elle n'en voudra pas plus qu'elle n'en a voulu... C'est tout simple, et j'irai lui dire : Voilà de quoi mourir. C'était pourtant bien raisonné ; et comme, moi, je t'aime, vois-tu, comme après toi je n'ai plus rien à aimer, je me suis dit : Eh bien, je mourrai avec elle, ça lui donnera du courage... Tu vois bien, Lucie, que j'ai raison... que veux-tu faire à présent ?...

— Et tu l'as tué ! dit Lucie en éclatant en larmes.

Chevalaine regarda sa sœur, il ne comprenait pas qu'après ses lâchetés, d'Astore pût garder encore une place, si misérable qu'elle fût, dans les regrets de Lucie ; il ne connaissait pas cette passion effrénée qui absorbe,

dévore, anéantit tout sentiment, toute dignité, toute pudeur.

— Mais sans lui, lui dit-il, s'il ne t'avait pas accusée, tu ne mourrais pas.

— En serais-je moins coupable? lui dit Lucie effrontément.

— Mais on ne le saurait pas, repartit Chevalaine.

— On ne le saurait pas, dit Lucie... ce n'est donc pas pour mon crime, c'est donc pour la honte que tu veux me tuer?

Cet étrange raisonnement étonna George, il ne s'était pas fait cette objection...

— Tu veux donc vivre avec la honte alors? lui dit-il?

— Oui, lui dit-elle.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-il, est-ce possible!... Comment, toi, Lucie, toi qui es si fière, toi qui me reprochais quelquefois de compromettre notre nom, toi, tu veux vivre déshonorée, perdue, jugée, condamnée!...

— Mais je te dis que je peux fuir...

— Lucie ! Lucie !... reprit George, je t'en prie, je t'en supplie, un moment de force, un moment de courage !... Ce n'est rien... c'est une seconde sans souffrir... Tiens, prends ce pistolet... là, sur ton cœur...

Lucie le repoussa avec épouvante.

— Eh bien ! lui dit-il, si tu n'oses pas, je te tuerai.

Lucie s'arrêta, regarda son frère avec des yeux d'hyène, un sourire indicible agita ses lèvres, et elle lui dit :

— Eh bien ! puisqu'il faut que nous mourions tous deux, commence... je t'imiterai...

George arma un pistolet, se l'appuya sur le front...Lucie le suivit d'un regard anxieux ; malheureusement pour elle, George vit ce regard.

— Ah ! s'écria-t-il dans un mouvement d'exaspération, tu es une infâme... Assez de crimes, assez; à genoux, et demande pardon à Dieu de tes fautes !...

George, je t'en prie! cria Lucie.

— Tu voulais me faire tuer et te sauver ensuite : à genoux! dit-il en la saisissant par le bras et en la renversant à ses pieds.

— Mon frère! mon frère!... cria-t-elle en se débattant, grâce... grâce!... je mourrai tout à l'heure...

Elle leva ses yeux égarés sur son frère, qui lui mit le pistolet sur la tête... elle poussa un cri terrible... Il ferma les yeux et tira... Lucie tomba à terre... elle était morte. A cet aspect, George se jeta à genoux près d'elle, prit ce cadavre sanglant dans ses bras et se mit à crier en fondant en larmes :

— Pauvre sœur! pauvre sœur!...

Extrait de la lettre de madame Cros.

« Lorsque je revins à moi, je me trouvai entre M. de Fernic et M. Perrin ; c'est alors que j'appris comment j'avais été sauvée. Maricou, par une de ces audacieuses adresses que j'avais

trouvées dans les romans, et que je croyais des inventions de l'auteur, avait tiré sur Farrene, qu'il ne voyait pour ainsi dire pas, et il l'avait frappé d'une balle au moment où le bras de l'assassin, levé sur moi, avait dépassé la hauteur des genêts. J'appris en même temps que l'on était parvenu à retrouver la presque totalité de l'or enlevé des souterrains du château ; mais je ne vis point Maricou : il avait accompli ce qu'il avait promis en remettant aux héritiers les richesses qui leur avaient été soustraites par la faute de sa mère ; puis il s'était éloigné. M. Pa..., qui, avec M. Carnisson, avait fait une espèce de procès-verbal des faits qui s'étaient passés, vint près de moi, et me dit :

— Vous sentez-vous la force de retourner au château?

— J'essayerai, lui répondis-je en faisant un effort pour me lever.

Je ne pus y parvenir, et M. Pa... reprit avec impatience :

— Il faudrait cependant nous hâter, ce fou de Maricou est capable de les suivre.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? dis-je aussitôt à M. Pa..., si ce Maricou...

— Il nous a quittés. Autant que j'ai pu deviner son intention, car avec ce garçon, il faut plutôt se fier à ce qu'on croit, qu'à ce qu'on voit, il est allé au château, quoiqu'il n'en ait point pris le chemin.

Il faut bien vous l'avouer, je fus irritée de cet abandon ; oui vraiment, il m'avait semblé qu'il y avait entre cet homme et moi, un lien qui ne pouvait être ainsi brisé sans une explication, sans un adieu... mais apparemment, il ne tenait qu'à mon cœur, puisqu'il ne s'était pas senti retenu par le besoin de savoir ce que j'étais devenue.

M. Pa... continua :

— Ainsi donc, dit-il, si vous pouvez dominer votre faiblesse, partons, madame, partons.

Je m'étais remise du vif désappointement que j'avais éprouvé, et je dis à M. Pa... :

— Vous comprenez bien, monsieur, que, quelle que soit la rapidité de notre marche, nous ne pourrons atteindre M. Maricou, qui est parti depuis longtemps.

— Mais il nous quitte à l'instant même, repartit M. Pa...

— Il a attendu que vous fussiez tout à fait remise, reprit M. Perrin d'un ton sardonique, et je pensais que vous l'aviez aperçu près de vous, car le premier mot que vous ayez prononcé est son nom.

Je fus blessée du ton dont M. Perrin me fit cette observation, quoique j'eusse éprouvé un contentement involontaire en apprenant que Maricou ne s'était éloigné qu'après s'être assuré de mon état. Je sentis que je lui répondrais aigrement, et je me contentai de dire à M. Pa... :

— Partons donc, monsieur, la force ne manque jamais à qui a assez de courage.

C'était une de ces phrases toutes faites, qu'on peut jeter à la tête des autres quand

on veut leur persuader qu'ils peuvent faire quelque chose, mais qu'il ne faut pas s'adresser à soi-même, de peur de les démentir à l'instant même.

Je voulus encore une fois me remettre en marche ; je parvins à faire quelques pas, mais je ne pus me soutenir sur mes pieds, ils étaient affreusement endoloris, et une fatigue invincible brisait tous mes membres. Je m'en voulus de cette faiblesse physique qui m'empêchait et empêchait les autres d'aller peut-être porter secours à un homme qui m'avait sauvée... et je me mis à pleurer en disant :

— Je ne pourrai jamais...

Je regardai autour de moi, mes yeux s'arrêtèrent sur M. de Fernic et M. Perrin, et je me dis :

— Si Maricou était à leur place, il m'eût déjà emportée loin d'ici.

A ce souvenir, je sentis mon cœur battre, comme j'avais senti battre celui de Maricou, et je dis rapidement à M. Pa... :

— Il faut que vous partiez sans moi, il faut que vous retourniez au château... Maricou ne peut suivre mademoiselle de Chevalaine... ce serait une folie sans nom, ce serait un de ces dévouements aveugles par lesquels on se sacrifie à un sentiment qui n'existe plus... Maricou n'aime plus mademoiselle de Chevalaine.

Quand le cœur ne sait plus où il va, il invente, pour dissimuler son trouble, des finesses qui ne servent qu'à montrer plus clairement ce qu'il éprouve. Je m'étais adressée à M. Pa... pour l'engager à aller à la poursuite de Maricou. J'aurais craint de dire la même chose à M. Perrin... L'air dont il m'observait, la façon dont il me parlait, tout m'avait dit qu'il me comprenait peut-être mieux que moi-même. La précaution tourna contre moi; je vis les regards malins de M. Pa... s'attacher sur moi... il m'observa, regarda M. Perrin, sourit, et me dit d'un ton de bonté singulière :

— Dieu fasse que ce soit vrai !...

Il me regarda encore et secoua la tête :

— Et cependant, dit-il...

Puis il leva les yeux au ciel et dit tout bas :

— Bah !... il en arrivera ce que Dieu décidera...

Aussitôt il donna des ordres pour le départ ; mais il ne voulut point consentir à ce que je demeurasse dans la lande. On me fabriqua une civière, les gens du château et les gendarmes se relayèrent pour m'emporter, et nous reprîmes la route du château. Lorsque nous arrivâmes, nous reconnûmes, à l'air effaré de quelques domestiques qui y étaient demeurés, qu'il avait dû se passer de sérieux événements en notre absence.

Ma chère enfant, il y a une chose dont je ne m'étais jamais rendu compte, c'est le pouvoir d'un sentiment dont on ne soupçonne même pas l'existence en soi, parce qu'on n'a pas occasion de l'exercer, et qui parle tout à coup, au moment où il est atteint. Ainsi, j'avais épousé M. Cros sans amour, j'avais vécu

avec lui sans sympathie, je n'aimais point sa personne, j'avais peu de considération pour son esprit ; sans raisonner cette impression je m'étais souvent défiée de la loyauté de ses affaires, et assurément ce qu'il m'avait appris de notre ruine devait me rendre sévère vis-à-vis de lui, et cependant, en devinant que quelque catastrophe était arrivée au château, mon premier mot fut pour lui : non pas un mot de convenance, mais un mot d'inquiétude réelle, d'intérêt puissant, d'émotion très-vive.

C'est qu'on a beau faire, l'homme dont on porte le nom, celui à qui une femme a donné honnêtement la virginité de sa vie, garde toujours sur elle une puissance que bien des torts ne parviennent pas à effacer.

M. Perrin m'entendit, et me répondit avec un ton si bienveillant qu'il me fut une leçon sévère :

— Mais il n'a dû rien arriver à votre mari ; je me suis informé, et, comme nous en étions convenus, il est parti.

— Parti ! m'écriai-je en me levant et en retrouvant une force inouïe ; parti pour Paris, sans doute, parti pour des affaires ?

— Oui, me dit M. Perrin... il est parti pour des affaires ; je vous expliquerai cela demain.

— Mais je veux le suivre...

— Cela ne se peut pas, me dit affectueusement M. Perrin. D'abord, parce que vous ne pouvez vous mettre en voyage.

— Je le puis... je le veux.

Il me prit la main.

— Vous avez une fièvre horrible, me dit-il, et, à une lieue d'ici, il faudrait vous mettre au lit.

— N'importe.

— Ensuite, reprit-il, il n'y a aucun moyen de quitter le château à l'heure qu'il est, car il a emmené sa voiture et ses chevaux,... et en dernier lieu... il n'est point parti pour Paris, et a suivi une route dont nous ne serons avertis que par une lettre qu'il doit nous écrire.

— Vous ne me trompez pas ? lui dis-je.

— Je vous le jure.

— Mais alors qu'est-il donc arrivé ?

— Je n'ose vous le dire... je n'ose le croire, car je ne l'ai appris que par quelques mots qui m'ont été jetés à la hâte.

Je ne raisonnais aucun de mes mouvements, mon cœur allait à l'aventure poussé par les sentiments divers qu'il éprouvait ; je pensai à Maricou, et je m'écriai :

— Mon Dieu ! encore quelque malheur...

Je m'arrêtai, le nom de Maricou me vint sur les lèvres, et encore une fois j'eus peur de M. Perrin, comme d'un juge sévère.

— Parlez donc, lui dis-je avec douleur...

— Eh bien ! me dit-il, M. de Chevalaine a tué M. d'Astorc et sa sœur...

La nouvelle était assez terrible pour faire taire toute autre préoccupation, et je dis à M. Perrin :

— Et lui, qu'est-il devenu ?

— En ce moment il est enfermé avec Maricou et les deux cadavres...

C'en était trop : les deux évanouissements successifs que j'avais éprouvés étaient les symptômes d'une maladie cruelle ; le sang me reflua au cœur. Cette image de ces deux hommes, s'entretenant près de ces deux morts, me frappa peut-être plus que la nouvelle elle-même. Je crus que j'allais étouffer, et je tombai dans de violentes convulsions.

. . . .

La maladie est un triste enseignement. Le lendemain de ce jour je n'étais pas folle, je n'avais plus de colère, je souffrais horriblement, mais enfin... je vivais par ma pensée. Eh bien ! je ne pensais qu'au danger où j'étais... je regardais curieusement toutes les figures pour y lire l'expression qu'elles éprouvaient à mon aspect... Je cherchais à voir si on me trouvait bien changée, si l'on tremblait pour moi. Je ne parlai ni de mon mari, ni de Maricou, ni de personne. L'égoïsme de mon être était seul en jeu. Je ne voulais pas mourir, j'en avais peur, et cette peur

s'augmentait en moi d'une singulière idée.

— Il semble, me disais-je, qu'aucun de ceux qui ont été appelés à la lecture de ce testament ne veut y assister, et que la fatalité les a tous marqués pour mourir dans les huit jours qu'ils doivent passer dans ce château fatal. Ainsi l'enfant a été frappé le premier, puis Lucie, puis M. de Chevalaine, et puis mon tour viendra. Je ne sais pourquoi je m'étais persuadée que M. de Chevalaine n'avait pu survivre à sa sœur; cependant je n'en étais pas assurée. Lorsque cette pensée me vint, j'avais Corinne près de moi. Je m'arrachai tout à coup à l'espèce de léthargie dans laquelle j'étais plongée, et je lui dis vivement :

— Qu'est devenu M. de Chevalaine?

— Lequel? me dit-elle, fort surprise sans doute que ma première question fût pour cet homme qui, de tous ceux que j'avais rencontrés dans ce pays, devait m'être le plus indifférent.

— Mais, lui dis-je, M. de Chevalaine, le frère de Lucie.

Corinne fut embarrassée...

— Eh! mon Dieu! il est devenu ce qu'il devait devenir.

— Quoi donc?...

— Après avoir eu une conversation bien longue avec Maricou, il a quitté le château.

— Et il s'est enfui?...

— Non, oh non... madame, on l'a trouvé la tête cassée, le lendemain, à l'endroit du cimetière où l'on avait enterré sa sœur...

Je me vis condamnée à mort, et je retombai sur mon lit en disant :

— J'en étais sûre...

— Ah! dame, fit Corinne, ça ne pouvait pas être autrement.

A partir de cet instant, je me laissai aller à un découragement stupide... Je ne pensais plus à rien, ni à personne... je n'avais qu'une idée :... Je vais mourir.

M. Perrin, Corinne, le médecin entraient

seuls dans ma chambre... j'oubliais que, pour que la prétendue fatalité qui devait m'atteindre existât, il eût fallu que madame de Fernic et le curé fussent également morts.

Si cette pensée folle eût dû durer plus longtemps, elle m'eût probablement tuée, et l'événement qui la détruisit, me sauva probablement.

Un matin, j'avais mal compté les jours et je me croyais encore à quarante-huit heures de distance de celui où on devait lire le testament, M. Perrin vint chez moi... Corinne avait arrangé ma chambre avec une sorte de coquetterie, et elle m'avait parée autant qu'on peut parer une malade.

— Mon enfant, me dit M. Perrin, il vous faut du courage et de la force : c'est aujourd'hui qu'on doit lire le testament de M. de Chevalaine en présence de tous les héritiers.

— Comment ! m'écriai-je, et quels héritiers ?...

— La vieille comtesse, le curé, vous...

— Comment, lui dis-je, pour expliquer ma surprise, dont je ne voulais pas lui dire le secret, car j'avais oublié qu'ils pouvaient vivre, comment, ils sont demeurés au château... après les fâcheux événements qui s'y sont passés?...

— Ah ! me dit M. Perrin en souriant, et le testament, et l'espoir d'avoir une plus forte partie de cet héritage... Ah! l'avidité est une passion plus tenace que vous ne pensez.

— En vérité, lui dis-je, mais on m'accusera aussi de cette basse cupidité.

— La maladie vous a retenue ici, me dit-il, il faut que vous en profitiez.

Je ne puis vous dire quelle joie singulière m'avait prise à l'idée que la fatalité à laquelle j'avais cru ne s'était pas accomplie : mais presque aussitôt une terreur me reprit, et je tremblai que la cérémonie qui allait commencer ne finît pas avant que je fusse morte. J'étais dans

un trouble inexprimable. J'espérais, je tremblais... je ne puis dire quel était ce sentiment extraordinaire, mais il me semblait qu'on allait jouer ma vie sur une carte. On entra dans ma chambre... on s'assit en cercle autour de mon lit : le notaire vint, madame de Fernic, le curé, Maricou, M. de Fernic, les gens de la maison ; le notaire ouvrit le testament, le lut. Ce qui se passa, ce que renfermait ce testament, je ne le compris pas... Je m'écoutais respirer, vivre ; mais quand tout fut fini, je ne vis pas sortir madame de Fernic et M. le curé d'un air furieux ; je ne vis pas le bas empressement de toute la maison envers ce Maricou qu'on traitait, quelques jours avant, comme un maudit et un misérable... Je me laissai aller à pleurer avec excès, et je m'écriai :

— Oh ! je ne mourrai pas... je ne mourrai pas.

J'avais tellement tenu ma pensée cachée, que personne ne comprit mon excla-

mation : moi-même, je n'entendis pas M. Perrin qui me disait :

— Non vous ne mourrez pas, et quoi qu'il arrive, vous vivrez honorablement, malgré la duplicité de Maricou. »

. . . .

Nous arrêterons ici cet extrait de la lettre de madame Cros, pour expliquer à nos lecteurs ce qui avait donné lieu à cette dernière parole de M. Perrin.

Lorsque Maricou avait quitté le jeune Chevalaine, M. Perrin avait montré le désir de faire partir madame Cros malgré son fâcheux état, et il avait dit à Maricou, qu'en outre de l'intérêt de sa santé, il voulait aussi mettre à l'abri l'intérêt de sa fortune. En effet, la clause du testament de M. de Chevalaine, qui disait que si tous les héritiers vivants ne se trouvaient pas présents, ce testament devenait nul, et que la loi réglerait les partages ; cette clause, grâce aux événements arrivés au château, assurait à madame Cros un

tiers de l'énorme fortune de M. de Chevalaine, si elle s'éloignait, et M. Perrin n'avait pas caché à Maricou que c'était désormais la seule fortune sur laquelle elle pût compter. C'est à cela que Maricou avait répondu : Qu'il était préférable, pour madame Cros, de rester. Il avait dit connaître le testament, et il avait affirmé qu'elle gagnerait énormément à ce qu'il ne fût pas anéanti par son absence. M. Perrin n'avait aucune raison de suspecter la bonne foi de Maricou ; il lui fallait, d'un autre côté, combattre la volonté du reste de la famille, qui voulait absolument garder madame Cros morte ou vive, et arriver à la lecture ; il laissa au hasard à décider de ce qui devait arriver, et les choses se passèrent comme le dit madame Cros ; mais on doit s'imaginer que la colère de M. Perrin fut grande, lorsque le notaire lut cet unique article du testament :

« Attendu que la présence de mes héritiers à cette lecture annonce chez eux une âme sordide, je déclare laisser tous mes biens

meubles et immeubles au nommé Maricou, fils de Marianne des huttes, lesdits biens compris comme suit. »

Suivait un inventaire exact de toutes les propriétés de M. de Chevalaine.

M. Perrin sauta sur sa chaise.

En effet, après ce que lui avait dit Maricou, c'était un bien indigne subterfuge pour s'assurer une fortune qui ne devait pas lui revenir. M. Perrin furieux chicana sur tous les articles, et finit par arriver au fameux trésor. Le notaire lui opposa un acte par lequel M. de Chevalaine déclarait que tout l'or qui serait trouvé dans un endroit désigné de son château appartenait à Maricou. Ce devait être sa part, dans le cas où le testament n'aurait pas eu son effet par l'absence de l'un des coïntéressés.

Grâce à sa ruse, Maricou se trouvait donc possesseur de toute cette immense fortune, et madame Cros restait ruinée. Nous allons reprendre la lettre de madame Cros, et lui

laisser raconter comment se dénoue cette étrange histoire. . . . .

. . . .

« Le récit de M. Perrin m'avait bouleversée, car j'étais faible encore, quoique, depuis le jour de la lecture du testament, la santé me fût revenue comme par enchantement. Les détails du naufrage dans lequel M. Cros avait péri se représentaient sans cesse à mon esprit; et je ne pouvais me distraire de l'image du corps jeté et repris sur le rivage par la vague furieuse et dans lequel chacun croyait retrouver un parent ou un ami; puis, lorsqu'il eut été saisi et amené sur la grève, l'indifférence avec laquelle chacun le repoussa du pied en reconnaissant le cadavre de l'étranger arrivé de la veille.

Mes larmes coulaient, et je ne sais par quel retour sur moi-même je me trouvai isolée dans la vie comme mon pauvre mari l'avait été dans la mort... et je murmurai tout bas :

— Ainsi me voilà seule désormais... me voilà veuve et ruinée.

A cette parole, M. Perrin toussa profondément et frappa du pied.

— Vous n'êtes pas seule, me dit-il, et vous ne resterez ni veuve ni ruinée, le jour où l'on pourra vous dire : Il y a un honnête homme qui vous aime et qui vous appartient...

J'avoue que je ne compris point M. Perrin... Du moment que ma pensée s'était tournée du côté de mes chagrins, elle devait les parcourir tous, et à la première place je trouvai l'indigne conduite de Maricou. Tu sais avec quelle précaution vigilante je m'étais gardée toute ma vie de croire à ces natures passionnées, devenues poétiques, que je considérais comme n'existant que dans le roman.

Cette précaution excessive venait sans doute d'une sorte d'instinct qui m'avertissait de l'empire qu'un pareil être prendrait sur moi. Malgré moi, cependant, cet être, cette nature, cet homme, je l'avais rencontré ; et je

l'avais rencontré assez loin de moi pour m'être laissée aller sans crainte au plaisir de l'admirer, et voilà que tout à coup je découvre qu'il a joué la plus vilaine comédie pour s'assurer un héritage. Cela n'eût dû être qu'un désappointement ; que veux-tu... c'était déjà une douleur ; c'était déjà un regret cruel.

M. Perrin me regarda après sa phrase, par laquelle il m'offrait clairement sa main et sa fortune... mais j'étais bien loin de lui.

Tout à coup une porte s'ouvre et un domestique entre et me remet un paquet scellé de noir... je l'ouvre sans demander d'où il me venait, supposant qu'il s'agissait de quelque acte relatif à la succession. En effet, c'était un énorme cahier de papier timbré sur lequel il y avait un petit billet ; ce petit billet, le voici ; quand tu viendras me voir je te le montrerai. Te dire ce qu'il m'apporta de joie en un coup serait impossible, et certes ce n'était pas pour la fortune qu'il m'assurait, mais le voici :

« Madame, lorsque mon père me lut le testament qui a déshérité sa famille, il me dit :

— « Maricou, tu prendras tous ces biens ; mais, comme ta part est faite, tu les donneras à qui les méritera le mieux. »

« Ce qui a été dit est aussi sacré que ce qui est écrit. Je viens remplir la volonté de mon père... l'acte ci-joint vous rend propriétaire de tous ces biens.

« Quant à ce qu'il appelait ma part, prenez-la aussi ; maintenant je n'en ai plus besoin. En retour, je ne vous demande qu'une chose : Si jamais on dit devant vous que le pauvre Maricou des landes était un misérable voleur, dites que ce n'est pas vrai. »

Je me mis à pleurer de toutes mes larmes, M. Perrin me demanda ce que j'avais : je lui tendis ce billet... il le prit... le lut... Je m'attendais à des cris d'admiration. Sa figure se contracta, il pinça ses lèvres, et me rendit sèchement le billet de Maricou.

Aucun homme ne peut donc être juste pour un autre ! Je fus indignée, et je repris aussitôt :

— Où est M. Maricou ?

— Il vient de quitter le château.

—Courez après ! m'écriai-je... qu'il vienne, il le faut, je le veux.

Le domestique sortit, et j'étais si impatiente de voir exécuter mes ordres, que je m'élançai à la fenêtre, pour presser le domestique. De l'autre côté de la grille de la cour j'aperçus Maricou avec son pauvre costume, son large chapeau... et son long bâton.

Il me salua de cet air simple et noble qui m'avait tant frappée. Je lui fis signe de monter, il hésita ; le domestique arriva près de lui... Maricou le suivit en baissant la tête... Je me retournai... M. Perrin était pâle... et, malgré ses efforts, une émotion violente se montra sur son visage. Maricou arriva ; je le regardai avec orgueil... ah ! je le sentais qui m'aimait, et j'étais fière...

— Ah ! me dit-il, vous voulez donc me refuser, que vous m'avez fait appeler?...

J'aurais peut-être mal répondu... mais il est des jours où rien ne manque au bonheur comme à la souffrance. M. Perrin vint à mon aide et dit :

—Mais madame doit refuser... on n'accepte de pareils dons que de son mari.

Maricou me regarda tristement.

— C'est vrai, lui dis-je, une femme ne peut honorablement recevoir la fortune que de son mari...

Oh ! sans doute toute mon âme avait passé dans mes yeux quand je lui parlai ainsi, car je le vis pâlir et frissonner comme un homme éperdu...

— Mon Dieu ! me dit-il, est-ce possible !...

J'eus peur de faire un aveu... Je compris et je ne pus m'empêcher de regarder M. Perrin... Il fut admirable... Il vint à moi... me prit la main, et, me conduisant vers Maricou, il me dit :

— Il le mérite…

Voilà mon histoire, ma chère enfant, et c'est pour cela que demain j'épouse M. Maricou de Chevalaine. »

. . . .

Nous n'avons rien à ajouter à ce récit, sinon qu'il est de la plus exacte vérité et qu'il y a assurément beaucoup de mes lecteurs qui en connaissent les principaux personnages. Seulement nous avons changé les dates.

FIN.



